

INGENUE SAXANCOUR
OU LA FEMME SEPARÉE

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ DE CET OUVRAGE

*Vingt-cinq exemplaires sur verge des papeteries
d'Arches, numérotés de 1 à 25*

LES MAÎTRES DE L'AMOUR

L'ŒUVRE
DE
RESTIF DE LA BRETONNE

DEUXIÈME PARTIE

INGÉNUË SAXANCOUR
OU LA FEMME SÉPARÉE

*Histoire propre à démontrer
combien il est dangereux pour les Filles de se marier
par entêtement et avec précipitation
malgré leurs parents Ecrite par elle même*

REIMPRIME POUR LA PREMIÈRE FOIS D'APRÈS L'ÉDITION UNIQUE DE 1789

PARIS
BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
4 RUE DE FURSTENBERG 4

—
ICVXXII

	by	on
1 Supplied	Madan	22/1/72
2 Price		
3 Grant		
4 Cla.	RB	4/12/87
5 Acc.	AC	24/11/82
6 Cat.	SW	
7 Recd.	RB	15/12
8 Checked	R	16/12

INTRODUCTION

IL est impossible d'avoir une connaissance précise de cet être complexe que fut Restif de la Bretonne si l'on n'a pas lu après cette si curieuse et si pittoresque autobiographie de *Monsieur Nicola* les deux ouvrages portant respectivement les titres suivants :

1^o LA FEMME INFIDÈLE recueillie de lettres écrites par Restif à sa femme et à ses maîtresses ainsi que par sa femme Agnès Lebègue et par les amants ou les amis de celle-ci qu'il appelle Mme Jean de Vert. C'est un violent réquisitoire contre son épouse infidèle.

2^o INGENUE SAVANCOUR ou *la Femme Séparée* Histoire propre à démontrer combien il est dangereux pour les filles de se marier par entêtement et avec précipitation malgré leurs parents. Écrite par elle-même. A Liège et se trouve à Paris chez Maradan libraire rue des Noyers n^o 33 1789.

Ce dernier ouvrage fut publié en trois parties en trois volumes in 12. Le premier comprend 248 pages y compris les titres et les feuillets préliminaires le deuxième 240 et le troisième 260 pages.

Dans sa « Bibliographie et iconographie de Restif de la Bretonne » le Bibliophile Jacob dit qu'il existe quel

ques exemplaires portant seulement comme titre *Ingénue Savancou*, avec le nom de Gueffier, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n° 17, et la date de 1790, mais ce doit être un subterfuge, car l'ouvrage n'a jamais été réimprimé.

Chaque partie contient, au milieu du récit, une pièce de théâtre insérée de façon très factice, mais d'ailleurs d'une manière générale, la composition du roman déceut quelque relâchement, peut-être même un certain embarras. Le sujet en effet ne manque pas d'être délicat.

Ingénue Savancou est la fille aînée de Restif, Agnès, qui conte minutieusement son existence misérable auprès d'une mère dénaturée, et l'histoire de son pitoyable mariage avec Moresquin ou l'Échine, le monstre capable de tous les crimes. « Il est très possible, dit le Bibliophile Jacob, que ce livre ait été rédigé par Agnès, qui savait écrire et qui, à l'exemple de sa mère, composait des vers et des pièces de théâtre. »

Agnès Augé — tel fut son nom de malheureuse épouse — devait être dégagée par le divorce, en 1794, de ses liens avec le vil l'Échine, et Restif lui-même nous apprend, dans *Monsieur Nicolas*, qu'elle se remaria avec le citoyen Vignon, à côté de qui elle vécut enfin tranquille.

« Le roman d'*Ingénue Savancou* était une satisfaction morale et un plaisir de vengeance que Restif avait voulu se donner, car l'ouvrage, quoique imprimé, n'eut aucune espèce de publicité et demeura caché dans l'imprimerie de l'auteur. C'est seulement en octobre 1789 que Augé — dit l'Échiné — eut connaissance de cet ouvrage, dans lequel il était mis au pilon, il dénonça

donc son beau pere au district de Saint Louis la Culture et il l'accusa d'être l'auteur d'*Ingénue Saxancour* « et autres livres du même genre ne tendant qu'au bouleversement du royaume de la cité de chaque individu qu'il ne cesse d'outrager » Auge n'avait pu se procurer un exemplaire d'*Ingénue Saxancour* que par l'entremise d'un libraire colporteur Vieillot et un exemplaire de la *Femme Infidèle* que par un abus de confiance Dans l'interrogatoire de Restif le commissaire lui demanda s'il était l'auteur d'*Ingénue Saxancour* Restif répondit qu'il n'y avait que trois pièces de théâtre auxquelles il eut travaillé dans cet ouvrage savoir « *Le loup dans la bergerie* la *Matinée du père de famille* et le *Réveil d'Épiménide* » et que d'ailleurs cet ouvrage était imprimé avec approbation » (*Les Nuits de Paris* t. XV p. 122)

Cette œuvre étrange dont de si nombreux lecteurs de Restif reclamaient la publication est devenue par suite même des circonstances qui ont motivé son apparition à peu près introuvable soit que l'édition ait été détruite en bloc soit que les exemplaires aient été recherchés systématiquement par les intéressés pour être détruits l'un après l'autre A ce sujet même Paul Lacroix (Bibliophile Jacob) conte une anecdote curieuse

« Je me rappelle dit-il avoir cherché aussi mais sans succès un exemplaire qui m'était indispensable en 1851 J'avais esquisse un roman historique sous le titre d'*Ingénue* dont Restif et sa fille Agnès étaient les héros car il n'y a pas de roman sans héros Notre charmant et merveilleux conteur Alexandre Dumas s'était chargé d'écrire ce roman que j'avais mis en scène et le roman grâce à mon illustre collaborateur faisait les délices

des lecteurs du *Siècle*. La famille Restif de la Bretonne s'émut de ce genre de célébrité qu'un roman, un peu trop véridique, redonnait à son chef et à sa descendance. De là procès en diffamation. Il fallait démontrer que les auteurs n'avaient fait que puiser aux sources ouvertes par Restif lui-même, et le roman d'*Ingénue Saxanconi* aurait suffi pour prouver l'innocence du grand romancier, qui était seul nommé au bas de ses feuilletons. On ne parvint pas à découvrir *Ingénue Saxanconi*, mais le procès, au moment des plaidoiries, fut arrêté et mis à néant par une bonne transaction. Le *Siècle* paya le dommage, et il fut convenu qu'Alexandre Dumas, dans la conclusion du roman, ferait amende honorable à Restif et à sa fille Agnès. « Vous l'avez échappé belle, dit-il à la partie adverse. le Bibliophile cherchait un exemplaire d'*Ingénue Saxanconi*, pour le faire réimprimer — Il ne l'a pas trouvé, et il ne le trouvera pas ! » répondit gravement le fils d'Ingénue, en homme sûr de son fait. »

Plus heureux que le Bibliophile, nous avons réussi à nous procurer un exemplaire complet et en parfait état d'*Ingénue Saxanconi*, que nous reproduisons textuellement. ce qui nous permettra de combler une légère lacune dans les collections de la Bibliothèque nationale, laquelle ne possède pas le texte de ce roman, non plus que celui de la *Femme Infidèle*, que nous lui fournirons un jour prochain.

J H

Les lecteurs trouveront à la fin du roman la clef d'*Ingénue Saxanconi*, telle qu'elle a été établie par le Bibliophile Jacob.

AVIS DE L'ÉDITEUR

JE ne connus pas d'ouvrages qui soient utiles comme ceux qui présentent les causes du malheur d'après des événements réels. Que l'on dise qu'on répète aux jeunes personnes *Il ne faut pas vous marier malgré vos parents par caprice par amourcelle* ! elles ont les oreilles si souvent rebattues de ces lieux communs que leur vérité ne fait aucune impression. Mais qu'un écrivain courageux méprisant le gentil l'agréable le poli de nos insipides brochures prenne sur lui de publier une histoire véritable autant qu'horrible qu'il expose au non succès qu'elle ne peut manquer d'avoir auprès de tous nos lecteurs superficiels de toutes nos petites maîtresses délicates c'est une sorte d'héroïsme. Que va-t-on voir en effet dans cet ouvrage ? Une fille imprudente qui se marie malgré son père à un infame un homme faux qui avant le mariage a menti les mœurs et la fortune mais qui jamais n'a pu mentir l'esprit parce que c'est le seul masque que l'hypocrite sot ne puisse prendre à un homme qui après le mariage laisse voir tous les vices soumet son épouse infortunée à tous les caprices d'un libertin à toutes les turpitudes d'un débauché à toutes les infamies d'un scélérat

corrompu, à tous les supplices que peut faire endurer un bourreau, à un homme qui la contraint de fuir, et qui la poursuit, enragé, après qu'elle s'est dérobée à sa fureur.

On trouvera dans cet ouvrage ce qu'on nomme dans le monde *des honneurs*, j'en conviens, mais je sens qu'il faut qu'elles s'y trouvent, pour que le livre soit profitable aux filles qui se marient malgré leurs parents, et surtout en bravant l'autorité sacrée d'un père éclairé. Je me rappelle que, lors de la publication de *la Femme infidèle*, une grande dame se plaignit, en disant qu'on ne devait pas publier de pareilles atrocités ! Ah ! l'atrocité, c'est qu'une fille se marie, malgré son père, à un homme vil qu'il a pénétré. Au reste, cette dame peut se dispenser de lire *la Femme séparée*, où les horreurs sont ingénument racontées. Elles étaient voilées dans la IV^e partie de *la Femme infidèle*, ici, elles sont à nu, et le monstre paraît aussi hideux, en récit, qu'il l'est dans la nature. Mais de pareils ouvrages ne sont utiles qu'autant qu'ils font honneur. Et, je l'avoue, j'ai frémi, en lisant, dans ces mémoires, des traits vécus, écrits ingénument, sans être affaiblis, égayés, enjolivés, *déshonorisés* (comme diraient les Anglais), par une jeune femme, qui peint ce qu'elle a senti, souffert, jusqu'au désespoir. J'avoue cependant que j'ai été charmé, que pour reposer l'esprit et calmer des idées terribles, elle nous ait donné, par intervalles, des pièces épisodiques, qui sont tantôt des jeux enfantins, comme *le Loup dans la bergerie*, tantôt des idées saines sur les arts et la chasse, comme dans *la Matinée du Père de famille*, tantôt un tableau de la jeunesse d'un homme de mérite, comme *l'Ode* et *la Lettre de Piron*, sur les

Beauvais tantot enfin des idées graves et intéressantes comme celles qui entrent dans *Le piment*. Si jamais ouvrage eut besoin d'épisodes c'est celui-ci. Non seulement ils n'y sont pas un défaut mais ils y étaient absolument nécessaires.

Le mariage d'Ingenue Savancour malgré son père est un de ces traits fréquents dans la société que la fausse morale de certaines pièces de théâtre rend encore plus familiers. Mais qu'ici les suites en sont terribles ! A quelles affreuses extrémités l'infortunée Savancour n'est-elle pas sans cesse réduite ! Si elle fut coupable qu'elle est punie ! Lisez jeunes filles et tremblez !

INGENUE SAXANCOUR,

O U

LA FEMME SEPARÉE

*HISTOIRE propre a demontrer,
combien il est dangereux pour
les Filles, de se marier par en-
têtement, et avec precipitation,
malgre leurs Parens*

ÉCRITE PAR ELLE MÊME

Première Partie

A L I E G E

Et se trouve a Paris

CHEZ MARADAN, Libraire, rue des
Noyers, N^o 33

1 7 8 9

INGENUE SAXANCOUR

ou

LA FEMME SEPAREE

*Histoire propre a demontrer combien il est dangereux
aux Filles de se marier
par entetement et avec precipitation*

PREMIÈRE PARTIE

Vous ne me parlez plus de ces belles contrées
Où d'un Peuple poli les Femmes adorees
Reçoivent cet encens que l'on doit a vos yeux
Compagnes d'un Époux et Reines en tous lieux

JE n'ai pas besoin de faire une preface pour indiquer le but moral de ces memoires je vais raconter ingenument et la leçon resultera de l'exemple que je mettrai sous les yeux. Heureuses mes lectrices si elles s'instruisent a mes depens !

Je suis nee dans une ville de Bourgogne et j'ai ete nourrie dans un village de la province de Champagne ou demeurait mon aieul maternel. Ce respectable vieillard me cherissait parce que j'etais fille du premier de ses fils marie il avait deja beaucoup de petits enfants mais j'etais la seule qui portait le nom de *Saxancour*. Je fus le charme de sa vieillesse. Mais je ne jouis pas longtemps de ce bon protecteur il mourut que je n'avais pas encore quatre ans. Je restai avec ma grand-mère excellente femme mais plongée dans la douleur. Elle m'aimait beaucoup cependant je ne fus plus au

tant considérée, je ne fus plus qu'une enfant, auparavant j'étais l'idole du maître et de toute la maison. Telle fut la première perte que je fis, avant l'âge de la sentir.

Quelques mois après la mort de mon aieul, mon père, qui demeurait à Paris, vint chez sa mère, pour la consoler et pour arranger les affaires de la succession avec ses frères et sœurs. J'étais endormie, sur les sept heures du soir, au mois de mai, lorsqu'il arriva. Mon aieule, qui me regardait comme la plus belle des enfants, lui fit signe de ne pas faire de bruit et, le prenant par la main, elle le conduisit auprès de ma couchette. Elle entra ouvrit mes rideaux et lui montra une fille forte, vigoureuse, ayant les plus belles couleurs et des paupières dont les cils descendaient jusqu'au milieu des joues. Mon père m'a depuis cent fois assuré que son cœur palpita de plaisir, et qu'il n'avait jamais vu de si belle enfant. Ce moment décida pour jamais dans son cœur l'attachement le plus tendre pour sa fille : il ne rêva que moi toute la nuit, et le lendemain, à mon réveil, il accourut pour m'embrasser. J'étais un peu sauvage, cependant, ma bonne maman ne m'eût pas plutôt dit que c'était mon papa, que je lui souris, en disant : « Bon, bon, il n'est plus allé dans la procession, porté par les hommes ! » Et je regardais mon père, cherchant en lui mon aieul. Beaucoup de traits de ressemblance facilitèrent l'illusion, et ma grand'mère, s'apercevant de ce qui se passait en moi, fondit en larmes. Elle se jeta dans les bras de son fils en lui disant : « La pauvre petite, la ressemblance du père et du fils l'a trompée ! Elle te croit ton père, mon cher fils ! »

Pendant son séjour chez mon aieule, mon père, dans les intervalles des affaires, trouvait avec moi une satisfaction infinie, à peine il pouvait me quitter, il ne faisait pas une promenade que je n'en fusse, et il me portait

lorsque j'étais lasse. Ce fut ce qui amena un accident que je me rappelle avec autant de clarté que si j'avais eu quinze ans.

On était aux fêtes de Pâques. Il y avait dans un vaste enclos au midi de la maison une espèce de four de truit sur lequel croissait de l'herbe. Au bas était une fontaine. Mon père se mouilla en la traversant et voulut monter sur le four en me tenant dans ses bras. Il glissa et de peur de me blesser il me laissa échapper. Il se coupa une grosse veine de la jambe et moi je roulai dans le bassin. Il s'élance vers moi et se jette dans l'eau. Il en retire et se remouit en voyant son sang. Ce fut un bonheur ! car le sang ayant cessé de couler aussitôt il en perdit peu et on eut le temps d'aller chercher le chirurgien qui mit une compresse comme sur une saignée et tout fut assuré. Cet accident me rendit encore plus chère à mon père. Il fit mettre ma couchette à côté de son lit et il ne voulait pas qu'on m'éloignât un instant de sa vue.

Cependant il partit peu de jours après et me laissa chez ma grand-mère jusqu'au mois de novembre suivant que ma mère vint la voir et faire ses couches. Elle accoucha de ma sœur cadette et lorsqu'elle fut remise elle la laissa en nourrice auprès de mon oncle et m'emmena.

Je n'arrivai à Paris qu'au mois de janvier 1765 parce que nous nous arrêtâmes quelque temps chez une cousine de ma mère dans une ville de Bourgogne. On s'aperçut dès lors que je n'en serais pas aimée. J'ai longtemps attribué sa rigueur aux petits défauts que pouvait m'avoir fait contracter l'excessive tendresse de mon aïeul et de mon père et plut à Dieu que je ne me fusse pas trompée ! La parente chez laquelle était ma mère prenait toujours mon parti. Les deux cousines se brouillèrent et se quittèrent fâchées. Ce

qui ne devait pas augmenter l'attachement de ma mère pour moi

A notre arrivée à Paris, mon père parut transporté de me revoir. Ma mère lui dit assez aigrement « Gâtez-la, afin que je ne puisse plus en venir à bout ! » Il fallut qu'il se contraignît, et depuis ce fatal moment, jusqu'à celui de mon malheureux mariage, ce père tendre n'a jamais eu la liberté de m'exprimer ses sentiments.

Je justifiai malheureusement la haine de ma mère par un caractère impatient et pleureur. Je ne pouvais souffrir la contradiction. Accoutumée à être prévenue en tout, j'aurais voulu qu'on devinât tous mes besoins, sans me donner la peine de les exprimer. Je pleurais si, lorsqu'on m'avait versé un peu de vin, on n'y mettait pas sur-le-champ de l'eau, parce que j'avais oui dire à mon grand-père qu'un enfant ne devait jamais boire de vin pur. Je pleurais si l'on ne me servait pas à table, immédiatement après la soupe. C'en fut assez pour donner des motifs à la haine de ma mère et motiver des corrections multipliées. Mais ces bagatelles ne durèrent que jusqu'au développement de la raison. A huit ou neuf ans, tout cela était disparu. Mais on sent que je ne pouvais être parfaite. L'excès de crainte, l'absence de la confiance, rendent les enfants menteurs, à cet âge où l'on commence à les traiter avec beaucoup de sévérité, sous prétexte qu'ils savent ce qu'ils font.

Je ne veux rien cacher dans ces mémoires, qui peuvent être utiles, non aux enfants qui ne lisent pas encore, mais aux mères qui ont une véritable envie d'être bonnes, quoique leur caractère, leur tempérament et les circonstances semblent s'y opposer.

Je n'avais que cinq ans et demi lorsque ma mère jugea à propos d'avoir un pensionnaire. Un avis que j'ai à donner ici à toutes les femmes qui veulent rester

honnêtes c'est de ne jamais prendre de pensionnaires
à cause de la familiarité qui en résulte. Celui qui eut ma
mère était un marchand de mousselines des environs
de Macon venu à Paris depuis quelques mois pour un
procès avec la Ferme générale. Tout ce que je vais r
conter à cette occasion est singulier la manière dont
se fit la connaissance et ses suites.

Il y avait environ six mois que j'étais à Paris lor
qu'un soir à la chute du jour je vis arriver chez nous
conduite par mon père une grande fille qui me parut
très jolie. Elle salua ma mère du nom de sœur et on
m'ordonna de l'appeler ma tante. On lui mit un lit
de singe au milieu de la chambre et elle s'y coucha.
Pour moi j'étais dans une petite antichambre sous
une soupente. Le lendemain on otut le lit et on le re
mettait le soir. Cette grande fille fut bientôt prise et
imitée par ma mère et j'ai su depuis ce que signi
fiant tout cela.

Ma mère dans sa jeunesse avait l'espérance d'être
un bon parti ses parents avaient de la fortune et elle
était fille unique. Dans ce temps de prospérité elle
était voisine d'un gros marchand qui avait un fils d'un
blond roux. Ce fils que ma mère jeune encore (elle
avait douze ans) détestait de tout son cœur avait pour
elle un goût si marqué qu'il dégénérait en passion on
fut obligé de le surveiller à cause d'un attentat qu'il a
permis. On l'éloigna bientôt et monsieur Leroux vint
à Paris où il fit son chemin. Mais pendant ce temps l
bien des choses défavorables arrivaient à ma mère.
Ses parents dissipèrent leur bien et lui donnèrent une
sœur. Ma mère que toutes les riches voisines nommaient
à l'envi leur bru ne fut plus regardée de personne.
sa mère quitta le quartier pour se retirer dans une
maison à elle et tout le passé ne fut plus qu'un beau
rêve. Mon père se présenta fut écoute épousa on

partit pour Paris, et là, en traversant un jour la rue de la Verrière, ma mère fut aperçue de monsieur Leroux, magnifiquement logé dans cette même rue. Comme il vit ma mère avec un homme, il ne voulut pas se montrer, mais il la fit suivre par son domestique, avec ordre de ne pas la perdre de vue, qu'elle ne fût rentrée dans sa demeure. Il fut bien servi. Le même soir, monsieur Leroux vint s'informer lui-même de ce que ma mère faisait à Paris. Il apprit qu'elle était mariée, et très mesquinement incublée, qu'elle venait de rentrer avec son mari, que celui-ci sortait dès le matin pour aller à ses occupations, revenait à midi pour dîner, et ne reparaissait que le soir.

Monsieur Leroux s'arrangea d'après ces informations et revint le lendemain, sur les quatre heures après-midi. Ma mère s'occupait d'un travail en modes. Elle entend frapper, et comme elle ne connaissait encore à Paris que quelques pratiques, elle courut ouvrir. Sa surprise fut extrême en voyant monsieur Leroux. Elle fut tentée de refermer la porte, mais il ne lui en laissa pas le temps. Il se précipita dans la chambre, qui n'avait que les quatre murs, une commode de noyer, une mauvaise table, quelques chaises, et un fort mauvais lit. « Quoi ! lui dit-il, c'est là le sort de mademoiselle Balbin ! d'une fille que j'adorais, et qui eût été mon épouse, si j'avais su qu'elle avait envie de se marier ! » Ce compliment de commisération fut suivi, à ce que nous a souvent dit ma mère, des entreprises les plus vives et les plus avilissantes. Elle assure qu'elle ne voulut pas crier, de peur de scandaliser deux voisines, dont la petite chambre n'était séparée de la nôtre que par une cloison, mais qu'elle se défendit si vigoureusement, que l'ennemi se consuma en de vains efforts, il sortit non vainqueur.

Cependant il ne se découragea pas, et revint souvent à la charge. La passion que ma mère lui inspirait était

insurmontable ses mépris les rebuffades les marques de degout rien ne le rebutait il alla meme un jour dit on jusqu a lui rendre plusieurs coups de poing et de pied pour un soufflet qu elle lui avait applique Mais ensuite il lui demanda mille pardons Ce fut depuis cette derniere scene qu elle lui ferma soigneusement sa porte elle changea meme de demeure expres a cause de lui et elle eut soin qu il ne sut pas sa nouvelle demeure

Ma mere n etait pas interessee non par vertu il faut le dire mais par une espece d inconsequence de caractere elle aimait cependant l argent Mais monsieur Leroux lui deplaisait et la degoutait au point que des offres assez brillantes quoiqu il fut avare ne purent jamais surmonter son éloignement Il faut convenir aussi qu elle aimait alors un Anglais a la folie et que ma mere eut toujours de grandes preferences a la sensibilité

Quoi qu il en soit elle fut trois ans sans que monsieur Leroux put la retrouver Elle ne le revit qu en 1765 apres un second changement de domicile Comme sa croisee donnait alors sur une grande rue monsieur Leroux laperçut et monta chez nous J etais avec elle depuis six mois et ma mere se trouvait a peine retablie des suites d une couche dangereuse qui avait donne naissance a ma sœur cadette cette aimable amie que je cherrai jusqu au tombeau elle etait pale defaite mal arrangee Monsieur Leroux lui fit pourtant quelques compliments et lui demanda si elle etait veuve Sur sa reponse que son mari se portait bien il lui dit « Si vous aviez ete veuve je vous aurais fait une proposition de venir chez moi gouverner ma maison vous seriez en meme temps l institutrice d une fille unique que j ai de mon mariage avec une demoiselle qui s en est retournée a Orleans dans sa famille parce

qu'elle ne peut me souffrir, mais comme vous n'êtes pas veuve, cela ne se peut guère — Cela ne se peut certainement pas ! dit ma mère — Je m'en doutais. En ce cas, je voudrais quelqu'un de votre main — ne pourriez-vous pas me trouver une jolie fille, que j'aimerais cependant moins que vous, pour remplacer absolument ma femme ? C'est vous dire que je ne voudrais pas qu'elle fût bégucule ? — Je ne vous entends pas, répondit ma mère. » Monsieur Leroux s'expliqua si clairement, que ma mère se fâcha. Mais monsieur Leroux n'en fit que rire. Il sortit en repétant qu'il espérait qu'elle ferait sa commission.

Le soir, lorsque mon père fut arrivé, ma mère lui parla de la visite de monsieur Leroux et de la commission qu'il avait voulu lui donner. « Cet homme est un impudent, répondit mon père, qui mériterait bien qu'on le servît comme il le mérite. Quel âge a sa fille ? — Tout au plus deux ans — En ce cas, il n'y a pas de danger. Je sais ce qu'il faut faire : nous le punissons, et nous faisons une bonne action. Je connais ici une nouvelle convertie, que des malintentionnés ont perdue. Elle a eu le malheur de donner dans le désordre, après avoir été abandonnée par son séducteur. Son frère est chanoine régulier de Sainte-Geneviève, il est au désespoir de l'égarément de sa sœur, qui le fuit, et que le hasard m'a fait rencontrer. Je lui parlerai de la place qu'offre monsieur Leroux, je la lui ferai envisager comme un moyen de quitter le désordre et de se réconcilier avec son frère, c'est un degré vers le bien que nous ferons monter à cette infortunée, et Leroux ne corrompra pas une âme innocente. » Ma mère approuva fort ce parti, et depuis ce moment elle pressa mon père d'exécuter ce qu'il avait indiqué. Il le fit, et parvint à décider la jeune Sara, qui goûta ses raisons. Il fut convenu qu'elle resterait quelques semaines chez nous,

pour reprendre l'air pose avant d'être présentée à monsieur Leroux. Ce fut cette grande jolie fille que je vis entrer chez nous et qu'on me fit nommer ma tante parce que ma mère imagina de la faire passer pour une sœur de mon père.

Sara n'eût pas été huit jours dans la maison qu'elle prit un air si decent si aimable qu'elle fut chérie de tous les voisins de la maîtresse d'école notre vis à vis et de sa nièce très jolie fille de notre hôte de sa femme de ses quatre filles et surtout de son fils jeune architecte qui commençait à se distinguer. Ma mère en était enchantée. Elle disait souvent « Il sera bien attrapé ! Il ne se doutera pas du tour que je lui ai joué ! » Tout le monde du voisinage croyait qu'effectivement Sara était ma tante c'est principalement ce qui la fit considérer de notre propriété qui connaissait de réputation l'honnête famille de mon père. Et comme Sara était très jolie que son fils l'architecte en était très amoureux il vint plusieurs fois pressentir ma mère et l'interroger sur ce que ma tante pourrait avoir en mariage. Madame Savaneour qui craignait infiniment que cette recherche ne devint sérieuse répondait tantôt que la sœur de son mari n'avait rien à prétendre tantôt qu'elle était absolument éloignée du mariage pour lequel elle avait une sorte d'horreur. Enfin voyant que rien ne le rebutait elle alla jusqu'à faire entendre que sa belle sœur avait fait une inclination que cet homme l'avait trompée cruellement et que son voyage à Paris n'avait été occasionné que par la nécessité de cacher les suites de sa faiblesse. Cet aveu prétendu refroidit le père et la mère de l'architecte mais le fils éperdument amoureux et qui voyait la modestie de Sara ne se rebuta point du tout il alla jusqu'à dire que la vertu de sa maîtresse n'en serait que plus assurée et comme c'était un garçon d'esprit

respecté à ce titre de son père et de sa mère, qui n'en avaient guère, il l'emporta.

Ma mère se voyait d'autant plus embarrassée qu'elle ne pouvait présenter Sara chez monsieur Leroux, qui était à Orléans, et dont il fallait attendre le retour. Elle était continuellement aux aguets, pour empêcher qu'on ne parlât en particulier à ma prétendue tante, parce qu'elle ne doutait pas que, se voyant recherchée par un parti avantageux, elle n'y donnât quelque attention. Mais elle fut bientôt rassurée. Sara, comme toutes les filles qui ont donné dans le libertinage, aimait les beaux hommes, et l'architecte était un petit crapaudin fort laid, dans une occasion où il était question de lui, elle témoigna fort énergiquement qu'elle ne s'en soucierait pas. Ma mère, qui se crut sûre alors, ne la surveilla plus, et l'architecte eut toute liberté de parler.

Il le fit sans doute, et tout laid qu'il était, comme il avait beaucoup d'esprit, il eut l'air de faire entendre la voix de la raison. Mais Sara, depuis qu'elle s'était expliquée avec ma mère, avait compris les motifs de son embarras, qui n'était autre que la découverte de la fausse parente, peut-être même celle de l'état malheureux d'où mon père l'avait tirée, etc. Elle enflamma son amant avec une adresse dont certaines femmes ont le secret par des demi-faveurs, par des demi-rigueurs, enfin par tout l'art dont est capable une femme qui a de l'usage. Quand elle le vit bien épris, elle feignit, un jour que ma mère était sortie, une tristesse profonde, des larmes coulèrent de ses yeux. L'amant, transporté, demanda par mille instances l'aveu des causes de la douleur qu'il voyait. « Hélas ! » répondit Sara, je n'en ai pas d'autres que le malheur de ne pouvoir vous appartenir. Vous avez touché mon cœur, mais vous avez cru parler à la sœur de monsieur Saxancour, je ne la suis pas. Je suis une nouvelle convertie de Genève, j'ai un frère

genovefain ami de monsieur Savancour qui m'a prise chez lui quoiqu'il soit peu riche et m'a nommée sa sœur par amitié pour mon frère — He ! que me fait cela s'écria l'architecte c'est vous c'est la belle Sara et non la sœur de monsieur Savancour que j'aime que j'adore — En ce cas mon cher ami reprit Sara dissimulez avec vos parents qui estiment beaucoup la famille de monsieur Savancour et tâchons qu'ils ne soient détrompés que le jour ou jamais s'il était possible Le père de monsieur Savancour est mort il ne viendra pas ici vous donnerez les bans vous même au cure quant au contrat pourquoi en faire un ? Je ne vous apporterai pas une obole et je ne demande pas que vous m'avantagiez au delà de la coutume ! Vous ferez votre maison avec moi puisque vous commencez et que vous êtes jeune j'aurai ma moitié cela me suffira » Ce raisonnement plut au jeune architecte Il promit à Sara de se conformer à tout ce qu'elle prescrirait et de hâter leur union

Il y avait à Paris dans un hôtel garni au coin de la rue de la Huchette un marchand de mousselines le même dont j'ai dit un mot qui avait connu Sara dans le désordre et qui en avait toujours bien usé avec elle C'était le seul homme que Sara vit secrètement depuis qu'elle était chez nous Elle le consulta et cet homme naturellement hardi comme tous les gens bornés lui promit de faciliter son mariage en passant pour son oncle Sara n'avait pas acquis de la délicatesse dans l'état dont mon père l'avait tirée elle y consentit

De retour chez nous elle sentit qu'il fallait parler à ma mère de son oncle prétendu elle fit cette confidence avec beaucoup d'adresse « Ma chère sœur dit elle en entrant vous me voyez encore tout emue Je viens de faire une rencontre bien extraordinaire C'est un oncle à moi frère de ma mère qui m'a reconnue

tout d'un coup, encore qu'il y ait dix ans qu'il ne m'ait vue Il m'aimait beaucoup dans mon enfance, et il s'est attendu, j'ai pleuré aussi On lui avait parlé de moi fort en mal Je l'ai assuré que j'avais toujours été, depuis trois ans, chez les plus honnêtes gens du monde, soit à la campagne, soit chez vous Quand vous le verrez, ma bonne amie, il faudra le persuader »

Ma mère crut tout cela sans hésiter Mais curieuse de connaître l'oncle, dès le lendemain elle sortit avec Sara, et quand elles furent vis-à-vis l'hôtel garni, elle lui dit « Si nous montions chez ton oncle ? » Sara ne parut aucunement embarrassée, quoiqu'elle ne l'eût pas prévu, elle monta rapidement un escalier obscur, en disant « Ah ! que vous allez lui faire de plaisir ! Voyons, voyons s'il y est » Ma mère ne pouvait la suivre aussi vite qu'elle montait « Mon ami, dit Sara au marchand, tu passes pour mon oncle maternel, tu m'as trouvée hier, au bout de dix ans, et tu m'as reconnue » En achevant ces mots, elle revint sur le palet, pour montrer la porte à ma mère Celle-ci arrivait en ce moment Elle entra chez le marchand, qui lui parut un honnête homme C'était un de ces petits Bourguignons à cheveux crépus, à tignee rouge, au parler bonasse, mais quant dans tous leurs discours et dans toutes leurs manières une bonté native Pour ma mère, elle était parfaitement rétablie, et ce jour-là elle avait une robe de gros-de-tours, sa plus belle, et qui lui allait à merveille elle plut, elle charma, elle enchantait le petit marchand crépu, qui de ce moment n'eut des yeux que pour elle

Ma mère n'était pas femme à ignorer sa victoire elle la sentit dans toute sa plénitude, et comme son Anglais n'était plus à Paris, que d'ailleurs cette passion était usée, elle résolut d'en recommencer une nouvelle Le marchand retint les deux amies à dîner la connais-

sance se brucha et avant de sortir de table la déclaration d'amour était faite

Sara ne fut pas fâchée de cet incident elle entrevit qu'il pourrait être très favorable à son mariage avec l'architecte c'est pourquoi elle crut plus court de tout dire à ma mère devant le marchand pour ne pas avoir la peine d'intriguer au risque d'échouer Ma mère hésita à donner son approbation « Un hôte disait elle des gens qui connaissent la famille de mon mari ! » Le marchand leva la difficulté en proposant de louer sur le champ un autre logement pour ma mère de se mettre en pension chez nous et par ce moyen de perdre absolument de vue les parents de l'architecte Il fut en même temps convenu qu' aussitôt après le mariage fait Sara découvrirait sa non parente et qu'elle disculperait entièrement ma mère disant qu'on ne s'étaient appelées sœurs que pour avoir une place avantageuse sans information ni repondants

Tout cela ne valait pas grand chose mais ma mère le trouva bon Le marchand loua rue de la Harpe à l'ancien Collège de Justice on donna conge Pendant ce temps là le jeune architecte agissait vivement les bans furent publiés et l'on alla aux pieds des autels sans que ses parents fussent détrompés L'appartement que quittait ma mère fut destiné pour les nouveaux époux et l'on avait eu l'art de persuader aux parents que c'était par complaisance pour eux que nous quittions une maison où nous étions si bien

Mais tandis qu'on était à l'autel et que la bénédiction commençait le père de l'architecte voyait rédiger les actes et au lieu de Sara Savincour il vit écrire Sara Krammer Surpris il demanda une explication On lui montra les bans Il courut auprès des mariés Le oui se prononçait et son opposition ne put le précéder Cependant il s'approcha de son fils « Il y a de l'intrigue

ici, lui dit-il, nous sommes trompés ! — Non, mon père, répondit gravement l'architecte, je sais tout, je devais vous le révéler à l'instant, si vous ne l'aviez pas vu. Ainsi, point d'inquiétude. Je suis prudent et sage. » Ce discours calma le père, qui avait une confiance aveugle dans son fils, depuis que celui-ci avait encouru la disgrâce du Gouvernement par la critique imprimée d'un monument public. Il le regardait comme un grand homme persécuté. Il approuva ce qui était fait et signa les actes.

Ce fut ainsi que se termina le mariage de ma prétendue tante. Heureusement pour elle ! car l'ayant fait savoir le même jour à son frère le genovefain, à qui l'on n'avait pas voulu en parler, non plus qu'à mon père, le premier fulmina imprudemment, et parla de ma mère en termes peu mesurés. Ses discours indiquaient l'état qu'avait quitté Sara, le mari s'informa, et n'apprit que trop facilement une affreuse vérité. Mais telle était la passion de cet homme, qu'au retour de ses informations, il dit à son épouse : « Je sais ce que vous avez été, mais vous ne me connaissiez pas, je ne vous rendrai responsable que de ce que vous ferez me connaissant. Tâchons que mes parents ignorent ce qu'ils ne doivent jamais savoir. » Sara, pénétrée, jura une sagesse à toute épreuve, et elle tint parole.

Cependant ma mère et son pensionnaire étaient dans leur nouvel appartement, rue de la Harpe. J'avais cinq à six ans, j'étais toujours là, n'y ayant que trois petites pièces, dont mon père en avait une pour coucher. Il était absent tout le jour pour ses affaires, et moi je jouais dans sa chambre, d'où je passais souvent dans les deux autres, mais d'un air d'inattention qui ne donnait pas d'ombrage. J'entendais tout néanmoins, et le tutoiement particulier entre ma mère et Mulino (c'est le nom du marchand) m'étonna d'autant plus

que devant mon père ils se parlaient avec beaucoup de réserve et de cérémonie. Je crus que c'était l'usage de se parler ainsi en particulier et un jour que j'étais seule avec Mulino je lui dis en copiant l'air que j'avais si souvent remarqué « Tiens Mulino porte cela dans l'antichambre avec mes joujoux » Ce n'était pas encore l'usage comme aujourd'hui que les enfants tutoyassent tout le monde et brassent dans la forme toutes les lois de la nature et de la politesse. Ce tutoiement surprit extrêmement Mulino qui ne manqua pas d'en parler à ma mère à son retour. Madame Savincour en sentit les conséquences elle me gronda et depuis ce moment elle s'observa devant moi. On n'aime pas ce qui gêne cette bagatelle fortifia l'antipathie que ma mère avait prise contre moi et qui m'a été si funeste. Mais bientôt d'autres causes vont l'augmenter encore.

Le pensionnaire de ma mère au bout de huit mois s'ennuya de son inutilité. Il fit venir des mousselines de Macon où son frère tenait le magasin il eut en courage par le talent que ma mère se vantait d'avoir pour le débit. Ses marchandises arrivèrent mais ma mère ne montra pas son talent sublime car on ne vendit presque rien. Mulino crut que c'était plutôt la faute de la capitale que celle de sa méritante hôtesse il avut un cheval et une voiture il prit un assortiment de mousselines et partit avec ma mère pour la Picardie et l'Artois. Mon père resta seul à Paris avec moi. Mais comme il ne pouvait me garder avec lui attendu son absence de la maison du matin jusqu'au soir ma mère me mit en pension chez une commère qui avait tenu sa troisième fille Babiche la même qui eut l'épine du dos cassée en nourrice et qui est morte depuis en langueur. Cette demoiselle qui était infiniment aimable et qui avait alors la perspective d'un mariage très avantageux me prit en amitié de la manière la plus vive

je devins son bijou, son idole Je n'avais jamais été si heureuse, si ce n'est avec ma grand'mère , mais trop enfant alois, je ne l'avais pas senti , au lieu que j'atteinis ma septième année Mon père aimait beaucoup cette commère, qui avait pour lui la plus grande estime Quant à ma mère, la demoiselle la connaissait , aussi n'en était-elle pas folle Je restai chez mademoiselle Désirée pendant tout le temps de l'absence de ma mère, c'est-à-dire environ quatre à cinq mois Ce temps suffit pour m'attacher infiniment à une fille aussi aimable, dont le charmant sourire, les caresses, les attentions, le goût à me paier ne pouvaient manquer leur effet sur un cœur déjà sensible

J'avais passé l'hiver avec mademoiselle Désirée, et nous étions au printemps , ma septième année venait de s'accomplir, quand ma mère arriva Jamais retour ne fut plus triste le marchand était malade , ma mère était devenue noire et grosse comme une tonne, tous deux étaient de mauvaise humeur Mon père, à son arrivée le soir, la partagea En un mot, je puis dire que jamais réunion ne se fit sous de plus mauvais auspices Je retournai coucher chez mademoiselle Désirée, où ma mère me laissa encore deux ou trois jours Enfin elle vint me chercher

J'étais à déjeuner, lorsqu'elle entra Elle avait toujours extrêmement considéré mademoiselle Désirée, qui lui avait rendu de grands services dans le commencement de son séjour à Paris, de sorte que cette jeune personne, habituée à la considération qu'elle avait coutume de lui marquer, la reçut avec beaucoup d'aisance Ma mère cependant avait de l'humeur et la déguisait assez difficilement Elle me dit qu'elle allait m'emmenner, et me demanda si je ne serais pas bien aise de revenir avec elle J'étais trop franche pour ne pas répondre la vérité Je dis que j'aimais mieux rester avec ma bonne

amie Ma mère s'enflamma elle serra que j'étais sans naturel Mademoiselle Desirée observa qu'on ne pouvait guère en juger à l'âge que j'avais qu'il était naturel au contraire que je m'attachasse aux personnes qui me faisaient amitié Elle offrit en même temps de me garder en disant à ma mère « Faites moi le plaisir de me le laisser jusqu'à ce que vous soyez bien solidement arrêtée à Paris vous pouvez voyager encore » Ces mots dits bonnement furent mal interprétés Ma mère répondit durement qu'elle ne voulait pas que des étrangers s'emprassent de l'affection de ses enfants que c'était elle qui avait eu la peine de les faire et qu'elle les voulait avoir Elle me prit en même temps si rudement par la main qu'elle me fit pleurer Transportée de colère elle me donna le fouet Ma bonne amie se mit à pleurer en lui disant qu'elle était bien cruelle Ce mot offensa une femme qui ne cherchait qu'à rompre elle me prit dans ses bras malgré mes cris et me descendit dans la rue où elle me souffleta jusqu'à ce que je me tusse Ce fut ainsi qu'elle m'emmena de chez sa meilleure amie de chez une commère qui l'avait obligée de sa bourse et qui lui avait servi la vie dans une couche par ses soins et ses secours !

Depuis ce moment je fus détestée de ma mère mais elle voulut me garder auprès d'elle sans doute pour avoir le plaisir de me tourmenter car il est impossible d'imaginer tout ce qu'elle me fit souffrir coups penitences privation de manger rapports à mon père à qui elle voulut me rendre odieuse tout fut employé Heureusement pour moi qu'il ne fut pas la dupe des dispositions de ma mère à mon égard et qu'il tâcha de m'en dédommager

Je passe une foule de petits événements Mon père en 1767 alla chez ma grand mère et y resta quatre mois Nous demeurions alors rue Tranche Saint Eus

tache , car ma mère et Mulino avaient le goût du changement de demeure Mon père arriva le 1^{er} octobre Ma mère le reçut fort mal Cependant il accompagna le ménage ambulant dans la rue Quincampoix, où il alla demeurer le 15 octobre Ce fut dans cette demeure, la quatrième depuis mon séjour à Paris, que j'éprouvai les plus cruelles secousses , je faillis perdre la vie

Ma mère était enceinte, et d'une humeur qui approchait de la fénésie, surtout après le départ de Mulino, qui alla passer environ six mois à Mâcon Pendant tout l'hiver, ma mère fut couverte de boutons cependant elle me faisait coucher avec elle, l'oserai-je dire ? parce qu'une femme de perruquier, sa voisine, lui avait fait entendre que je prenais toute l'humeur, et que je l'en délivrerais Je ne sais si je l'en délivrai , mais au bout de quelques semaines je fus précisément comme elle la démangeaison était alors insupportable, et j'en souffrais cruellement, surtout pendant la nuit Une autre fois, au mois de mars, ma mère fut si impatentée de ce que je l'empêchais de dormir, qu'elle me frappait à chaque mouvement, avec une baguette qu'elle avait à côté d'elle J'étais alors à terre sur un matelas Je ne pus m'empêcher de pleurer Mon père, qui couchait seul dans une petite chambre, m'entendit et se mit en colère contre ma mère, qu'il traita fort mal de paroles Elle devint furieuse elle bouda le lendemain, le surlendemain, pendant longtemps ! Mon père, qui ne la connaissait que trop, parut s'en embarrasser très peu, et il songea sérieusement à m'ôter d'auprès d'elle

Ce fut ce qu'il exécuta au moyen d'un ami, avec lequel il était en relation d'affaires On fit consentir ma mère à me mettre en pension chez une dame Manigre pour me traiter de mes boutons Le traitement fut court dès que j'eus pris le bon air, au haut de la Montagne Sainte-Geneviève, et quelques bains, les boutons

disparurent Je demeurai six mois dans cette maison c'est à dire tout l'été de 1768

M^ll^le Manigre avoit deux filles l'une (c'étoit l'aînée) étoit laide comme sa mère l'autre étoit charmante Il y avoit des Anglois logés aux environs Un d'eux fort riche et qu'on traitoit de mylord devint amoureux d'Isabelle Manigre et parvint à lui faire connaître ses sentiments avant que personne s'en aperçût dans la maison C'étoit moi qu'elle menoit avec elle lorsqu'elle se glissoit chez lui le prétexte étoit de me mener promener On me donnoit des bonbons et des joujoux un chien un jeune chat et je ne voyois rien J'aimois Isabelle de tout mon cœur aussi lui restai-je fidèle et jamais je ne dis un mot de ce qu'elle m'avoit défendu de dire je n'en sentis pas la conséquence J'étois alors parfaitement guérie C'étoit mon père qui payoit ma pension ainsi ma mère ne se pressoit pas de me retirer Elle essaya d'ailleurs des suites de couches très-fâcheuses car elle avoit eu deux jumeaux mais d'une santé si mauvaise qu'on ne put les élever ni l'un ni l'autre à ce que j'ai entendu dire Elle fut à l'extrême toute la famille de mon père l'alla voir et on crut lui dire le dernier adieu On parla beaucoup de moi mais vu sa situation l'on ne trouva pas extraordinaire que je fusse ailleurs on ignora ma maladie

Mon père étoit alors en relation particulière avec un monsieur Rapenot libraire qui lui avoit indiqué M^ll^le Manigre son amie Il nous proposa de venir loger chez lui parce qu'il tenoit à bail une grande maison à moitié vide Mon père accepta et fut logé au cinquième dans un grand galetas *fin de l'écrit*

A peine y fut-il installé qu'il arriva un grand changement chez M^ll^le Manigre Isabelle se laissa enlever par l'Anglais qui la conduisit à Londres Cette femme en eut d'autant plus de chagrin que cette fille étoit par

faitement jolie, et qu'elle espérait beaucoup de certains protecteurs, en les faisant solliciter par elle, ce fut une désolation dans la maison. Tous les amis vinrent la voir, pour la consoler et comme à Paris l'on ne se connaît pas aussi parfaitement qu'ailleurs, on me crut sa fille, et un de ses amis l'engageait à se remettre, en lui disant qu'elle m'élèverait bien, afin que je pusse réparer sa perte. J'avais huit à neuf ans, et ma figure promettait. Depuis cet instant, la Manigre se mit à me choyer, elle m'habilla mieux que je n'avais jamais été, sans rien porter sur son mémoire, comme elle avait fait jusqu'alors, mais elle me remettait mes habits ordinaires lorsque mon père devait venir.

Un jour qu'il paraissait fort triste, madame Manigre lui dit « Mon Dieu ! monsieur Saxancour, que vous êtes à plaindre d'avoir une femme comme vous l'avez ! Tenez, vous me faites compassion ! Je vais faire arrêter le mémoire de la pension de votre fille par monsieur Rapenot, qui m'a toujours bien payée en votre nom, et j'en resterai là, je la nourrirai, je l'habillerai, comme si elle était à moi, et il ne vous en coûtera rien, rien du tout » Mon père la remercia, en lui disant que cela ne serait pas juste « Ah ! mais ! dit cette femme, j'y mets une condition c'est que vous ne pourrez me l'ôter avant l'âge de vingt ans » Mon père avait la plus grande confiance dans la Manigre, parce qu'il en avait eu la connaissance par deux dévots, monsieur et madame Rapenot, cependant, il lui dit que sa proposition demandait beaucoup de réflexions, et qu'il la priait de lui laisser le temps de les faire. Elle y consentit, et mon père alla consulter les amis communs. Monsieur et madame Rapenot ne lui répondirent qu'en lui disant qu'il était un fou de ne pas accepter, que je serais infiniment mieux avec madame Manigre, connue, respectée, dans tout le carré Sainte-Genève, considérée des prêtres

de la paroisse qu'avec ma mère femme mondaine et de mauvais exemple. Mon père convint qu'ils avaient raison et comme il n'avait jamais vu la fille cadette qu'il ignorait son aventure parce qu'il était trop occupé pour fréquenter ses voisins ou ses connaissances il résolut en lui-même de me laisser à madame Manigre. Mais il attendit quelques jours pour lui rendre réponse. Ce fut ce qui me sauva.

Durant cet intervalle mon père eut affaire chez un relieur deux couseuses dont une très jolie qui a long temps été depuis chez le libraire Vente causaient en semble d'Isabelle Manigre la jolie racontait à l'autre l'enlèvement la manière dont il s'était fait et comment on était passé à Londres. Elle parla ensuite de la Manigre mère dans des termes si singuliers qu'ils frappèrent d'étonnement mon père qui n'avait d'abord donné à leur entretien qu'une attention superficielle. Mais combien sa surprise augmenta lorsqu'il entendit la jolie continuer. « Elle a une petite fille chez elle que monsieur Rapenot y a mise en pension et qui est fille d'on ne sait qui car on ne voit jamais ses parents. Madame Manigre dit ou fait entendre qu'elle est bâtarde de monsieur Rapenot elle prétend s'en emparer car elle la fait déjà passer pour sa fille dans ses connaissances relevées et elle compte par là remplacer son Isabelle. C'est une fine mouche que cette grosse vilaine femme là ! On ne comprend pas comment elle peut avoir une aussi jolie fille qu'Isabelle — Oh ! c'est bien sa fille ! dit l'autre couseuse car j'ai été au catéchisme avec elle — Qu'est-ce que ça dit ? Elle l'aura volée quand elle était enfant »

Mon père s'approcha pour lors et demanda aux deux couseuses si elles parlaient de madame Manigre du carreau Sainte Geneviève. Elles parurent hésiter enfin la laide dit à la jolie « Eh ! qu'est-ce que ça fait donc ! Oui sans

doute, c'est elle — Eh bien ! mes filles, l'enfant dont vous venez de parler, qu'elle a chez elle, et qui se nomme Ingénue, est à moi. C'est monsieur et madame Rapenot qui l'y ont mise en pension, et non pas moi, qui suis inconnu à madame Manigie, mais monsieur et madame Rapenot, que vous estimez sans doute, sont ses grands amis — Il est vrai, dit la laide ! mais ne nous compromettez pas ! Tout ce que nous venons de dire est vrai, mais si vous nous mêlez dans les discours, nous vous démentirons. Voyez, informez-vous par vous-même — Elle a une jolie fille enlevée ? — Cela est su de tout le quartier, allez vous informer, et ne parlez pas de nous. » Mon père fut très inquiet, il alla dans différentes maisons, et surtout chez un chirurgien, qui lui apprit des choses étonnantes.

Parfaitement convaincu, il courut chez monsieur et madame Rapenot, pour les instruire et les prier de me retirer sur-le-champ. Mais ces bons dévots, au lieu de l'écouter, se fâchèrent violemment contre lui : ce n'étaient que des calomnies qu'on avait débitées. Mon père ne savait plus que penser. Il ne pouvait douter de l'honnêteté de monsieur et madame Rapenot, ni de leur religion. Il ne pouvait, d'un autre côté, concevoir leur aveuglement. Il n'en eut la clef que quelques jours après.

Ces gens avaient pour cuisinière une fine intrigante, que mon père n'avait encore qu'entrevue. Mais comme, depuis ses découvertes au sujet de la Manigie, il venait souvent les demander, il la reconnut enfin pour l'avoir vue autrefois servante dans un endroit suspect. Il pensa en lui-même qu'on pouvait changer, et qu'il n'était pas incroyable que cette fille fût ce qu'elle voulait paraître. Mais en approfondissant, il reconnut qu'elle était la source de la connaissance de monsieur et madame Rapenot avec la Manigie, et que c'était cette

femme qui leur souffrait la bonne opinion qu'ils avaient de ma maîtresse de pension. Ses inquiétudes redoublèrent alors et il résolut absolument de m'oter de cette maison dut-il par là se brouiller avec monsieur Rapenot.

Ce fut effectivement ce qui arriva le dévot qui avait toujours payé ma pension depuis dix mois parce qu'il avait des relations d'affaires avec mon père lui fit faire un billet à ordre de 700 livres à un an d'échéance pendant lequel temps mon père le remplissait par intervalles ce qui fit que monsieur Rapenot ne le lui rendit pas mais lui donna une décharge séparée. Pendant ce temps là il faisait courir le billet dans le commerce ce qu'il n'aurait pu faire s'il y avait eu des acomptes au dos. Le billet vint à choir et fut réellement acquitté par monsieur Rapenot qui le retint quoiqu'il en eût reçu la valeur de mon père. Celui fut dans la suite un titre aux consuls pour suspendre le paiement d'une somme de 1850 livres qu'il devait il annonça un compte à faire et produisit le billet de 700 livres. Mon père avait égaré la décharge et ne la retrouva qu'au bout de trois mois il la porta au libraire arbitre qui négligea d'agir de sorte que Rapenot est mort sans payer. La succession se trouva dévorée par des gens de pratique et une pension de dix mois à compte dans le fait à mon père la somme de 1850 livres au lieu de cent écus pris convenu avec la Manigre car le billet de 700 livres était un billet de confiance. Mais mon père a toujours été la dupe de ceux avec lesquels il a traité.

Un homme seul logé dans un vaste galetas au cinquième ne pouvait me garder avec lui. Mon père me rendit à ma mère alors rétablie et il fut convenu qu'ils se réuniraient dans le même logement car monsieur Rapenot continua de traiter avec mon père.

C'est ici une époque cruelle. Je ne saurais sans la plus vive douleur la rappeler à mon souvenir. J'avais

quitté la Manigre, malgré cette femme, qui sachant la situation de mon père et voyant l'affection que j'avais pour elle, tâcha de me ravoir par finesse. Tout parut d'abord la seconder : sa fille revint de Londres, où elle avait été entretenue, c'était un titre pour l'être ouvertement à Paris. Il fut convenu qu'elle se logerait dans la rue Poissonnière, près celle Beauregard, presque vis-à-vis les casernes des gardes suisses : c'était un quartier perdu pour mes parents, qui jamais n'étaient sortis de celui qu'on nomme l'Université. Isabelle devait me prendre avec elle, et m'élever dans l'usage du monde, me donner des talents agréables, etc. Pour y réussir, cette jeune et jolie personne vint voir mes parents. Elle débuta par se plaindre de sa mère, qu'elle peignit sous les couleurs les plus désavantageuses. Elle gagna ainsi la confiance de mes parents. Elle leur dit ensuite qu'elle allait se marier avec un riche parti, mais âgé, qu'elle m'était attachée comme à sa propre sœur, m'ayant toujours tendiement aimée, et que, n'espérant pas d'avoir d'enfants d'un vieillard comme son prétendu, elle serait charmée de m'avoir, non en toute propriété, mais en commun avec mon père et ma mère. Cette proposition parut avantageuse et fut goûtée : mon père était si bon, si droit, qu'il avait la plus grande confiance dans une jolie personne qui paraissait ne respirer que l'honnêteté, il fut décidé qu'on me laisserait demeurer avec Isabelle dès qu'elle serait mariée.

La trompeuse sortit de la maison comblée de joie, le jour qu'elle obtint ce consentement. Dès le lendemain, à l'heure de l'absence de mon père, elle amena un vieux monsieur, décoré d'une plaque, qui monta jusque chez nous, avec beaucoup de peine. Isabelle dit à ma mère : « Voilà mon prétendu, Madame, c'est ce Monsieur dont je vous ai parlé hier. Sur le bien que je lui ai dit de vous, et d'après l'amitié que vous me témoignez,

il a voulu vous visiter » Ma mère voyant un homme *tres comme il faut* lui rendit tous les honneurs convenables On fit ensuite attention a moi Isabelle me caressa et le vieux Monsieur m'assit sur ses genoux il me donna des bonbons et quelques bijoux de prix dont ma mère s'empara très avidement aussitot qu'il fut parti Cette visite parut d'un bon augure a une femme peu versée dans la connaissance du monde et qui d'ailleurs n'avait pas une certaine delicatesse outre qu'elle faisait tres peu de cas de moi parce que disait-elle j'étais le bijou de mon père

L'escalier du Collège de Prèle ou nous demeurions alors était fort obscur surtout vers le bras avant la reconstruction de celui qui existe aujourd'hui Mon pere montait comme Isabelle et le vieillard descendaient il se rangea sans bruit et sans reconnaître la voix de mademoiselle Manigre « Je m'accommoderai de cet enfant dit le vieillard elle me convient Tout s'arrangera laissez moi faire — Puisque c'est votre gout je le veux bien pourvu que vous soyez exact a tenir vos promesses » Mon père n'entendit que ce peu de mots et quand il fut monté il n'en parla pas A son arrivée ma mere était occupée a me défendre d'ouvrir la bouche de ce qui venait de se passer De sorte que personne ne dit mot

Mon père était presque toujours dehors pour ses affaires il sortit le lendemain a son ordinaire pour ne rentrer que longtemps après Isabelle revint encore avec son vieillard Ils avaient avec eux une couturiere qui fut chargée de me prendre la mesure pour un corps souple de la façon de monsieur Bourbon de la rue des Bourdonnais et de differents fourreaux des plus jolies étoffes de chaussures etc On annonça que je ne porterais plus que des bis de soie Ma mere écoutait avec une sorte de surprise Je ne sais si elle eut des inquietudes

ou si, me haissant, elle ressentit un mouvement de jalousie des apparences de mon bonheur, ce qu'il y a de vrai, c'est qu'au retour de mon père, elle lui parla de la visite de la veille et de celle qu'elle venait de recevoir, enfin des projets de mademoiselle Manigie. Mon père réfléchit un instant « A quelle heure hier sont-ils sortis ? — Vers les sept heures — Comme je rentrais ? — Un instant auparavant, vous devez les avoir rencontrés — Oui, j'ai entendu au bas de l'escalier un homme, à la voix cassée, qui tenait un singulier langage (Il répéta ce qu'il avait dit) — Il faut s'assurer de ce que prétendent ces gens-là, dit ma mère » Mon père fut du même avis, et on les attendit venir.

Il y avait à côté de la grande chambre un petit cabinet, qui n'était propre qu'à contenir un lit et qui avait une issue au dehors. C'était où couchait mon père. Ma mère s'y cacha, quand elle entendit frapper, et moi, qu'elle avait soigneusement instruite, j'ouvris la porte. C'était Isabelle et son vieillard, nous n'attendions qu'eux, personne ne venait nous voir dans cette demeure, dont nous refusions l'indication, parce que nous y étions trop mal meublés, et plus mal logés. Isabelle me demanda où était ma mère. Je répondis qu'elle reviendrait bientôt. On s'assit, et le vieillard me prit sur ses genoux. Ce fut alors qu'on s'expliqua librement, persuadés que je n'étais pas capable d'entendre les choses qu'on disait. Mais ma mère les entendait parfaitement. Elle comprit alors l'arrangement d'Isabelle : cette fille avait réellement été recherchée pour elle-même par le vieillard, mais celui-ci lui ayant témoigné ses regrets de ce qu'elle n'était pas plus jeune (elle avait alors dix-sept ans), elle lui avait dit, en plaisantant : « Eh bien ! prenez ma petite sœur ! — Quel âge a-t-elle ? — Mais neuf ans, environ — C'est précisément ce qu'il me faut ! » s'était écrié le vieillard, je ferai votre sort, mais don-

nez moi votre sœur je veux former celle que j'aurai je veux la former toute enfant D'ailleurs c'est mon gout quel enfance a eue de sa nouveauté vous êtes trop formées et si il faut le dire trop corrompues vous autres grandes filles ! » Depuis ce moment il avait tant tourmenté Isabelle qu'il l'avait forcée de le conduire chez nous Toutes ces choses la furent à peu près répétées ensuite on en dit beaucoup d'autres une surtout qui dut irriter ma mère c'est qu'elle avait déplu au vieillard qui lui trouvait la physionomie frusée « Nous frisons bien ajouta-t-il de lui ôter cette aimable enfant — Ah ! oui dit alors Isabelle elle serait très malheureuse car sa mère ne l'aime pas c'est une très méchante femme » On parlait néanmoins de façon que je n'entendisse pas les choses les plus claires et on me laissait jouer et courir par la chambre

Ma mère rentra Dès l'abord elle prit un air de réserve glacée Elle répondit par des révérences et des monosyllabes elle finit par me refuser absolument et de la manière la plus complète Le vieillard lui fit quelques reproches assez vifs sur ce qu'il nommait son manque de parole et mademoiselle Manigre avait les larmes aux yeux Mais on sent que ma mère devait rester ferme Elle ne compromit pas son secret et se défendit même avec politesse rejetant son changement d'avis sur mon père qui dit elle avait trop sa fille pour s'en priver On se quitta très froidement de part et d'autre

Mon père arriva quelques heures après Ma mère qui ne doutait pas qu'on ne s'adressât à lui tâcha d'en venir le peu qu'elle avait entendu ce qui ne lui fut pas difficile les discours du vieillard et d'Isabelle pouvant recevoir l'interprétation la plus odieuse Cependant monsieur Saxancour qui connaissait ma mère ne répondit presque rien il se contenta de l'assurer

qu'il ne se pîterait pas à me confier a mademoiselle Manigie

Ce fut le lendemain, qu'il m'arriva une aventure que je tairais, si je ne m'étais pas fait une loi d'être absolument sincère. Ma mère m'envoya faire quelques commissions a ma portée. On arrangeait l'appartement au premier, pour une dame Babuty, mère du libraire de ce nom, qui devait l'occuper, il y avait en ce moment un menuisier. J'entrai auprès de cet homme, et je le regardai travailler, je ramassai même quelques-uns de ces rubans qu'enleve le rabot, et je m'amusai a les rouler. Il quitta son ouvrage et vint a moi. J'eus peur, et je voulus m'enfuir, mais il me dit « N'ayez pas peur, ma belle petite demoiselle, je ne veux que vous embrasser, parce que vous êtes bien gentille » Je me mis a crier. Dans le même moment, l'on entr'ouvrit la porte d'un petit escalier qui donnait dans la rue Saint-Jean-de-Beauvais, et j'aperçus Isabelle Manigie, qui vint à moi. « Laissez cette enfant, misérable ! dit-elle au menuisier. Viens avec moi, ma bonne amie » Elle me prit par la main, et nous descendîmes ensemble, par le petit escalier, de sorte que nous ne fûmes pas aperçues du portier. Lorsque je me vis dans la rue, je dis à mademoiselle Manigie qu'il fallait que je fisse les commissions de maman, parce qu'elle me gronderait. Et je lui détaillai ces commissions de l'huile, du savon, de la gomme pour les blondes. Elle acheta le tout avec moi, et l'envoya par un garçon, en faisant dire à ma mère que ma tante Sara venait de m'emmener chez elle.

Isabelle n'avait jamais vu ma tante Sara, mais elle m'en avait beaucoup entendu parler, non que je susse l'histoire au juste, mais je croyais alors réellement que c'était ma tante. Je fus promptement enmenée, du côté de la rue Neuve-Saint-Étienne, sans que je fisse trop de résistance, ni que j'allasse de trop bon cœur, je

sentais que je serais grondée par ma mère. Nous allions entrer dans une maison neuve fort belle lorsque par l'effet du hasard ma prétendue tante que je n'avais pas revue depuis son mariage avec l'architecte se rencontra face à face avec nous. Je quittai aussitôt la main d'Isabelle et je m'élançai en disant « Ah ! ma tante il est donc bien vrai que vous me demandez ? J'avais peine à le croire mais c'est bien vrai ! Vous empêcherez que maman ne me gronde ! » Et je l'embrassais. Sara me rendait mes caresses car elle m'aimait beaucoup lorsque son mari la joignit. « C'est la petite Savancour lui dit-elle que je viens de rencontrer avec une jeune personne. Ou allez-vous ensemble ? » ajouta-t-elle — Chez vous ma tante — Comment chez nous ! — Mais oui ! Mademoiselle Manigre me l'a dit en envoyant mes commissions par le garçon de l'épicier ! » On se retourna pour parler à Isabelle mais elle était disparue. « Tu connais cette demoiselle ? » me dit Sara — Oui ma tante » Et j'expliquai comment je la connaissais. Monsieur Destaires l'architecte dit qu'il la remettait aussi et qu'il connaissait sa mère. On s'en tint là sur les conjectures mais on fut bien surpris de sa disparition. Sara et son mari me conduisirent chez eux où je dinai après quoi ma prétendue tante me ramena chez nous.

Ma mère ne put se contenir en me voyant tant elle était irritée qu'on m'eût emmenée sans permission mais Sara s'étant expliquée on eut un long entretien qui ne fut pas à l'honneur d'Isabelle. Sara se félicita de m'avoir rencontrée et il me fut signifié de ne jamais accompagner personne sous tel prétexte que ce fut qu'on n'en eût obtenu la permission de ma mère. Ce fut ainsi que se termina cette aventure car apparemment ma mère fit parler ou parla elle-même à Isabelle puisque je ne l'ai pas revue depuis.

J'étais dans ma dixième année , ma mère venait de quitter le cinquième de mon père, pour aller s'établir au second, rue de la Vieille-Boucherie, dans l'appartement d'un peintre dont nous avions acheté les meubles, lorsque mon père tomba dangereusement malade. Cependant il resta d'abord dans son logement, et j'allais lui porter du bouillon, le soigner, le garder , un matin, qu'il paraissait plus mal qu'à l'ordinaire, il me demanda une plume et du papier, il écrivit une lettre, qu'il m'envoya porter vis-à-vis, à une jeune voisine nommée Agathe-Georgie. La jeune fille lut la lettre et me dit « Je n'ai pas de réponse à faire par écrit , mais dites à Monsieur votre père que ma cousine m'a parlé de lui, et que nous verrons ensemble ce qu'il peut y avoir à faire » Je m'en revins avec cette réponse. Environ une heure après, j'entendis tousser à la fenêtre de la voisine. Mon père me dit d'ouvrir la nôtre et de regarder. C'était mademoiselle Agathe, avec une autre demoiselle fort brune, qui me demanda comment se portait mon père, et s'il y avait quelqu'un avec moi auprès de lui. Sur ma réponse que j'étais seule, on referma la fenêtre, et au bout de quelques minutes j'entendis frapper à notre porte. J'ouvris, par ordre de mon père. Aussitôt la demoiselle brune se précipita dans la chambre et sur le lit de mon père. Elle parlait fort bas , mais j'entendis qu'elle prononçait souvent le mot de *papa, mon cher papa* ! Quand elle lui eut parlé quelque temps à l'oreille, elle vint à moi, me regarda, et lui dit « Elle est bien aimable ! Elle ne me quittera jamais , écrivez vos volontés, en cas de malheur » Et elle m'embrassa. Cette jeune personne était une sorte de mulâtre, mais ayant de vives et belles couleurs , tout ce qui la distinguait des blanches, c'est qu'elle avait la peau extrêmement brune , mais si douce au tact, que je croyais toucher du satin. Elle laissa quelque argent à mon père. Pendant

qu'elle lui avait parlé mademoiselle Agathe était restée sur le haut de l'escalier l'oreille attentive si quelqu'un montait. Les deux jeunes personnes se retirèrent ensemble après une visite précipitée. Je me rappelle que mademoiselle Agathe était bien jolie mais que la brune était encore cent fois plus aimable. Je n'ai jamais vu de femme que j'cusse autant aimée.

Après leur départ mon père était tout en larmes. Je voulus le consoler. « Non mon enfant me dit-il c'est une crise salutaire et je ne pleure pas de tristesse. Ce qu'il y a d'étonnant c'est que depuis je n'ai jamais revu ni entendu un mot sur l'aimable brune. J'en ai souvent parlé à mon père mais il m'a toujours répondu que ma mémoire me trompait. Ce n'est cependant pas une illusion car je crois encore voir la brune et ses traits sont si profondément gravés dans ma mémoire que si je la revoyais je la reconnaitrais d'abord.

Mon père alla mieux aussitôt après cette visite mais sa convalescence fut longue et il alla chez ma mère parce qu'elle le voulut. Elle disait que le voir de si loin lui donnait trop d'embarras. Mon père eut beaucoup de peine à se laisser transporter mais il le fallut. Il resta trois semaines chez ma mère pendant lesquelles je le vis souvent pleurer. Ma mère le menait fort mal et dès qu'il fut assez fort pour marcher il retourna dans son logement au cinquième. Je ne sais pas si il y revit la brune. Ma mère ne voulut plus que j'y allasse et elle même n'y mit pas le pied. Mon père vint à l'auberge ou chez monsieur Ripenot je ne sais lequel.

Depuis cette époque il n'y eut plus d'union possible entre mon père et ma mère. La dernière cependant voulut qu'il quittât son cher cinquième pour venir loger avec elle rue du Louvre et malgré son extrême répugnance il fut obligé de céder. Elle n'en commença pas moins alors à nous parler contre lui à ma sœur et à moi nous le

représentant comme un homme incapable de conduire ses affaires, et qui nous laisserait dans la misère un jour Elle l'accusait d'être un brutal à son égard, un injuste, qui ne l'adorait pas, elle qui était un *trésor* (car c'est ainsi qu'elle s'est toujours qualifiée) Nous la croyions, nous enfants sans expérience, quoique d'un autre côté la conduite journalière qu'elle menait nous étonnât beaucoup ! En voici un exemple, entre mille

Un matin, que mon père était encore à la maison, et renfermé dans sa petite chambre au fond de l'appartement, il arriva chez nous un jeune homme, ami de ma mère Il était tout défait Je ne sais ce qu'il lui voulait, mais après un quart d'heure de conversation à l'oreille, ma mère éleva la voix, en lui disant que son mari était là et qu'elle l'allait appeler « Appelle ! » répondit l'insolent En effet, elle s'écria Mon père, homme fort vif, accourut Asselin (c'est le nom de l'insolent) lui voulut parler, mais mon père, dès le premier mot, comprit qu'il ne pouvait l'entendre sans se compromettre il le pria très impérativement de se retirer, et, à son refus, il le mit à la porte par les épaules Asselin, furieux, se répandit en invectives, non contre mon père, mais contre ma mère, qu'il traita devant tous les voisins de la manière la plus injurieuse et la plus déshonorante On conseillait à ma mère d'en rendre plainte, mais elle préféra les moyens de pacification Quant à moi, j'étais comme un lion, et à chaque infamie qu'articulait Asselin, je répondais du haut de l'escalier « Non ! non ! cela n'est pas vrai ! Maman n'a jamais fait ce qu'il dit là ! » Ce trait me réconcilia un peu avec elle, car elle s'en est souvent applaudie, comme d'une preuve de son innocence et d'une marque de mon bon naturel Cependant elle ne m'aima pas, je fus toujours, pour elle, un objet de jalousie, et c'est ce malheureux sentiment qui doit me perdre un jour !

A douze ans j etais grande et forte Ma mère travail lait en modes et me faisait travailler pour suppleer au gain de mon pere qui avait eprouve des faillites et perdu presque tout le fruit de son travail Mais bientot elle s ennuya de la vie laborieuse qu elle faisait payer bien cher a mon pere ! Elle forma le projet d avoir des pensionnaires et de les mener a la campagne Ce qui lui suggera cette idee ce fut une espece de fou son ancienne connaissance nomme Caraqua enferme depuis sept ans et dont on venait d obtenir la liberte Cet homme etait veuf et père de deux enfants garçon et fille Il redevint amoureux de ma mère qu il avait aimée autre fois en concurrence avec l Anglais et il lui proposa de prendre ses deux enfants dont l aieul Caraqua paierait la pension Tout s arrangea de cette maniere on ne fit plus qu une famille Ma mère se regardait plus comme la femme de Caraqua que comme celle de monsieur Saxancour les interets du premier lui etaient meme plus chers parce qu elle avait coutume de se passionner et de s exalter beaucoup dans toutes les occasions elle y mettait tant de feu qu il etait impossible qu il se contint Je voyais tout cela d un oeil d etonnement j appelais mademoiselle Caraqua ma sœur le jeune Caraqua mon frère nous etions egalement traites si ce n est que j etais la servante de tout le monde ce qui ne plut pas a mon père qui en parla fortement a ma mère et qui adoucit mon sort par sa fermete

Mais le plan de ma mere etait d aller a la campagne avec ses deux élèves on lui en faisait espérer une troisième cousine germaine des deux autres Elle calcula qu elle pourrait vivre elle ma sœur et tout son monde avec les deux pensions en allant dans le pays natal de mon pere Il fut decide qu on me mettrait en apprentis age chez une marchande de modes bijoutiere du quai de Gevres femme tres estimee et d une famille honnete

dont le mari avait un emploi considérable. Tout s'arrangea pour le départ, et au printemps de 1773, ma mère partit, j'allai en apprentissage, et mon père resta seul.

J'avais douze ans et demi, pour engager la maîtresse à me prendre, ma mère l'avait assurée que j'en avais quatorze. J'avais effectivement la force de cet âge. Je ne savais pas me conduire moi-même, l'ayant toujours été fort mal par ma mère, qui ne me reprenait que par humeur, et me donnait des coups au lieu de raisons. Ce qui m'avait aigri le caractère. Les premiers jours, j'étais tremblante. J'obéissais vivement, croyant toujours voir la main levée, ce qui dut paraître singulier, à cause de mon air raisonnable. Mais petit à petit l'extrême douceur relâcha mon caractère, je devins entêtée, paresseuse, je répondis, et au bout de deux mois, je n'étais pas reconnaissable. Cette conduite m'attira bien des désagréments, dont je ne pouvais m'aller plaindre à mon père. Ma mère, en partant, m'avait défendu, en présence de la marchande, d'aller le voir, parce que je n'aurais fait que le troubler. J'étais donc absolument à moi-même, n'ayant que moi de conseil, contre toute la maison, qui ne m'aimait pas à cause de ma hauteur, à l'exception néanmoins de la maîtresse. Mais elle avait à la maison une sœur de son mari qui ne pouvait me souffrir, depuis que je lui avais répondu un jour qu'elle n'était pas la maîtresse. J'avais dit ce mot sans conséquence, comme je l'avais souvent dit à ma sœur, et comme elle me le disait plus souvent encore. Mais mademoiselle Aglaé ne me le pardonna pas. Tout ce que je faisais fut trouvé mal par elle, et elle avait l'art de faire passer son sentiment à sa belle-sœur. Je le voyais, et je me dépitais. Enfin, malgré toutes les défenses, j'allai voir mon père, avec une nièce de la maison, qui voulut bien m'accompagner.

Je m'expliquai très vivement sur le compte de mademoiselle Aglae mais quelle fut ma surprise d'entendre mon père sur mon propre expose lui donner raison en tout et me gronder de mon insubordination ! Je pleurai mon père employa la douceur pour faire entrer la raison dans ma tête et il y parvint en partie dès cette première visite. A mon retour à la maison ma première démarche fut d'aller faire des excuses à mademoiselle Aglae en lui promettant que je ne lui donnerais plus de sujets de plainte.

En effet dès le lendemain je me comportai de la manière la plus soumise et la plus active. « Ah ! je reconnais enfin mademoiselle Sarrancour ! dit la maîtresse. Allez si vous continuez vous serez ma bonne amie. » Je continuai effectivement parce que j'aimais beaucoup la maîtresse qui l'avait toujours bien vu et à quelques inégalités près on fut content de moi.

Je me voyais heureuse autant qu'on peut l'être à treize ans chez les autres et manquant à peu près de tout mais je ne le sentais pas. J'allais voir souvent ma tante qui demeurait tout proche et quelquefois mon père qui fortifiait mes nouvelles dispositions. Deux années s'étaient écoulées pendant lesquelles ma mère était venue deux ou trois fois à Paris pour ce qu'elle nommait ses affaires. Elle s'était beaucoup refroidie avec monsieur Caraquin père de ses élèves qui lui avait écrit une lettre très dure que j'ai vue mais dont je ne me rappelle rien si ce n'est qu'elle était insultante. La raison de ce refroidissement n'était pas à l'avantage de ma mère si l'on peut en croire les bruits qui ont couru dans le temps qu'on lui retira ses élèves. Avant de continuer mon histoire il faut rapporter ce fait important.

Ma mère n'avait pas toujours demeuré dans le pays de mon père elle avait choisi un village dans un pays fertile y avait loué une maison et un jardin et moyen

nant une somme qu'elle avait tirée de son mari, lors d'un petit remboursement, elle s'était arrangée. Le propriétaire qui lui louait la maison avait deux fils : l'aîné, qui avait été clerc de procureur à Paris, en agit avec elle assez lestement, mais le cadet, jeune homme qui n'était jamais sorti de son village, fut ébloui par les attrait factices d'une Parisienne, qui avait du goût dans la manière de se mettre. Il l'adora : il était beau garçon, encore dans l'âge de la candeur, il fut aimé, on ne put défendre son cœur contre cet Adonis. Sans doute monsieur Caraqua l'apprit par sa mère elle-même, car elle avait la manie, pour faire la philosophe, de se vanter souvent de ses écarts. Or il faut savoir qu'il y avait alors dans une ville voisine la femme très coquette d'un homme connu, de Paris, et que monsieur Caraqua, ami de cet homme, avait engagé la dame, à son départ, de savoir ce qui se passait chez sa mère. Arrivée dans la ville, madame Laquil ne fut d'abord occupée que de ses plaisirs, mais enfin un jour le hasard lui fit rencontrer sa mère, qui revenait de la ville sur une bourrique, emportant avec elle quelques emplettes. Cette vue lui rappela les informations dont elle était chargée, et elle se proposa de faire une partie de plaisir en remplissant les vœux de Caraqua. Elle prit jour pour aller voir sa mère, et elle se fit accompagner par le frère et la sœur Ornefur, auxquels sa mère avait toujours fait beaucoup de politesses à Paris. Aussi la compagnie fut-elle reçue sans défiance, et avec une joie franche et naïve. Malheureusement celle qui recevait était alors enceinte de plusieurs mois, et il y avait plus d'un an qu'elle n'avait été à Paris. Madame Laquil, ainsi que le frère et la sœur Ornefur le savaient, mais sa mère ne se doutait pas qu'ils y fissent attention, au contraire, elle se figurait qu'on ignorait ses démarches, mais elles étaient éclairées plus qu'elle ne pensait. On se divertit, on se régala de

ce que la dupe avait préparé et vers le soir on put congédier elle en lui faisant des compliments ironiques qu'elle crut sincères. C'est qu'en effet les deux pensionnaires étaient mal tenus ainsi que ma sœur cadette. La demoiselle Caraquat était en bonnet de nuit et le petit garçon en polisson de campagne tous deux étaient grossiers et ne savaient rien. On lui dit qu'apparemment elle les élevait à la Jean Jacques ce qui la fâcha beaucoup. Mais sa sécurité ne fut pas de longue durée.

Environ quinze jours après cette visite ma mère reçut une lettre de monsieur Caraquat par laquelle il lui marquait qu'elle n'avait pas eu la troisième pensionnaire fille de mademoiselle Hellier parce que la mère de la jeune personne dînait chez nous avait été choquée de la manière folle et non motivée dont elle avait corrigé mademoiselle Caraquat en la faisant sortir de table qu'il venait d'apprendre qu'elle laissait vaguer ses enfants comme les polissons sans frein qu'elle leur donnait mauvais exemple par sa conduite et que ses deportements étaient si faciles à prouver qu'elle en donnait elle même la preuve vivante. Ma mère fut très irritée de cette lettre elle y répondit vertement et huit jours après on vint lui reprendre ses deux élèves. Ce furent Ornesur et sa sœur qui se chargèrent de cette exécution après laquelle ma mère resta sans autre ressource que son travail.

Elle fut obligée de quitter le village où elle avait une maison son amant et d'aller dans une petite ville où elle travailla en modes. Mais elle ne pouvait se suffire à elle même quoique dans ses querelles avec mon père elle s'en fut mille fois vantée cette époque fut celle de persécutions qu'elle lui fit éprouver et à moi par contre coup.

Elle vint à Paris au commencement de 1776 et elle y resta cinq mois allant venant intrigant et s'occu-

pant très peu de ses pratiques de province, dont elle avait fait le plus grand étalage dans ses lettres, son but était de m'emmener avec elle, parce que je venais de finir mon apprentissage de modes. Elle me fit sortir de chez une maîtresse qui m'aimait, et dont j'étais devenue l'amie, les larmes que nous repandîmes toutes deux furent dans moi un crime aux yeux de ma mère, qui m'en fit beaucoup souffrir dans sa chambre, où elle me retint en dépôt, en attendant son départ.

J'y souffris tant, que je déclarai à mon père que je ne pouvais me résoudre à m'éloigner de lui, et à m'en aller à quarante lieues, avec une mère qui me haïssait. Il pensa de même, et ayant par hasard touché un mot de son embarras à la dame dont ma mère tenait son logement, cette femme me trouva un magasin de modes, rue Saint-Denis, au premier, où mon père me conduisit la veille du départ de ma mère. Ce dernier trait acheva de nous brouiller irréconciliablement. Je restai donc à Paris. Hélas ! j'ignorais que les peines qui m'eussent attendue avec ma mère n'étaient rien, en comparaison de celles que le sort me préparait !

Madame Claire, ma nouvelle maîtresse, était jeune et très aimable. J'en fus bien accueillie, et je ne me trouvai pas malheureuse dans cette maison. J'y eus des compagnes de toutes façons, pour la figure et pour les mœurs, mais toutes étaient décentes, et il fallait avoir leur familiarité, pour descendre dans leur intérieur. Je me liai particulièrement avec trois mademoiselle Lebrun, jeune et charmante personne, tourmentée par une passion malheureuse, mademoiselle Schell, jeune Allemande, venue en France pour apprendre les modes et s'établir ensuite à Vienne, sa patrie, où ses parents étaient des marchands fort riches, et mademoiselle Cordeau, jeune provinciale, qui avait de la fortune, mais qui préférait le travail et la dissipation du commerce à

la tranquillité du couvent son but d'ailleurs était d'épouser un marchand et elle voulait se mettre au fait Il y avait dix autres filles car nous étions quatorze mais je ne leur parlais que de choses indifférentes nous étions quatre amies inséparables Il s'y en joignit une cinquième au bout de quelques mois mais elle resta peu c'était la fille de l'hôtesse de mon père grande blonde fort jolie qui occupa le même cabinet que moi parce qu'on crut me faire plaisir Le dimanche nous partions ensemble pour aller elle chez sa mère moi chez mon papa La raison pour laquelle cette liaison dura peu c'est que mademoiselle Élise Leeman aimait beaucoup ses premières maîtresses raccommodeuses de dentelles et qu'elle ne soupirait qu'après son retour auprès d'elles sa mère la satisfait enfin Elle voulut m'emmener avec elle chez les demoiselles Ame mais les circonstances s'y opposèrent d'ailleurs je tenais beaucoup à mes trois amies

Des les premiers jours de notre liaison mademoiselle Cordeau qui me parlait la moins des trois mais qui m'écoutait beaucoup me dit en m'embrassant « Ma bonne amie tu es la compagne qu'il me faut j'ai de la fortune je suis indépendante ou je le serai bientôt étant orpheline nous nous mettrons ensemble l'ouvrage viendra s'il veut peu m'importe j'ai de quoi m'en passer tout nous sera commun je t'en réponds nous serons comme sœurs Mon intention a toujours été de me marier peut-être me marierai je c'est sûr mais sois sûre de ceci lors que nous serons ensemble si c'est toi qui es demandée ce qui pourrait bien arriver tu te marieras et je demeurerai avec toi et ton mari jusqu'à ce que je me marie ou bien à toujours mon intention étant d'être très difficile dans le choix d'un mari c'est un maître et l'on doit y bien regarder quand il s'agit de se rendre dépendante !

Si nous ne trouvons pas l'une et l'autre ce qui nous convient, nous resterons filles, et alors nous nous ferons un don mutuel, par-devant notaire et bien cimenté, de sorte que, pendant la vie, mes parents, tous assez éloignés, n'aient rien à te demander »

Je remerciai Adeline Cordeau de sa bienveillance à mon égard, mais j'étais trop jeune, à seize ans, que j'accomplissais alors, pour en sentir tout le prix. Mon amie, à mon air, me croyait au moins vingt ans, et elle me regardait comme une fille faite et solide. Il est vrai que je n'étais ni volage, ni étourdie, mais j'aimais tendrement et par inclination Caroline Lebrier.

Celle-ci était dans une situation bien différente d'Adeline. Comme je l'ai dit, elle aimait un jeune homme, que ses parents ne voulaient pas qu'elle eût. C'était un musicien, le même qui avait été son maître. Ce qui montre combien est dangereuse la coutume où l'on est, à Paris, de faire enseigner la musique à une jeune personne par un jeune homme souvent aimable, et que sa profession doit exalter. On l'avait placée chez madame Claire, parce que c'était un magasin où l'on n'était pas exposée en vue. Caroline ne pouvait ni sortir, ni écrire, sans qu'on l'accompagnât, ou sans qu'on le sût. Cependant tout cela n'était pas exact, et les parents ne doivent jamais se tranquilliser sur leurs précautions, les deux amants se voyaient et s'écrivaient avec toute la facilité possible. Mon amitié pour Caroline me faisait cependant la désapprouver. Son musicien m'avait déplu, et je ne lui dissimulai pas ma façon de penser. Elle en fut affligée, sans m'en vouloir. « Il faut, me dit-elle, un jour de fête, que nous n'étions que les quatre amies, que je vous conte mon histoire à toutes. Vous me désapprouvez à présent, du moins vous me plaigniez, après m'avoir entendue »

HISTOIRE DE CAROLINE LEBRUN
OU LA NOUVELLE HILLOISE

« J'ai toujours été tendrement aimé de mes parents on me batit dans l'enfance et quand j'eus atteint quatorze ans on m'adoultrait On me trouva la voix belle et on résolut de la cultiver on en parla dans nos connaissances et une dame vanta beaucoup son maître de musique qui jouait de la flûte à un de nos grands spectacles Elle offrit de le déterminer à être mon maître quoiqu'il fut fort recherché qu'il eût des ecclésiastiques *par dessus les yeux* et qu'il possédât le goût du chant au plus sublime degré Tous ces éloges marquent le mérite de mon maître autant que les sentiments qu'avait pour lui celle qui le vantait On consentit chez nous que je prisse ses leçons Il vint

« Dès sa première séance il dit qu'il me trouvait d'excellentes dispositions A la seconde il déclara qu'il ne voulait pas de puiement et qu'il me montrerait pour l'honneur de faire une élève brillante On insista mais il refusa si fortement et si poliment tout à la fois qu'on fut obligé de céder Les soins que mon maître prit de mon instruction furent extrêmes Il prolongea ses leçons et me donna tout le temps qu'il pouvait ôter à ses occupations ordinaires Il me parlait du ton le plus tendre et le plus agréable il ne me disait que des choses gracieuses Je m'attachai insensiblement à un maître si aimable et quand des affaires indispensables retardaient son arrivée j'étais dans une inquiétude insupportable

« Un jour que nous étions seuls ce qui n'arrivait pas souvent il me dit « Mademoiselle Caroline vous devez vous apercevoir que je vous adore J'ai des talents je puis faire mon chemin mais peut être

« vos parents ne voudraient-ils pas d'un musicien ?
« Les beaux-arts ne sont pas estimés ce qu'ils méritent
« de l'être , on leur préfère les professions à argent , le
« commerce, la finance, qui toutes sont bien inférieures
« cependant ! Quelle est votre façon de penser à mon
« égard ? » Je lui répondis que je l'estimais infiniment
« Il faut m'en donner une preuve, » continua-t-il Je
lui demandai ce que c'était « Consentiriez-vous à
« être mon épouse ? » Je lui fis comprendre que je me
trouverais très heureuse d'être la compagne d'un homme
de son mérite « Il ne tiendrait qu'à vous, ajouta-t-il
« J'en sais un moyen pourriez-vous m'accorder un
« rendez-vous ? » Je répondis en rougissant que cela
serait bien difficile ! « Cependant, ajoutai-je, dites-moi
« où , je verrai » Mon maître me dit que sa chambre,
dont il me donna l'indication, serait l'endroit le plus
sûr pour que nous puissions nous parler Je consentis
à y aller , c'est une marque de confiance et d'amitié
que je ne pouvais guère lui refuser Il me donna ma
leçon Jamais je n'eus tant de plaisir à chanter avec lui,
jamais il ne mit tant d'âme dans son chant Il partit
sans pouvoir me rien dire de plus, parce que ma mère
fut présente au reste de la leçon

« Le lendemain, je l'attendis en vain , il ne vint pas
non plus le surlendemain J'étais désolée Je parlai de
lui à mes parents, qui me répondaient, avec embarras,
que mon maître s'était fait une mauvaise affaire, et
que je ne le reverrais plus Je pâlis, et je manquai de
me trouver mal J'ai été six mois sans entendre parler
de mon cher maître

« Enfin, un jour, comme je sortais seule pour aller
à deux pas, chez une voisine, grande amie de ma mère,
j'aperçus mon maître Je courus à lui « Ah ! ciel !
« Monsieur ! vous voilà ! N'êtes-vous pas exposé ? —
« Non, Mademoiselle, répondit-il, si ce n'est à votre

« colere On m'a dit que vous ne vouliez plus me voir
« ni entendre parler de moi depuis le jour que je vous
« proposai un rendez vous madame votre mere nous
« auit ecoute — Moi j'ai refuse de vous voir ! —
« On m'a dit mais je n'ose vous parler davantage
« venez chez moi des que vous le pourrez » Je lui re-
pondis par un signe d'acquiescement et il s'eloigna

« Des la meme journee dans un instant ou je me
trouvais libre je voulus aller chez mon cher maitre
Je sortis et j'approchai de sa demeure quand on me
saisit par le bras C'etait un inconnu « Ou allez vous
« Mademoiselle ? me dit on — Cela ne vous regarde pas
« Monsieur ! — Ayez la bonte de retourner chez vos pa-
« rents ou je vous feroi voir ce que je suis » Du monde
s'arretait je fus honteuse et je retournai chez nous
bien surprise de ce qui venait de m'arriver Je restai
ainsi deux jours

« Enfin le troisieme trouvant encore ma belle je
sortis seule et j'allai rapidement chez mon maitre
en prenant un chemin detourne Mais je fus encore ar-
retee sur sa porte meme par une femme qui me dit
« Ou allez vous Mademoiselle ? C'est joli a votre age
« d'aller chez un garçon ! Retournez chez vos parents
« tout a l'heure ou vous allez voir assurez moi ! »
Je fus obligee de m'en retourner car je vis cette femme
prete a me donner un soufflet

« A mon entree chez nous ma mere me demanda
d'ou je venais ? Je fis un mensonge et elle ne me dit
plus rien Mais le lendemain on m'a mise ici

« Depuis que j'y suis j'ai rencontre deux fois mon
cher maitre et j'ai tente plus de quatre d'aller chez
lui mais toujours en vain ! J'ai toujours été arretée
par des inconnus qui me devinent et qui me disent
les choses les plus piquantes Mais je suis resoluë d'ess-
sayer tant de fois qu'a la fin je réussirai »

Lorsque Caroline eut cessé de parler, mesdemoiselles Amélie Schell, Adeline Cordeau éclatèrent de rire « Comment ! lui dirent-elles, tu ne vois pas que tu es épiée ! Ce sont tes parents qui te font arrieter sur le bord du précipice par le premier venu qui veut bien s'y prêter ! Ton maître est un misérable, qui veut t'enlever l'honneur, pour forcer tes parents à te donner à lui C'est un gueux qui n'a rien, et qui aime beaucoup plus ta dot que ta figure, toute charmante qu'elle est ! » Caroline se fâcha contre ses amies, et soutint que son maître était l'homme du monde le plus aimable, le plus sage et le plus désintéressé Agathe lui dit « Veux-tu gager qu'Adeline, qui est riche, te l'enlève en deux visites qu'elle se fera rendre par lui ? Nous serons cachées toutes trois, et tu seras témoin oculaire » Caroline accepta Mais en attendant, nous priâmes Adeline de nous faire aussi son histoire, car nous savions que sa fortune et son nez en l'air lui avaient donné quelques aventures Elle ne demandait pas mieux que de parler un peu d'elle Ainsi elle commença, des qu'elle en eut été prier

HISTOIRE D'ADELINE CORDEAU, OU LA FILLE QUI SE VENGE GAÏEMENT D'UN AMANT INTRESSÉ

« Je suis du Gâtinais, et je ne suis venue à Paris qu'à l'âge de vingt ans Voici à quelle occasion

« A quinze ans, j'étais fort johe, et surtout très piquante, mais comme il n'y avait pas encore d'apparence que j'eusse de la fortune, la tante dont je tiens tout ayant alors des enfants, on me fit apprendre les modes Il y avait dans ma ville un jeune homme d'une belle figure, et fort riche, qui me remarqua, mais tout en me faisant la cour, son hommage était outrageant Il ne me parlait que de ses désirs, et du reste, il me faisait

assez clairement entendre que je ne pouvais être que sa maîtresse. J'en étus fort humiliée et les sentiments favorables qu'il m'avait d'abord inspirés se changèrent dans mon cœur en aversion ou plutôt dans la haine la plus forte.

« Je fus bientôt servie au gré de mes desirs : c'est à dire que deux cousins germains s'étant noyés après une partie de gouter avec leurs camarades et leurs deux sœurs étant mortes l'une en couches l'autre de la petite verole je me trouvai contre toute apparence un parti avantageux. Ma tante qui jusqu'à ce moment m'avait fait élever pour être une grisette conformément à ma fortune me prit chez elle et me mit comme l'avaient été ses filles. Dès que mon sort eut changé l'on sent que les dispositions de mon amant se purèrent. Il vint respectueusement m'offrir chez ma tante l'honneur de sa main. Je n'en fus flattée que par le plaisir de me venger. Il fut accueilli de madame Inard (c'est le nom de ma tante qui était veuve) et ce fut elle même qui me le présenta comme mon futur. Je dissimulai. Je voulais humilier l'impertinent monsieur d'Ouaine autant qu'il m'avait vilie et je me proposai de donner à mon refus tout l'éclat possible. Ma tante qui ne se doutait pas de mon projet tomba malade dans ces circonstances. Elle sentit bientôt qu'elle n'en reviendrait pas. Elle fit avertir monsieur d'Ouaine de venir lui parler. J'étais auprès du lit de la malade quand il arriva. Ma tante lui témoigna le regret qu'elle avait de ne pas nous unir avant de quitter la vie. Elle prit ses conseils pour son testament et elle le fit le plus avantageux possible en ma faveur. Quand tout cela fut arrange elle ne s'occupait plus que de son âme : elle reçut ses sacrements et mourut le surlendemain du jour auquel elle avait testé.

« Monsieur d'Ouaine se regardait comme mon mari

Pai ses soins et ses lumières, toute ma fortune fut mise dans le plus bel ordre possible. Je le suivais des yeux, car l'extrême médiocrité ou je m'étais vue me rendait ma fortune précieuse. Lorsque je sus que tout était bien clan, que je vis mes terres bien amodiées et que j'étais à l'abri de toute chicane, je fis mes préparatifs, et un beau matin, sans en avoir averti personne, qu'une seule dame respectable, avec mon curé, je partis pour Paris, et je vins me mettre dans cette maison, dont je fus la première fille. Mon intention est de vivre d'économie, comme lorsque je n'avais que ma première fortune, et de faire l'avantage de ma bonne amie, et d'un homme honnête, qui m'épousera, ou elle, peu m'importe, ou de deux, dont l'un sera mon mari, l'autre le sien. Je veux que les deux ménages soient unis, comme si nous étions sœurs, et beaucoup mieux encore. Mademoiselle Lebrun a de la fortune, mademoiselle Amélie Schell n'est pas pour demeurer dans ce pays. Ainsi, je prendrai Ingénue Saxancour pour ma compagne éternelle, et pour ma sœur.

« J'oubliais de vous dire qu'après mon arrivée, j'écrivis à monsieur d'Ouaine une lettre dont j'ai conservé le brouillon.

« *Je suis partie pour Paris, Monsieur, parce que mon intention n'a jamais été d'épouser un homme qui ne me recherche que pour mon bien. Le mépris que vous m'avez laissé entendre, quand j'étais pauvre, quoique ma figure vous plût, marque en vous une âme basse. Je vous ai pris en horreur, c'est vous, vous seul que je suis, je ne veux ni vous voir, ni songer à vous. Cette lettre que j'écris, est même un supplice pour moi. Je la cesse, monsieur le Curé sait mon adresse, ainsi que madame Moyen, ancienne amie de ma tante.* »

« On dit que cette lettre le foudroya, et qu'il a cherché tous les moyens de me déshonorer, en m'accusant

d'avoir fui avec un amant. Mais la vérité a triomphé par l'attention que j'ai eue à ne voir aucun homme depuis mon séjour à Paris. Je ne les aime pas et il en faudrait un bien estimable et tout pareil au père de notre amie Savancour pour me plaire. S'il devient veuf je l'épouserai et au lieu d'être ma compagne elle sera ma fille »

Je fus si touchée de ce dernier trait que je me jetai au cou d'Adeline et que je l'embrassai de tout mon cœur en lui jurant un éternel attachement. Ce moment fut un des plus heureux ou peut-être le plus heureux de ma vie. Mes deux autres compagnes qui connaissent mon père approuveront hautement les dispositions de mon amie et notre intimité fut resserrée par là. Cependant Amélie rougissait et paraissait embarrassée.

« Je vous dois aussi mon histoire, nous dit-elle, mais je ne sais pas si je dois vous la faire. — Pourquoi non ? lui répondit Adeline. Si tu veux que nous t'aimions de tout notre cœur, il ne faut rien avoir de caché pour nous. — Allons, je vais donc parler, reprit-elle, mais promets-moi, ajouta-t-elle en regardant Adeline, que rien de ce que je pourrai dire ne changera les dispositions que tu viens de montrer ? — Je le jure ! » s'écria mademoiselle Cordeau. — Je vais commencer d'après cette assurance »

HISTOIRE D'AMELIE SCHILL, OU LA FILLE À L'AMANT INCONNU

« Je ne vous parlerai pas de ce qui m'est arrivé à Vienne, ma patrie. J'en suis sortie à douze ans et il y en a six que je suis à Paris. J'ai passé les quatre premières années de mon séjour dans cette capitale de la France chez madame Monclar, marchande de modes

rue Saint-Honoré, la femme la plus aimable et la plus exemplaire, je dois infiniment à ses bons exemples et aux sages avis qu'elle nous donnait. Sa boutique était nombreuse, comme vous savez, outre quatre filles, ses enfants, elle avait une douzaine, tant filles de boutique qu'élèves. J'étais au nombre des dernières.

« Ce qui rendait le séjour de cette maison très avantageux pour une étrangère telle que moi, c'est qu'il y avait trois ou quatre personnes jeunes de bonne maison, que leurs parents avaient mises chez cette marchande estimable, et qui leur était parfaitement connue, pour apprendre les ouvrages de femme, et se disposer de loin à mener un jour dans leur ménage une vie occupée. Ces demoiselles avaient toutes reçu la meilleure éducation, et leur familiarité me forma de la manière la plus agréable et la plus efficace. Les filles de la marchande étaient également bien élevées, parce que leurs père et mère étaient riches, et j'eus les mêmes maîtres qu'elles.

« Vers le milieu de la troisième année de mon séjour dans cette maison, et dans le temps où j'étais déjà suffisamment formée, il parut que j'avais fait la conquête d'un homme singulier, à en juger par sa conduite, car il se comportait bien singulièrement ! Il me témoignait la plus vive tendresse, et jamais il ne me voyait, ni ne me parlait. En récompense, il m'écrivait, et surtout il me chantait beaucoup ses sentiments. Cela vous paraît extraordinaire ? Il faut m'expliquer.

« Vous savez comme est située la boutique où j'étais. L'homme qui m'aimait venait poser sa bouche tout près du carreau qui était derrière moi, et là, il me chantait les choses les plus tendres, sur une musique qu'il faisait lui-même, car jamais je ne l'ai entendue, ni avant, ni après. Il passait ses lettres, pliées en long, comme un éventail, par le trou de la clavette qui était

derrière moi je les prenais ou une compagne me rendait ce bon office et elle me les remettait. Nous lisions ces lettres entre nous quand les filles de la maison étaient montées auprès de leur mère c'est à dire un instant avant souper. Nous étions toutes fort curieuses de voir un homme qui chantait fort bien et qui écrivait encore mieux. Souvent lorsqu'il avait chanté nous lui répondions par un air connu mais il est à presumer qu'il nous entendait difficilement à cause du bruit extérieur dans une rue comme celle Saint Honoré. Cependant c'était pour nous tous les soirs un amusement qui devait paraître très piquant à des jeunes filles aussi étions nous toutes tristes quand l'inconnu ne s'était pas fait entendre.

« Une fois dans une lettre il demandait à me dire un mot le dimanche suivant 6 octobre il marquait qu'il viendrait sur les sept heures du soir et que la preuve que je voudrais bien l'entendre c'est que je serais seule dans la boutique. Je n'observai pas trop bien la condition mais dès qu'il parut ce que nous comprîmes en voyant qu'on nous observait toutes mes compagnes se retirèrent. Mais il vit bien qu'elles restaient aux écoutes. Cependant il entra ouvrit la porte et me dit « Vous ne voulez pas réellement que je vous parle ? Je m'en retire » Je reconnus le son de sa voix qui était très doux et je fus fâchée que mes compagnes n'eussent pas été plus adroites.

« Depuis ce moment il continua de nous amuser tous les soirs depuis huit heures et demie jusqu'à la fermeture mais jamais il ne se montra et je ne le vis que par hasard.

« Un soir entre autres que je revenais de chez une pratique avec une nouvelle élève qui portait le carton je m'aperçus qu'il nous suivait pas à pas. Je me retournai plusieurs fois et je le vis toujours les yeux fixés

sur moi. Il s'approcha même fort près, dans une occasion où deux insolents nous firent quelque chose, et nous observâmes qu'il les poussa rudement, en les menaçant d'un geste, sans parler. Nous lui eûmes obligation de ce service. Nous rentrâmes, et nous le vîmes parfaitement, lorsque nous nous retournâmes. Ma jeune compagne lui dit « Bien obligées, Monsieur ! » Et elle se mit à rire, en poussant brusquement la portière, mais nous remarquâmes qu'il nous considérait. Un instant après, il me chanta, sur ce qui venait de se passer, un impromptu plein de sensibilité, sur la musique la plus touchante. J'en fus attendue, ainsi que toutes mes compagnes, qui savaient déjà ce qui nous était arrivé. Voici à peu près ce qu'il me disait à travers mon carreau.

Ah ! Quel monstre barbare
A donc pu t'offenser
Objet touchant et rare,
Que je voudrais presser
Contre un cœur qui t'adore !
Plus belle que l'Aurore,
Plus touchante qu'Hebe,
C'est une autre Pandore
Que le feu d'arobe
Vient d'animer encore !
Non, non, vous n'êtes pas
De l'Espece mortelle ,
Vos attrait, vos appas,
Annoncent l'étincelle
Du celeste flambeau
Qui vous donna la vie
Ma charmante Amelie,
Le ciel fut ton berceau,
Et tu n'es descendue
Du haut séjour des Dieux,
Que pour donner, par ta vue,
A l'âme émue
Un sentiment délicieux !

« Du moins voilà ce que j'entendis et ce qu'une de mes compagnes écrivit sur le champ. Nous comprîmes par là qu'il composait toujours ce qu'il chantait tous les soirs. Et c'était la vérité comme nous l'avons su dans la suite.

« Une de nos compagnes appelée Raymonde sœur d'un jeune homme qui venait d'épouser l'aînée des filles de la maison s'avisa un jour de répondre à une lettre de l'inconnu. Elle lui marquait que c'était en vain qu'il m'adorait puisque j'étais sur le point de retourner à Vienne et que mon père venait d'arriver pour me remmener (ce qui était vrai mais des raisons particulières l'ont obligé à me laisser à Paris encore deux ans et à me placer chez madame Claire qui sera ma correspondante). L'inconnu lui fit réponse d'une manière très détaillée parce qu'elle lui avait fait beaucoup de questions et ce fut par là que nous sûmes mille petites particularités. Enfin je quittai la maison.

« Jugez mes bonnes amies quelle a été ma surprise lorsqu'un jour que j'étais dans la pièce du fond je vis mon inconnu dans le père d'Ingenue ! De ce moment je le recherchai je devins son amie en un mot je l'aimai comme si elle avait été ma sœur. Mais vous savez toutes qu'il faudra bientôt nous quitter il avance ce terme fatal auquel il faudra cesser de voir mes chères amies et quitter une ville que je préférerais à ma patrie si mon sort était à ma disposition. Je ne vous oublierai jamais chères amies ni la ville charmante où je vous ai connues. Je vous pleurerai dans mon propre pays comme si j'étais en exil c'est le votre qui est mon sol natal »

La fin de l'histoire d'Amélie relative à mon père nous surprit étrangement surtout Adeline et moi. Mais elle ne lui fit aucun tort dans l'esprit de made

moiselle Cordean, qui parut se féliciter au contraire de ce qu'il avait l'âme sensible. Elle proposa même sérieusement à mademoiselle Schell de lui céder ses droits, ce qu'Amélie fit solennellement.

Tandis que nous prenions ces amusements de la jeunesse et de l'innocence, que je ne me rappelle qu'avec attendrissement, en les comparant aux temps qui les ont suivis, et que nous espérions de nous bien amuser aux dépens du musicien, nous vîmes arriver Sina Debec, une grande jolie blonde, qui demeurait depuis quelque temps à la maison. Elle nous apprit qu'elle venait d'être poursuivie jusqu'à la porte par un homme qui, la voyant fuir dans l'escalier, lui avait crié d'en bas : « Accordez-moi donc quelq' chose ? -- C'est Mamonet, lui dis-je, je me rappelle qu'étant enfant, je l'entendis faire la même demande à ma mère, du bas de l'escalier. C'est un impudent original. Un jour que ma mère l'avait mené dîner dans une maison, il se fit mettre à la porte, au lieu de se mettre à table, pour avoir manqué essentiellement à la maîtresse de la maison. Ma mère disait à cette occasion que Mamonet n'avait aucune idée des mœurs, toutes les actions lui paraissaient égales, il demandait, du même ton, de l'argent à emprunter au mari, à dîner à la maîtresse, et des faveurs à la suivante. » Nous eûmes le plaisir de le voir du balcon, où il nous lorgna impudemment.

A cet instant même, un commissionnaire nous remit un paquet, avec une lettre pour Amélie, conçue en ces termes, car elle nous la lut :

« Mademoiselle, Vous savez comme je pense à votre sujet, et combien je dois chérir l'amie de mademoiselle Raimonde ! Je ne saurais vous exprimer combien je me trouve heureux de ce que ma fille aînée vit avec vous, profite de vos entretiens, et se trouve à même d'imiter vos

graces touchantes ! Faites lui part également Mademoiselle des trésors de vertu qui sont dans votre cœur

Je prends la liberté de vous envoyer une pièce que j'ai composée d'après ce qui s'est passé durant votre séjour chez madame Monclar dont vous êtes l'élève Vous y retrouverez une aventure qui vous a bien intriguée dans le temps et au dénouement de laquelle j'ai eu quelque part Je souhaite qu'elle vous amuse J'en ai fait un opéra en ariettes Vos anciennes compagnes y font chacune le rôle vrai que vous reconnaître J'ai l'honneur d'être avec la plus grande considération Mademoiselle votre très humble et très obéissant serviteur

SARACOLP

Cette lettre nous fit pousser à toutes un cri de joie Nous courûmes au titre de la pièce que je fus chargée de lire Je vais la rapporter ici Je retarderai par elle le récit de mes infortunes

AVIS

«Un musicien mari d'une actrice des Italiens m'avait demandé une pièce d'un genre différent de l'ariette ordinaire et que ce ne fût pas un opéra comique Je cherchai dans mon répertoire un sujet Je le trouvai facilement en puisant dans la vérité On a vu dans les Nuits de Paris que leur auteur s'amusa quelquefois à causer dans la boutique où était Raymonde jolie personne d'une naissance moins commune que ne paraissait l'indiquer son état de fille de modes Il arriva dans cette boutique une singulière aventure qui a déjà fait le sujet de la LXX^e Contemporaine Elle est racontée tout au long et sans romanesque dans les Nuits Voici le sujet de ma pièce La coupe en est en quatre actes la marche les couplets

les ans, tout est d'un genre différent de ce qu'on a coutume de voir au théâtre Italien. Mais le mari de l'actrice ne trouva pas le sujet convenable au développement de son talent. J'abandonnai donc l'idée de la représentation. Puis ayant appris que ma fille avait le bonheur de vivre avec mademoiselle Amélie, qui savait au juste l'aventure, je m'empresse de la lui envoyer, persuadé qu'elle procurera un souvenir agréable à mademoiselle Amélie, et une récréation honnête à de jeunes personnes très sévèrement élevées. Ce n'est pas que je ne sois persuadé que cette pièce réussant au théâtre, mais les peines avec les musiciens et les acteurs m'effrayent. J'avais envie de m'associer quelqu'un, par exemple monsieur Favart le fils, pour lui donner la forme à la mode, mais tout considéré, je préfère de la faire imprimer quelque jour telle qu'elle est, afin qu'on voie ma composition dans son originalité »

D'après ce que vient de dire monsieur Saxancour, je prends la liberté de faire imprimer sa pièce avec mes Mémoires. on sera charmé sans doute que je mêle une des productions de cet homme estimable avec l'unique ouvrage qui doit sortir de ma plume, mais c'est qu'elle y donnera un prix. Puissé-je en découvrir encore d'autres, avant de terminer !

Comme je finissais d'exprimer ce vœu, monsieur Saxancour est entré. Il en a été flatté. Il m'a promis de composer un autre ouvrage puisé dans la même source et de me le donner, pour en enrichir mes Mémoires. Que l'union des productions de notre plume marque combien fut grande celle de nos cœurs ! Jamais tendresse filiale n'égala celle que je ressens, mes toits mêmes l'ont rendue plus entière. Jamais indulgence paternelle n'égala celle de mon père, pour une fille infortunée, qui l'est par sa faute, et pour lui avoir

resiste Les bons peres sont l'image de la Divinite
 c'est ce que le mien me prouve tous les jours Mais
 voici la pièce

La Marchande-de-Modes,
 ou
 Le Loup dans la Bergerie,
 Comédie ariette en quatre Actes

PERSONNAGES

La Marchand de modes
Félicité sa fille
Sophie jeune homme déguisé en fille
Raymonde 1^{re} fille à l'année
Amélie 2^e fille
Agnès jeune élève
L'homme singulier amant de Raymonde
M d Onecour de Préfleuri arrivant de nos Colonies avec une
fortune immense
Filles de modes et élèves de tous les ages
Un Valet de chambre de monsieur d Onecour
Madame de Pegrièche veuve laide et coquette
 1^{re} *Petite maitresse*
 2^e *Petite maitresse*
 1^{er} *Petit maitre suranné l'homme singulier déguisé*
 2^e *Petit maitre suranné homme de qualité*
Nicaise un garçon domestique de la marchande de mode
Un Nègre

La scène est dans la boutique de modes et chez monsieur et ma
dame d Onecour de Préfleuri

(On lève la 1^{re} toile seulement *Accompagnement de guitare*)

PROLOGUE

MESSIEURS,

On va, dans un monologue,
 Vous faire un petit prologue
 Sur la pièce et son objet,
 Ce n'est qu'un mince sujet,
 Et pourtant le dialogue
 Fournit plus d'un apologue,
 Qu'on sait y coudre en surjet
 Qui, d'amuser le projet,
 Il doit, fût-il mythologue,
 Magnetiseur, astrologue,
 N'entreprendre ce sujet,
 Qu'autant qu'aux mœurs analogue
 Il en porte le cachet !
 Hé ! qu'est-ce qu'un clinologue,
 Disant d'or, sans un seul jet,
 Qui mène au bien Maître et Sujet ?
 Ce n'est qu'un vain philologue,
 Sur des riens vrai néologue,
 Qui n'a qu'un clinquant abject,
 Et dont le travail mimologue
 Doit être mis au rejet

Dans la *Marchande de modes*
 Sont des abus frondes avec succès,
 Par une simple méthode
 On vous les montre, et vous êtes Français

(On lève la 2^e toile)

PREMIER ACTE

Le théâtre représente une boutique de modes les filles occupent les deux côtés Felcité est à la première place à droite, ayant un petit registre et de l'ouvrage devant elle, Sophie à côté, puis d'autres filles, à gauche, sont Raymonde, Amélie, Agnès et des filles La place de la maîtresse est dans le milieu, sa table garnie des modes et du grand-livre Elle se lève avant que de parler

PREMIÈRE SCÈNE

LA MARCHANDE ET TOUTES LES IMPÉCÉDENTES

LA MARCHANDE (*à ses filles*) — Je ne sais plus qu'imaginer ! Autrefois l'on avait un dessinateur les doigts travaillaient et l'imagination était tranquille. Aujourd'hui plus rien de régulier. Il faut du bizarre, du ridicule, de l'extravagant et c'est la mode la plus folle qui réussit. Raymonde, montez cette Turare, fuyez, travaillez, imaginez ! Je ne vous contredirai pas, je vous assure !

RAYMONDE — A la bonne heure ! Je n'ai de génie que par la liberté.

AGNÈS — Ah ! si j'avais carte blanche !

LA MARCHANDE — Je ne la donnerai qu'au talent.

AMÉLIE — Madame, j'ai fini. Nommez ? C'est un goût tout neuf, mais le nom fera beaucoup !

LA MARCHANDE — C'est une Boudeuse. Achevez celle-ci.

FÉLICITE — Et cette coiffure, maman ?

LA MARCHANDE — Hé mais ! c'est une Langoureuse. L'ouvrage s'attriste entre tes doigts, ma fille, depuis quelque temps.

RAYMONDE — Pardon ! mais vous dérangez mes idées.

LA MARCHANDE (*souriant et allant se remettre à sa place*) — Paix ! le Gout travaille !

RAYMONDE — Félicite, animez-moi par votre voix touchante. C'est le véhicule du génie et l'organe du talent.

FÉLICITE — Que chanterai-je ? (*Ce qui suit à demi-voix pendant la ritournelle*)

SOPHIE — La romance que l'homme singulier vous a passée et que vous n'avez pas voulu me montrer.

FÉLICITÉ — Oh ! non

SOPHIE, RAYMONDE, AMÉLIE, AGNÈS — Si, si !

FÉLICITÉ (*à Sophie*) — Je vais la chanter, pour vous punir

Il était un petit jeune homme,
 Qui désirait cueillir la pomme
 Dans le joli jardin d'amour !
 Ah ! bravo ! bravo le bon tour ! (*Bis*)
 Il a quitté ses parents comme
 Ils entraient dans leur premier somme
 On le chercha, quand il fut jour
 Ha ! Pecaïre d'Onecour ! (*Bis*)

SOPHIE (*bas*) — Ciel ! c'est mon nom !

FÉLICITÉ — Vous l'avez voulu ! (*Elle continue*)

On dit qu'Hercule auprès d'Omphale
 Laissa la palme triomphale
 Pour tourner le fuseau d'amour
 Et voilà comme on fait sa cour ! (*Bis*)
 Celui dont je conte l'histoire,
 Grava ce trait dans sa mémoire,
 Pour être héros à son tour
 Bravo ! bravo ! cher d'Onecour ! (*Bis*)
 Est-il un cœur assez barbare,
 Pour mépriser un feu si rare !
 Oh ! non, l'amant est fait au tour !
 Le recevoir est le plus court ! (*Bis*)
 Mais un orage se prépare,
 Des périls, des dangers farare !
 On les surmonte par l'amour
 Bravo ! bravo ! cher d'Onecour ! (*Bis*)
 Auprès d'une beauté touchante,
 Il jouit d'un sort qui l'enchanté,
 Sans qu'on soupçonne son amour !
 La colombe couve l'autour ! (*Bis*)
 Il voudrait bien que sa maîtresse,
 S'abandonnant à la tendresse,
 Le rendît assez heureux pour
 Qu'on dit, bravo cher d'Onecour ! (*Bis*)

LA MARCHANDE (*qui s'est levée à la fin du dernier*

couplet a Raymonde montrant le bonnet) — Charmant !
Vous êtes entrée dans mon idée !

RAYMONDE — Grace a Mademoiselle ! (*montrant Félicité*)

FÉLICITÉ (*bas a Sophie*) — Vous vous nommez
Présleuri ? (*Haut a Raymonde*) On ne peut mieux reussir
mon amie ! Quel goût !

SOPHIE (*bas a Félicité*) — J'ai deux noms !

LA MARCHANDE (*a Amélie*) — C'est pour cette Américaine ?

AMÉLIE — Il le faut ce soir

LA MARCHANDE — Je nomme cette coiffure une
Douloureuse car la dame ne veut plus que du triste
(*A Agnes*) Vous jouez ! (*A Sophie*) Comme vous boussillez !
(*A Félicité*) Vous donc ma fille ! (*Elle arrache l'ouvrage a Sophie*)

FÉLICITÉ (*a Sophie qui s'afflige pendant la ritournelle*) — Ma bonne amie tu ne t'appliques pas !

SOPHIE

Mais aussi toujours on me gronde !

Je ne suis pas une Raymonde !

Je fais ce que je peux

LA MARCHANDE

Soyez plus pudibonde

Quittez cet air impérieux

Pour l'avoir décent sérieux

AGNES (*a part*)

Sur elle si l'humeur debonde

Tant mieux ! tant mieux !

(*a ses compagnes*)

Autrefois quand venait la ronde

(*Moment fâcheux*) !

C'était toujours pour moi la gronde !

C'est mal ! Vous jouez ! c'est affreux !

J'aurais bien donné tout au monde

Pour qu'une seconde

Eût sa part des propos mûlles,
Dont envers moi Madame abonde !

LA MARCHANDE

C'est pour vos pous !

Je n'ai que deux mauvais sujets ici, mais je m'en débarrasserai (*Elle continue d'examiner l'ouvrage des filles*)

FÉLICITÉ — Maman ! une vouture !

AGNÈS (*en étourdie*) — Madame ! les bonnes chalandes vont pleuvon chez vous !

RAYMONDE — Oh ! Madame, tenez-vous bien ! Ce sont deux coquettes du quartier du Palais-Royal ! Elles vont vous faire tourner la tête !

SOPHIE (*à Félicité*) — Mes parentes ! Où me cacher !

DEUXIÈME SCÈNE

LES MÊMES, 1^{re} PETITE-MAÎTRESSE, 2^e PETITE-MAÎTRESSE, 1^{er} PETIT-MAÎTRE SURANNÉ, 2^e PETIT-MAÎTRE SURANNÉ, le premier des amoureux

1^{er} PETIT-MAÎTRE (*à la 1^{re} petite-maîtresse*) — Il est disparu, le soir de l'ui arrivé, sans les avoir vus !

2^e PETITE-MAÎTRESSE — C'est un bon fils !

1^{re} PETITE-MAÎTRESSE — On ne sait ce qu'il est devenu ?

2^e PETITE-MAÎTRESSE (*au 1^{er} petit-maître*) — Il faut le faire mettre dans les petites affiches, vous gagnerez la récompense, car vous savez tout

1^{er} PETIT-MAÎTRE (*à Félicité*) — Bonjour, Mademoiselle ! (*Aux petites-maîtresses*) Mesdames, la mode la plus nouvelle ! C'est mon avis (*S'approchant de Raymonde*) C'est joli ! (*Il revient, regarde Sophie sous le nez, sourit à Félicité, redresse le menton de Sophie, qui*

se cache retourne auprès de Raymond et regarde comiquement Agnès qui se moque de lui)

1^{re} PETITE MAÎTRESSE — Madame n'a rien de neuf ! Tout chez elle est d'un commun ! On a vu cela par tout sur toutes les têtes !

LA MARCHANDE — Je vous assure Madame que voilà un chapeau à l'arménienne qui n'est inventé que d'hier soir ! Vous ne l'avez certainement vu nulle part ! (À ses filles) Ouvrez les armoires les tiroirs Allons donc Sophie ! (Toutes les filles s'empressent excepté Félicité On voit la grande taille de Sophie et son air gauche)

2^e PETIT MAÎTRE — Vous avez la réputation d'être assortie Madame ?

2^e PETITE MAÎTRESSE — C'est la boutique à la mode Madame envoie jusqu'à Londres jusqu'en Russie

1^{er} PETIT MAÎTRE (à la 1^{re} petite maîtresse) — C'est le beau côté ! Mais on ne parle pas des maris qui sont ruinés par les modes de leurs femmes !

2^e PETITE MAÎTRESSE (bas) — Pauvre ! vous êtes de vant le futur de mon amie Pourquoi voulez vous qu'elle épouse un homme de cet âge si ce n'est pour satisfaire ses fantaisies ?

1^{er} PETIT MAÎTRE — À la bonne heure !

LA MARCHANDE (retenant) — Je tâche de satisfaire tous les goûts et souvent de les prévenir (Pendant la ritournelle on présente les marchandises que la marchande propose en les recevant des mains de ses filles Sophie honteuse de la manière dont on la regarde retourne au près de Félicité)

LA MARCHANDE

(ette Baigieuse

1^{re} PETITE MAÎTRESSE

Ah ! si ! si donc !

LA MARCHANDE

Et cette *Langoureuse* ?

1^{re} PETITE-MAITRESSE

N'est pas du bon ton

LA MARCHANDE (*en montrant une autre*)

C'est une *Paressieuse* !

1^{re} PETITE-MAITRESSE

Ah ! oui, oui, c'est bon !

LA MARCHANDE

Cette *Nullense* ?

1^{re} PETITE-MAITRESSE

C'est un chiffon !

LA MARCHANDE (*impatente*)

Que voulez-vous donc ? (*Bis*)

2^e PETITE-MAITRESSE (*viant*)

Votre corbillon ,

Dites, qu'y met-on ? (*Bis*)

Pour moi je suis plus raisonnable ,

Mettez à part sur cette table

Ce qui sert à l'ajustement

1^{er} PETIT-MAÎTRE

A Madame, eune *Scrubculuse* ?

2^e PETIT-MAÎTRE

A Madame, si je ne m'abuse,

C'est faire un mauvais présent !

1^{er} PETIT-MAÎTRE

C'est aboir une idcen creuse,

(*A Sophie, en faisant le geste de lui relever le menton
avec les doigts*)

N'est-ce pas, la velle enfant ?

1^{re} PETITE-MAITRESSE

Je veux un *Pouf* en griffe !

2^e PETITE-MAITRESSE

Un *Pouf* à la *Pandou* ?

1^{er} PETIT MAITRE (*a Sophie*)

Dit s donc nunois apocryphe ?

(*Il la fait lever*)

Bous que si vien le gout atiffe ?

Mais elle e t faite au tour !

Snr cette chifie

Quel est votre sentiment ?

2^e PETITE MAITRESSE

Un *Parlement* ?

1^{re} PETITE MAITRESSE

Une *Philadelphie* ?

1^{er} PETIT MAITRE

Troubez là j en doifie !

On a trop de d'eux enfants

De notre temps

2^e PETITE MAITRESSE

Je prends une *Sultane*

1^{re} PETITE MAITRESSE

Moi cette *Musulmane*

1^{er} PETIT MAITRE (*a la Marchande*)

Quel e t ce vonnet guerrier

Ceint de laurier ?

LA MARCHAND

Mon ieux c est un chapeau casque

1^{er} PETIT MAITRE

C e t von pour aller en ma que

Ce *Careme* prenant

(*A Sophie*)

N est ce pas la velle enfant ?

LA MARCHANDE (*a la 1^{re} Petite Maitresse*)

Voulez vous ce *T ionphant* ?

1^{re} PETITE MAITRESSE

Je veux lusser flotter ma chevelure

2^e PETIT MAITRE

Ce beau cendre cette coulur i pure

Rien n est plus interessant !

I^{er} PETIT-MAITRE

C'est eune seupeive pareure,

Quand jousqu'a la ceinture

Ils bont ainsi vatant !

N'est-ce pas la velle enfant ?

(A Sophie)

2^e PETITE-MAITRESSE

En Ariane abandonnée

I^{1e} PETITE-MAITRESSE

En bacchante désordonnée

I^{er} PETIT-MAITRE

Pas tant, je crais !

C'est fait exprès,

Comme les ruines soignées

Et les landes peignées

De nos jardins anglais

Ma fille, êtes-vous meurette ?

(A Sophie)

LA MARCHANDE

Non, Monsieur, elle est discrète

I^{er} PETIT-MAITRE

Cela seit quelquefois

I^{1e} PETITE-MAITRESSE

Je suis lasse du chapeau chinois,

On a l'air engoncée !

2^e PETITE-MAITRESSE

Moi, je ne suis pas embarrassée

Donnez-moi cette toque en carquois ?

I^{1e} PETITE-MAITRESSE

Comment ! comment ! une *Cherisonne* !

2^e PETITE-MAITRESSE

Vous serez comme personne ,

On n'a pas encor vu ça !

LA MARCHANDE

Pardon ! elle passe déjà

Mais j'ai fait une *Moscoue* ,

Voyez comme ce tour fait la roue !

Il accompagne la joue ?

1^{re} PETITE MAITRESSE

Non elle me fait faire la moue

2^e PETITE MAITRESSE

Prenez ! prenez ! l'humeur c'choue

Contre ce bizarre chapeau ?

1^{re} PETITE MAITRESSE (*a la Marchande*)

Certainement il est nouveau ?

2^e PETIT MAITRE

Il est d'une forme rare !

1^{re} PETITE MAITRESSE

Je veux un nom bien barbare

1^{er} PETIT MAITRE

Cela contrastera !

1^{re} PETITE MAITRESSE

Taran ?

LA MARCHANDE

Un Washington

2^e PETIT MAITRE

N'est pas commun !

1^{er} PETIT MAITRE

On en trouverait cent pour un !

2^e PETITE MAITRESSE

Oui dans une autre hemisphere

1^{er} PETIT MAITRE

Eun du\ trois lais ez moi faire

1^{re} PETITE MAITRESSE

En amour comme en guerre

Moi j'aime les heros

1^{er} PETIT MAITRE

Chacun a ses defauts

(*A Sophie*)

N'est il pas vrai ma chere ?

Mais bous ne repondez guere ?

Je n'ai pas le don d'é bous plure

LA MARCHANDE

Mesdames les prenez vous ?

LES DEUX PETITES MAITRESSES

Tous

1^{er} PETIT-MAITRE

Tout !

Mais c'est beaucoup !

Prendre tout ce qu'on étale !

LA MARCHANDE

Allons, vite, qu'on emballé !

2^e PETIT-MAITRE (*au 1^{er} Petit-Maitre*)

Sois sans crainte, je regale

(*La 1^{re} Petite-maitresse et lui font tout mettre dans les cartons, la marchande compte, les filles arrangent et Félicité écrit*)

1^{er} PETIT-MAITRE (*bas à Raymonde*)

C'est lui Je connais le galant (*A Sophie*)

A De-sias, la velle enfant !

SOPHIE (*à Félicité*) — Ce maudit Gascon !

FÉLICITÉ (*bas*) — PAIX ! Vous êtes d'une imprudence !
(*Elle écrit*)

1^{re} PETITE-MAITRESSE (*sortant et regardant Sophie*).
— C'est un Gascon déguisé !

2^e PETIT-MAITRE — Je le crois !

1^{er} PETIT-MAITRE — Elle le sent à pleine gorge !
(*Ils rient*)

2^e PETITE-MAITRESSE — Il n'est plus besoin de faire le Gascon Vous pensez que c'est Préfleuri ?

1^{er} PETIT-MAITRE — Oui, mais que madame l'ignore (*Montrant la 1^{re} petite-maitresse*) Si vous vous intéressez au succès des amours de notre bon ami (*Montrant le 2^e petit-maitre*) Elle a eu des vues sur Préfleuri, qui ne l'aurait pas refusée, comme il a fait madame de Piegrièche

2^e PETITE-MAITRESSE — Je serai discrète Mais votre Raymonde est fort bien !

1^{er} PETIT-MAITRE — Je ne suis plus jeune, je suis un peu singulier, elle est aimable, douce, fille de qualité, ruinée par la mort de son père

2^e PETITE-MAITRESSE — Vous avez le mérite de réparer ses malheurs

1^{er} PETIT MAÎTRE — Il faut que tout s'arrange aujourd'hui. La mère du jeune homme est au désespoir, cette situation est trop violente. Mais je veux servir Félicité. Elle est fille d'un homme de mérite, mon ami, mon parent, qui me fit jurer à son heure dernière de veiller sans me montrer, et comme un génie tutélaire au bonheur de sa veuve et de sa fille unique. C'est ce que je fais. Je vois tout parce que je ne passe pas une soirée sans tout examiner. Tantôt je reviendrai sous un grand feutre et si parfaitement déguisé qu'on ne me reconnaîtra pas. J'exciterai l'attention par quelques tours de Farfadet qui prépareront le dénouement. Vos modes sont dans la voiture, partons. *(Ils sortent tous quatre en regardant Sophie.)*

TROISIÈME SCÈNE

LA MARCHANDE FÉLICITÉ SOPHIE RAYMONDE
AMÉLIE AGNÈS etc

LA MARCHANDE — Elles ont pris tous mes gardes-boutiques ! On en voulait bien à Sophie !

SOPHIE — Ils m'ont impatientée !

LA MARCHANDE — Moins il y avait de goût, plus les chapeaux étaient baroques, plus elles les ont goûtés !

RAYMONDE — C'est que tout va quand on est joje.

AGNÈS — Aussi je ne travaille que pour les jolies femmes.

AMÉLIE — Une laide s'en prend à la coiffure ! Elle accuse notre goût et fait grâce à son visage !

AGNÈS — Oh ! c'est drôle de voir ça ! *(La ritournelle pendant laquelle Agnès se lève et joue la pantomime.)*

Ah ! fi ! l'horreur !

Vous n'attrapez pas ma figure !

Remportez votre coiffure !
 Ni mine, ni façon !
 C'est fait comme un bongon !
 C'est un torchon ,
 C'est un chiffon !
 Mais voyez, voyez donc !
 Cette barbe est trop grande !
 Je quitterai ma marchande
 Ne peut-on venir à bout
 D'avoir du goût !
 Ce fond n'a pas de grace !
 Il est mal ordonné
 Ce papillon fait la grimace,
 Il est bride,
 Rend le visage ridé !
 En vérité ! cela me passe !
 De vous toutes je suis lasse !
 Voyez, qu'il m'allonge la face !
 — Madame c'est plutôt la glace !
 — C'est votre bonnet !
 Je veux tout net,
 Qu'il soit défait

C'est la conclusion , on le démonte, et Madame est encore plus laide ! On défait, on refait dix fois de suite, pour le remettre comme il était

SOPHIE — Oh ! c'est bien vrai ! Au lieu qu'une jolie semble dire Voyez combien j'ai d'attraits naturels ! Cela n'a ni grâce, ni façon, et cela me va ! J'embellis tout Parbleu ! je ne veux aussi travailler que pour les jolies femmes

LA MARCHANDE (*pliant les épaules*) — Comme elle s'exprime !

FÉLICITÉ (*bas*) — Prenez donc garde !

RAYMONDE (*montrant Félicité*) — Mademoiselle a des vers là-dessus (*Bas*) Ce sont les couplets que l'homme singulier nous chanta l'autre jour

FÉLICITÉ — Les as-tu, mon amie ? (*Raymonde les lui donne*) Si Madame le permet

LA MARCHANDE — Oui ma fille Il faut egayer le travail j aime qu on s occupe mais je ne suis pas une pedante (*Pendant la ritournelle Félicité étudie un peu sur le papier et Sophie lit avec elle*)

FELICITE

Voulez vous juger une belle
Et bien savoir ce qui dans elle
Vous a séduit ?
Il faut vous mettre en sentinelle
Pour la voir en bonnet de nuit
Tachez aussi de la surprendre
Lorsqu elle est loin de vous attendre
Sortant du lit
Et cherchez ce coloris tendre
Qui ans les atours l embellit
La simple Grisette qui n ose
Se donner l éclat de la rose
Sur ses habits
Dans son teint vif à pleine dose
Réunit les œillets aux lis

AMELIE — Ça fait endever les laides !

AGNES — Oui comme celle que nous vimes l autre jour aux Champs Élysees suffoquer de dépit

RAYMONDE — Par Mademoiselle ! La voilà

SOPHIE (*à Félicité*) — C est madame de Piegrièche !
Une veuve de mon voisinage ! a laquelle on voulait me marier C est elle qui m a fait fuir

QUATRIÈME SCÈNE

LES MÊMES MADAME DE PIEGRIÈCHE

(*La ritournelle commence pendant la prose mais en lointain*)

MADAME DE PIEGRIÈCHE (*d un ton aigre fatigué*) —
Je viens de chez le plumassier vis a vis Voilà mon

emplette,... des plumes couleur de feu, mariées avec du bleu et du citron

AGNÈS (*riant à ses compagnes*) — Comme ça sera doux sur sa figure !

MADAME DE PIEGRIÈCHE — Avez-vous quelque chose de goût ?

LA MARCHANDE — Tout, Madame, à présent deux jolies femmes qui sortent, viennent de prendre mes rebuts

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Cela qui sort !

Cela jolie !

Des pastels sans vie

Qui vont par ressort !

Du mouvement

Sans sentiment

Quelque gentillesse,

Point de noblesse ! (*Riant argement*)

Ah ! ah ! vous vous y connaissez !

Oui ! oui ! vous paraissez

Avoir le tact d'une finesse

He ! fi ! Madame, rougissez !

AUTRE MODE (*regardant Sophie*)

Quelle est cette morveuse ?

Elle a l'air doux,

Mais en dessous

Je serais curieuse

Depuis quand l'avez-vous ?

LA MARCHANDE

Mais du temps des etrennes

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Environ six semaines ?

C'est un joli sujet !

Et je forme un projet (*Sophie travaille*)

LA MARCHANDE

Si vous saviez comme elle est gauche !

Voyez ! on dirait qu'elle fauche !

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Vous la rabêtisiez ! (*Sophie s'impatiente*)

LA MARCHANDE

Et puis sa tête qu'elle hoche

MADAME DE PIEGRIECHE

He ! Madame ! laissez ! laissez !

Vous la rabetissez !

LA MARCHANDE (*a sa fille*)

Comme elle est arrangée !

Ma fille elle est sans goût !

Oui votre protégée

Ne sent rien rien du tout !

MADAME DE PIEGRIECHE — Vous outrez ses défauts !
Elle m'en plaît davantage Comment la nomme-t-on ?

LA MARCHANDE — Sophie

MADAME DE PIEGRIECHE — Sophie levez-vous
venez me choisir des bonnets des chapeaux à votre
goût quoiqu'on dise que vous n'en avez pas ?

(*La ritournelle pendant que Sophie se lève avec répugnance*)

Ma fille ou vous ai-je vue ?

Aidez-moi donc ? N'etiez-vous pas

Quelque part ou souvent je vas ?

SOPHIE (*avec une feinte narveté*)

Mais Madame dans la rue

Tout le monde porte ses pas

MADAME DE PIEGRIFCHE

Vous ne m'êtes pas inconnue ?

SOPHIE

Comme une autre j'y suis venue

Et j'ai bien couru ces jours gras

MADAME DE PIEGRIECHE

Ah ! c'est cela sans doute !

Je vous ai vue en route

SOPHIE

Juste ! vous y voilà !

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Mais que prenez-vous là ?

SOPHIE

Madame, ce *Cohn-maillard* ?

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Non, cela m'ensevelirait !

SOPHIE

Ou bien ce chef-d'œuvre de l'art ?

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Il me ridiculiserait

SOPHIE

Je vois ce qu'il vous faut,
Au lieu de ce vaisseau
Muni de ses agres,
De ce chapeau tout frais
Ombragez vos attraits

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Mais, c'est une malbrou
J'ai l'air d'un loup-garou !

SOPHIE (*lui essayant successivement trois chapeaux*)

Sous ce chinois,
Votre minois

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Non pas cela !

SOPHIE

Comme il vous va !

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Otez-moi ça !

SOPHIE (*riant*)

Mais ce chapeau ?

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Il est trop haut !

SOPHIE

De ce bandeau
Contentez-vous
Il vous ira,
Vous coiffera
Comme un bijou

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Voyons les tous ? (*Elle essaye elle même*)

Rien ne me sied

Tout me déplaît

Je me fais peur !

SOPHIE (*contraignant le rire*)

C'est une erreur

MADAME DE PIEGRIÈCHE

Je n'en veux pas

SOPHIE (*finement*)

De vos appas

Vous vous défiez !

MADAME DE PIEGRILCHE

Mais vous raillez !

Vous persiflez !

SOPHIE (*avec impatience*)

Parbleu ! rien ne vous accomode ?

MADAME DE PIEGRILCHE (*irritée*)

Rare museau !

Le bel oiseau !

C'est l'oripeau

Des filles de mode !

SOPHIE (*en colère*)

Je suis confus

Mais vos refus

Ni vos débats

N'empêchent pas

Qu'ici le gout

Ne soit en tout

(*Je suis à bout*)

Parfait Madame !

Oui sur mon âme !

Parfut parfut en tout !

MADAME DE PIEGRILCHE (*furieuse et voulant sortir*)

Ah ! c'est infame !

Adieu ! adieu Madame !

Un affiquet

Fille d'un paltoquet

Avec son air coquet,
Droit comme un piquet,
Avoir un tel caquet !
Insulter une dame !
Une femme
De financier !
Ah ! c'est grossier !
Fort grossier ! très grossier ! (Elle sort)

CINQUIÈME SCÈNE

LA MARCHANDE (à ses filles) — Enfin, j'en suis débarrassée ! Mais voyez un peu ! Il faudrait que je changeasse les figures, comme si la coiffure pouvait donner un autre visage, et qu'une laideron coiffée ne fût pas toujours une laideron ! Cependant, une autre fois, Sophie, plus de politesse ! Vous venez d'avoir une certaine hardiesse, des manières, des mots, qui donneraient mauvaise opinion de vous (À Félicité) Ah ! monte un instant là-haut, ma fille, et choisis des rubans, des gazes pour ce soir. Mène Sophie

FÉLICITÉ — Non, maman, non !

SOPHIE (bas) — Vous me refusez tout ! (Elle suit Félicité)

SIXIÈME SCÈNE

LA MARCHANDE (à ses filles) — Nous allons sortir. Appelez le garçon

AGNÈS (courant) — Nicaise ! Nicaise ! Madame vous demande !

LA MARCHANDE (à Nicaise) — Prenez la grande boîte (À ses élèves) Vous, les cartons (À Raymonde et Amélie) Vous, Mesdemoiselles, vous allez me remplacer dans les grandes maisons où je ne puis aller. La duchesse m'attend

RAYMONDE — Nous ne pourrons jamais tout porter !

LA MARCHANDE — Gardez vous en bien ! Ne prenez que la moitié des ouvrages Vous reviendrez avec Agnes et la petite Rosalie Amélie Josephine et Thérèse feront également une seconde sortie *(Aux autres)* Prenez les maisons les plus éloignées vous ne sortirez qu'une fois

NICAISE — Tout le monde sort qui gardera donc ?

LA MARCHANDE — J'entends ma fille qui redescend *(Toutes les filles sortent et Nicaise avec la grande boîte suit la maîtresse)*

DEUXIÈME ACTE

PREMIÈRE SCÈNE

FÉLICITÉ SOPHIE *(arrivant ensemble)*

FÉLICITÉ — Finissez ! Je ne vous menerai plus avec moi !

SOPHIE — Je vous ai brisé la main !

FÉLICITÉ — C'est contre nos conventions

SOPHIE — Y manque je jure ?

FÉLICITÉ — Et puis toujours des incartades qui vous feront reconnaître Vous n'êtes pas fille du tout ! Vous regardez d'un air ! Vous vous arrangez ! Voyez voyez !

SOPHIE — Je vous regarde tendrement ! et je m'arrange comme je puis Félicite ! toutes les filles ne vous ressemblent pas ! Elles sont aujourd'hui plus hardies que les jeunes gens et je me cache dans mon effronterie

FÉLICITÉ — Ce que vous dites là est trop fort !

L'homme singulier, qui a son mérite, assure.. qu'on a des mœurs, qu'autant qu'on respecte les femmes

SOPHIE — Je les adore !

FÉLICITÉ (*vivement*) — Ce n'est pas assez !

SOPHIE (*la regardant d'un œil dévorant*) — Que faut-il de plus ?

FÉLICITÉ (*ritournelle d'une note*)

Il faut que tout exprime,

Dans un amant préfère

L'attachement, l'estime

Envers l'objet adore !

Pour bien aimer, il faut une ame,

Dont bien grande est la rareté !

Qui par la vertu s'enflamme

Plus que par la beauté !

Qui loin de dégrader sa dame,

Veuille du rang de simple femme,

L'ériger en divinité

SOPHIE (*vivement*) — Vous êtes la mienne !

FÉLICITÉ — Vous m'avez déjà trompée ! J'ignorais, quand vous êtes entre chez ma mère, qu'un déguisement Mais plus de reproche Je vous l'ai promis En consentant que vous restassiez sous cet habit, je me suis imposé l'obligation d'être sévère !

SOPHIE (*douloureusement*) — Vous n'avez rien à vous reprocher ! O ma chère Félicité ! quel bonheur pour moi de vivre auprès de vous ! de vous voir à chaque instant ! de lire dans votre cœur innocent et pur !

FÉLICITÉ (*se calmant*) — Mais aussi, soyez donc bien raisonnable

SOPHIE — Permettez que je vous rappelle mes motifs, pour venir ici déguisé ! Dès que je vous eus vue chez ma cousine, une des petites-maîtresses qui tantôt

FÉLICITÉ (*regardant avec inquiétude*) — Prenons garde que l'homme singulier ne nous écoute de quelque part ! Il voit, ou devine tout ! et je suis bien trom-

peu si ce n'est pas lui qui tout à l'heure ici était en Grison avec ces dames ?

SOPHIE (*se levant avec vivacité*) — Si je l'avais su !

FÉLICITÉ (*naïvement*) — Hé bien ! voilà encore que vous êtes garçon !

SOPHIE (*lui baisant la main qu'elle retire vivement*) — Peut-on s'empêcher d'être ce que l'on est ? Ma belle ce que sait l'homme singulier il le voit l'entend ou on le lui dit. Il rode sans cesse autour de la maison et c'est pour Raymonde.

FÉLICITÉ — Il a des soupçons sur vous ! Il y a quatre ans qu'il aime Raymonde mais on l'entendrait rarement depuis que vous êtes ici c'est tous les jours.

SOPHIE — Je le contraire apparemment.

FÉLICITÉ — Il m'écrit des choses que personne ne sait que moi ! Il vous connaît soyez-en sûr. Voici son heure le jour tombe. Votre présence ici m'inquiète !

SOPHIE — Je n'ai pu faire autrement ! Mes parents étaient arrivés mon déguisement en fille était le seul qui m'approchât de vous. Il vous prouve ma sincérité en vous rendant témoin de toutes mes actions. On voulait me noier. Il ne suffisait pas d'éviter une union détestée il fallait m'assurer d'être à vous. Et mon séjour ici ma conduite prouveront j'espère l'exès de mon amour. J'ai bien toute ma raison mais je veux qu'on la croie en danger pour tout obtenir de la tendresse de mes parents ! Me pardonnez-vous ?

FÉLICITÉ (*bonnement*) — Vous ne fûtes des fautes que pour avoir un pardon ! Je vous l'accorde mais point de remerciements ! Ils seraient aussi dangereux que la faute !

SOPHIE — Je n'ai de plaisir qu'à vous parler de mon amour. (*Il tire un papier*) Je voulais vous causer ce soir une petite surprise. J'aurais voulu ma voix avec des instruments placés ici tout à côté.

FÉLICITÉ — Où l'homme singulier chante ?

SOPHIE — Justement ! Mais j'ai changé d'avis .
J'aime mieux vous entendre . Rendez-moi chère cette
expression de mes sentiments, en prononçant les paroles
que j'ai composées (On entend les orgues ambulantes,
une vieille organe, avec le tambour de basque et le
triangle)

FÉLICITÉ — Cet air est joli !

SOPHIE — C'est le mien !

FÉLICITÉ — Tu les as prévus, mon ami ?

SOPHIE — Je me suis flatté qu'on pourrait la chanter .

FÉLICITÉ — Si elle a deux parties ?

SOPHIE — Oui ! Je vais leur donner le mot (Il
sort)

DEUXIÈME SCÈNE

FÉLICITÉ (*seule, étudiant*) — C'est charmant !
O mon cœur ! tu es trop tendre ! Profleuri ! si vous
n'étiez qu'un trompeur, que vous seriez coupable !

TROISIÈME SCÈNE

FÉLICITÉ, SOPHIE

SOPHIE — Allons, ma belle ! .. Mon âme est dans
mes yeux et sur mes lèvres, pour vous voir, vous en-
tendre, et vous adorer ! (*Ritournelle Il s'assied à côté
d'elle, et passe un bras autour de sa taille*)

FÉLICITÉ (*accompagnement à demi-voix, par Sophie*)

Ah ! qu'elle est belle

Félicite !

Le premier jour que sa beauté,
Qui, de tant d'éclat étincelle,
Éblouit mon œil enchanté,
Je dis cent fois je repetai ,

Ah ! qu'elle est belle

I cherté

Ah ! qu'elle est belle

I cherté !

Le lendemain je me hâta
De montrer mon ardeur fidèle
J'étais allé plein de gaité
Je m'en revins tout attristé !

Qu'elle est cruelle

I cherté !

Qu'elle est cruelle

I cherté !

Comme mon cœur fut agité
Comme la nuit fut éternelle !
Sur le bonheur j'avais compté
Mon amour était rebuté

Par la rebelle

I cherté !

Par la rebelle

I cherté !

Je ne fus point déconcerté
Quand l'âme eût franchie que craint elle ?
Je lui peignis la pureté
Du feu qu'elle avait excité

I lle chancelle

I cherté !

I lle chancelle

I cherté !

Vivre sans vous jeune beauté
Me cause une douleur mortelle !
Permettez qu'à votre côté
Je garde l'habit emprunté

Qui me recèle

I cherté !

Qui me recèle

I cherté !

C'est une douce volupté
De voir toujours l'amant fidèle
Chacun de ses pas est compté
On ne craint pas de fausseté

L'amour dément

La vérité

(Elle s'interrompt.)

J'entends quelqu'un en dehors ! On chante ! .. C'est l'homme singulier !

L'HOMME SINGULIER (*à demi-voix, en dehors*)

Quelle imprudence,

Félicité !

Votre secret est écoute !

Qu'attendez-vous, quelle assurance

Peut donner un jeune évente,

De son fol amour entete !

Quelle imprudence,

Félicité !

FÉLICITÉ (*effrayée*) — Je suis perdue ! . Voyez, s'il ne devine pas ?

SOPHIE (*avec dédain*) — Cet homme est partout ! Il a les sens exquis , il vient de nous entendre !

QUATRIÈME SCÈNE

LES MÊMES, RAYMONDE et AGNÈS, avec une élue ,
AMÉLIE, avec deux autres, revenant du dehors, les cartons
vides

AGNÈS (*à Félicité*) — Mademoiselle ! nous venons de voir l'homme singulier ! Il chantait, la, là ! . (*Elle montre le carreau, derrière la place de Raymonde*) Je me suis approchée doucement, doucement ! et je l'ai bien regardé ! Je vais vous le depeindre Ces demoiselles l'ont vu aussi

(*Pendant la ritournelle, elle prend leur témoignage par signes Elle fait une caricature en gestes et en grimaces extraordinaires Elle commence fort animée*)

Une barbe remarquable

Par sa blancheur

Et sa longueur !

Son air est formidable !

Son œil épouvantable,

Par sa rigueur !
 Pour a hauteur
 Elle est considérable !
 Il m'a fait peur
 Par sa maigreur !
 Un manteau misérable !
 Un habit détestable !
 Sur sa figure intraitable
 Un feutre désagréable
 Porte un objet de terreur !
 Il est indécrottable
 Inabordable
 Insurmontable !
 Sur mon honneur
 A ma frayeur
 Je crois que c'est le diable
 En grand hurleur

(I lle rit en montrant Raymonde par derrière)

AMÉLIE *(a Raymonde)* — C'est l'effroi qui la fait
 parler ! Non mon amie cela n'est pas vrai je l'ai
 vu mieux qu'elle *(Chantant)*

Son air est vénérable
 Il a le menton ras
 Son œil est doux affable
 Je le trouve agréable
 Du haut en bas !
 Il n'est pas gras !
 Cela rend il formidable
 Épouvantable
 Misérable
 Détestable
 Intraitable
 Indécrottable
 Inabordable
 Insurmontable
 Enfin un diable ?
 Je ne le pense pas !

AGNÈS — Elle le peint en beau parce qu'elle en a

peur ! C'est le rendre encore plus laid ! *(La ritournelle ne donne que le ton)*

Je n'aime pas un curieux
Tous les jours changeant de forme !
Qui fait l'amour d'un air sérieux,
En nous prêchant la réforme
L'amour bien loin d'avoir cent yeux,
Est aveugle de tous les deux *(A Raymonde)*
Ça fait bien voir, Mademoiselle,
Que tout n'en irait que mieux,
Si les amants n'en avaient qu'un,
Pour admirer leur belle,
Et messieurs les Mais aucun

RAYMONDE

Pour n'aimer pas la jalousie,
Les dames de Paris sans doute ont leurs raisons
C'est, dit-on, une frénésie
Digne des Petites Maisons !
Mais, apprenez de moi, que je m'en accommode
Quand l'épouse aime son devoir,
Le mari qui prétend tout voir,
Au lieu d'être incommode,
De l'amour double le pouvoir

AMÉLIE *(à Agnès)*

Eh bien ! qu'avez-vous à rire ?
Si Raymonde aime les jaloux,
Chacun a ses goûts,
Qu'en voulez-vous dire ? *(bis)*
Si Raymonde aime les jaloux,
Qu'est-ce que ça vous fait à vous ?

La jalousie ne fatigue que lorsqu'on n'aime pas, ou qu'on veut tromper, et l'homme singulier est fort aimable !

FÉLICITÉ — Amélie a raison ! il ne faut pas en dire de mal !

SOPHIE *(d'un air dragon)* — Parbleu ! je voudrais bien que ce monsieur se mêlât de mes affaires !

AGNES (*comiquement*) — Arrêtez la donc ! Tenez tenez Sophie ! je crois qu'il va vous répondre !

L HOMME SINGULIER (*en dehors après un fort accompagnement des instruments de la Romance*)

Cette imprudente bravade
De la part d'un étourdi
N'est qu'une vaine parade
Ah ! Ah ! qu'il a bien ourdi
Toute cette mascarade !
Croyez moi mon camarade
Il faut battre la chamade
Un autre plus degourdi
Voit votre salmigondi !
Gros fichu sein rebondi
Nous cachent une escapade
Et le coup le plus hardi !
Mais gare la revirade
Après pareille incartade
Si tout est approfondi !

AGNES — Ah ! Ciel ! que veut-il dire ? De qui parle-t-il ?

SOPHIE (*d'un air décidé*) — Je vais le faire expliquer

CINQUIÈME SCÈNE

LES MÊMES L HOMME SINGULIER *en manteau coiffé d'un large feutre surmonté d'un hibou*

L HOMME SINGULIER (*a Sophie*) — Me voilà

RAYMONDE AMELIE AGNES ET LES AUTRES FILLES
(*poussant un cri*) — Ah !

L HOMME SINGULIER (*a Félicité*) — Pardon Ma demoiselle je prévins le défi qu'on m'a porté ! (*A Raymonde*) Belle Raymonde rassurez vous ! A (*Sophie fierement*) Qu'avez-vous à me dire ?

SOPHIE (*avec feu*) — Je veux vous apprendre à vivre

L'HOMME SINGULIER — C'est une science que vous ne possédez pas encore. Je sais tous vos secrets. (*À Félicité*) Et les vôtres. (*À Sophie*) Je verrai vos parents.

SOPHIE (*animée*) — Mais bien ! ne vous en avisez pas !

L'HOMME SINGULIER (*provident*) — Pourquoi ? Modérez-vous ! Cet emportement n'est pas du sexe (*à l'oreille*) que vous avez adopté. Adieu (*Sophie, confuse, baisse la tête, et paraît hésiter si elle le suivra*). Félicité la fait assavoir.

SIXIÈME SCÈNE

LES MÊMES, sauf l'HOMME SINGULIER

FÉLICITÉ (*à Raymonde*) — Oh, ma chère, il m'épouvante !

RAYMONDE — Je lui parlerai.

FÉLICITÉ (*vivement*) — Non, ne lui parle pas !

RAYMONDE — Mais qu'avez-vous à craindre ?

FÉLICITÉ (*embarrassée*) — Ah ! mon amie ! tous les hommes m'épouvantent !

RAYMONDE — Vous avez bien raison de les craindre ! Mais nous faisons notre soit à nous-mêmes. Je viens d'en avoir la preuve, dans les deux maisons où nous avons été ce soir. Une de ces dames prend les modes bonnement, simplement, parce qu'il faut être comme tout le monde, plaire à son mari, lui faire honneur, mais elle n'en fait pas le point capital de ses occupations, elle examine la grâce, la solidité, l'épargne de l'étoffe et du prix, elle nous félicite, et se félicite elle-même, lorsque nous faisons beaucoup avec peu ! Son mari n'est jamais consulté de bouche, mais elle étudie ses yeux. Souvent c'est lui qui la prie de faire telle et telle emplette.

FELICITE — Cette femme aime t elle la parure ?

RAYMONDE — Passionnement ! et surtout une ex
quise propreté Elle nous dit quelquefois « Aimer
la parure aimer à plaire c'est être femme on n'est
pas femme si l'on ne plaît pas

FELICITE — Ah ! que je l'aime ! Elle est raison
nable

RAYMONDE — Elle est adorée de son mari parce
qu'elle prend tous les moyens de plaire les grâces
les qualités les vertus Mais nous venons d'en voir
une autre qui est une véritable folle courant après
toutes les modes les demandant extravagantes bi
zarres couteuses Elle veut qu'on remarque tous les
vices dans sa parure l'impudence l'efféterie la pro
digalité la coquetterie du cœur de l'esprit et des ma
nières la frivolité l'insouciance Son mari en est au
désespoir !

FELICITE — Je le crois !

RAYMONDE — Remontrances prières ordres abso
lus tout est également méprisé L'orgueil s'en mêle
Le bon mari devient méchant il condamne tout veut
tout jeter au feu ! La dame est furieuse ! Jugez ? elle
qui croit n'être libre qu'autant qu'elle est folle ! Voici
leur dispute

(Retourne à une note)

— Madame ! soyez décente
Une mode extravagante
Ne parait pas plutôt
Qu'aussitôt
Votre tête en est l'entrepôt !

— Il me prend pour une Grisette !
Il vous sied bien
Homme de rien
Opulente dans la recette
De prétendre à régler le ton

D'une femme de mon âge
Mêlez-vous d'un peu d'opéra
C'est la seule chose à
Admirer chez moi
Surtout avec ce costume
Mon cœur se rend à l'opéra
Pendant que pour moi
L'opéra se rend à moi

FRÉDÉRIC — Oui, vous avez raison pour fuir
notre sort !

RAYMOND (aux filles) — Allez ! Me laissez-elle
achever de rendre les autres fous !

FRÉDÉRIC — Raymond, que Sophie elle-même
vous

SOPHIE (tandis que tout le monde s'agit) —
Quoi !

FRÉDÉRIC (absolument) — Il le faut

(il s'en va)

SOPHIE

Je n'ai plus votre complaisance
Je n'ai donc plus votre pitié
J'avais un bien votre présence
Et l'on m'en paye un peu
Loin de vous, c'est un peu d'air
Plus de douceur dans ma vie
Je n'ai nulle part de douleur

Comment ! comment retient-il je me plains

FRÉDÉRIC

Console-toi ! dans ton absence,
L'amour se fera mieux sentir !
En tête-à-tête, la prudence
Me défend de m'attendrir
Mais loin de toi, chère Sophie,
Plus de douceur dans ma vie,
Je n'aurai que des douleurs !

Je t'attendrai, pour essuyer mes pleurs !

(Au moment où les Filles se rapprochent de Sophie et de Frédéric)

*cité on entend jouer en dehors l'air d' Malbrou L'Homme si
gulier chante)*

Je préfère la blonde
(Le soir le soir je fais ma ronde)
Je préfère la blonde
Et vous avez l'œil noir !

Et vous avez l'œil noir !
Mais quand je puis vous voir
O ma brune Raymonde !
(Pour vous pour vous je fais ma ronde)
Tout mon amour se fonde
Sur votre bel œil noir !

Sur votre bel œil noir !
Mais surtout c'est le soir
Que de feux il abonde
(Je dis je dis faisant ma ronde)
Il n'est rien dans le monde
Beau comme son œil noir

Mais plus que son œil noir
Ce qui la fait valoir
C'est sa douce façon
(J'entends j'entends faisant ma ronde)
Comme sa bouche fronde
L'ennemi du devoir

AGNES — Mais il chante bien ! Moi j'aime cet
air là comme tout ! On n'est pas si laid quand on
exprime aussi bien !

RAYMONDE — Que vous êtes enfant pour une
grande fille de votre âge !

SOPHIE (*bas à Félicité*) — Il a l'âme sensible il
ne me découvrira pas !

FÉLICITE (*haut*) — Il faut prendre toutes les pré-
cautions

RAYMONDE — Oui oui Mademoiselle

FÉLICITE — Je vous entends mon amie Elle sor-
tira

SOPHIE (*à Félicité*) — Je vous obéis Mais
 Quelle !

RAYMONDE (*à Sophie*) — Prenez ces deux cartons
 nous allons nous tios (*montrant Agnès*)

AGNÈS (*à Sophie*) — Venez ! venez ! nous rirons
 bien !

Contente !

Je chante !

(*Elle sort en chantant, et toutes les autres p^les la suivent*)

SEPTIEME SCENE

ILICIEL (*seule et tourmentée*)

Rien ne peut donc être secret !

Ah ! ie le sens trop j'ai mal fait !

!aute d'expérience,

Et ma haute imprudence

Vient d'un amour indiscret !

On fait un pas, puis un autre ,

On croit pouvoi s'arrêter

Mais hélas comment dompter

Un feu devenu le nôtre,

Des qu'on a pu le conter !

Pieffleur regne sui mon ame,

Comme je regne sur son cœur ,

Pour moi, plus de bonheur,

Que par une constante flamme,

Qui m'évitant le blâme,

Conserve mon honneur !

Je vois un fatal ecueil !

D'un côté, naissance commune,

De l'autre, dignité, fortune,

Les prétentions de l'orgueil

Cesse ! ah ! cesse, idée importune !

Deux âmes tendres n'en font qu'une

Jusqu'au cercueil

Mais quelles mortelles alarmes !
Sans cesse devorer ses larmes
Et ses douleurs !
Encore y trouve je les charmes

L HOMME SINGULIER

Des tendres cœurs

FELICITE

Ah ! ciel ! Allons cacher mes pleurs !

HUITIÈME SCÈNE

L HOMME SINGULIER (*entrant*) — Belle Felicite je ne veux que vous servir ! Amant de Raymonde qui vous aime ! Personne ! (*Il cherche pendant la retour nelle*)

Mais où donc est elle allée ?
Je lui fais peur !
La pauvre desolée !
Comme elle s'est privée
D'un cher trompeur !

O meres ! le dieu séducteur
Dans une fille enamourée
Detruit le jugement !
La boutique est abandonnée !
On la laisse au premier venant !
Pour que la maison soit gardée
Il faut y voir l'amant

J'ai pris conseil de l'occasion Laissons à sa place un billet qui lui fasse connaître que Sophie est chez ses parents Raymonde est instruite elle me seconde je vais la retrouver

(*La toile se baisse*)

TROISIÈME ACTE

La scène est dans l'appartement de madame d'Onecour de Préfent

PREMIÈRE SCÈNE

MADAME D'ONECOUR (*seule, éplorée Elle appelle*) —
 Lajeunesse ! Lafiance ! Quoi ! Personne ! Ils sont
 harassés ! Tous les jours en quête Accablante idée !
 J'étais mère, et je ne le suis plus ! A quoi, sans nos
 enfants, sert la fortune péniblement acquise ! Il est
 bien plus doux d'enrichir et d'illustrer un fils, que de
 s'enrichir et de s'illustrer soi-même !

(Elle s'assied affaissée, pendant la ritournelle)

Mon fils ! ô mon cher fils !
 Ah ! malheureuse mère !
 Il n'entend pas tes cris !
 Je me contrains devant ton père !
 Il faut lui cacher mes pleurs,
 Alors que tout indique
 L'excès de mes douleurs !

(Fin)

Le plus grand des malheurs
 C'est la perte d'un fils unique
 A l'âge de quarante ans !
 Je n'ai plus d'enfants !
 Je serai triste, isolée,
 De ma perte désolée,
 Tandis que des collatéraux
 L'allegresse concentrée
 Dans mon âme navrée
 Plongera cent couteaux !

Après six ans d'absence,
 Qu'exigera le devoir,
 A l'instant de le voir
 En perdre l'espérance !

Il a trompé son gouverneur !
 Quelque d'ingereux suborneur
 A-t-il surpris sa confiance ?
 En décevant son innocence
 Anéanti notre bonheur !
 Mon fils o mon cher fil etc

O mon tutélaire génie !
 Viens secours !
 Et dans ma peine infinie
 Prete moi ton puissant secours !

DEUXIÈME SCÈNE

MADAME D'ONECOUR L'HOMME SINGULIER

L'HOMME SINGULIER (*se présentant*) — Que me voulez vous madame d'Onecour de Professeur ?

MADAME D'ONECOUR (*effrayée*) — Ah ! ciel ! Qui êtes vous ? On n'entre pas sans se faire annoncer !

L'HOMME SINGULIER — J'et-us la pour mes affaires vous m'avez appelle je suis entré.

MADAME D'ONECOUR — Moi vous appeler ! Je ne vous connais pas !

L'HOMME SINGULIER — Voici vos propres paroles elles retentissent encore a mon oreille

O mon tutélaire génie !
 Viens secours !
 Et dans ma peine infinie
 Prete moi ton puissant secours !

MADAME D'ONECOUR (*troubée sonne*) — En vérité Monsieur

TROISIÈME SCÈNE

MADAME D'ONECOUR, L'HOMME SINGULIER, LE
VALET DE CHAMBRE, UN NÈGRE

LE NÈGRE (*au valet de chambre*) — La marchande de modes

LE VALET DE CHAMBRE — Madame, votre marchande de modes

MADAME D'ONECOUR (*rassurée*) — Elle prend un mauvais moment Qu'elle attende

L'HOMME SINGULIER — Je vous laisse, Madame Je n'ai plus rien à vous dire, que ces filles ne soient parties Voyez-les J'attendrai dans cette pièce (*montrant une porte*)

MADAME D'ONECOUR (*au valet de chambre*) — Quel est cet homme étrange ! Qu'on ne le perde pas de vue ! (*Haut*) Je passe dans mon cabinet J'avertirai quand je pourrai parler (*Elle rentre, et l'Homme singulier, suivi d'un laquais, passe dans la pièce qu'il a désignée*)

QUATRIÈME SCÈNE

LE VALET DE CHAMBRE (*aux filles de modes*) — Vous pouvez entrer Ah ! Ah ! elles sont trois et charmantes ! (*Il se frotte les mains*)

CINQUIÈME SCÈNE

LE VALET DE CHAMBRE, RAYMONDE
SOPHIE, AGNÈS

LE VALET DE CHAMBRE (*à Raymonde*) — Vous êtes

annoncees Je vous fis entrer ici pour vous tirer des mains des laquais

AGNÈS — Ils sont bien insolents surtout ces vilains nègres !

RAYMONDE — C'en est qu'en tremblant qu'on vient ici !

LE VALET DE CHAMBRE — Je suis à vous dans l'instant Madame sonne

SIXIÈME SCÈNE

LES TROIS JEUNES FILLES

SOPHIE (à Raymonde avec reproche) — Je vous ai cédé Mademoiselle mais je vous en veux de m'avoir amenée dans cette maison

RAYMONDE — Voulez-vous donc que j'entrasse seule parmi ce monde de valets blancs noirs avec une enfant ? J'aurais plutôt remporté les cartons !
(Pendant la ritournelle Sophie boude Raymonde la suit et Agnès s'en amuse)

Je le vois vous ne savez pas
À quoi s'expose une jeunesse
Qui se trouve dans notre cas !
Pour peu qu'elle ait de gentillesse
C'est cent propos dits tout bas !
Le laquais dans l'antichambre
Fut insolent
Puis vient le valet de chambre
D'un air galant
Le maître parfume d'ambre
En fut autant
Car on attend
Si longuement
La maîtresse !
Que tous ses gens
De vous faire pitié
Ont le temps !

AGNÈS — Oh ! c'est vrai ! Si vous saviez ce qui m'est arrivé ! Combien ne m'en a-t-on pas fait ! (*La mtournelle*) C'est terrible !

Je portais seule un jour
Une belle coiffure
Je trouvai dans la cour
Un monsieur fait au tour,
Qui me dit « — Je vous jure,
Vous êtes un amour ! »

A ce beau compliment,
Je fis la reverence
— Venez, ma belle enfant,
Dans mon appartement
J'étais sans défiance,
J'entrai tout bonnement

Oh ! qu'il était méchant !
Je tremis quand j'y pense !
Sous un dehors touchant,
Aller toujours cherchant
A tromper l'innocence !
C'est un mauvais penchant !

SOPHIE (*souriant*) — La pauvre petite ! Vous n'y serez plus attrapée ?

AGNÈS — Ah ! Sophie ! ne faut jurer de rien !

SEPTIÈME SCÈNE

LES MÊMES , LE VALET DE CHAMBRE

LE VALET DE CHAMBRE — Vous parlerez bientôt Madame vient de m'envoyer avertir Monsieur, pour un original (*S'approchant familièrement de Raymonde*) Vous embellissez tous les jours

RAYMONDE (*avec dignité*) — D'un peu plus loin, Monsieur !

LE VALET DE CHAMBRE — Toujours farouche ! (*D'un air pincé*) Cela ne va pas à cette jolie figure ! (*Accompagnement de guitare*)

Iris me dit toujours quand je veux l'embrasser
Fi donc ! arrêtez vous ! Finissez ! soyez sage !
« Si malheureusement quelqu'un du voisinage

M'aperçoit

Où me voit

Je vous laisse à penser

Comme l'on jaserait

« Comme on me pronerait

Tout le long du village !

Et maman qui saurait

Me repasser !

Mais moi qui connais le langage

Des filles du bel âge

Je vas toujours mon droit chemin

« Et quoique d'une main

Elle fasse semblant de cacher son visage

Et prétendre arrêter un si doux badinage

Je lis dans le fond de ses yeux

« Qu'elle ne demande pas mieux !

(*Il va pour l'embrasser*)

RAYMONDE (*vivement*) — Finissez !

AGNES (*avec dédain*) — Votre air est nouveau !

Ma grand mère le chantait dans les repas de cérémonie

LE VALET DE CHAMBRE (*allant vers Agnes*) — Eh !
voici la petite rusee ! Qu'elle est jolie ! (*Il veut lui
prendre les mains*)

AGNES (*un peu comiquement*) — Ah ! ça ! finissez
vous ? Allez badiner avec vos pareils

LE VALET DE CHAMBRE (*offusqué*) — Ma déesse !
quels sont mes pareils ?

AGNES — Mais des hommes apparemment !
Vous êtes tous des vauriens !

LE VALET (*riant fadement*) — Elle est adorable
quand elle dit des injures !

AGNES (*navrement*) — Oh ! je vous connais ! vous ne m'attraperez plus !

LE VALET — Elle est unique, pour la naïveté !

SOPHIE (*aigrement*) — (ela divcetit monsieur !

LE VALET — Eh ! voici du nouveau ! Quelle eguilaide ! (*Il Raymonde*) Je ne vous connaissais pas ce minois-la ! Mais elle se tient à l'écart ! Approchez donc, qu'on vous voie ! (*Il veut lui toucher le menton La vitounnelle*)

SOPHIE (*se défendant, et lui donnant un coup*)

Il ! bas la main !

LE VALET

Quel air malin !

SOPHIE

Mais, ce faquin !

LE VALLI

Il me prend envie

(*Sophie se met en défense*)

RAYMONDE (*au valet*)

Laissez Sophie !

LE VALET

Quelle mame !

SOPHIE (*en colère*)

Pour un valet,

Quelle hardiesse !

LE VALET (*s'approchant*)

Belle tigresse ! (*Sophie le frappe*)

Ah ! un soufflet !

(*Autre mode, plus grave*)

SOPHIE (*avec dignité*)

Retenez-vous, je vous l'ordonne !

LE VALET

Je crois Dieu me pardonne
Qu'elle prend de la dignité !

SOPHIE

Retirez vous je vous intime
Ma volonté (*À Paymonde et à Agnes*)
Vous verrez comme je reprime
D'un valet la temérité !

LE VALET

Ceci passe la raillerie !
Eh ! dites moi je vous prie
Douce beauté
Qui faites tant la rencherie
Sur quelle herbe avez vous marche ?
Je crois que vot e prudence
Avec tout ce grand air fache
Sont de votre galanterie
Un effet recherche !

SOPHIE (*furieuse cherche des yeux et se jette sur une canne*)

Je veux que ce maraud apprenne

LE VALET (*la désarmant*)

Ah ! doucement ma reine !
Vous n'en auriez pas bon marche !

(*Sophie saisit un epe et la tire avec intrepidité
elle poursuit le valet qui fuit*)

LE VALET

Mais est elle lunatique ?
Ah ! vous aurez la pratique !
Elle va comme le vent !

PAYMONDE

Sophie !
Je vous en prie !

AGNES

Sophie !
Quelle furie !

II VALET (*trouvé*)

C'est une bête et tout est
 L'amour, d'un votre bonté
 Madame d'Onécour
 Se fait à cet effet
 Il faut à tout du bien
 Un esprit complaisant
 On ben au oubliet
 On est un moment

SOPHIE (*le poursuivant toujours*)

Indice de la bonté
 Son air nouveau d'homme

AGNÈS — Sophie ! vous Madame ! (*Se bécote elle l'épée*)

RAYMOND — En vérité Monsieur Marquis, Sophie

HUITIÈME SCÈNE

LES MÊMES, MONSIEUR LE MADAME
 DONCOUR

MADAME D'ONCOUR — Qu'est-ce ? Comment ?

RAYMOND — Ma compagne est vive et monsieur (*montrant le valet de chambre*) se croyait en Amérique avec les esclaves de madame

MONSIEUR D'ONCOUR — Qui veut dire ? (*au valet*) Je vous parlerai

MADAME D'ONCOUR (*au valet*) — Allez

NEUVIÈME SCÈNE

LES MÊMES, excepte LE VALET DE CHAMBRE

MONSIEUR D'ONCOUR — Ce diôle-là !

MADAME D ONECOUR (*a Sophie*) — Que vous disait il ? (*Sophie baisse la vue sans répondre*)

RAYMONDE — C est la premiere fois que ma compagne sort Elle n est pas accoutumee

AGNES (*étourdiment*) — Aux gentilleses de Messieurs de la chambre et de l antichambre

MADAME D ONECOUR — Enfin que lui a t elle fait ?

AGNES — Un soufflet bien applique !

MADAME D ONECOUR — Je le gronderai !

MONSIEUR D ONECOUR (*a part*) — Et moi je le battonnerai

MADAME D ONECOUR (*examinant Sophie*) — Comment nommez vous cette grande fille ? (*Ritournelle en attendant que Sophie reponde signes de Raymonde et d Agnes*)

RAYMONDE

On l appelle Sophie

MONSIEUR D ONECOUR

Elle est vraiment jolie !

MADAME D ONECOUR (*à son mari*)

Je vous souhaite à tous

Un objet aussi doux !

MONSIEUR D ONECOUR (*a sa femme*)

Voyez donc mon amie

Avec tant d appas

Cet air d embarras !

RAYMONDE

Elle dit tout bas

Qu elle est decontenancee

Et que sa langue est glacée

Quand elle ne connaît pas

MADAME D ONECOUR (*a son mari*) — C est vous qui logez mon ami Laissez nous J ai à parler d ouvrages de femmes cela vous ennuerait !

MONSIEUR D'ONECOUR — Soit (*il part*) Cette enfant m'intéresse ! (*Il sort*)

DIXIÈME SCÈNE

LES MÊMES, *excepté* MONSIEUR D'ONECOUR

MADAME D'ONECOUR (*levant les yeux au ciel*) — Comme les hommes sont insensibles ! Il a perdu son fils et il n'en est pas plus réservé ! (*il Sophie*) Je veux savoir au juste, si mes gens vous ont donné des sujets de plaintes ? Vous m'intéressez ! Je ne sais quoi me parle pour vous au fond du cœur

SOPHIE (*qui s'approche timidement, pendant la retournelle*
Madame d'Onecour l'encourage, par un air de bonté)

Je ne saurais vous exprimer
Combien, en vous voyant, Madame,
J'ai senti de trouble, dans l'âme

L'aité pour vous aimer !

Mais achève de me calmer
En punissant un infame
Qui sans doute plus d'une fois
A mis la pudeur aux abois !

On doit respecter une femme
Et l'on mérite double blâme,
Quand, malgré l'hospitalité,
On blesse la pudicité
D'une pauvre et simple ouvrière,
Qui n'a que son honnêteté

On vient chez vous en sûreté
Vous n'êtes pas une barrière
Contre l'audace des valets !
C'est à travers leurs camouflets
Que l'on arrive au sanctuaire,
Ou l'on ne craint plus leurs filets !

Quand vous nous mandez pour vos modes,
Choisissez vos heures commodes ,

Qu'on vous aborde en arrivant
Ne voulez vous pas qu'une fille
Qui vous consacre son aiguille
Demeure honnête en vous servant ?
Et vous lui triplez son ouvrage
Par l'attente par le voyage
C'est faire un marche décevant
 Qui la décourage
 Doublement !

MADAME D'ONECOUR — Comment ! elle est philosophe ! Je ne voulais rien recevoir aujourd'hui je suis accablée de douleur mais je profite de ses avis Voyons mes modes Mais non Je reçois tout Portez cela dans mon cabinet de toilette vous y trouverez ma femme de chambre (*Elle retient Sophie*)

ONZIÈME SCÈNE

MADAME D'ONECOUR SOPHIE

MADAME D'ONECOUR — Aimable enfant ! quel âge avez vous ?

SOPHIE — Dix huit ans Madame

MADAME D'ONECOUR — J'avais un fils tendrement aime ! Il aurait votre âge ! Un malheur sans doute me l'a ravi ! Nous ne savons ce qu'il est devenu Ah ! mon fils est mort ! il serait dans mes bras !

SOPHIE (*touchée*) — Esperez Madame qu'il vous sera bientôt rendu ! Ne se peut il pas qu'en apprenant votre arrivée quoiqu'il vous aime tendrement il ait redouté la sévérité paternelle ? Il a peut être de l'amour pour une jeune personne plus riche en attraits qu'en biens de la fortune ? Peut être voulait on le marier à une femme qu'il n'aurait pu souffrir ?

MADAME D'ONECOUR — Son père avait donné sa

parole à une riche veuve, mais il venait de changer d'avis, d'après des informations Madame de Piergrièche ne nous convenait pas

SOPHIE — S'il aimait une jeune beauté d'un état ordinaire

MADAME D'ONECOUR — Mon fils est trop bien né pour s'avilir ! Nous arrivons d'Amérique avec une fortune considérable, acquise, en servant l'État, . et nous n'avons plus personne ! Ma fille, vous touchez mon cœur au delà de toute expression Si mon fils ne se retrouve pas Et quand il se retrouverait, comme j'ose l'espérer, je desirerais de vous avoir N'y consentez-vous pas ?

SOPHIE (*à ses genoux*) — Ah ! Madame ! tant de bonté

DOUZIÈME SCÈNE

LES MÊMES RAYMONDE et AGNÈS *rentrant d'un côté*, LE VALET DE CHAMBRE *de l'autre*

AGNES — Madame, tout est sur votre toilette.

SOPHIE (*à part*) — Qu'allais-je faire ! J'étais prêt à me trahir !

RAYMONDE — Les ordres de Madame ?

MADAME D'ONECOUR — Je verrai la maîtresse

LE VALET DE CHAMBRE — L'homme que sait Madame s'impatiente

MADAME D'ONECOUR — C'est un fou ! peut-être pis Je n'ai pas le temps

LE VALET — Il prétend que c'est pour une affaire importante, et qui devient pressée

MADAME D'ONECOUR — Voyons donc (*Au valet qui se retire*) Si jamais il vous arrive de manquer à mes ouvrières, quelles qu'elles soient, vous serez puni,

comme en Amérique Signifiez mes ordres a vos camarades Allez Vous resterez a quelque distance quand l'homme me parlera (*A Sophie et aux deux autres*) Mes cheres enfants j'avais encore quelque chose a vous dire Je vous reverrai le plus tot possible Adieu Sophie ! (*Elle lui baise le front et Sophie se jette sur sa main*)

TREIZIÈME SCÈNE

MADAME D'ONCOUR LE VALET DE CHAMBRE
A l'écart L'HOMME SINGULIER *qui doit sortir* SOPHIE
 AGNÈS et RAYMONDE *sans en être en*

MADAME D'ONCOUR — Voyons donc Monsieur !
 Votre importunte tient de l'impolitesse !

L'HOMME SINGULIER — Le mot est fort Madame !
 (*Ritournelle*)

Je passe pour devin !
 Mais toute ma magie
 Est le plan de ma vie
 Jamais de vin
 Il trouble la memoire
 Je suis tres fin !
 Comme un lutin
 Sans user de grimoire
 Je me glisse partout
 Et je veux jusqu'au bout
 Suivre une histoire
 J'prouve moi
 Je suis d'aloï
 Vous verrez comme quoi
 Je saurai vous dire
 Ce qu'en ce moment
 Fait le pauvre enfant
 Que votre cœur desire

MADAME D'ONCOUR

Ah ! Monsieur !

Quel bonheur,

Si vous me tirez de peine !

L'HOMME SINGULIER

L'attente ne sera pas vaine !

Mais avant que je l'entreprenne

Il faut me promettre ici,

Qu'en mettant à votre merci

Une beauté douce et naïve,

De son âme craintive

Vous calmeriez l'effroi

Donnez-m'en votre foi ?

MADAME D'ONCOUR

Vous m'en faites la loi ?

Mais la belle est fautive ?

L'HOMME SINGULIER

Je ne le pense pas

Elle a tous les appas,

Une innocence native,

La candeur, l'ingénuité,

Une aimable simplicité,

Son âme est douce, expansive

On la nomme Felicité

MADAME D'ONCOUR

Parlez ! parlez ! je vous en prie

(Elle fait signe au valet de chambre de se retirer.)

Vous voyez mon anxiété ?

L'HOMME SINGULIER

Mais le serment que j'ai dicté ?

MADAME D'ONCOUR

Par tous les serments je me lie !

L'HOMME SINGULIER

Eh bien ! voici la vérité

QUATORZIÈME SCÈNE

LES MÊMES MONSIEUR D'ONECOUR *arrivant
avec précipitation*

MONSIEUR D'ONECOUR — Madame on dit qu'un insolent

MADAME D'ONECOUR — On s'est trompé mon ami !
Vous voyez un très honnête homme qui vient nous
donner des nouvelles de notre fils

MONSIEUR D'ONECOUR — Ah ! c'est autre chose !
Mille pardons Monsieur ! *(Il le regarde avec étonnement)*

L'HOMME SINGULIER *(accompagnement bruyant
et de tempête)*

Depuis longtemps
Sorti des champs
Tout le fracas
Les embarras
Et le tracas
Qu'on voit céans
Règlent mes pas
Je veux tout voir
Et tout savoir
Les bonnes gens
Et les méchants
Et les billards
Et les basars
Ont tour à tour
Chacun leur jour
Toujours debout
Je suis partout
La nuit au bal
Je vois le mal
Je vais au jeu
J'y parle peu
Mais en deux mots
Des fins escrocs
J'ai le propos

De vers le soir,
 En habit noir, (*Il le montre, en entr'ou-*
Je vais, je viens, cant son manteau)
 Suivant le cours
 Des bons hasards,
 Tous les écarts
 Des jeunes gens
 Frappent mes sens
 Je vois, j'entends,
 Je touche et sens

MONSIEUR D'ONECOUR (*à part*)

Ah ! Grand Dieu ! quel verbiage !
 Ce n'est que du chiquetis

(*Haut*) Monsieur un mot de mon fils ?

L'HOMME SINGULIER (*gravement*)

Monsieur, à l'instant j'y suis
 Préparez tout votre courage !

MADAME D'ONECOUR

Quel est cet effrayant langage ?

L'HOMME SINGULIER (*plus gravement*)

Sachez que Picfleur
 N'est plus au nombre des hommes

MADAME D'ONECOUR

Ciel ! notre enfant cheri
 Aurait-il donc péri ?

L'HOMME SINGULIER

C'est par l'habit que nous sommes,
 Dans la société,
 Homme ou femme compte
 Pour remplir votre attente,
 C'est en fille charmante
 Objet modeste et doux,
 Qu'il paraîtra chez vous

MADAME D'ONECOUR

Quoi ! mon fils était fille !
 On me l'avait caché !

Et moi j'avais cherché
 Dans la beauté qui brille
 La bru jeune et gentille
 Qui doit le rendre époux !

MONSIEUR D'ONECOUR (*à demi voix à sa femme*)

Bonnement croyez vous
 Des propos aussi fous !

L'HOMME SINGULIER

Pensez vous donc que j'affronte

MONSIEUR D'ONECOUR

Ma femme c'est un conte
 Pour se moquer de nous !

L'HOMME SINGULIER (*souriant*) — Je ne prendrais pas cette liberté ! Préparez vous nous allons chercher votre fils ! (*à Madame d'Onecour*) Vous venez de renvoyer trois filles une surtout vous a dit de bonnes choses !

MADAME D'ONECOUR — Sophie ? Elle est charmante ! Elle m'a parlé d'une façon tout extraordinaire !

L'HOMME SINGULIER — Je le crois ! C'est une fille étrange que cette Sophie !

MADAME D'ONECOUR — J'en suis éprise Vous la connaissez ?

L'HOMME SINGULIER — Beaucoup !

MADAME D'ONECOUR — Qui est elle ?

L'HOMME SINGULIER — Occupons nous de votre fils Il est tellement changé que vous même ne le reconnaissez pas s'il ne reprend des habits d'homme

MADAME D'ONECOUR — Je ne reconnaitrais pas mon fils ! Dans cent mille Apprenez que le cœur maternel a un instinct qui ne le trompe jamais

L'HOMME SINGULIER — C'était bon autrefois ! Mais depuis quelque temps la nature ne parle plus du tout dans ce pays ci On y voit dans la société la mieux composée des pères qui ne reconnaissent pas

leurs enfants, tant ils se respectent peu devant eux, et des enfants qui montrent tant d'assurance et d'égoïsme, qui persiflent la vieillesse avec tant d'impudence, qui lui marquent tant de mépris, que des gens mal informés des nouveaux usages affirmeraient que ce ne sont pas des fils qui parlent à leurs pères

MONSIEUR D'ONECOUR — Vous m'affligez ! Puis-
siez-vous nous tromper en ceci !

MADAME D'ONECOUR (*à son mari*) — Je l'espère,
mon ami, du moins notre enfant aura conservé la bonté
du cœur, le mien m'en répond

L'HOMME SINGULIER (*à part*) — Son cœur a mieux
reconnu son fils que ses yeux (*Haut*) Le temps presse,
partons (*Au valet de chambre*) Prenez un des habits
de votre jeune maître, et suivez-nous (*Il part*) Le
trouble et la douleur les ont précédés chez la jeune
amante (*Il se promène*)

MONSIEUR D'ONECOUR (*à sa femme*) — J'ai vu
quelque part cet homme obligeant, mais original !

MADAME D'ONECOUR — Son visage ne m'est pas
étranger ! Allons !

L'HOMME SINGULIER (*à part*) — Ah ! qu'un amour
inconsidéré cause d'alarmes ! (*Tout le monde sort, le
valet de chambre emporte un habit sous son bras*)

QUATRIÈME ACTE

La scène, dans la boutique de modes, comme au 2^e acte

PREMIÈRE SCÈNE

LA MARCHANDE, FÉLICITÉ, AMÉLIE, ET LES AUTRES
FILLES, *excepte* RAYMONDE, AGNÈS *et* SOPHIE

FÉLICITÉ — Vous avez raison, ma mère ! Je suis au

desespoir de l'avoir fait sortir ! Mais vous m'ap
prouveriez si je pouvais exposer mes motifs *(À part)*
Le fatal billet ne m'a que trop instruite ! *(Retournelle)*

LA MARCHANDE

Une fille d'une hardiesse
Et d'une maladresse !
L'air hautain !
Un libertin
Bien vain
Croira faire prouesse
En trompant sa sagesse !
Car enfin
Elle n'est pas l'ucrèce
Et l'on ne serait pas bien fin ?

FELICITE

Oui j'ai fait une folie !
Ah ! Ah ! quel cruel tourment !
Pourquoi ma petite maman
Gronder votre fille chérie !
Non de toute ma vie
Je n'eus un si fatal moment !
Pensais je que mon amie
Choisirait justement
Pour y conduire Sophie
Une maison

LA MARCHANDE

Je sais comment
Partout une fille jolie
Se voit poursuivie
Avec acharnement
Elle veut une compagne
Mais Raymonde l'a mal choisie !
Agnès est une ctourdie
Sophie est sans discernement

FELICITE *(à part tandis que sa mère s'occupe
de son ouvrage)*

Ma chère ô ma chère Sophie !
A quoi donc avais je songé ?

Dans quel peul t'ai-je engagé ?
 Ma chère, o ma chère Sophie !
 A toi, désormais je confie,
 Sans compter le préjugé,
 Mon repos, mon honneur, ma vie !
 De mon étourderie
 Tu seras bien vengé !

DEUXIÈME SCÈNE

LES MÊMES, RAYMONDE, SOPHIE
 ET AGNÈS, *arrivant un instant après*

RAYMONDE — Madame D'Onecour de Piésleuri doit passer ici nous avons tout laissé.

AGNÈS (*vivement*) — Vive, vive Sophie ! Ah ! c'est elle qu'il faut envoyer ! Les laquais, les valets de chambre et les maîtres, comme elle les traite ! comme elle les repousse ! Ah ! ils ne s'y frottent plus ! Ces messieurs s'imaginent qu'une fille de modes est, par état, une complaisante ! Et puis, elle a fort bien remonté à la dame qu'on nous faisait faire l'ouvrage trois fois, ici, par la longueur du chemin, et par l'attente à l'hôtel. Cela n'a pas eu de mauvais effet ! La dame l'a traitée oh ! avec une bonté !

SOPHIE (*bas à Félicité*) — O mon amie, quelle scène ! Je vous dirai cela.

LA MARCHANDE (*à Sophie*) — Il faut ménager les expressions, ma fille avec trop de liberté, l'on pourrait perdre d'excellentes pratiques !

SOPHIE — Je savais à qui je parlais. Madame d'Onecour est bonne.

FÉLICITÉ (*à Sophie*) — Que je suis contente !

RAYMONDE — J'aime à présent Sophie de tout mon cœur !

FÉLICITE (*bas à Sophie*) — On m'a donné une vive alarme ! Ils ne vous ont pas reconnu ?

SOPHIE (*bas*) — Voilà si longtemps qu'ils ne m'ont vu ! Mais le cœur d'une mère ne peut se tromper

LA MARCHANDE — Allons Mesdemoiselles à vos places Il est huit heures C'est l'instant le plus brillant de la soirée on va sortir des spectacles Que les passants voient une boutique bien animée (*Elle distribue de la galette*) Raymonde prenez votre plus bel ouvrage (*Aux élèves*) Vous étalez ce qui est fait Amélie achevez le chapeau que je nommerai demain afin qu'il soit plus nouveau Félicite donne à Sophie cette Triomphante toute faite et qu'elle parusse y travailler elle apprendra dans le jour Si Agnès voulut s'appliquer elle mettrait la dernière main à cette Fantasque De la grace point de solidité c'est pour une élégante du Palais Royal ! (*à Félicite*) Toi ma bonne amie prends ton chef d'œuvre ce chapeau de mariée qu'il faut pour demain (*aux autres filles*) Achevez cette Capricieuse Vous cette Provoquante Vous cette Indulgente Vous ce Collet monté (*aux élèves*) Vous autres faites des ourlets et des sourcils d'hérineton Allons que tout soit en pleine activité La vogue nous rend bientôt ce que nous paraissions être

SOPHIE — Je gâte ce bel ouvrage sorti des mains de Félicite Donnez moi une Indulgente ? J'ai si envie de réussir que je crois la bien faire !

FÉLICITE (*la lui donnant*) — Allons mon amie travaille bien !

SOPHIE (*bas*) — Encouragez moi ! (*Il lui baise la main*)

FÉLICITE (*bas*) — Soyez tranquille ou

LA MARCHANDE (*à sa place*) — Nous n'entendons pas l'homme singulier ce soir ?

FÉLICITE (*avec un soupir*) — Nous avons eu de ses nouvelles !

LA MARCHANDE — Je l'entends ! Un papier ! (*On voit un papier à plis d'éventail passer par le trou d'une cheville de fermeture*) C'est une de ses lettres ! A qui s'adresse-t-elle ?

FÉLICITÉ (*la regardant*) — Mais elle est sans adresse !

LA MARCHANDE — C'est pour Raymonde, sans doute ! Ma fille, prenez garde ! Vous avez de la naissance, de la beauté, des talents, de la sagesse, et point de fortune ! ce sont autant d'appâts pour les séducteurs !

RAYMONDE — Croyez, Madame, qu'à l'exception de quelques vers, que j'ai reçus, on ne m'a rien écrit

LA MARCHANDE — Je le crois C'est l'amitié, l'estime, l'intérêt que je prends à vous

RAYMONDE (*remettant la lettre à Félicité*) — Lisez, Mademoiselle C'est pour vous et pour moi

FÉLICITÉ — O maman ! tout cela est bien innocent ! Voyez !

LA MARCHANDE — C'est une ariette notée Chante-la, ma fille Raymonde, passez auprès de Félicité

SOPHIE — J'accompagnerai

AGNÈS — Et moi ?

LA MARCHANDE — Vous travaillerez

AGNÈS — Voyez donc ! Sûrement je ferai mal (*Félicité, Raymonde et Sophie se lèvent, pendant la nuit, et elles étudient l'an*)

SOPHIE (*lisant*) — Pour Félicité C'est pour vous, mon amie

LA MARCHANDE — Pour ma fille ! Ah ! voyons ? (*Toutes trois, Raymonde et Sophie à demi-voix, et Félicité déployant toute la sienne*)

Dans ce charmant asile
De l'amour et du plaisir,
Ah ! qu'on serait tranquille,
Sans le trouble du désir !
On le voit, comme un zéphir
Voler sur la double file,

Et du zénith au nûir
Exc ter la tourmente
On voit rougir
On voit palir
Plus d'une figure innocente
Dans l'attente
Pour le saisir

(Fin)

Ah ! faut il que l'on mente
Un sentiment dicte
Par la simple nature !
Pense tout bas Felicite
Dont l'ame est douce et pure
Comme sa touchante beaute
Dans ce charmant asile etc

SOPHIE Pour Raymonde (*toutes trois*)

Ah ! faut il que l'on vante
Un triste sentiment
Qu'approuve la nature
Et que la raison nous defend !
Est ce lui faire injure
Quand c'est le cœur qui la dement ?

Sur ce charmant assemblage
L'amour est comme un zephir
Qui va commencer l'orage
D'abord ce n'est qu'un soupir
Mais bientot le vent ravage
Par la tempeste on est battu
On perd courage
Tel est l'ouvrage
D'un desir mal combattu

Je brave le desir
L'amour et le plaisir
On n'entendra pas un soupir
Amollir mon courage
Sur leur trophée abattu
J'élèverai pour temoignage
Un temple à la vertu
Dans ce charmant asile etc

LA MARCHANDE — Si l'homme singulier s'exprime d'après vos caractères, Raymonde doit être flattée ! Mais il paraît bien que ma fille est sensible , et je ne vois pas

L'HOMME SINGULIER (*s'accompagnant d'une guitare, entendue en dehors*)

Tremblez ! tremblez, brebis chérie !

Dérobez-vous à sa furie !

Pour devorer vos appas,

Sa dent est prête, il suit vos pas !

Entendez-vous comme l'on crie

Le loup ! (*Bis*) Le loup est dans la bergerie ! (*Bis*)

LA MARCHANDE — Ah ! ciel !

TROISIÈME SCÈNE

LES MÊMES, L'HOMME SINGULIER

L'HOMME SINGULIER (*se présentant*) — Tout va s'éclaircir, dans un instant, Madame !

LA MARCHANDE — Quoi ! Monsieur ! sans nous connaître, ni mes filles, ni moi, vous agissez, vous écrivez En vérité, cette conduite est étrange !

L'HOMME SINGULIER (*Pendant la ritournelle, il fait entendre que c'est par zèle et par amitié qu'il agit*)

Vous êtes la bergère

Du plus joli des troupes !

Gardez vos brebis, vos agneaux !

L'attention légère

Ne preserve pas des loups,

Et je veille pour vous

Sous la verte fougère,

Je vois prendre à ces filous

La forme mensongère

Du mouton paisible et doux !

Leur douceur est passagere
Fillettes n y croyez pas !
Ils guettent la bocagère
Pour devorer ses appas !
Tremblez ! tremblez ! Brebis chérie !
Derobez vous à sa furie
Sa dent est prête il suit vos pas
Entendez vous comme l on crie

Le loup ! (Bis) Le loup est dans la bergerie ! (Bis)

LA MARCHANDE — En verite Monsieur vous m epou
vantez !

L HOMME SINGULIER — Vous me remercierez bien
tot J aime mademoiselle Raymonde Pour etre heu
reux a mon age il me faut une epouse aimable douce
a laquelle je fasse la fortune et qui daigne en etre re
connaissante Je l ai trouvee cette fille mais elle est
dependante et c est a vous Madame que je m adresse

LA MARCHANDE — Son pere est ici

L HOMME SINGULIER — Je lui parlerai des ce soir

LA MARCHANDE — Mais Raymonde vous agree t elle
Monsieur ?

L HOMME SINGULIER — Son pere me le dira

LA MARCHANDE — J entrevois votre delicatesse et
elle me donne de l estime pour vous

L HOMME SINGULIER — A present il s agit de ce
qui vous regarde (*Il ouvre la porte*) Entrez si vous
plut monsieur et madame d Onecour de Prefleuri

QUATRIÈME SCÈNE

LES MÊMES MONSIEUR ET MADAME
D ONECOUR DE PRÉFLEURI

MADAME D ONECOUR (*a l homme singulier*) — Que
pretendez vous Monsieur ? Me voila chez ma mar
chande de modes !

L'HOMME SINGULIER — Il est vrai, Madame Vous y verrez votie Sophie

MADAME D'ONECOUR — Où se cache-t-elle ? (*Pendant la ritournelle, il fait donner des sièges*).

L'HOMME SINGULIER (*affectant la sensibilité, en montrant le côté où est Sophie*)

C'est là, que honteux et perplexe
De manquer de certain anneau,
Un malencontieux Jouvencreau
A son changement de sexe
Est venu mettre le sceau !

MADAME D'ONECOUR — Nous allons voir ô Ciel !
qu'entends-je !

L'HOMME SINGULIER (*gravement*)

Il faut enfin vous révéler
Le mystère le plus étrange !
Ici dessous une fontange
Doux et modeste comme un ange

MADAME D'ONECOUR

Achievez ! vous n'osez parler !

L'HOMME SINGULIER

Votre fils, pour donner le change,
En fille est venu s'affubler !

(*Madame d'Onecour, cherche des yeux Sophie qui se cache*)

CINQUIÈME SCÈNE

LES MÊMES

MADAME DE PIEGRIÈCHE (*entrant vivement*) (*à la marchande*). — Avez-vous toujours votre insolente, Madame ? Eh oui ! la voilà qui se cache ! Je suis bonne, et

MADAME D'ONECOUR — C'est ma Sophie !

MADAME DE PIEGRIECHE — Eh ! c'est ma chère madame d'Onecour de Prefleur ! *(Elle l'embrasse)* Vous n'avez pas de nouvelles de ce petit libertin ? Il ignore son bonheur

MADAME D'ONECOUR — Hélas ! Madame on m'a sûrement dit que c'est une fille que j'avais !

MADAME DE PIEGRIECHE — Une fille ! une fille ! Vous m'aviez fait faire des propositions pour une fille ! .. Mais c'est fort déplacé ! On doit savoir ce qu'on fait ! Je suis veuve riche sans enfants Mon mari était si éveillé ! Je suis d'un âge

MONSIEUR D'ONECOUR *(à part)* — Ou la raison doit parler Madame

MADAME DE PIEGRIECHE — Voyez ! voyez quel parti vous perdez ! *(À la marchande)* Je vous l'avoue je reviens ici pour cette impertinente *(Montrant Sophie)* Si elle voulait être plus honnête plus décente *(Aigrement à monsieur d'Onecour qui s'approche)* Voilà monsieur d'Onecour ! Vous devez être bien chagrin ! *(Apercevant l'homme singulier qui se couvre)* Quel est cet original ? *(Elle paraît en avoir peur)*

L'HOMME SINGULIER *(rudement)*

Il est bien temps de paraître !

Nous avons autre chose à faire ! *(Avec emphase)*

Il faut rassurer une mère

Rendre un fils unique à son père

De la nature disposer

Et tellement interposer

Mon pouvoir mon art ma science

Que j'annonce sans trop oser

La plus heureuse chance

Où on puisse proposer

(D'une voix forte à sous coupes)

Il n'est plus temps o Sophie !

(Félicite le reste confuse les yeux baissées)

De nous cacher votre sort

(Il la tire au loin de la scène)

Paraissent , tout vous connoît
 À réparer votre tort !

MADAME D'ONECOUR (*avec explosion*) — Mon fils !
 c'est dans ma Sophie que je te retrouve ! Eh bien !
 je te chérirai fille, comme je t'aurais aimée garçon

MONSIEUR D'ONECOUR (*pliant les épaules*) — Elle
 est crédule ! (*À sa femme*) Hé ! vous êtes trop indul-
 gente !

PRÉFLEURI, OU SOPHIL (*aux genoux de sa mère*) —
 C'est l'amour et la haine , qui m'ont rendu coupable
 (*Montrant Félicité*) Voyez comme elle est belle !
 (*Montrant madame de Piegrièche*) Elle m'a fait peur

MADAME DE PIEGRIÈCHE — Mais il est donc garçon ?

PRÉFLEURI — Hélas ! oui, Madame !

MADAME D'ONECOUR (*avec transport*) — J'ai tou-
 jours un fils ! Ah ! que je suis heureuse ! (*Elle le
 presse dans ses bras*) Mon cœur t'avait reconnu !

PRÉFLEURI — J'ai tantôt été prêt à me découvrir

MADAME DE PIEGRIÈCHE — Je crois que je les bat-
 trais tous ! Hum ! Mais son inclination me vengera

L'HOMME SINGULIER (*à Préfleuri*) — Allez dans
 l'appartement de Madame (*montrant la marchande*) vous
 habiller convenablement (*Il fait signe au valet de cham-
 bre de le suivre, et Préfleuri sort avec cet homme, qui
 porte un paquet*)

LE VALET DE CHAMBRE (*se mordant les doigts*) —
 Je m'étais tantôt bien adressé, ma foi !

SIXIÈME SCÈNE

LES MÊMES, *excepte PRÉFLEURI*

MADAME D'ONECOUR (*vivement*) — Où va-t-il ?

L'HOMME SINGULIER — S'habiller On le suit A

present Madame quel sera le sort de l'elicité ? Elle est belle et sans la prudente sagesse de sa conduite votre fils egare par une passion violente courait le danger de perdre ses mœurs !

MONSIEUR D'ONECOUR — Je conviens que Mademoiselle est charmante !

MADAME D'ONECOUR — Mais elle est cause de la folle passion de mon fils !

L'HOMME SINGULIER — Oui le soleil fut mal aux têtes fribles

MONSIEUR D'ONECOUR — Je sens ce que nous devons à Mademoiselle et tout ce que nous pouvons lui devoir encore Je suivrai sa conduite et celle de mon fils pendant une année ils peuvent beaucoup attendre si je suis content !

L'HOMME SINGULIER — Il serait injuste d'exiger davantage Votre parole d'honneur ?

MONSIEUR D'ONECOUR — Je la donne

L'HOMME SINGULIER — Je la reçois (*Il lui serre la main*)

MADAME DE PIEGRILCHE — Ah ! cela serait joli !
(*A madame d'Onecour*) Vous souffrirez

MADAME D'ONECOUR — Je lui dois trop si elle m'a conservé mon fils (*Elle embrasse l'elicité*)

MADAME DE PIEGRILCHE (*à l'homme singulier*) — Vous avez réussi charlatan !

L'HOMME SINGULIER (*jetant son manteau et son feutre*) — Je suis parent de monsieur d'Onecour je suis le votre Madame Je me nomme d'Aigremont c'est aussi votre nom de famille Quoique marchande de modes cette femme est veuve d'un homme qui l'élève jusqu'à lui C'était notre parent à tous Voici des gens qui l'ont connu (*Il disparaît*)

SEPTIEME SCENE

LES MÊMES LES DEUX PETITES-MAITRESSES,
LES DEUX PETITS-MAITRES

LA 1^{re} PETITE-MAITRESSE (*à madame d'Onecour*) — Nous avons été charmés de voir votre voiture à la porte, Madame ! (*Elle l'embrasse*)

LA 2^e PETITE-MAITRESSE (*à la même*) — Recevez mon compliment, ma cousine !

LA 1^{re} PETITE-MAITRESSE — Et le mien, Madame

LE 1^{er} PETIT-MAITRE (*entrant*) — Qu'est-ce donc ? qu'est-ce donc ? Le monde est amassé ! L'on regarde de dehors ce qui se passe ! (*À percevant son feutre et son manteau*) Hé ! je vois ! Vous avez ici cet original ! (*À madame d'Onecour*) Tout est découvert, ma cousine ? vous avez votre fils ?

MADAME D'ONECOUR — Mais mais c'est vous, qui

L'HOMME SINGULIER — C'est moi-même Je suis venu tantôt ici, avec ces dames, pour voir de plus près votre joli Sycophante (*Aux deux petites-maîtresses et aux deux petits-maîtres*) Le mari de Madame (*montrant la marchande*) était connu de vous c'est M. de Clairmont

LA 1^{re} PETITE-MAITRESSE — Oui, je sais qu'il était marié secrètement, et qu'il se louait beaucoup de son épouse

L'HOMME SINGULIER — C'était mon ami le plus intime, j'avais sa confiance, mais je ne venais pas chez sa femme Voilà sa fille (*Montrant Félicité*) Vous savez le reste

LES DEUX PETITES-MAITRESSES ET LES DEUX PETITS-MAITRES (*à la marchande*), — Ah ! Madame !

LE 2^e PETIT-MAITRE (*à Félicité*) — L'amour va join-

dre la fortune aux présents qu'il vous a déjà faits (*Il remet Félicité à madame d'Onecour*)

MONSIEUR D'ONECOUR (*à part*) — A présent je crois que je pourrai pardonner à mon fils (*La ritournelle*) (*Il s'approche de sa femme et de Félicité*)

L'HOMME SINGULIER

J'admire la belle nature
Le matin le soir d'un beau jour !
J'aime la flamme douce et pure
Qu'allume un vertueux amour
A voir la fougueuse jeunesse
Aisément se laisser charmer
Et parfois la froide vieillesse
Hasarder le plaisir d'aimer !

MADAME D'ONECOUR

Moi j'admire la sensitive
Qui redoute l'attouchement
J'effraie la brute naïve
Qui peut modérer son amant
J'aime celle qui sait mieux faire
Et sans danger charmer les cœurs
Mais par dessus tout je préfère
Celle qui conserve les mœurs !

MONSIEUR D'ONECOUR

J'admire au sein de la détresse
L'incorruptible probité
Dans une bouillante jeunesse
La prudente sagacité
J'aime dans la grande richesse
La douce libéralité
Dans une sensible maîtresse
La noble générosité

MADAME DE FIGRIÈCHE

J'admire comment tout le monde
A du profit pour ces minois là !
Certes ! ce n'est pas que je fronde !
Mais comment obtenir cela !

J'aimerais un homme paisible,
Qui s'attachât tout bonnement !

LE 1^{er} PETIT-MAÎTRE (*riant*)

Une laide est persuasive,
Et donne plus au sentiment

LA 1^{re} PETITE-MAÎTRESSE

J'admire comment la vieillesse
Montre toujours tant de penchant,
Pour cette indocile jeunesse,
Dont le cœur dur est si méchant !
Il est moyen, Messieurs et Dames,
De rencontrer un sort plus doux !
Unissez vos solides trames,
Faites du bonheur entre vous !

LA 2^e PETITE-MAÎTRESSE

J'admire comment mon amie
Vient de donner très lestement,
À l'homme dont elle est chérie,
Un congé que son cœur dément !
Prenez garde, jeune étourdie,
À ne perdre pas un bon lot,
Par la ridicule manie
De vouloir lâcher un bon mot !

RAYMONDE

J'admire avec quelle prudence
Un homme sage a tout conduit ,
J'aime surtout sa prévoyance,
Et l'heureux succès qui la suit !
Que l'époux auquel je me donne
Ait ma confiance et ma foi,
Mon cœur, ma main et ma personne ,
Voilà le vrai bonheur pour moi !

AMÉLIE

J'admire fort la bonhomie
Dans les amants, dans les maris,
Et si par des nœuds je me lie,
J'aimerai bien qu'on soit soumis

RAYMONDE

Où j'entends ma jeune compagne !
 Ah ! comme ton sort sera beau !
 Je vis un jour à la campagne
 I a vigne soutenir l'ormeau !

AGNES (*montrant Préfleuri qui revient*)

J'admire moi que rien n'étonne
 Comme il a bien joué ses tours
 On me nomme double friponne
 Et sans m'en douter tous les jours
 Je voyais sa mine capone
 Soupirer ses tendres amours !
 Convenez donc que je suis bonne !
 Méchante c'est pour le discours

PRÉFLEURI (*habille*)

J'admire la beauté touchante
 Qui pour jamais me fixera
 J'aime la tendresse indulgente
 D'un père qui pardonnera
 Mais j'adore la mère tendre

(*Il seunit la main de sa mère à celle de Felicite*)

Qui par instinct me préférera
 Toute deux vous allez me rendre
 Fils époux qui vous cherira !

FÉLICITE

J'admire la force de l'âme
 J'aime un cœur d'amour agité
 Je brûle d'une vive flamme
 Des que l'amant l'a mérité
 J'espère la persévérance
 De mon jeune et tendre vainqueur
 Mais j'adorerai l'indulgence

(*A monsieur et à madame de Préfleuri*)

Qui me donnera votre cœur !

LA MARCHANDE (*au public d'un air d'impromptu*)

Mesieurs j'admire le suffrage
 Que ma fille vous accordez !
 C'est qu'il fera son mariage
 Si toujours vous le secondez !

On conclera pour avantage
 Sur l'acte qui les doit unir, *(Item.)*
(Montrant les deux amants)
 La future dans chaque ouvrage,
 A l'art de le faire applaudir

CHŒUR

Espérez,
 Espérons, tendres amants,
 Un bonheur sans nuage
 Il ne faut qu'être sages
 Pour captiver nos parents
 Une ame simple et neuve
 Soutient toujours l'épreuve
 Qu'on fait de ses sentiments !

Espérez
 Espérons, tendres amants
 Un bonheur sans nuage ,
 Il ne faut qu'être sages,
 Pour captiver nos parents

MONSIEUR D'ONLCOUR

Oui, oui, je me rends, je consens

MADAME D'ONLCOUR

Oui, oui, je consens, je me rends

CHŒUR

Allons célébrer la fête,
 Pour la noce tout s'apprete
 Allons célébrer la fête
 De ces aimables enfants !
 Jouissez, heureux amants,
 Du bonheur qu'on vous donne ,
 Les tresses d'une couronne
 Forment des nœuds charmants !

L'HOMME SINGULIER

Quand un amant devient l'époux
 De sa bergere chérie,
 Elle ne craint plus les loups

Personne à sa mère ne crie

Le loup (*Bis*) est dans la bergerie ! (*Bis*)

CHŒUR

Personne à sa mère ne crie

Le loup (*Bis*) est dans la bergerie ! (*Bis*)

Fin de la marchande de modes

Nous fumes enchantées de cette lecture Adeline surtout se récriait qu'elle serait bien glorieuse d'être l'amie de cœur d'un homme capable de faire une pièce aussi belle Amélie assura que ce qu'elle admirait c'était la vérité des caractères Mais elle ajouta en riant qu'elle savait de science certaine que monsieur Savancour faisait un rôle encore plus important dans cette pièce qu'il ne le disait et qu'il avait mis en œuvre et madame Piégniche et les prétendues petites maîtresses Quant à madame d'Onécour son rôle était naturel Schell nous fit le récit de toute l'aventure qui nous amusa beaucoup

Cependant Lebrun était rêveuse elle pensait à son musicien et le voulait éprouver Nous la tirâmes de là part en lui parlant de son amant et il fut arrêté qu'Adeline lui ferait subir l'épreuve proposée et qu'en suite elle se moquerait de lui après avoir détrompé son amie Mais il ne faut jamais badiner avec l'amour quand on a les sens aussi inflammables que les avait la camuse Cordeau

Le jour fut pris au dimanche suivant qu'une de nous était encore de garde et que les trois autres devaient lui tenir compagnie Caroline donna rendez-vous à son musicien pour ce jour-là lorsqu'il se montra sous nos fenêtres comme il ne manquait plus de le faire tous les jours Elle laissa tomber un petit billet qu'il alla

lire sous une espèce de hangar vis-à-vis Il fit signe qu'il était comblé Le dimanche attendu arriva enfin

Lebrun était fort chagrine ! Un secret pressentiment semblait lui annoncer l'infidélité de son amant J'avouerai que je ne comprenais pas comment on pouvait s'attacher à un homme d'aussi peu de mérite Mais les passions ne dépendent pas de nous, et quelquefois nous nous étonnons nous-mêmes d'un goût que rien ne justifie J'en aurai un pareil, qui me fera bien souffrir et que je surmonterai Quant à Lebrun, son intéressé musicien lui joua un tour sanglant ! Il voulait lui-même l'éprouver Il s'avisa, le même jour, de lui envoyer Jean de Nivelles, cet homme si méprisable, auteur de quelques mauvais ouvrages, le même qui avait poursuivi Sara Le prétexte était quelques explications Toutes mes compagnes éclatèrent de rire, même Lebrun, à la vue de ce Mamonet, qui fut ébloui de la beauté de notre jeune compagne ! Il balbutiait Il lui dit en nasillant les choses les plus extraordinairement sottes et sales tout à la fois Lebrun riait d'abord, ensuite elle se fâcha Schell, qui n'était pas endurante, prit les pincettes pour chasser l'insolent, qu'elle poursuivit sur l'escalier Mais s'étant engagée imprudemment dans l'obscurité, elle en fut la dupe le Mamonet se glissa sous elle, et la traita de manière à la faire crier Nous écoutâmes d'abord, nous avions peur, personne n'osait descendre Mais enfin nous prîmes de la lumière, et nous allâmes toutes ensemble, armées d'un manche à balai, de la pelle, d'une broche Nous arrivâmes à propos Schell était presque étouffée par la bête noire Ce fut moi qui donnai le premier coup, en prenant bien garde de frapper mon amie, Lebrun voulut l'embrocher Debée allait lui fendre la tête avec la pelle à feu, quand heureusement quelqu'un monta Le Mamonet voulut fuir C'était monsieur Clerc, notre marchand, et son neveu Ils le

saisirent et le ramenèrent Schell était furieuse ! Nous nous plaignîmes toutes Alors il fut décidé que Mamonet aurait une rigoureuse correction Il fut lié mis sur la grande table nos mains furent armées de nerfs de bœuf qu'on alla emprunter dans le voisinage et nous frappâmes en détournant les yeux Schell fut cruelle elle donnait plus de vingt coups de suite Pour moi qui en voulais déjà un peu à Jean de Nivelle depuis ce qu'il avait écrit à ma mère au bas de l'escalier dans la rue de la Harpe et à cause de sa conduite avec la bonne chère Lefort je frappais aussi Cependant je fus la première qui me trouvai touchée de quelque pitié Tout le voisinage hommes et femmes était accouru dans notre salle de travail madame Clerc était arrivée tout le monde voulut dauber le Mamonet Après quoi les hommes se parlèrent bas Je ne sais ce qu'ils dirent mais j'entendis Mamonet qui s'écriait « Messieurs ! ne badinez pas ! » Les hommes l'entourèrent les femmes se haussaient par derrière sur la pointe du pied On envoya chercher un chirurgien Nous ne voyions rien mes compagnes ni moi Mais enfin nous entendîmes un grand cri Après quoi tout le monde se mit à rire « Messieurs et dames dit le chirurgien le Monsieur vient de recevoir la cérémonie juive il est (je ne sais quel mot il dit) Dans trois ou quatre jours il en sera quitte Le Mamonet fut délié le neveu de monsieur Clerc lui donna un petit coup de pied tandis que son oncle lui tirait les oreilles puis on le mit à la porte Ainsi finit l'aventure du Mamonet Revenons à l'amant de Caroline qui suivit de près son envoyé

INGENUE SAXANCOUR,

O U

LA FEMME SEPARÉE

*HISTOIRE propre à démontrer ,
combien il est dangereux pour
les Filles , de se marier par en-
têtement , et avec précipitation ,
malgré leurs Parens*

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

Seconde Partie

A LIÈGE,

Et se trouve à Paris ,

Chez MARADAN, Libraire, rue des
Noyers, N^o 33

1 7 8 9

SECONDE PARTIE

A l'heure où nous l'aperçûmes de loin Caroline Amélie et moi nous nous enfermâmes dans une espèce de soupenote où couchaient deux élèves et nous nous tinmes dans une tranquillité profonde. Le musicien entra d'un air pensif Adeline le reçut d'un air riant « Je suis bien fâchée Monsieur de vous annoncer une mauvaise nouvelle ! Mais mademoiselle Lebrun n'y est pas ses parents l'ont envoyé chercher je suis seule ici comme vous voyez Mais asseyez-vous Monsieur ! Vous me paraissez bien ému ! — Pardon Mademoiselle ! — Vous êtes bien traversée dans vos amours ! Il est vrai que mademoiselle Lebrun est charmante et qu'elle aura de la fortune mais vous avez bien du mérite ! — Ah ! Mademoiselle ! qu'est-ce que je mérite sans la fortune ? — Votre état est bon ? — Il est vrai et je suis content mais pour les parents de mademoiselle Lebrun ce n'est pas un état solide — J'en conviens mais si elle était libre Mon Dieu ! que je voudrais qu'elle fût à ma place ? Vous seriez bientôt heureux ! Je suis orpheline maîtresse de moi-même j'ai quatre mille livres de rentes et point de passion dans le cœur Je voudrais pouvoir changer de situation avec ma chère Caroline puisque ma liberté m'est inutile ! » Ici le musicien avait rougi de plaisir ses yeux s'étaient animés sa réponse se sentit de ses nouvelles dispositions

« Ne désirez pas, Mademoiselle, d'entrer dans l'esclavage de mademoiselle Lebrun ! Lorsqu'on est d'une figure aussi intéressante, on est toujours à la veille, ou même à l'instant de faire un malheureux ! — Oh ! pour cela, Monsieur, je suis tranquille — Je ne sais trop si vous devez l'être quand on vous a vue, on ne vous quitte pas indifférent — Il se peut que je plaise, mais on ne m'a jamais plu, et il faut que cela soit réciproque — Il n'est que trop vrai, Mademoiselle mais je ne conseillerais pas à une jeune personne qui voudrait conserver son amant, de souffrir que vous la remplaciez, quand elle est absente ! — Comment donc, Monsieur ! mais voilà une déclaration ! — Pourquoi ne la ferais-je pas ? Je sens tout ce que je dis — Je ne me crois pas des charmes capables d'effacer tout d'un coup ceux de Caroline ! — Je ne vous dirai jamais que la vérité, Mademoiselle, et la voici vous n'effacez pas ceux de Caroline, mais vous êtes aimable, je suis malheureux depuis longtemps, sans espoir de voir mon sort changer, une douce consolation se présente, je sens que je vous adorerai, par reconnaissance autant que par goût, parce que votre genre de beauté est toujours celui qui m'a plu davantage Vous allez guérir mon cœur d'un tourment insupportable Que dis-je ? je sens qu'il l'est déjà Ah ! Mademoiselle ! que je vous deviai ! car ma chaîne est bien pesante ! »

Des larmes coulèrent des yeux du perfide, et nous nous aperçûmes qu'Adeline était touchée Mais que nous étions loin de prévoir le dénouement ! Elle renvoya le musicien, sans doute après une convention particulière, car elle lui parla longtemps, en le reconduisant Mais nous étions toutes sans défiance Enfin, elle revint Caroline descendit vivement « Ah ! ciel ! que les hommes sont faux ! il dit qu'il t'aime ! mais n'en crois rien ! ce sont tes quatre mille livres de rentes qui l'ont

charme nous nous en sommes aperçues toutes trois ! » Adeline voulut rire mais je voyais quelque chose de contraint dans ses manières. Le reste de la journée se passa froidement elle ne me fit presque plus d'amities elle fut réservée avec Caroline. Amélie fut la seule qui n'éprouva pas de variation. Mais je le répète nous ne soupçonnions guère une rupture absolue et le renversement de toutes nos espérances !

Le lendemain Adeline sortit seule contre son usage je l'accompagnais toujours. Elle fut silencieuse sans être triste à son retour. Le soir sa froideur pour moi fut si marquée que je lui demandai si j'avais par mégarde fait ou dit quelque chose qui lui eût déplu ! « Mon Dieu ! non Mademoiselle ! — Ah ! ce mot me prouve que si — Il ne prouve rien du tout — Si si mon amie — Comme il vous plaira — Bon Dieu ! que vous ai je fait ? lui dis je presque en pleurant — Mais rien rien du tout me répondit elle d'un ton radouci. Tiens Ingénue il faut que je te dise quelque chose fuis m'y songer dans huit jours pas plus tôt ? » Je l'embrassai nous croyant réconciliées. Mais je m'aperçus le lendemain que sa froideur pour moi n'était que trop réelle. Je le dis à nos amies « Je vois ce qu'elle veut cacher dit Amélie ma pauvre Savancour tu ne tiens plus rien ne compte plus sur l'amitié d'Adeline c'est le musicien qui a tout je la devine je lis dans son cœur. Elle va l'épouser. Et tu sens bien qu'un homme aussi bas qui ne la prend que par intérêt ne souffrira pas qu'elle ait une amie ! » Je ne pus m'empêcher de répondre à mademoiselle Schell qu'elle prenait trop vite et très gratuitement mauvaise opinion de notre amie ! Elle sourit en me repliquant « Veux tu venir à Vienne avec moi ? Dans ta position c'est ce que tu as de mieux à faire. Les Françaises ne sont pas d'aussi constantes amies que les Allemandes crois moi viens avec moi ! tu ne m'en

seras que plus chère, par l'infidélité que tu éprouves de la part d'Adeline ! »

Amélie avait raison mais ce fut dans la même semaine que son père la remmena en Autriche , je n'eus pas assez de force pour l'accompagner, et le lendemain de son départ, mademoiselle Cordeau nous quitta pour toujours C'était le jour même qu'elle devait me faire sa confidence Je ne l'ai plus revue, que mariée, et en passant Elle épousa le musicien, qui fut bientôt ingrat Elle est morte, il y a quelques années, très malheureuse, mais non pas plus que moi Nous avions mené ensemble une vie si douce, si elle avait persisté dans son premier projet ! C'est ce qu'elle m'a dit deux jours avant sa mort Elle avait tout donné à son odieux mari

Cependant Caroline avait été indignée contre mademoiselle Cordeau, et j'avais partagé sa disgrâce mademoiselle Lebrun me crut instruite, et de concert avec Cordeau Il n'en était rien, et Amélie n'était plus là pour me justifier De trois amies, je n'en eus plus aucune, mais en place, une implacable ennemie, qui ne voulut rien écouter Désolée de ma situation, je quittai la maison de madame Clane, pour venir demeurer avec ma tante, nouvellement veuve

C'est ainsi que tout s'acheminait pour me rendre malheureuse Helas ! je ne le voyais pas alors ! J'envisageais la maison de ma tante comme un asile assuré ! et ce fut au contraire pour moi un coupe-gorge, puisque je ne pus y éviter mon malheur

Je fus d'abord tranquille dans ce nouveau séjour, comme je l'avais espéré J'eus même la satisfaction de revoir Caroline, et de me justifier pleinement Nous regrettâmes ensemble la perte de nos deux amies, et Adeline, déjà malheureuse, fut plainte à l'envi « Elle m'a fait éviter mon malheur ! dit mademoiselle Lebrun, et je dois la considérer, aujourd'hui, comme s'étant

sacrifice pour moi tu es la seule qui ait à se plaindre d'elle »

« Pourquoi m'en plaindrais-je ? » répondis-je. Elle ne me devait rien et elle est dans le malheur j'en souffre autant qu'elle. Cet entretien fut le dernier que j'eus avec Caroline. On la maria et je ne la revins que long temps après son mariage.

Elle n'était pas heureuse. Son mari était horloger et était un grand et bel homme. Dans les commencements de leur union il se plaisait à se promener avec sa femme que tous les hommes admiraient tandis qu'il l'était de toutes les dames. Tout cela alla bien tant qu'il eut de l'argent mais lorsque le besoin commença de se faire sentir les querelles l'accompagnaient. Caroline fut obligée de lever une boutique de modes et de travailler après avoir fait la duchesse. Dans ce nouvel état des hommes qui l'avaient prise pour une femme de qualité au Palais Royal aux spectacles la voyant dans sa vraie situation tentèrent sa vertu qui ne résista pas. Elle obtint un emploi pour son mari en Alsace et elle demeura la complaisante du protecteur. C'est un état bien humiliant et bien triste et ce qu'elle n'a fait connaître quoiqu'il paraisse rare à de jeunes personnes. Encore ne fut-ce pas le pire pour l'infortunée Caroline ! Elle s'était écartée de la voie de l'honneur elle s'égarait de plus en plus en devenant amoureuse d'un beau jeune homme qui la rendit infidèle au protecteur. Celui-ci l'ayant découverte abandonna Caroline et se vengea en faisant revenir le mari qui trouva sa femme en chambre assez mal meublée. Elle vendit tout et se plaça chez une marchande de modes pour se débarrasser de son mari. Elle avait commencé à se manquer elle même elle continua. Elle accepta les offres d'un vieil lard et garda son amant. C'est dans cette triste situation que je la vis et ce spectacle douloureux dans un

temps où j'étais moi-même la plus infortunée des créatures, me fit sentir la différence du vice au malheur, je m'applaudis de n'être accablée que du dernier. Je ne sais pourquoi je viens de m'éloigner de mon sujet, pour achever l'histoire de Caroline, qui est aujourd'hui mère de deux filles, qu'elle élève pour le monde. Je reviens à moi.

Je fis alors connaissance avec une jeune personne, qui m'avait prise en amitié, avant que de me parler. Mademoiselle Agathe Lenoir ne manquait pas une occasion de me saluer, ou de me parler, si elle pouvait. Je ne fus pas insensible à l'empressement visible qu'elle me marquait, et nous nous le dîmes, mais non avec autant d'intimité que lorsqu'on a la même demeure. Plût à Dieu qu'Agathe eût demeuré dans la même maison ! Mais ce fut une autre personne, cause de tout mon malheur !

Ma tante, dans sa jeunesse, avait été en apprentissage pour les ouvrages de femme, chez une dame Brocard, devenue depuis veuve et pauvre. Cette femme avait une fille, très délicate, assez jolie, que ma tante avait vue toute enfant, et qu'elle avait beaucoup aimée. La mère et la fille, renvoyées de leur demeure, faute de payer, vinrent, dénuées, demander à madame Bitez, un logement dans la maison dont elle était la bailliste. Quoique assurée de n'en pas être payée, ma tante ne put se refuser à les loger. Elle les reçut avec attendrissement, et leur fournit le mobilier absolument nécessaire, car on leur avait tout retenu, en les renvoyant. Lorsque ces deux femmes furent installées, ma tante me dit : « Ma nièce, je ne vous conseillerais pas de voisiner, si madame Brocard et sa fille étaient dans l'aisance, nous avons besoin de notre temps, et les fréquentations sont toujours dangereuses, mais elles sont dans la misère, ne passons pas un jour, vous ou moi, sans leur rendre

visite Il faut respecter la pauvreté » Je promis à ma tante de me conformer à ses vœux Je montai de deux jours l'un voir madame Brocard et je me livrai insensiblement avec la fille quoiqu'elle eût quinze ans de plus que moi

Il y avait six mois que l'ancienne maîtresse de ma tante était logée dans la maison lorsqu'un jour à mon arrivée je les vis toutes deux fort ennuies Je ne m'informai pas du sujet mais elles se parlaient souvent à l'oreille et j'abrégai ma visite Je sortis quand elles me retinrent « Avez-vous de la répugnance pour le mariage ? me dit la mère — Je ne sais pas Madame tout dépend du sujet Au reste si vous avez quelque chose à me dire là-dessus parlez-en d'abord à ma tante — C'est fort bien ! reprit madame Brocard qui avait été honnêtement élevée Mademoiselle à raison c'est madame Bitez qui doit entendre les premières paroles » Je descendis aussitôt

Le lendemain comme c'était le tour de ma tante à aller chez madame Brocard on eut toute la facilité pour lui parler On le fit très amplement sans doute car le soir à souper madame Bitez me tint le discours que voici Je ne puis jamais l'oublier

« Ma chère nièce vous connaissez la position de votre père le peu d'économie de votre mère c'est une maison perdue et sur laquelle il ne faut pas compter Il se présente un parti très avantageux qui a parlé à madame Brocard et que je connais par moi-même puisque l'homme qui se présente étant enfant ses parents demeurent au-dessous de madame Brocard Ce sont des gens usés encore jeunes tous deux Le fils est enfant unique il aura tout et ces gens là jouissent au moins de mille écus de revenus sans l'emploi du père Le fils est veuf mais il est notoire que pendant dix ans de mariage il a rendu sa femme très heureuse ! Il a lui

même un emploi, et l'espérance de celui de son père. Je ne crois pas qu'on puisse jamais rien trouver de plus avantageux. Réfléchissez-y. L'homme a trente-cinq ans, vous n'en avez que dix-neuf, mais on risque tout avec la jeunesse ! C'est un homme fait. Il n'est pas beau, mais qu'est-ce qu'un beau, qui s'aime plus et se pare avec plus de complaisance qu'une femme ! C'est une pauvre chose ! Cependant, tout dépendra de vous »

Tel fut le discours que me tint ma tante. Il était plein de raison, du moins en apparence, et je m'y laissai prendre, comme elle s'était laissée prendre elle-même. C'est que madame Biocard, trompée, avait séduit ma tante. Personne ici n'était coupable, que le monstre qui cherchait à satisfaire une passion brutale, par tous les moyens possibles, moyens ineptes, qu'on pouvait aisément détruire, mais d'une part, si effrontés, que jamais il ne tomba dans l'esprit qu'ils fussent destitués de tout fondement.

C'est donc ici où le fourbe, le brutal, le fou, le vil, le lâche Moresquin commence à paraître sur la scène. Je ne l'avais pas encore vu, quoiqu'il m'eût remarquée, quoiqu'il m'eût déjà condamnée en lui-même au malheur de lui appartenir ! Hélas ! ne peut-on donc éviter son sort !

Ce fut chez madame Biocard que je le vis pour la première fois. Sa laide et basse figure me déplut. Je me dis en moi-même : « Je ne serai jamais rien à cet homme-là » C'était mon bon génie qui m'inspirait. Je reçus froidement ses compliments amphigouriques, que je trouvai très embarrassés, j'entrevis que cet homme ne s'entendait pas lui-même. Je dis le soir à ma tante : « Votre parti ne me convient pas — Oh ! voilà comme sont les jeunes filles ! Parce qu'un homme n'est pas un petit-maître, un damoiseau bien fat, joliment coiffé, ayant

l'air impudent il ne leur plait pas ! Allez allez ma niece un homme est toujours assez beau quand il est honnête homme et qu'il peut nourrir sa femme lui donner le nécessaire avec l'agréable par dessus le marché » Ces raisonnements fusaient impression sur mon esprit et la vérité est que ma tante qui nie aujourd'hui d'avoir contribué à mon mariage en fut le premier auteur

Je n'apportai plus autant d'obstacles après les autres entrevues Madame Brocard épuisait aussi avec moi sa rhétorique et je me trouvais embarrassée dans des raisonnements multipliés beaucoup plus que convaincue Je ne savais de quelles armes me servir pour me défendre Hélas ! je le sais aujourd'hui ! c'était de tout nier et de demander la preuve des avantages qu'on me vantait toute l'illusion serait alors tombée d'elle-même et j'évitais mon malheur ! Mais je ne doutais pas Je voyais deux femmes dont l'une était ma tante âgées toutes deux toutes deux prudentes qui connaissent Moresquin et sa famille depuis trente ans m'assurer le bon caractère la bonne conduite et la fortune je n'en doutais pas je ne pouvais douter Je ralentissais donc insensiblement mes refus On obtint alors de moi de présenter Moresquin à mon père

Ma tante crut ne pouvoir mettre trop de faveur pour Moresquin dans cette présentation Elle l'invita à dîner avec son père c'était une chose contre toutes les règles et qui ne devait pas se faire Mon père en dit son sentiment Mais enfin comme ce n'était pas chez lui qu'il n'avait aucune part à une pareille démarche et qu'il ne voulait pas mortifier ma tante il se trouva au dîner Moresquin lui plut d'abord comme cela devait être Cependant il voulut attendre Il l'écouta pendant le dîner et comme la présence de son père l'empêcha de chercher à briller il fut d'une sottise supportable Quant à Moresquin père c'était un bon homme franc droit

et à qui je n'ai jamais su d'autre défaut que d'avoir donné le jour à un mauvais sujet Monsieur Saxancour goûta le père mais il resta indécis sur le compte du fils Celui-ci osa bien, au sortir de table, lui demander ma main « Doucement ! Monsieur ! je ne vous connais pas encore — Mais, Monsieur, madame Bitez, qui est une femme respectable, me connaît, ainsi que madame Biocard — C'est parce que ma sœur vous connaît, que j'ai dîné avec vous mais il faut que je vous connaisse, moi, personnellement, pour vous donner ma fille en mariage » Moresquin voulut encore répliquer mais mon père fit un geste d'impatience, qui lui imposa Ma tante vint à son tour lui demander son sentiment « Je n'en ai point encore mais j'attends que j'en aie un — Pour cela, il faut que vous lui permettiez de nous voir, et vous y trouver quelquefois — Je défends à ma fille de fréquenter Quant à vous, il vous est libre, sans ma permission, de recevoir qui bon vous semble — Je vois qu'il ne vous plaît pas ? — Je vous déclare, ma sœur, que je n'ai pas de sentiment encore Cet homme ne prévient pas en sa faveur, mais il faut plus de temps pour prendre une opinion, en bien ou en mal » Tel fut le langage de mon père

Monsieur Saxancour était alors fort occupé. Il se refusa aux entrevues que Moresquin voulait avoir avec lui C'est pourquoi celui-ci crut devoir lui écrire Sa lettre est un chef-d'œuvre de ridicule il faut la rapporter, sans changer un seul mot, sans y ajouter une seule ponctuation (On ne rapportera point ici cette lettre, imprimée dans *la Femme infidèle*)

Cette lettre décida mon père absolument Il prit la résolution d'éconduire Moresquin, poliment, mais d'une manière ferme Il ne connaissait pas cet homme, il ignorait à quel point, malgré son manque d'esprit et de bon sens, il avait su captiver ma tante, à quel point

il était seconde auprès de moi par madame Brocard. On croyait faire mon bonheur et tout le monde se réunissait pour tromper mon père. Hélas ! c'était moi qu'on trompait !

Lorsque monsieur Savancour montra la lettre de Moresquin à ma tante elle en rougit mais elle ne demeura pas sans réponse. « Dame ! lui dit-elle vous avez de l'esprit vous en êtes vous plus riche ? Allez allez ! ce n'est pas l'esprit qui fait les affaires et les sottises de ce côté-là vont plus loin que les gens d'esprit. Ce qu'elle disait là n'était malheureusement que trop vrai ! Mon père le sentit et sans que sa résolution chancelât il résolut de ne pas employer trop de rigueur dans son refus. Cependant il démentit ce propos de patience dans une occasion.

Moresquin n'ayant pas reçu de réponse à sa lettre osa la venir chercher lui-même chez mon père qui demeurait alors chez madame Jeeman la mère de cette jeune élève qui avait été quelque temps ma compagne chez madame Claire. Il frappa. Mon père avait un moyen facile de voir ceux qui venaient à sa porte : il reconnut Moresquin et ne répondit pas. Cet homme s'impatienta enfin et se retira. J'arrivai un instant après ignorant que Moresquin fut venu. Je frappai. Mon père ne répondit pas. Je me fis entendre plusieurs fois en disant : « Mon papa je sais que vous y êtes ouvrez-moi donc ! » Monsieur Savancour est fort vif il crut voir dans ma démarche un accord avec Moresquin : il fut indigné il ouvrit mais ce fut pour me traiter avec la plus grande rigueur. Je me jetai à ses genoux je lui demandai pardon je lui protestai une soumission entière à ses volontés et je le fléchis à cette condition. Il me défendit de voir et d'entendre Moresquin. Je suis obligée de tout dire parce que depuis l'indigne mari que le sort m'a donné à reproche à mon père de ne s'être pas opposé

à sa recherche. Mon père me fiappa, pour la première et la dernière fois. Je voulus fuir, il me rappela d'une voix terrible, et un jeune voisin, garçon très fort, s'étant avancé, pour demander ce que c'était, mon père le repoussa si violemment, qu'il le fit presque tomber. Le jeune homme sourit, et se retira. Il m'a dit depuis, qu'il avait éprouvé un mouvement de colère, en se sentant traité aussi mal, mais que la crainte d'irriter une fureur dont je serais la victime, l'avait fait sourire, pour désarmer mon père.

Depuis cette scène, ma tante fut très irritée contre mon père ! elle n'osait plus lui parler de Moresquin, mais elle le recevait, mais il venait chez madame Brocard, où l'on me faisait quelquefois monter, sous différents prétextes. J'y trouvais Moresquin, je voulais redescendre, mais on me montrait différentes choses, qui me forçaient à rester. Ce fut ainsi, que s'écoula tout l'hiver, jusqu'au mois de février. Mais j'allais oublier, qu'au mois de janvier 1781, je reçus de Moresquin une lettre d'amour, qui aurait dû produire sur moi le même effet que celle écrite à mon père. (Cette lettre, digne de son auteur, se trouve dans *la Femme infidèle*.)

On y voit par l'affectation avec laquelle il parle, dans le *postscript*, d'un château et de ses alentours, que Moresquin voulait se faire regarder comme un homme qui avait de belles relations. La vérité est qu'il ne connaissait ni monsieur Lebègue, qui en est le maître, ni même le concierge. Moresquin avait alors, de sa première femme, un petit bien de mille écus de fonds, aux Andelis. Il avait fait valoir cette modique fortune, comme une terre, il parlait de sa terre, et en donnant son adresse, comme on vient de le voir, son but était de faire croire qu'il était reçu familièrement chez un seigneur de ses voisins. Ma tante, bonne mais bornée, en eut cette idée, malheureusement, et me la fit aisé-

ment passer a moi fille sans experience ! Cependant j observe qu elle ne voulut jamais consentir que je montrasse cette lettre a mon père Ce n est pas qu elle ne la trouvât admirable elle la lut cinq ou six fois en me disant « Votre père dit que Moresquin n a pas de prit ! Je le lui donne en six pour faire une lettre aussi bien tournée » Je souris car je sentais bien le vice de ce style amphigourique et des idées mal digerées qu il ne pouvait exprimer mais je me faisais illusion j espérais même (l oserai je dire ?) j espérais de primer avec un sot Je ne réfléchissais pas qu un sot a prétention est le plus avantageux des fâts

Au mois de fevrier ma mère étoit en province pour la mince succession de sa mère pendant que tout cela se passoit car ainsi qu elle ne pouvait partir quand elle avait des affaires elle ne pouvait aussi revenir quand une fois elle étoit partie elle fut six mois pour arranger une succession de sept cent cinquante livres a sa part Mais enfin elle arriva le 21 janvier Mon père quoiqu il sut que je n en étois pas aince se crut obligé de lui parler du parti qui se présentoit pour moi c étoit le trois ou quatrième quoique je n en avais rien dit parce que c étoient des inconnus et que ces demandes n ont influé en rien sur ma vie Ma mère écouta ce que lui disoit mon père avec beaucoup d attention elle dit qu elle verrait par elle même Des que ma tante qui ne pouvait souffrir ma mère eut appris qu elle étoit instruite son premier mot fut « Ah bien bien le mariage ne se fera pas des que ma belle sœur s en mêle » Ce fut ce discours et quelques autres qui commencerent a me faire envisager l alliance de Moresquin comme un avantage il ne me vint pas dans l idée que cet homme nous trompât qu il fut sans fortune sans emploi sans ressources qu il fut exclu de la survivance de son père a raison de son peu de

mérite ces idées ne me tombèrent jamais dans la tête, non plus qu'à ma tante. Je craignis enfin de manquer un bon mariage. Je consentis qu'on tourmentât mon père, qu'on l'excédât, qu'on lui fit croire que j'aimais. J'ignois qu'un homme occupé, d'une santé faible, est facilement impatient, j'ignois qu'une dangereuse séductrice travaillait à m'enlever son cœur, que cette fille, jeune et jolie, profitait des plaintes qui lui échappaient contre moi, pour s'emparer de sa confiance, de son amitié. Ma sœur alors était dans sa disgrâce complète par les calomnies dont ma mère l'avait couverte, moi-même je laissais alors cette sœur innocente et si aimable. Ainsi mon père était livré à une séduction presque inévitable, parce que, outre la beauté frappante d'Élise Leeman, cette jeune personne était secondée par une mère adroite et sans délicatesse. Telle était ma position, lorsque ma mère, ayant tout examiné, tout reconnu, tout pénétré, mit dans sa tête qu'il fallait me marier à Moresquin, pour me punir de tout ce qu'elle nommait mes torts à son égard.

Il est impossible de bien exposer avec quelle adresse elle sut mener cette odieuse intrigue ! Pour gagner la confiance de mon père, elle dit comme lui, au sujet de Moresquin, elle blâma ma tante, elle me supposa un entêtement que je n'avais pas. Et c'est ici que réellement elle s'est rendue coupable à mon égard. Elle abusa de son autorité de mère, pour me dicter des lettres qui devaient irriter mon père, parce qu'elles étaient réellement impudentes. Je souffrais en les écrivant, et quoique ce fût à l'insu de ma tante, néanmoins je sentais que tout ce que ma mère faisait faire, rentrait dans ses vues. Mon père s'aliéna insensiblement. Il vit en moi une fille ingrate, révoltée, que la passion du mariage portait loin des bornes du respect et de l'obéissance. Et que l'on songe que dans ce même temps,

le jolie Leeman grande suite au tour ayant ce charme provoquant des jolies blondes lui disait « Vous êtes mécontent de votre femme de vos enfants attachez vous à une fille adoptive qui va vous aimer vous chérir faire le charme de vos derniers jours Mais tout cela n'aurait pas suffi pour séduire le cœur d'un père tel que le mien Ce fut le vil l'odieux Moresquin qui acheva de m'enlever le cœur paternel

Ma mère qui fustit jouer tous les ressorts étudiait mon père pour savoir quand il serait temps de frapper les grands coups Avec une espèce de fou comme Moresquin l'occasion devait bientôt se présenter Il vint à la maison au moment où mon père dînait Il en fut reçu plus que froidement on ne lui offrit pas même un siège Cependant il resta pendant tout le dîner de mon père qui fut d'un demi quart d'heure Monsieur Sarrancour lui renouvela son refus l'assura qu'il ne voulait pas me marier et que lorsqu'il me marierait il me donnerait une dot Moresquin marqua le plus grand désintéressement Mon père lui répondit « Il peut vous convenir d'épouser une fille sans dot mais à moi il ne me convient pas de la marier donnée et dans ma position actuelle je ne pourrais faire autrement ainsi Monsieur je refuse toutes vos offres » Tel fut tout l'entretien Mon père se leva et sortit

Des qu'il fut dehors Moresquin déclama contre lui de la manière la plus outrageuse il osa dire que la conduite d'un homme qui l'avait toujours refusé de la manière la plus nette la plus précise la plus forte et la plus humiliante avait été double qu'on l'avait amusé qu'une pareille conduite méritait des coups Je n'ose achever Ces propos ces excès furent rendus à mon père comme ayant été tenus devant moi Ma mère alla jusqu'à me prêter une réponse affreuse selon elle interpellée si je renverrais Moresquin pour ce qu'il

venait de due à mon père, j'avais eu l'âme assez dénaturée pour répondre « Je ne le remercierai pour rien de ce qu'il fera aux autres, mais pour ce qu'il me ferait à moi-même » Mon père fut transporté de colère, mais plus contre moi, contre moi innocente, qui étais absente, lorsque Moresquin avait parlé, contre moi, qui l'ignorais absolument, que contre Moresquin lui-même Dans sa juste colère, mon père me maudit, et déclara qu'il ne voulait plus me voir Et en effet, il ne me vit plus jusqu'à l'instant de mon funeste mariage

On me demandera pourquoi je n'allais pas trouver mon père ? D'où vient que je ne bannisais pas Moresquin de ma présence ? Hélas ! j'étais obsédée par ma mère, par ma tante elles se haïssaient, et s'accordaient en ce point seul, je ne croyais pas que ma tante pût se tromper, du moins aussi lourdement, je ne croyais pas qu'une mère pût vouloir le malheur éternel de sa fille, pût la perdre de gaieté de cœur ! Cependant, j'écrivais à mon père, on supprima mes lettres, on les intercepta ma mère, depuis si violente ennemie d'Élise Leeman, s'entendait avec la mère de cette jeune fille, pour ne rien laisser parvenir à mon père, qui contrariait leurs vues, si différentes, mais qui s'accordaient en un point, celui de faire mon mariage, de le faire malgré mon père, et par un effet de son indisposition.

Il se fit donc, ce mariage fatal ! Mon père, en fulminant sa malédiction, signa un consentement entre les mains du notaire, il ne parut pas à la célébration, il n'en signa pas les actes, il ne voulut pas me revoir après, comme il avait refusé de le faire avant, ma mère avait flatté le méprisable Moresquin, de ramener bientôt mon père, mais elle n'y put réussir !

Je suis arrivée à l'époque de mes malheurs, tout ce qui vient de précéder n'en est que l'avant-propos trouverai-je la force de continuer !

Mon intention est de n omettre aucuns details ils sont tous importants et les plus minutieux auront souvent une relation puissante avec l avenir

Ma mere eut la faussete de ne pas ni accompagner a l autel Cette conduite fut pour moi d un mauvais augure A peine ma tante cette tante qui avait fait le mariage voulut elle assister a la celebration elle s en retourna precipitamment chez elle des que la benediction fut donnee Je demeurai seule avec la famille Moresquin c est a dire son pere le seul honnete homme de la compagne sa mere tres mechante femme une espece de basse intrigante sa tante et deux ou trois autres parents J etais accoutumee a voir meilleure compagne ! Je fus etonnee une sorte de frayer s empara de moi et je me demandai plusieurs fois « Ou suis je ? » Les discours les manieres tout me paraissait etrange ! Moresquin et son pere etaient les seuls que je connusse le second etait constamment le meme doux poli le premier commençait a ne pas se gener Mais je sens qu il faut faire le portrait de toute cette famille pour que mes lecteurs puissent en prendre une idee juste

Moresquin pere etait un homme de cinquante cinq ans doux par caractere ayant peu d esprit mais du bon sens les manières franches mais communes la conversation et le style comme les manieres

Madame Moresquin etait une petite vieille ratatinee noire l oeil etincelant mechante comme la fee Cara bosse a laquelle elle ressemblait impatiente hautaine bavarde etc Voici un trait de ce jour meme On servit un plat de petits pois alors dans la primeur Lorsque chacun en eut eu une petite cuilleree servie par elle meme elle appela sa cuisiniere « Marie ! Marie ! » La fille trop occupee n entendait pas cependant quelqu un reprit une cuilleree de petits pois et m en servit une

autre. Alors la mère Moresquin s'étrangla pour appeler « Marie ! Marie ! venez donc ôtez ces pois ! ils ne m'en laisseront pas pour demain mon dîner ! » Ce trait fit rougir Moresquin fils, qui traita sa mère fort respectueusement. Ainsi, on se fâcha, dès ce premier repas, car le père se mit du parti de sa femme contre son fils, et je vis le moment où l'on allait s'en prendre à moi, de ce que j'avais reçu la cuillerée de petits pois, que je n'avais pas demandée. Heureusement, celui qui me l'avait servie, ami de la maison, fit rougir toute la mesquine famille d'une pareille dispute. on se tut, mais la fille emporta le plat contentieux.

Moresquin fils, le héros de la fête, est un petit homme noir, l'œil faux, le visage ignoble et laid, la bouche dégoûtante. Quant aux qualités morales, c'est un monstre ! Il est lâche, plat, brutal, rampant, plein d'insolence, il n'a ni capacité, ni vérité, c'est le plus impudent et le plus maladroit des menteurs, le plus bavard, le plus médisant, le plus calomniateur des hommes. la nouveauté de son âme surpasse celle de son corps, il est méchant, pour le plaisir de l'être, il fait les choses les plus odieuses, les plus infâmes, les plus cruelles, dans l'obscurité, pour le plaisir de mal faire, mauvais fils, mauvais mari, mauvais père, c'est un sujet que la sagesse des lois devrait étouffer, parce qu'il ressemble en un point à ces infortunés, que le plus terrible des accidents a plongés dans une rage sans guérison.

La tante de Moresquin, tisonnière à la porte d'une église, parce qu'elle avait perdu la vue en partie, est une espèce d'ancienne entretenue qui, après avoir passé entre différentes mains, a fini par épouser un vieillard veuf, le premier amant de sa jeunesse. elle a été jolie et basse intrigante, elle est aujourd'hui petite, ratatinée, méchante, jalouse, comme toutes les femmes de son espèce.

Tels sont les personnages principaux de la noce c'est avec de pareils êtres que se trouvait une fille accoutumée à vivre avec un homme d'un mérite distingué avec une tante pieuse et polie qui avait eu des compagnes bien élevées. Un sentiment de frayeur de dégoût d'horreur même s'éleva au fond de son âme et elle se dit obscurément « Je suis perdue ! » Elle regarda autour d'elle seule isolée sans appui elle ne voyait que des êtres odieux. Le père Moresquin était le seul qui lui inspirât quelque confiance par son air de bonté l'honnêteté de ses discours et la modération de sa conduite.

Moresquin fils s'aperçut de sa situation pénible. Il avait pris ses précautions pour me faire une sorte d'illusion en faisant l'homme d'esprit l'homme de lettres. Il s'était procuré un vieux manuscrit de Piron qui nous dit-il n'avait jamais été imprimé il assura qu'il le tenait de ce poète célèbre dont il se vanta d'avoir été connu. Dans un moment d'ennui ou toute la compagnie baillait car on ne dansait pas et personne n'osait proposer des cartes vu que la mère Moresquin était la plus mauvaise des joueuses et plus emportée plus tracassière que son fils lui-même dans un moment dis-je ou l'ennui gagnait Moresquin proposa de lire le manuscrit « Vous lisez fort mal lui dit agréablement sa mère donnez-le à ma bru qui lira mieux que vous » Moresquin lança un regard de fureur sur sa mère et me donna le manuscrit. J'y jetai un coup d'œil et trouvant l'écriture difficile je le priai de lire au lieu de moi. Il exigea que j'essayasse. J'annonçai le plus qu'il me fut possible ne doutant pas que je ne lui fisse plaisir. Je réussis mais il me reprit fort agréablement et sa mère eut un ton de hauteur en me disant « Vous n'êtes pas aussi habile que je croyais ! — Je ne me suis jamais donnée pour habile » On en resta là parce que Moresquin lut du

ton le plus bête, la pièce que voici , car je l'ai conservée, Moiesquin ne s'en étant plus embarrassé, depuis la lecture

AVIS

Le morceau curieux et vraiment original qu'on donne ici au public, ne se trouve imprimé dans aucune édition des œuvres de Piron il a été tiré d'une collection précieuse de différents manuscrits de ce genre, que possède monsieur Delmasse, jeune avocat au Parlement de Dijon qui joint à beaucoup de talents pour le barreau, et aux plus profondes connaissances en jurisprudence, un goût pour les lettres, sans lequel on n'acquiert jamais dans son état de célébrité complète Piron le remplissait, cet état, lorsqu'il écrivit la lettre suivante, mais il le remplissait malgré lui, et sans y être propre il donna bientôt tant de preuves d'un génie étranger au barreau, et d'une vocation marquée pour la poésie, qu'enfin sa famille cessant de contraindre ses talents, le laissa aller à l'immortalité, par la voie que la nature lui indiquant On verra sans doute avec plaisir comment il commença à déployer cet esprit de causticité, d'autant plus remarquable en lui, qu'il le posséda excellemment, et qu'ayant sans cesse l'épigramme à la bouche, il se vit craint à la vérité, mais n'eut point d'ennemis Toujours hémion et gai, il joint constamment de sa gloire, et termina paisiblement une longue et douce carrière, comme sans trouble soit différent de celui d'un grand homme son contemporain, contre qui l'envie suscita toutes les espèces de persécutions, et dont la haine empoisonna par ses viles trames le repos et les derniers moments ! Mais il avait révolté les sages du siècle, en enseignant la vertu, la supériorité de son génie sur les talents des beaux esprits, s'étant trop

faite sentir il devait être traité comme Socrate (1) au lieu que Piron attaquant simplement les ridicules et se jouant légèrement des vices fut la terreur des sots sans blesser les gens d'esprit ni trop irriter les méchants pour qui l'agrement de ses bons mots en adoucit toujours la pointe

ODE DE PIRON AVOCAT SUR LE PRIX DU JEU DE L'AR
QUEBUSE REMPORTE A DIJON PAR LES BEAUVOIS
EN 1715

Il faut Muse que tu degoises !
Tu brais bien tu peux t'en vanter !
C'est la voix qu'il faut pour chanter
La gloire des armes Beaunoises
Soutiens Piron dans son projet
N'attends pas que sur ce sujet
Sa veine reste la dernière
Il aime à railler tu le sais ?
Quand son nez flaire une matière
Sa dent ne l'échappe jamais

De Mars la trompette fatale
Avant donne signal à tous
Et Bacchus pour ce rendez vous
Avant ouvert sa capitale
Les tenants vinrent à grand flot
De l'Ouche les superbes eaux
S'en enflèrent jusqu'au rivage
Et Suzon sur ses nobles bords
Plus dorées que le fond du Tage
En déploya tous ses trésors

(1) On parle ici de J. J. Rousseau. Tous les Grands hommes ont été persécutés quelquefois même on fait cet honneur aux Petits hommes. Dans les deux cas la honte retombe sur les Persécuteurs (Note d'Ingénue)

Que de ces guerriers pacifiques
J'admirai le brillant essaim !
Quand je les vis le glaive en main,
Traverser les places publiques !
Mais virent surtout les Beaunois,
Le dos bien fait pour le hainois
Le bel air à porter les armes !
Du premier jusques au dernier,
Ils semblaient nés pour les alarmes
Qui nous font crier au meunier

Durant cette cérémonie
La discorde ne s'endort pas !
Et voici, pour l'honneur du pas
Qu'elle sème la rizanie !
Nos chevaliers mal aguerris,
Moins par des coups que par des cris,
Se disputent le privilège
Rien n'en patit qu'un étendard
Qui, par un Dolois sacrilège
Se vit percer de part en part

Le lievre ne gît pas là, Muse,
Ne nous impatiente plus,
Évite propos superflus,
Et viens au jeu de l'arquebuse
Entrons dans ce cirque fameux,
Où l'on voit l'amour et les jeux
Aux côtes du dieu de la Thrace ,
Et voyons à qui le destin
Croit faire aveuglement la grâce
De mettre la palme à la main

Mais quelle imprudence est la nôtre !
Où diable me suis-je engagé ?
Je crois que l'on est enrage,
Pour se pousser de part et d'autre !
Quelle horrible foule, grands dieux !
Que d'importuns, de curieux !
J'étouffe, Muse, sors, dépêche !
On ne peut Eh bien ! demeurons

Mais malheur à qui nous empeche !
Bientot nous nous en vengerons

Vois la troupe qui nous arrete
Ce sont les rustres du pays
Les voilà tous bien ebalus
De se trouver à telle fete !
Framine un peu ce pied plat
Comme il est surpris de l'eclat
Des trompettes et des timbales !
Vois bailler ce autre innocent
On dirait qu'il attend les balles
Pour le avaler en passant

Comment ? par Amadis de Grece !
Je vais prendre les etrieux !
Quel discourtois ose en ces lieux
Si brutalement fendre la presse
Dijon ce sont tes chevaliers
Diable ! ils sont fiers sur leurs paliers
Passez heroes de la contree
Vous garderez votre prix ? Bon !
Tout comme le jour de l'entree
Vous gardates votre guidon

Que d'animaux a la pature !
Que de gens couches sur le pre !
J'y remarque un muguet acre
En assez galante posture
Ses regards charges de langueur
Sont moins attentifs au marqueur
Qu'aux yeux de celle qui l'ecoute
Ah ! ventre bleu ! s'il etait nuit
Monsieur l'abbé ferait sans doute
Plus de beaux coups et moins de bruit !

Passons un peu sous ces allées
Jeunes fillettes Dieu vous garde !
Que de fontanges ! que de fard !
Que vous voilà bien etalées !
A quoi sert tout cet attifet ?
Vous flattez vous de faire effet

Sur nous, là, tous tant que nous sommes,
Quittez, quittez ce fol espoir !
Vos yeux frappent au cœur des hommes
Comme un Dijonais frappe au noir

Cependant, je vois qu'on vous lorgne,
Tant il est vrai, pauvres humains !
Qu'au Royaume des Quinze-Vingts,
Le sceptre est dans la main du borgne !
Gentils cavaliers, approchez
Les beautés qui vous ont touchés
Ne sont pas si diables que noires
Vous n'essuierez point de refus,
Qui remporte peu de victoires
Ménage un peu mieux ses vaincus

Mais cette scène est disparue
Passons Muse, un autre sujet ?
Empoignons le premier objet
Qui vient s'offrir à notre vue
Olympicoles tous puissants !
La surprise glace mes sens
Oh ! que vois-je ? quelle bête est-ce ?
C'est le pesant
On n'en vit point de cette espèce
Dans toute l'arche de Noé !

C'est un moine deux, trois et quatre,
Ces porcs fermes sur leurs jambons,
Sont les uns plus noirs que charbons
Et les autres plus blancs qu'albatre
Ah ! je reconnais celui-là !
Eh ! bonjour, Père, que fait là
Votre révérence inutile ?
Voyant tant de maris ici,
Dont les femmes sont à la ville,
Vous y devriez être aussi ?

Donnons-en tout du long de l'aune
À ces insectes odieux
Mais un bruit soudain vole aux cieux
Dit-on, vive Beaune, ou la Saône ?

C'est Beaune ou je suis bien surpris !
 Comment donc ? Beaune aurait le prix ?
 Non non jugement téméraire
 Vive Beaune ! ours ! encore ? abus !
 Sabaoth ! Hélas j'entends l'aire
 Pour le coup je n'en doute plus !

Quoi ! le chétif russeau de Beaune
 Fie du renom de ses enfants
 Les verra venir triomphants
 Malgré le Doubs l'Ouche et la Saône ?
 Sur tous les Bourguignons unis
 Un Beaunois remporte le prix !
 Ah ! rare et cruelle aventure !
 Un Beaunois nous a tous vaincus !
 Et Silène voit sa monture
 Triompher des fils de Bacchus

Venez Martin que je vous brise !
 Il faut vous faire quelque dou
 Que l'on courre aux bords Suzon
 Cueillir à Monsieur une fraise !
 Picheurs qu'on jette les filets
 Tirez nous quelques beaux brochets
 Pardon si l'on vous fait attendre
 On y court comme vous voyez
 Mais s'ils sont si longs à prendre
 C'est qu'ils n'ont pas les fers aux pieds (1)

Clairons qui brisez nos oreilles
 F't vous impertinents tambours
 Allez aux moulins d'alentours
 Porter le bruit de ces merveilles !
 C'est là qu'au nom de nos vainqueur
 Vous verrez tressaillir des cœurs
 Par un effet de sympathie
 Et que pour le prix remporté

(1) Qui se fut jamais doute que l'auteur de telles platitudes de
 vait un jour faire la *Métromanie*. Si les Journalistes avaient vu
 cette Ode Piron était cloué au berceau de la poésie (*Note de*
M. Saxancour)

Chacun chantera sa partie,
En signe de fraternité

Pour moi, sûr de ma renommée,
Je donne à lire mes couplets,
Du funeste bruit des sifflets,
Ma Muse n'est point alarmée,
Allez, mes vers, bons ou mauvais,
Ne craignez rien, allez en paix,
Cherchez une gloire assurée !
De quoi me pourrais-je effrayer,
Quand je vois dans cette contrée
Les ans cueilli du laurier !

Piron, après cette ode, s'avisa de faire un voyage à Beaune, où lui sont arrivées les aventures qu'il va raconter

LETTRE DE M. PIRON A M. JEHANNIN L'AÎNÉ, CONTENANT LE RÉCIT DE SON AVENTURE DE BEAUNE, DU MOIS D'AOUT 1727

Indulge Gemo

Persi

MONSIEUR ! *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores, prolongaverunt iniquitatem suam* En deux mots, voilà le résultat du voyage, dont j'eus l'honneur de faire les premiers pas avec vous. Je trouve parmi mes papiers une lettre, que Monsieur Michel m'écrivit, à l'apparition de l'Ode. *Il faut, Muse, que tu dégoises*. Il finit par ces mots. *Si vous avez à passer par Beaune, croyez-moi, n'y passez qu'incognito*. Tout le monde me renouvelait cet avis à mon départ, mais on ne peut éviter sa destinée. Rien, comme vous le vîtes, ne me put retenir. Je voulus toujours croire les Beau-

nois trop scrupuleux sur les droits de l'hospitalité à l'égard d'un fils d'Apollon

Je me suis cru sacré dans toutes les provinces
 Jadis *Pierre l'latin* fut respecté de princes
 J'espérais d'un sot peuple encor plus de bonté
 (Pardonnez chère épaulé à ma crédulité)
 Je n'ai pu soupçonner cet ennemi d'un crime
 Malgré lui même enfin je l'ai cru magnanime

Tout aura sa place il ne faut pas commencer par la peroraison. Au début vous savez ce qui m'arriva jusqu'à notre séparation. Rien que d'honorable rien que d'heureux. Voici le reste. Il n'est pas besoin de vous faire ressouvenir que vous me lussites vis à vis de Chenove. À peine vous eus-je perdu de vue que je fus accosté par le vieux curé de ***. Nous lûmes ensemble un entretien qui me fit passer deux ou trois heures bien vite. Il roula sur les dogmes de la Loi.

Il et nous jouâmes l'un et l'autre
 Le rôle selon notre état
 Messire Jean faisait l'apôtre
 Et moi je faisais l'apostat
 D'abord la dispute possible
 Se fit raison contre raison
 Mais bientôt on changea de ton
 Et le combat devint terrible !
 Je redoublai mes arguments
 Dépourvu de raisonnements
 Notre homme s'enfuit dans la Bible
 Et fit là ses retranchements
 Je cours après je viens j'ai siégé
 Alors le furieux cassard
 Derrière ce sacré rempart
 S'écrie « Indévol sacrilège !
 De gens au bont de leur latin
 L'invective et le privilège
 J'en ris et toujours plus malin
 Je presse. On capitule enfin

Ah ! le bel apôtre de mensonge !
 Sa voix commençait à baisser,
 Et sa foi déjà confondue
 Paraissait prête à s'éclipser,
 Quand j'eus un peu de retenu
 Dieu, que je craignais m'en fit voir,
 Mais sans la peur de l'offenser
 Ma foi, sa cause était perdue !

Il commençait véritablement à me demander quartier, par un lâche cloge, lorsque, pour l'honneur de la vérité, je lui demasquai mes sophismes, et lui donnai de quoi les faire évaporer, en cas qu'un libertin s'en osât servir, à plus mauvaise intention que moi. Nous fîmes la paix au premier cabaret de Vougeot, où nous nous quittâmes. Je ne laissai pas de le regretter. Je restai avec une compagnie taciturne et sensible aux incommodes du voyage. Vous savez que les courses de nuit sont presque toujours ennuyeuses, celle-ci surtout, avant je ne sais quoi de plus sombre et de plus rebutant que les autres.

Du haut de la voûte azurée,
 La maîtresse d'Endymion
 À peine éclairait d'un rayon
 Notre marche mal assurée
 La nuit d'un vaste crepe enveloppait les cieux,
 Tout, jusqu'à la verdure, était noir à mes yeux
 Aucun ruisseau voisin, de son tendre murmure,
 N'égayait les tristes passants
 Mille oiseaux de mauvaise augure
 De leurs cris aigres et perçants
 Semaient l'effroi dans la nature
 Les presages fâcheux, noirs enfants de la nuit,
 Me la rendaient encoi plus lugubre et plus noire,
 J'eus des pressentiments de je ne sais quel bruit,
 Et vous verrez par ce qui suit,
 Si je ne devais pas les craindre

Pour surcroît de malheur, n'alla-t-il pas tomber une pluie désespérée ! Vous pouvez vous peindre quel vernis

cela donne aux horreurs de l'obscurité ? Chacun maudissait l'instant auquel il était sorti de Dijon moi seul inébranlable je gageai

Contre le ciel et sa fureur
De conserver ma belle humeur

En effet ma gaîté s'obstina si courageusement contre la tempête et les ténèbres qu'elle tint bon jusqu'à Nuits ou nous nous rafraîchîmes je ne respirais que désordre et remue ménage Malheur à qui s'avisa de s'endormir ! Pour ranimer mon monde et le veiller je composai cette chanson sur l'air de la Joconde

A moi garçon ! vide un grand trait !
Verse à toute la bande !
A toi Pontoise ! à toi Mâret !
A ta sante Deslande !
Pour savourer un ju si bon
Que ce pays nous donne
Que n'ai je le col au si long
Qu'on a l'oreille à l'aune !

Il est des conjonctures où les chansons du Pont Neuf l'emportent sur celles du Palais Royal chacun voulut savoir la mienne On la repéta durant deux heures à gorge déployée au bout duquel temps la station finit et nous decampâmes voulant nous rendre à Beaune un peu de bonne heure je fis ces trois dernières lieues un peu moins gaîment que les premières La vive image d'un heureux passé le ressentiment d'un présent douloureux et la prévoyance d'un avenir encore plus funeste arrêtaient mes réflexions

L'aurore comme dit le merveilleux Père Lemoine avait chassé la nuit avec un fouet de pourpre et ouvrait la porte de l'hémisphère avec une clef vermeille

Quand on aperçut le poulet
Du plus haut clocher de la ville

Où la Parque un peu trop habile
A pense couper le fil et
Des jours de votre humble vilet

A l'aspect de ce redoutable antre de Silène, mon cœur battit comme celui de l'insensé Regulus quand, à son retour de Rome, il découvrit les tours de Carthage ! Mais il n'était plus temps de reculer : après avoir donc arboré pavillon blanc, c'est-à-dire, après avoir épanouï les couleurs de Dijon sur mon chapeau, et l'avoir enfoncé martialement sur mon oreille, j'entrai sur les terres ennemies, en me recommandant à la Dame de mes pensées. Quoiqu'il ne fut que 7 heures, nous trouvâmes les rues déjà toutes pleines de monde.

Me voyant au milieu de ce peuple où
J'avais l'orgueil et l'humble
De me prendre pour un Ulysse,
Entrant dans le cour de Cère

L'an du pays me surprit. Il m'échappa deux ou trois pensées qui avaient fort le goût du terroir ! Comme c'est fête le dimanche à Beaune, aussi bien qu'ici, je demandai aux passants si l'on y disait des messes le matin. On me répondit par un éclat de rire, qui ne me réveilla que pour une autre chute pire que la première. Ma mère, auprès de qui je me rendis, m'ayant dit que j'étais bien hâlé, je lui répondis : « Que c'est qu'il avait fait un soleil de diable toute la nuit. » Le second éclat de rire que cette bêtise m'attira, me fit tenir sur mes gardes ; je reconnus que le génie abrutissant de Beaune m'avait déjà fait avaler de son an empoisonné. Je sus bien où trouver du Moly : je courus purger mon esprit au logis des Trois-Maures, où les médecines me paraurent si bonnes, que j'en pris quinze ou vingt, sans les rendre. Ainsi muni d'un déjeuner de trois ou quatre heures, je fus à ma toilette, et de là, à je ne sais quelle église, mais du moins

sais je bien que tel qui s'y trouva pour y logner fut
obligé d'y prier Dieu

Non pas qu'il y manquât de femmes
Tout en état plein jusqu'au chœur
Mais c'est qu'en vérité ces dames
Auroient effrayé Jern sans leur
Mes vœux qui partout galopent
N'en rencontraient que d'effroyables
Et sans le bûniet ou leurs mains se trompient
J'aurais cru que c'était des diables

Je crois qu'elles furent bien scandalisées de la devo-
tion d'une trentaine de jeunes gens qui les environ-
naient ! On ne les gratifia pas d'une distraction et
jamais Dieu n'eut à des messes de deux heures et demie
des cœurs moins partagés. N'allez pas li de sus tirer
des conséquences contre le sexe de Beaune ! La laideur
n'y est pas générale comme la bêtise (1). On trouve
de la fleur et du son dans un sac de farine mais ma foi
je pense qu'on l'avait blutée et que le diable avait
emporté la fleur et Dieu le son. En sortant de li un
vieil ami de mon père averti de mon arrivée m'emporta
chez lui pour y dîner

Le buffet était prêt et la nappe était mise
I hôte nous régala des miens
Surtout je vous dirai qu'à ce repas mes yeux
Furent plus heureux qu'à l'église

Depuis deux heures de séance nous ne songions
guère à dire grace quand tout à coup

Exoritur clamorque virum clamorque tubarum

(1) Lune et l'autre y sont également rares. Beaune est un des pre-
miers vignobles et peut être la plus belle contrée de la Bourgogne
malgré les plaisanteries de l'iron. La vérité exige qu'on rende à ses
habitants le témoignage qu'il serait difficile de trouver dans aucune
autre ville de France plus de gens d'esprit que parmi eux

Chacun courut de la table aux fenestres, hois moi, qui pour vou de plus près, voulus descendre dans la rue , rien ne m'échappa Je puis dire que je vis une fois plus que les autres Ce tintamare agréable annonçait l'ouverture du prix, où les chevaliers de dix villes, s'acheminaient en bel ordre Ceux de Chaumont, comme les étrangers les plus éloignés, avaient le pas Nos Dijonnais suivaient Ils voulaient, en passant, m'emmener a toute force avec eux, en me disant a l'oreille qu'ils m'avaient entendu menacer Je m'excusai opiniâtrement de les suivre, sous prétexte que j'étais sans épée Quant aux menaces, je leur dis

Allez je ne crains point leur impuissant courroux,
Et quand je serai seul, je les *baterai* tous

L'ordre de la marche entraîna ces honnêtes importuns, et m'en délivra Châlons, Chagny, Nuits, Châtillon-sui-Seine, Semui, et deux autres villes dont j'oublie le nom, passèrent après Les chevaliers de Beaune, enfin, parurent sous la livrée verte , dès que j'en fus aperçu, mon nom courut de bouche en bouche, et vola dans les airs On porta d'un bout à l'autre la main au cimetière en un moment j'en vis briller quarante a mes yeux, dont toutes les pointes se tournaient de mon côté Vous me croyez perdu ? Tant s'en faut ! Toutes ces pointes baissées avec l'étendard, m'honoraient d'un salut militaire, qu'au milieu d'un vacarme enragé, je reçus d'un air reconnaissant, le bonnet au poing, et l'index de la main droite sur la bouche, en signe de discrétion Et j'aurais sans doute gardé cette promesse, si la jeunesse outrecuidée qui suivait ces bons et joyeux chevaliers, n'eût rompu le traité de paix Ces rossignols, la plume sur l'oreille, et le fusil sur l'épaule, allaient cinq à cinq , et comme le ruisseau de la rue coulait abondamment, chaque soldat du milieu, pour ne point

rompre son rang marchant dans la posture du colosse de Rhodes. La superbe infanterie me fit une décharge de regards terribles que je payai d'un rire de mauvais augure. Nous ne nous fîmes pas pour lors d'autre mal. Tout se coula et le torrent des ennemis m'emleva jusqu'aux Puttes, ou s'allant de puter le prix.

Un feuillage vert all'ait z l'en guet
Formant un long rang, le portique
Servant de face à quantité
De loges, frêles et ruineuses.
Deux longars se chicanent appuyés sur l'un l'autre
Tremblant au spectacle des lances
Et d'un vent au son de flagaux.
Des chanteurs d'air sur des trisaules râlent
L'air de guerre au son d'un tambourin.
Mais le dard volant s'y fêlure
En fuyant le choc fulgurant d'un antenne.
Signifiant aux vaincus de le suivre.

Il n'est tel que d'être crotté pour affronter les boumbiers. Vous allez voir que je trouvais la plus belle occasion du monde pour aller dans l'autre sens en vouloir profiter. Une rencontre me donna quelques instants de rêverie d'où des divas environnées de guirlandes me tiraient. La première que je vis étut morte du moins son corps étut épave de son âme et voilà ce me semble ce qu'on appelle être mort. C'étaient deux arquebuses en sentoir avec cette légende *Quamquam di isa tendunt eodem*. J'entendait par ces mots les différentes troupes de chevaliers qui quoique divisées tendaient au même but. Cette pensée ne s'offre-t-elle pas bien par deux armées dont l'une porte à l'Orient et l'autre à l'Occident ? Je passais aux autres quand il fallut m'abandonner à une troupe d'étrangers et d'amis qui m'emportèrent sous les loges pour y boire vie qui dura jusqu'à 5 ou 6 heures du soir que je quittai pour me trouver à un souper où d'honnêtes gens m'at-

tendaient En passant par la grand'rue, je vis un âne attaché à des barreaux Je lui ajustai sur l'oreille une touffe de rubans verts (couleur de Beaune), et le détachant, je lui dis *Marche aux Buttes* Les témoins qui n'étaient point de Beaune en rient mais j'ai su que des gens aux fenêtres en avaient juré vengeance ! En attendant, je soupai ce soir-là le mieux du monde

Avant d'en dire à la chanson,
Je fatiguai bien l'échanson !
Pour satisfaire en tout les dames,
Au son du hautbois nous dansâmes
Et pour fermer enfin le divertissement,
Avec ma mine attristée,
Je racontai nonchalamment
Les effets merveilleux de la bague enchantée

Voilà bien des mouvements pour une journée, précédée d'une nuit assez fatigante ! Aussi me dispensai-je d'aller au feu d'artifice, qu'on devait tirer aux Buttes, avec une décharge d'artillerie Après un profond sommeil de sept ou huit heures, je fus éveillée par les instruments de guerre, qui rappelaient les chevaliers aux pas Les plaisirs recommencèrent avec le bruit des armes A quoi bon vous les spécifier encore ?

Dans un esprit pareil au vôtre
Puis-je de nouveaux traits dépendre un second jour,
Que je fis couler comme l'autre,
Dans les plaisirs du vin, des jeux et de l'amour ?
Sauter, chanter, manger et boire,
Boire, chanter, manger, sauter,
Ressauter, remanger, reboire et rechantez,
Ce fut toujours la même histoire

Je m'informai du succès des feux d'artifice de la veille, auprès de quelques Beaunois, qui me dirent que le bruit du canon avait donné un beau spectacle, et que le feu des serpentins avait brûlé toutes les épitaphes

entourées d'Irlande qui ornaient le jeu Que dites vous de ce rapport ? Ce jour la je fus traite splendidement aux Peres de l'Oratoire en consideration d'un frere aine que j'ai chez ces messieurs Ils m'inviterent en sortant a venir a des theses qu'ils faisaient soutenir le lendemain a leurs jeunes pensionnaires sur l'histoire des douze Cesars Il me passa un trait de cette histoire par l'esprit qui me leur fit dire en prose ce que je vais mettre en epigramme au sujet des aneries de la Maison de ville de Beaune si celebres par tout le Royaume

Pour consul a Rome autrefois
D'un cheval le Sénat fit choix
Ainsi le rapporte Suetone
Après un tel evenement
Je ne m'étonne plus que l'on ait vu souvent
Des anes magis traits a Beaune !

Extrema gaudii luctus occupat Voici le commencement de mes infortunes J'en precipiterai le recit parce qu'il vous chagrinerait si vous m'aimez et qu'il vous en nuierait si je vous suis indifferent Je m'avisai sur les ro heures du soir apres souper d'aller a la Comedie La premiere et la meilleure scene que j'en eus fut la reponse d'un Beaunois du bel air a qui je demandai quelle piece on jouait « *Les fureurs de Scapin* » me repondit il gravement — On m'avait dit repris je que ce seraient *les Fourberies d'Oreste* A ce mot qui fut hebreu pour lui nous entrames tous deux lui sur le theatre et moi dans le parterre J'y fus reconnu d'un troupeau de jeunes bourgeois qui se carraient sur la scene aussi fiers que si on les eut etrilles Ils m'envoyerent des quolibets tels quels et je n'y repondais que trop quand les comediens qui commencerent nous firent finir au grand regret des rieurs ! « Telle chevre telle laitue » c'est a dire que la piece fut jouee selon les spectateurs pitoyablement Cependant comme il y a

bien des coups de donnes dans cette farce, elle emporta l'applaudissement général. Un petit-maitre de Beaune, et de ceux qui m'avaient entrepris avant la piece, enthousiasme de la scène du sac, cria : « Paix donc la ! On n'entend rien ! » Je lui criai sur le même ton : « Parbleu ! ce n'est pas faute d'oreilles ! » Ce fut la ma condamnation. Tous les offenses jurèrent ma perte. La pièce finie, ces braves coururent m'attendre au passage. A peine eus-je mis le nez à l'air, que me voila relancé de vingt ou trente coups nues. Je ne pus si bien faire, qu'en un moment je ne me visse environné. Je n'avais qu'une canne, qu'après un instant de folle résistance, je jetai contre terre, pour desainer cette meute affamée de ma carcasse. mais quand je vis qu'on ne m'en faisait pas plus de quartier, donnant alors au travers de tous ceux qui se trouvaient devant moi, j'esquivai la moitié des coups, j'essuyai l'autre, et je disparus, c'est-à-dire que mes pieds me mirent à l'abri de cet orage, avec un seul coup de pointe très léger dans le flanc. Minuit sonnait, les rues étaient calmes et désertes, et la lune y donnait à plomb. Le *luc* était de regagner mon logis. Je le cherchais pas à pas dans l'ombre. Je l'apercevais déjà, et je commençais à me de mon aventure, quand je vis courir mes gens à moi, flambege au vent. Il fallut donc fui encore, ou mourir. Je tournai gaïement les talons, et j'eus à peine un peu d'avance, que je m'arrêtai, pour les complimenter sur leur grand courage, et leur aversion pour le duel. Mes discours redoublèrent leur course. leur course redoubla la mienne. Je me fis bientôt perdue de vue, et je recommençai à respirer.

Mais admme avec moi le sort dont la poursuite
Me fait tomber encore au piège que j'évite !

Au détour d'une rue, je me retrouve bec à bec avec

mes chasseurs. S'imaginant alors que je voltigeais au tour d'eux pour les braver ils firent plus d'efforts que jamais pour m'attendre

Pour me dérober à la troupe
De ces lâche persecuteurs
Peu sçait auteur de mes malheurs
Que ne me tendais tu la croupe ?

C'était fut de moi ! Je n'esperais plus rien ! Pour suivre depuis pres d'une heure par une legion d'epees au travers des rues inconnues qui me remettaient à tout moment au milieu de mes bourreaux sans armes en un mot sans secours je songeris au *libera* et je fis des reflexions bien latines quand je me vis secouru de la plus belle main que j'eusse pu choisir. Une jeune demoiselle regardant par une fenetre basse et me voyant fuir à la pointe de tant d'epees s'ecria qu'on allait tuer un homme ! Son frere qui regardait à la fenetre haute lui dit d'ouvrir vite. Elle le fit j'entrai on referma et j'offris visage de bois à mon escouade assassine. Comme j'étais fort abattu je me laissai mener sans compliment dans une chambre où l'on me fit coucher. Le lendemain matin cherchant dans la maison qui remercia avant d'en sortir j'entrai dans l'appartement où couchait ma liberatrice. Au bruit que je fis elle ouvrit son rideau belle et rare conjuncture pour un esprit romanesque ! c'était là l'endroit de mettre tout Cirrus dans ses longs compliments. Je les fis les plus precis et les plus energiques que je pus. Et mon adieu fini je vins à mon auberge où je trouvai ma mere qui me fit partir sur le champ. Voilà Monsieur la fidele histoire que tout le monde commente à sa fantaisie. Mon pere me temoigna un mecontentement inflexible. Un petit nombre de bons esprits ne m'en estiment pas moins d'autres plus simples me plaignent plusieurs

me raillent, et la plupart me blâment, quoique après tout,

Je trouve qu'il est honorable
De me voir hair dans un lieu
Où l'ânerie est estimable
Car comme, enfin, sans plaire à Dieu,
Je ne saurais déplaire au diable ,
De même quand vous me chassez,
Illustres habitants de Beaune,
Il me semble que c'est assez
Pour me faire entrer en Sorbonne

Mes fâcheux supérieurs ne se payent pas de ce raisonnement ! Leur mauvaise humeur et mes chagrins finiront quand Dieu voudra Jusqu'à présent l'une et les autres m'ont si bien persécuté, que je n'avais pas seulement le courage de vous écrire, c'est-à-dire de me consoler Je le fais enfin, unique plaisir et seule douceur que mon cœur ait goûtés, depuis quinze ou vingt jours Il est bien temps que ce plaisir finisse !

Je m'y suis trop abandonné !
Revenez, sombre ennui ! c'est assez vous suspendre !
Peut-être vous ai-je donné,
En tardant trop à vous reprendre !

À Dijon le 10 septembre 1717

N — A son retour à Dijon, et deux ans après son Ode, Piron reçut, en réponse, de la part de MM de Beaune, une Chanson, qui est perdue pour la Postérité mais à laquelle il répondit par les quatre couplets suivants, sur la même mesure

Brave et savant peuple de Beaune,
Fils de Phebus et de Bellone,
Qui suivez les deux tout à tour ,
Glorieux des exploits célèbres,
Que vous fîtes dans les tenebres,
Vous les produisez donc au jour !

Chanson digne de vos écoles !
Le sujet l'air et les paroles
Rien n'en dément le nom Berunois !
Pour nous la rendre encor plus belle
Que ne pouvi z vous avec elle
Envoyer ici votre voix !

De la part de vos libraire
J'en ai reçu cent exemplaires
J'avais besoin d'un tel envoi
Il ne pouvait m'être inutile
M'en eussiez vous donné dix mille
J'en aurais fait un bon emploi

Lorsque sans verge et sans épée
Sur ma carcasse constipée
Je vis briller vingt glaives nus
Je le contesse à votre gloire
Vous me fîtes venir la foire
Vous me deviez des torches culs (1)

Après que Moresquin eut fini d'ecorcher la prose et les vers il s'étendit en commentaires dont je ferai grace Je remarquai seulement qu'il insista beaucoup sur sa parenté avec Piron du côté de sa mère ce qui ne fut pas contredit Pour moi la lecture m'avait amusée bien que je n'y eusse trouvé qu'une plaisanterie provinciale qu'un Parisien ne sent pas entièrement Cette triste journée s'écoula vite quoique dénuée d'amusement c'est qu'une soirée plus désagréable encore devait la suivre

Moresquin homme vil bas le plus corrompu des petits commis qui le sont plus que les autres hommes se trouva enfin seul avec une jeune personne modeste innocente timide sans expérience On s'imagina qu'il va se livrer à la brutalité de son goût de ses manières de son caractère Non Je ne le calomnierai pas je ne

(1) Ces deux pièces n'avaient pas encore à ce moment été recueillies dans les éditions de Piron

veux dire que la vérité pure, simple, nue Moresquin était ivre de joie, et il vérifia cette maxime que j'ai lue dans Shakespeare « Le plaisir est le baume de la vie , c'est la vertu sous un nom plus gai » Il semblait que le plaisir eût purifié sa vilaine âme, ou que me trouvant jolie, il ne voulût essayer, pour la première fois, d'un plaisir délicat. Dès que nous fûmes seuls, il se mit à mes genoux, et me dit une suite d'amphigouris, qu'il s'efforçait de rendre polis, tendres même. J'étais si troublée, que je ne m'apercevais pas de son ridicule. Il voulut me déshabiller : je le repoussais machinalement, et sans trop savoir ce que je faisais. Il employa une sorte de violence, et déchira mes manchettes, ainsi que mon tour de goige. Je me mis à pleurer. Il me demanda pardon, et continua jusqu'à ce qu'il eût achevé. Il m'enleva pour lois, et se jeta sur moi. Je m'écriai involontairement, le priant de m'épargner, et d'avoir pitié de moi. Il sourit, en me disant « Je ne veux pas te tuer » C'était la première fois qu'il me tutoyait. J'étais étonnée, comme l'est une jeune personne qui s'est toujours respectée, et qui jamais n'avait été exposée à aucune attaque, par la sévérité de son air et de ses manières de voir et d'éprouver les libertés que prennent les débauchés les plus corrompus. Je me défendis. Moresquin ne se fâcha pas : il tâchait de surmonter les obstacles, en n'employant que la douceur et les caresses, mais j'ai su depuis qu'une partie de ces caresses étaient les libertés les plus criminelles, même de mari à femme. Des obstacles naturels, qu'il vantait alors, et même depuis, comme une perfection, reculèrent ce qu'il nommait son triomphe, pendant trois jours. Ce fut aussi le terme de son honnêteté.

Dès que Moresquin fut parvenu au terme de ses désirs, et qu'il eut renouvelé ses plaisirs jusqu'à la satiété, je vis sa brutalité presque sans voile. Il m'avait déguisé

jusqu' alors sa pauvreté mais dès le quatrième jour il me laissa voir qu'il était obligé d'aller vendre quelques restes de dépouilles de sa première femme Je voulus l'en empêcher Mais il me répondit crument « Avec quoi veux-tu dîner ? » Ce mot fut pour moi comme un coup dans la poitrine je tombai sur ma chaise et je ne pus me relever Il sortit Dès que je fus seule mes larmes coulèrent Mais bientôt l'entendant revenir je tâchais d'en effacer les traces elles étaient trop visibles pour qu'il ne les aperçût pas Il me jeta quatre louis en me disant « Je n'ai pu avoir que cela quoique la chose en vaille au moins six — Il est vrai lui dis-je c'est ce qui m'a fait de la peine je sais combien on perd ! il aurait mieux valu prendre quelque autre moyen ou vivre de peu en attendant — En attendant quoi ? La mort de mes parents ? Car je n'ai que cette espérance là — Vous avez vos appointements ? » Ici Moresquin secoua la tête Je lui dis « Auriez-vous reçu des avances ? » Il ne me répondit pas et sortit

Il avait alors une fille pour le servir « Madame me dit-elle je ne conçois rien à Monsieur il fallait qu'il fut enragé de vous pour vous épouser il n'a pas de quoi vous soutenir il est sans emploi il a vendu pièce à pièce tout le fonds de commerce de sa femme et même de ses effets à lui » J'écoutais avec saisissement Enfin je m'écriai « Il est sans emploi ! — Oui Madame depuis trois mois Et quand je lui disais « Mais Monsieur vous voulez épouser cette jeune femme malgré son père avec quoi la nourrirez-vous ? » Il me répondait « — Il vaut mieux qu'elle soit malheureuse qu'à dire que j'en perde la tête comme je fais je me jette » ruis à l'eau si je ne l'avais pas — Ah ! lui faisais-je il le vaudrait mieux à présent qu'après car vous en viendrez là quand vous aurez fait une malheureuse et des enfants si elle reste avec vous assez longtemps

pour ça ! » J'étais au désespoir ! Je me voyais perdue , perdue sans ressource Je connus chez ma tante, lui tout conter Elle ne pouvait en revenir , et elle finit par me dire « Prenez garde, ma nièce ! cette fille est enragée de ce que son maître s'est marié ! elle est méchante, car il me l'a dit plus d'une fois, et elle invente tout cela pour s'amuser et vous faire de la peine peut-être est-elle de concert avec lui pour vous éprouver — Ce serait là une singulière épreuve, répondis-je — Vous savez que ce n'est pas un génie, dit ma tante , au reste, ce qui doit vous rassurer, c'est qu'il a rendu sa première femme heureuse » Ma tante me calma entièrement par ce discours , je n'eus d'autre peine que l'humiliation d'être éprouvée par un mari et par sa servante Je revins chez moi tranquille, mais avec un petit air fier, qui donna beaucoup à penser à Catherine, à laquelle je ne parlai plus du reste de la journée

Moresquin vint à lui les 10 heures Je ne doutais pas qu'il ne vînt de ses occupations Par la conversation du souper, j'entrevis qu'il avait passé la soirée au café Mais je gardais cette idée en moi-même, craignant que cela ne fût encore dit après, pour m'éprouver J'étais rêveuse Moresquin me demanda ce que j'avais « Rien, lui dis-je, au reste, vous auriez pu vous dispenser de me faire dire je ne sais combien de choses inutiles par Catherine — Il a bien fallu que tu susses la vérité — A la bonne heure , je la sais , qu'il n'en soit plus question puisque vous n'avez rien, et que vous êtes sans emploi, il faut que je travaille en modes, Catherine reportera mon ouvrage, et fera la cuisine » Moresquin me répondit qu'il n'en était pas réduit là , que ses parents étaient riches, et qu'il ne souffrirait pas que je travaillasse en mercenaire Je vis dans cette réponse la confirmation des idées de ma tante, et je me tranquillisai

Mais des le lendemain pour sortir de mon incertitude j'envoyai Catherine chez différentes connaissances me chercher de l'ouvrage Elle y fut et m'en apporta Je le préparai et me fis aider par cette fille qui me dit « Madame je vous avertis qu'avec ce train de vie je ne resterai pas chez vous il y aura trop de peine à avoir d'ailleurs vous aurez beau travailler Monsieur fera comme du temps de sa pauvre première il aura plutôt fait de manger que vous de gagner — A quoi sert tout ce que vous me dites là ? Je sais que sa première femme a été heureuse — Heureuse ! Il l'a fait mourir de chagrin ! — Taisez vous Catherine ce que vous dites là est trop fort et si monsieur Moresquin est d'accord avec vous pour m'éprouver cela est fort indécemment — Oh ! Madame ! n'allez pas vous aviser de lui redire ce que je vous dis pour vous rendre service ? Au reste vous le connaîtrez à vos dépens mais je ne le verrai pas car je vous quitte dès aujourd'hui je m'en vais je ne veux pas rester — Vous attendrez au moins que monsieur Moresquin ait une autre fille ? — Eh ! pourquoi faire ? Allez allez Madame vous vous en passerez bien ! » Je ne savais que penser de tout ce que j'entendais Souvent je voyais Moresquin grincer des dents d'impatience pour un moment de retard il ne s'en prenait pas encore à moi mais il employait des expressions générales c'est à dire qu'il parlait au pluriel afin de m'englober Je le voyais incapable de s'occuper à la maison Rassasié de moi il dormait s'il ne grondait pas Catherine au pluriel ou il jouait stupidement avec son chien qu'il se plaisait à faire crier Il était d'une mutilité si profonde que souvent il me jetait mon ouvrage à moitié fait et me forçait à l'accompagner à la promenade Je lui demandais si les heures de son bureau ne le gênaient pas Il me dit enfin avec humeur qu'il allait changer d'emploi

que celui qu'il avait n'était que de six cents livres, et qu'il ne suffisait pas. Je lui observai qu'il aurait fallu différer son mariage. Il me serra la main, en grinçant des dents, et ne me répondit rien. Six semaines s'écoulaient ainsi. Mais avant de parler de la première scène qui me regarde, il faut en rapporter une autre qui m'effraya, en me faisant connaître Moresquin.

Quelques semaines après le mariage, environ la troisième, nous allâmes dîner chez ses parents. La fille qui servait son père était un peu maussade, et sujette à se prendre de vin. Elle portait un plat, la mère Moresquin, femme impatiente et acariâtre, s'écrie, en s'adressant à moi : « Mon Dieu ! mon Dieu ! ôtez-lui donc ce plat, qu'elle va laisser tomber ! » J'y courus. La fille s'y opposa, et me dit des injures, dont je me mis à rire, m'apercevant qu'elle avait bu. Dans ce moment, Moresquin fils vint. Il entendit cette fille m'apostropher, la fureur le saisit, il était naturel, j'en conviens, qu'il la mit hors de la pièce où nous étions, mais il se jeta sur elle, l'assomma de coups, sans que nous puissions la retirer de ses mains, et il la traîna sanglante par les pieds, pour la jeter par-dessus la rampe de l'escalier. Ici, le père Moresquin arriva, qui s'emporta vivement contre son fils, qu'il connaissait, il lui donna tout le tort, quelque chose que nous puissions dire, sa mère et moi, pour l'excuser. La fille rendit plainte le lendemain, et le père Moresquin paya l'accommodement, qu'il proposa lui-même. Il faut convenir ici, que je ne fus point étonnée de voir répéter une fille qui m'injurait, mais je fus effrayée de l'excès des mauvais traitements, et de l'espèce de science qu'il montrait à blesser, à faire du mal, il le paya cher. Tout le monde assure que cette affaire obligea ses parents de vendre leur dernier plat d'argent, ce fut aussi la cause première de leur résolution de quitter Paris, pour aller demeurer en province.

Un jour que Catherine étoit allée reporter de l'ouvrage elle s'amusa exprès pour ne pas arriver à l'heure du dîner. Je mis le couvert. Le pain se trouva dur parce qu'on avoit mangé chez les parents de Moresquin. Il arriva se met à table et demande Catherine. Je lui dis qu'elle devoit être revenue depuis plus d'une heure. Lorsqu'il eut mangé sa soupe, il prit le pain, le regarda, se mit en colère et me le jetant au visage, il s'écria : « Voila de beau pain ! » Tremblante, le visage en sang, peu s'en fallut que je ne m'évanouisse de frayeur, de douleur, de tous les sentiments pénibles qui peuvent affeeter une femme livrée pour le reste de sa vie à un brutal qui se porte sans raison aux extrémités les plus revoltantes. Moresquin fut effrayé lui-même de ce qu'il venait de faire, il vint se jeter à mes genoux et me demanda pardon. « Je vois que je suis perdue ! » lui répondis-je, vous êtes trop emporté, un rien vous met en fureur, j'en ai déjà vu l'exemple le plus effrayant dans cette malheureuse fille qui servait vos parents et qui vous poursuit aujourd'hui. Vous ne pouvez modérer votre fougue et cela est bien malheureux pour vous et pour moi ! »

Moresquin donna quelques signes d'impatience pendant ce discours, cependant il prit sur lui de ne pas s'emporter et moi je me tus. Mais il avoit commencé les mauvaises façons qui lui étoient naturelles, prirent insensiblement la place de sa politesse contrainte. Je perdus tous les jours à ses yeux, à mesure que sa passion brutale s'affaiblissait, il se familiarisait avec une femme qu'il avoit brouillée avec tout le monde en l'épousant et qui n'avoit plus d'appui. Pour un autre homme ç'aurait été un motif d'attachement et de tendresse, pour Moresquin c'étoit une tentation de m'opprimer, de me réduire au plus dur esclavage.

Pour y parvenir il gradua les mauvaises façons, il

commanda durement à Catheime, sa servante, il nous assimilait, dans ses fâcheries, qui étaient fréquentes, en parlant au pluriel, il alla bientôt plus loin, et je fus seule l'objet et le plastion de ses injures, les discours les plus obscènes me furent adressés, ils assaisonnèrent ses brutales caresses je fus traitée de façon que le sort de Catherine me parut de beaucoup préférable au mien, puisque son indigne maître n'aurait osé lui parler et agir avec elle comme il faisait avec moi, sous prétexte que j'étais sa femme. On aurait dit, à voir sa conduite, que j'étais une vile prostituée, obligée à supporter tous ses caprices, à souffrir toutes les libertés que cet homme corrompu voulait prendre, même devant la fille, qui ricanait ou sortait. Ma résistance m'attirait toujours des brutalités, qui n'étaient pas proprement des coups, mais il me renversait, me contenait, me découvrait, et m'exposait dans cette situation, tandis que la fille rentrait ! et, ce qui est horrible, pendant que ses amis arrivaient chez lui, à son invitation ! Il jouissait ensuite de ma honte, de ma rougeur, de l'humeur que je ne pouvais manquer d'avoir. Il badinait, à sa manière, de la façon la plus obscène et la plus grossière, en disant « Elle est de mauvaise humeur, parce qu'elle n'a eu que deux, trois, ou quatre, au lieu de six, etc. » Ses vils amis demandaient ordinairement grâce pour moi, ils m'ont souvent défendue contre lui, surtout un soir, après souper, qu'ayant bu au delà des bornes, il voulut jouer, devant eux, de ses droits de mari. Il devrait y avoir des lois contre de pareils excès, il n'est pas permis à un mari d'attenter ainsi à la pudeur de sa femme ! On sent comme je devais me défendre, dans ces occasions. Mais j'étais déjà enceinte, et je pouvais me blesser. Ce soir-là, je fus contrainte, par la violence, et par les menaces, de passer dans une alcôve vitiée, où Moresquin s'assouvait, ses amis n'étant qu'à deux pas, et

tenant encore la table Il me ramena ensuite par force au milieu d'eux Ce n'est qu'en frissonnant que je me rappelle la scène qui manqua d'arriver C'étaient tous des gens sans principes ils étaient échauffés par le vin ce qui venait de se passer presque sous leurs yeux les avait enflammés le désordre où je fus obligée de paraître les provoquait davantage encore L'un d'eux osa proposer à Moresquin de suivre les mœurs de Sparte j'entendis cette expression sans m'effrayer n'en connaissant pas le sens Les autres appuyèrent Moresquin demanda l'explication car il est très ignorant ! Heureusement il la prit mal et se fâcha car j'entendis qu'il disait « C'est bien ma femme ! croyez-vous donc que ce soit ma P... ? C'est ma femme et vous êtes des gredins de me faire une pareille proposition ! » Ils lui observèrent qu'il ne s'était pas conduit de façon à leur persuader que je fusse sa femme ou qu'il était donc un misérable ! Ils se fâchèrent on fut prêt à se battre et tout le monde sortit en me disant « Madame vous avez un gueux pour mari et jamais nous ne remettrons ici les pieds davantage si vous demeurez longtemps avec lui vous serez bien malheureuse ! »

J'avais le cœur navré je me voyais plus sûrement perdue que jamais je ne fis que soupirer pendant la nuit Le lendemain matin le brutal qui voyait que ses dépenses et son incapacité le mettaient dans la gêne et qu'il n'avait pas avec moi les ressources du commerce de sa première femme me dit les choses les plus dures Je versai des larmes amères ! Sa mère arriva dans ce moment elle me demanda ce que j'avais Je lui répétai les injures dont son fils m'accablait et j'ajoutai que je souffrais de ce qu'il venait de perdre son emploi chez le receveur de la Capitation Il vint alors sur moi comme un furieux et me frappa devant sa mère si outrageusement que j'en eus le visage meurtri

pendant trois semaines. Sa mère était tremblante, et paraissait tout étonnée, elle ne dit cependant que ces mots : « Celle-ci sera comme l'autre. » Elle le pria de nous laisser seules.

Dès que Moiesquin fut parti, j'achevai de tout détailler à ma belle-mère, je fis un récit exact et circonstancié, non seulement de ce qui s'était passé la veille, mais de tous les autres jours, depuis la scène du pain jeté à la tête. Tandis que j'étais occupée à ce récit, Moiesquin rentra, il en avait écouté une partie, sans se montrer, et il parut à la fin, écumant de colère, suivant son usage. Il débuta par me donner un coup violent sur la main, qui me la tint engourdie plus de deux heures. Sa mère me prit sur elle, en lui disant : « Monstie, ose la frapper dans mes bras ! » C'est la seule fois qu'elle m'ait soutenue. Moiesquin s'emporta contre elle autant que contre moi. Il lui fit mille reproches déshonorants : « O Dieu, m'écriai-je, s'il parle ainsi à sa mère, à quoi dois-je m'attendre ? — Non, dit-il alors, je ne parlerai pas contre ta réputation, j'ai été trois jours à prendre ton pucelage, tu étais une fille honnête, et tu es une honnête femme, mais cette g...là (parlant de sa mère), avait fait des siennes avant, et elle en a fait encore après, c'est pourquoi je ressemble si peu à mon père, qui est un honnête homme, il lui convient bien de me faire des reproches, tandis que c'est elle qui est cause de tous mes vices ! » Je frissonnai d'horreur à ce langage. Moiesquin cependant se calma peu à peu. Il vint nous demander pardon, et promettre de se mieux comporter à l'avenir. Sa mère ne lui pardonna pas, elle m'assura en particulier qu'elle ne lui pardonnerait jamais, et qu'à sa mort, elle substituerait ce qu'elle pouvait avoir, en ma faveur, et en celle des enfants qui existeraient.

Moiesquin, pour consolider la paix, reconduisit sa

mère et resta pour souper Nous ne sortimes de chez ses parents qu'à 10 heures du soir En chemin et lorsque nous fumes arrivés Moresquin me tint le discours qu'on va lire

« Tu ne me connais pas encore j'ai raconté plusieurs traits de ma jeunesse à ta tante Bitez qui auraient dû la dégouter de moi et me faire donner mon conge mais c'est une buse qui n'entend rien quand une fois on l'a captée Il faut d'abord que tu saches qu'il est très dangereux de me mettre en colère je m'appelle *Frappe d'abord* et j'ai pris l'habitude d'être commis aux Aides de donner les coups de façon à blesser ou tout au moins à faire trouver mal Ainsi tu t'exposes beaucoup en me résistant Le plus court pour toi puisque tu es ma femme et qu'il n'y a plus pour toi d'asile dans le monde c'est de faire tout ce que je te dirai ou tu peux te flatter qu'il n'y aura pas de négresse esclavée dans tout le Nouveau Monde aussi misérable que toi On t'a dit que j'avais rendu ma première femme heureuse Cela se peut mais c'est qu'elle m'aimait dès l'enfance elle tremblait devant moi et elle mettait son bonheur dans tout ce qui pouvait me faire plaisir C'est ainsi qu'elle a été heureuse Elle n'en était guère menagée et il n'y avait pas autant de temps que j'étais son mari qu'il y en a que je suis le tien que je l'avais déjà tapotée de la bonne manière ! mais elle gardait le silence et elle se préchaît heureuse à tout le monde Par ce moyen elle était honorée respectée et moi je me retenais devant le monde Mais en particulier je me contraignais si peu que le jour de sa mort je lui ai encore donné un soufflet J'en ai été fâché parce que les efforts qu'elle fit pour ne pas pleurer quand on entra auprès d'elle l'ont suffoquée je ne voulais pas la tuer mais seulement l'empêcher de trop se plaindre parce que cela m'impatientait je

le lui avais défendu trois ou quatre fois, avant de la frapper. Mais ce n'est pas là ce que je te voulais dire, pour te faire entendre combien mes coups sont dangereux.

« Tu sais, puisque ma mère te l'a dit, que j'ai été très méchant dans mon enfance. Ma mère, qui est une méchante femme, me gâta, pour avoir le plaisir de contrarier son mari et ma gouvernante. Je demeurai noué jusqu'à sept ans, à cet âge, je commençai à croître, et ma mère en parut folle de joie. Je n'étais pas beau, un certain philosophe vint chez nous, me regarda et dit à mes parents : « Est-ce là votre fils ? Oui, car il ressemble un peu à Madame, mais en laid. Il ne sera pas beau, je ne crois pas qu'il soit bon, car son genre de laideur est toujours le symptôme de la méchanceté. Si vous voulez m'en croire, vous éloignerez de vous cet enfant, qui empoisonnera votre vie, et vous le confierez à des personnes sages, qui ne le perdront pas de vue, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à reformer son caractère. Je lis dans ses yeux, dans ses traits, il a une âme noire, et la plus méchante possible. » Il me regardait fixement, en parlant ainsi. Mon père gardait le silence, ma mère pétillait, mais elle n'osait parler, parce qu'on avait besoin de l'homme qui me jugeait si sévèrement. J'étais alors dans ma huitième année, je l'entendais, et le regardais non, je m'approchai doucement derrière lui, et je lui donnai un coup de pied dans l'os des jambes. Il se retourna vivement et dit : « Il prouve ce que je vous disais : il m'a fait du mal ! » Et il y porta la main. « Prenez garde ! ajouta-t-il, cet enfant vous causera bien des peines ! » Il sortit aussitôt, et ma mère ne voulut jamais permettre que je fusse corrigé, pour ce que j'avais fait, elle soutint à mon père que j'avais eu raison, que j'avais du cœur, de la conception, de ne pas souffrir qu'on parlât ainsi de moi.

Mon père ceda et depuis ce moment il me prit en haine
Je le lui ai bien rendu !

« A mesure que je grandissais on voyait combien je devenais méchant ma mère se plaisait pour contrarier mon père à me voir battre la servante et à lui manquer à lui même s'il avait osé me toucher elle l'aurait dévisagé il ne s'y exposa pas Je parvins ainsi jusqu'à l'âge de douze ans battant mordant donnant des coups de couteau de canif de ciseaux aux servantes ou leur enfonçant à l'improviste des épingles dans la chair Ce qui m'attira souvent de leur part de bonnes corrections mais aussi elles étaient chassées dès que ma mère s'en apercevait à son retour

« A l'âge de douze ans on me donna un maître à danser pour m'apprendre à marcher et à saluer Je n'étais pas docile comme bien tu penses et le maître qui ne jugeait pas à propos de souffrir de moi me traitait comme un écolier rebelle et mauvais sujet Il eut un jour la hardiesse de me donner un coup de pied parce que je me moquais de lui et que je l'empêchais de donner leçons à d'autres écoliers car j'allais chez lui Un coup de pied dans les jambes fut ma répartition Le maître me poursuivit Je m'échappai Le lendemain je vins sonner à sa porte Il ouvrit « — Ah ! te voilà ! » me dit-il en prenant un bâton » Je descendis rapidement les escaliers mais je revins une heure après muni d'une corde que je tendis à un pied d'élévation dans l'endroit le plus obscur Je sonnai ensuite très fort Le maître se douta que c'était moi Il sortit précipitamment un bâton à la main et en voulant descendre il trébucha dans la corde sa tête tomba sur une corniche et il se la fendit de sorte qu'il en mourut Il n'y avait pas de preuves contre moi mes parents pour empêcher l'éclat donnèrent de l'argent à la veuve et l'on parla de m'envoyer aux îles Mais il ne fut pas possible d'y déterminer

minei ma mère, quelque chose que lui dit le philosophe mon ennemi, elle me défendait, en disant que c'était un enfantillage, que je ne me doutais pas qu'un pareil tour causerait la mort au maître de danse, et beaucoup d'autres raisons. Mon père céda, pour avoir la paix.

« J'apprenais alors à lire et à écrire. Mon maître venait à la maison, et à chaque visite il se plaignait à ma mère de ce que je ne m'appliquais pas en sa présence, et de ce que je ne faisais rien du devoir qu'il me donnait, pour remplir l'intervalle des leçons. Je lui signifiai un jour très sérieusement qu'il eût à ne pas continuer ainsi, ou qu'il aurait affaire à moi. La première chose qu'il fit, en voyant ma mère, dans un moment où mon père était à la maison, ce fut de rendre compte de ma menace, et de son motif. Mon père me traita de monstre, de mauvais sujet, ma mère elle-même n'était pas contente. Elle me reprocha la perte de l'argent qu'on donnait à mon maître, et de ce que je fournissais peut-être une excuse à son incapacité. Elle m'exhorta spirituellement à travailler, pour faire voir que c'était plutôt la faute du maître que la mienne, si je n'apprenais rien. Elle faisait en même temps des signes à ce dernier, de peur qu'il ne se fâchât de ce qu'elle disait. Il l'entendit bien, mais il était indigné de sa faiblesse. Cependant il dissimula, et sortit avec mon père. Je ne sais pas ce qui fut décidé entre eux, mais le soir, mon père me signifia que j'irais prendre ma leçon chez mon maître. Je ne demandais pas mieux, espérant beaucoup de la liberté que j'aurais de sortir. Mais je fus conduit par un grand écolier, qui venait me chercher, et qui me ramenait. Je m'appliquai les premiers jours, afin de faire comme les autres, et parce que ne connaissant encore personne, je ne savais trop à qui m'adresser, pour polissonner. Mais au bout de la semaine, ayant à peu près deviné les mauvais sujets de la classe, je tâchai de m'aboucher

avec eux et de leur souffler l'esprit de revolte qui devait me venger de mon maître. Je cessai en même temps de m'appliquer. Je n'étudiai plus. J'écrivis mal. Le maître paraissait guetter l'occasion de me corriger d'une manière exemplaire et il la saisit avec empressement comme s'il avait eu peur qu'elle ne lui échappât. Dans un moment où j'étais en pourparlers avec un des plus grands écoliers il me happa en me disant « Ah ! je vous « y trouve à déranger les autres ! » Et sur le champ il m'appliqua cinq ou six coups de nerf de bœuf ajoutant « Voilà le martinet qu'il faut à un mauvais sujet « tel que vous. » J'étais furieux mais je dissimulai.

« Des que nous fumes sortis de la classe je réunis les plus forts et les plus méchants de mes camarades. Je leur représentai que la manière dont je venais d'être traité les attaquait tous dans ma personne que leur tour pouvait arriver dès le lendemain à la volonté du maître despote qui venait de faire sur moi à la recommandation de mon père un essai de ce qu'il pouvait oser. Mon discours fit une impression prodigieuse. Ils poussèrent un cri de fureur surtout un d'eux nommé Chabert dont tu as sans doute entendu parler à cause de sa fin malheureuse ! Il jura que si son père lui avait infligé un pareil traitement il ne lui aurait jamais pardonné. Il m'excita vivement à tirer vengeance du mien. Je l'approuvai mais je ne me sentis pas la résolution nécessaire. Toute ma vengeance se porta sur le maître. Nous imaginâmes Chabert et moi d'engager nos camarades à le lier à le fustiger jusqu'à satiété de notre part et à le laisser ensuite en désertant pour jamais son école. Nous fûmes trois jours à concerter notre projet entre nous deux seulement. Nous observâmes qu'après la classe le maître qui était garçon demeurait seul pour observer tranquillement nos progrès et préparer les reprimandes ou les encouragements.

ragements pour le lendemain Nous résolûmes de choisir cet instant

« Quand notre projet fut bien mûri, l'occasion se présenta pour l'exécuter, non pas d'elle-même, mais amenée par nous Chabert détourna un des meilleurs écoliers, et lui fit faire son devoir d'écriture au plus mal possible Le maître, après notre départ, vint observer les différents papiers Nous nous étions cachés quatre pour écouter Chabert, moi, le jeune écolier détourné malicieusement, et un quatrième très mauvais sujet, fils d'un contrôleur de barrière Nous vîmes le maître tenir le papier du fautif, et le rejeter d'indignation, l'œil étincelant Il le nota ensuite, avec son crayon, sur le petit livre qui lui servait de mémorial, et qu'il enfermait sous clef Il le posa par hasard, en continuant, sur le bout de la table, et tandis qu'il avait le dos tourné, l'un de nous eut le secret de le prendre Nous nous retirâmes vite sans bruit

« Notre premier soin, lorsque nous fûmes dans un endroit sûr, fut de lire la note qui concernait le fautif Elle était ainsi conçue « *Colson, pour excès de mauvaise écriture, et négligence impardonnable, le fouet, 23 juin, privé de récréations pendant trois jours, et plaintes à son père* »

« Mes amis, leur dis-je, vous voyez que nous sommes vexés par un tyran, il faut nous venger ! » On délibéra mon avis fut de retourner tous quatre, de nous jeter sur le maître, dès qu'il aurait ouvert, de le lier, de le fesser, et de le laisser ainsi garotte sur son lit « Il « cria, dit le fautif — Nous lui mettons un bâillon ! » répondit Chabert Et en même temps, il tira une espèce de petit bridon de sa poche Nous retournâmes, nous frappâmes Le maître ouvrit, sans défiance, et nous entrâmes Nous le saisîmes à l'improviste, il voulut crier, Chabert le brida, il fut déculotté, fessé à ou-

trance renverse le visage sur son lit les bras et les pieds garottes Nous lui en donnâmes tant que nous pûmes puis nous le laissâmes presque sans mouvement et ayant à peine la force de nous demander grace Les martinetes étaient usées jusqu'au manche Nous sortîmes ensuite nous fermâmes sa porte à double tour et nous jetâmes la clef dans les latrines

« Le lendemain matin nous vinmes comme les autres La classe n'était pas ouverte on n'entendait pas le maître répondre parce qu'il était dans une seconde pièce dont nous avions fermé la porte nous nous en retournâmes tous et nous dîmes chez nous que le maître était absent Ce ne fut qu'à midi que les voisins firent ouvrir la porte par un serrurier On trouva le malheureux maître dans la même position où nous l'avions laissé meurtri de coups On le délia le débrida et il parla, pour tout le temps dont il s'était forcément tu Il nous nomma mes trois camarades et moi On accourut chez nous nous fûmes saisis chacun par nos parents on voulut nous faire avouer mais nous nîmes tous trois effrontément et sans le fautif qui découvrit toute la trame on aurait pu regarder le maître comme un fou L'affaire devint sérieuse Charbert fut broyé à coups de nerf de-bœuf par son père le quatrième fut mis à Bicêtre à la *Correction*

« Pour moi je fus envoyé aux *Iles* et j'eus même un petit grade parmi les captifs mes camarades on m'appelait Monsieur le lieutenant Je les morigenais assez bien et je faisais ainsi la cour à notre conducteur J'acquiesça sa confiance et la haine de mes confrères qui machinèrent de me étouffer Heureusement je fus averti de leur complot Je profitai de l'espèce de liberté dont je jouissais pour m'échapper Je fus aperçu par une nègresse elle me promit le secret Cependant sachant combien peu l'on doit compter sur cette espèce je

l'obligeai de m'accompagner jusqu'à un bois Elle m'y servit de guide, et quand nous fûmes prêts à en sortir, je la tuai d'un coup de couteau entre les deux épaules, pour plus grande sûreté

« J'eus le bonheur de trouver un vaisseau prêt à repasser en France , je me présentai comme mousse , j'étais petit, puisque je ne suis pas grand, fort noir, puisque je le suis encore , on me prit pour un enfant de matelot, et comme on avait extrêmement besoin de monde, on ne fut pas difficile sur les informations

« Arrivé à Bordeaux, j'écrivis à mes parents un récit à ma fantaisie de ce qui s'était passé, leur assurant que nous avions fait naufrage On m'envoya de l'argent, je désertai, et j'arrivai chez nous un sou, fait à effrayer On m'éloigna sur-le-champ de Paris, en m'obtenant une petite commission aux Aides

« Tu entendras due qu'on m'avait envoyé aux *Iles* parce que j'avais volé dix louis en or, dans le secrétaire d'un ami de mon père , mais cela est faux , quand j'ai volé, c'était mes parents, ou tout au plus leur servante, que je mettais à contribution Quant aux dix louis, s'ils ne se sont pas retrouvés, ce n'est pas ma faute , je m'en vanterais, si je l'avais fait, parce que j'aurais eu des motifs , comme, par exemple, de mortifier mon père, qui allait toujours disant qu'il était un honnête homme , cela m'ennuyait, et me donnait comme des nausées

« Mes petits escamotages chez mon père avaient souvent occasionné du bruit c'était la seule chose dans laquelle ma mère ne me soutînt pas Je cherchais depuis longtemps une occasion de prouver à mes parents qu'ils pouvaient être volés par d'autres , j'épiais surtout les servantes, j'aurais été charmé d'en faire expédier une, pour rendre ma justification plus célèbre L'occasion s'en présenta même Une jeune fille, assez gentille,

laissa prendre quelque chose et je l'accusais de l'avoir volé. Mes parents ne me croyaient pas et ils se regardaient comme surs que j'avais moi-même pris ce qui ne se retrouvait plus. Ils me le dirent très durement et je m'emportai. Cependant la fille était au désespoir elle vint un jour me trouver dans ma chambre dans un moment où mes parents étaient sortis. « Pourquoi voulez-vous me perdre ? » me dit-elle que vous ai-je fait Monsieur ? — Tu es une coquine et je sais que tu es coupable. — Je ne le suis pas en vérité croyez-moi. — Tu le es. — Non en vérité Monsieur je n'ai rien pris. — Si tu veux que je te croie tu es jolie. Il faut. » La fille voulut résister. Je lui donnai un soufflet qui la renversa et je lui déclarai que si elle ne cédait pas j'allais m'écrier et dire à tout le monde que je la venais de prendre sur le fait à me voler. Elle fut si effrayée qu'elle céda. Tandis que je m'amusaïs d'elle mon père et ma mère rentrèrent. Ma mère vint se jeter sur moi. Je lui dis : « Que voulez-vous ? elle m'a offert sa personne pour la cacher dans ses vols et j'ai succombé. » Ma mère me crut et voulait faire arrêter la fille. Mon père s'y opposa. Il prit la fille en particulier avec ma mère et l'interrogea. Elle dit la vérité. Cependant on n'était pas sûr. Mais mon mauvais ange fit que j'avais été entendu par deux voisins qui entrèrent quand elles s'aperçurent que j'avais été surpris ce qu'elles comprirent en me voyant sortir tout en colère. Elles vinrent tout déclarer à mes parents. Mon père était furieux ma mère convaincue ne savait que dire pour me défendre. On renvoya la fille en la payant bien et l'on en prit une vieille et laide.

« J'étais enrage de mon mauvais succès. Une des deux voisines qui avait parlé contre moi car ma mère me les nomma avait un père âgé qui demeurait à trois lieues de Paris. Il vint un jour pour la voir j'étais chez

le perruquier, quand il passa Un garçon dit : « Tenez, « voila le père de mademoiselle Rosette , il va voir sa « fille » Je sortis Je montai dans l'escalier, sur les pas de cet homme, qui venait voir sa fille pour la première fois, depuis qu'elle avait loué dans la maison Il entra chez nous, en se trompant , il avait tourné la clef, et parvenu au milieu de la première piece, il regardait s'il reconnaîtrait les meubles de sa fille, lorsque je me jetai sur lui en criant « Au voleur ! » Je le renversai d'un coup de poing, je l'assommai, le foulai aux pieds, toujours en m'écriant Mes parents, qui étaient chez une voisine, accoururent , ils me trouvèrent sur le misérable, qu'on ne reconnut pas, et qui ne pouvait parler Il fut porté à l'*Hôtel-Dieu*, et ne put s'expliquer que le lendemain On sut alors qu'il était le père de la petite fleuriste, mademoiselle Rosette J'avais triomphé, auprès de ma mère, en lui disant « Vous voyez bien qu'on vous vole, et vous m'accusez ensuite, pour avoir plutôt fait, parce que mon père me deteste sans moi vous étiez pourtant volés ! » Elle avait dit comme moi Mais quand on sut qui était l'homme, ce fut autre chose ! Il fallut assoupir l'affaire en donnant de l'argent à Rosette, pour qu'elle soulageât son père, et gardât le silence Le bonhomme mourut au bout de trois jours, et je fus vengé

« Ce fut alors que mon père déclara qu'il ne voulait pas me garder à la maison Il voulait me faire renfermer Mais ma mère obtint, par le moyen d'un parent, un petit emploi en province, dans les Aides C'est là que je me suis donné carrière ! C'est un charmant état, pour un jeune homme, que celui de commis aux Aides ! Il n'est rien qu'il ne puisse faire impunément ! Il peut battre, guetter, assassiner, faire des faux, pourvu qu'il montre du zèle pour les droits de la Ferme, tout lui est permis, même ce qui ne regarde pas les intérêts de ses

commettants on appelle cela un sujet précieux et on fait tout pour le conserver J'en ai eu la preuve dans une occasion

« Je m'étais distingué dès mon installation par une sorte de fureur contre les paysans fraudeurs je passai des nuits pour les guetter je les surpris je fis des procès verbaux j'obtins des condamnations Ma réputation parvint par mon directeur jusqu'aux derniers généraux je reçus une gratification et un avancement Mon emploi n'était que de six cents livres j'en eus un de mille francs C'est à cette époque que me trouvant dans la ville d'A*** je rencontrai le facteur de la poste Je lui demandai s'il avait des lettres pour moi ou mes confrères « Mes lettres sont par ordre me dit cet homme quand je serai dans votre quartier je les trouverai à leur place s'il y en a et je les remettrai à la maison » Je voulus l'obliger à défaire son paquet il s'y refusa nous nous disputâmes et comme c'était un manant il me dit des injures Je lui passai mon épée au travers du corps Je fus obligé de m'enfuir Là l'homme me soutint parce que j'étais un sujet précieux et mon affaire s'accommoda Il est vrai que l'homme n'en mourut pas Il en coûta deux mille écus à ma famille

« Je fus alors dans la ville de S*** où je continuai à faire le bon valet Je ne fus pas aussi heureux qu'à A*** Une nuit je fus surpris et battu à me laisser pour mort On me rapporta chez mon hôtesses qui me soigna fort bien ainsi que sa fille jeune personne assez jolie appelée Madelon Destroches Ma convalescence fut longue ! Mais enfin je me fortifiai assez pour sentir que Madelon était amable Je lui fis ma cour Elle rit d'abord de ma déclaration Je m'enhardis et elle se fâcha Cette rigueur me donna des soupçons Je l'éprouai et je m'aperçus qu'elle avait un galant aimé J'étais alors guerrier et je sortais Je publiai partout que Madelon n'était pas

sévère , que je l'avais eue, et que je ne voulais plus d'elle, parce que je l'avais surprise en flagrant délit avec Tel je nommais son galant Ces bruits vinrent à l'oreille de la mère et de la fille Elles furent toutes deux très en colère contre moi, surtout la vieille Destroches, qui résolut de me punir, et de se venger

« Pour cela, elle vint un matin dans ma chambre, tandis que j'étais encore au lit Sans préambule, elle jeta la couverture et les draps aux pieds, et déployant une poignée de verges, elle commença de me fouetter de toutes ses forces Je ne savais où j'en étais, étant à peine éveillé J'entendais seulement que la vieille me disait « Mauvaise langue ! gueux ! ingrat que j'ai soigné, tu parleras mal de ma fille ! » Je me reconnus enfin, et m'élançant à terre, je sautai sur la vieille, que je désaimai J'allais lui rendre ce qu'elle m'avait prêté, quand sa fille, qui probablement écoutait à la porte, entra, munie d'un manche à balai, avec lequel elle m'émoustilla les épaules Je quittai la mère pour me jeter sur la fille Je renversai celle-ci La mère courut chercher du secours , pendant ce temps-là, voyant l'occasion belle, parce que la fille était suffoquée de colère, je lui pris ce qu'elle m'avait refusé La mère revint à ses cris Je me trouvai assailli par les deux à la fois Mais quoique petit et grêle, je parvins à les mettre hors de ma chambre La mère avait ressaisi le manche à balai Je le pris par le bout, et le courbant entre les jambes de la fille, je fis tomber celle-ci avec tant de force, qu'elle s'ouvrit la tête contre l'angle d'une marche Je profitai du trouble pour m'échapper

« Je fus envoyé à T***, quand on sut que la fille n'en reviendrait pas On craignait de perdre un sujet *précieux*

« Il n'y avait qu'environ trois mois que j'étais à T***, quand j'y devins amoureux de la fille d'un menuisier Elle était jolie, mais sans fortune Un garçon perru-

quier la recherchait auparavant Mais ses parents ayant entendu dire que j etais fils unique de gens comme il faut ils me preferaient Le *frater* et la fille qui etaient d accord resolurent de me faire expliquer il fut meme convenu entre eux que si je tendais au mariage et que la chose fut possible le raseur se retirerait Ce garçon vint donc me trouver un jour que j etais a la promenade Il m aborda poliment « Monsieur me dit il vous rendez des visites a mademoiselle Juhen ? — Oui qu en est il ? — Rien Monsieur mais je lui en rendrais avant votre arrivee dans le pays cependant comme je suis raisonnable et que vous etes un meilleur parti que moi je vous cederai la place si vos vues sont comme les miennes — He ! quelles sont vos vues ? — Mais d epouser mademoiselle Juhen — Il ne faut y rien changer mon ami je m amuserai et tu epouseras quand ma fantaisie sera passee » Le *frater* prit mal cette reponse noble et fiere Il fit un geste Je tirai mon epee et je lui en portai un coup qui lui coupa un nerf un tendon je ne sais quoi Il est reste la tete tournee sur l epaule de sorte qu il a le visage en face de son omoplate Je ne saurais m empêcher d en rire a present Mais alors je fus encore oblige de m enfuir et mes parents de payer Neanmoins mes commettants me firent avoir un autre emploi mais inferieur il n etait que de cinq cents livres a Ch*** S* S**

« C est dans cette dernière ville que j ai donne le meilleur soufflet qui puisse partir de main d homme J avais un talent particulier que j avais appris en Amerique de *crever le cœur au ventre* en me battant Cela m etait souvent arrive avec les paysans fraudeurs dont plusieurs sont morts des coups que je leur ai donnees quoiqu il ne paraisse pas de blessure La maniere de donner ce coup est d employer le pouce d une certaine façon en frappant au corps il penetre entre les cotes

et blesse les parties intérieures. Cela est très utile en Amérique, et dans les batteries, où les *Rats de cave*, au nombre desquels j'étais, se trouvent souvent compromis avec des gens grossiers et beaucoup plus forts qu'eux. Pour en revenir à mon fameux soufflet, j'étais un jour à la messe, dans un village où il y avait souvent de la fraude et rebellion. J'avais été rossé, mais j'avais envoyé *ad Patres* le plus terrible des paysans, par ma science au coup de poing ! Le vicaire surtout, dont le défunt était l'ami, m'en voulait beaucoup ! Il arriva que pendant la messe, derrière le maître-autel, où j'étais, les jeunes gens badinaient avec les quêteuses, parce que cet endroit était caché. Je crus pouvoir faire comme les autres. Je voulus prendre de l'eau bénite au bénitier de la plus jolie, qui me donna un soufflet, et alla se plaindre. Tout devait finir là. Mais le vicaire m'envoya l'ordre de sortir de l'église. Je n'en fis rien. La messe achevée, je le trouvai sur mon passage, en dehors, ayant encore l'aube sur le corps. Lorsque je fus à sa portée, car je ne l'évitais pas, il me donna un soufflet, en me disant : « Si Jésus-Christ chassa les vendeurs qui profanaient le Temple, à coups de fouet, que doit-on faire au profanateur le plus indigne ! » Je remontai trois marches, et j'assommaï mon homme si fort, que je le renversai du coup. Il alla tomber à dix marches. Il n'en est pas revenu, et c'est le cinq ou sixième à qui j'ai fait mordre la poussière. Il fallut déguerpir bien vite. Je me sauvai à Paris. Par un bonheur inouï, je n'étais pas connu par mon nom dans ce village, et le directeur esquiva les informations. On comptait m'employer encore. Mes parents financèrent, et ils obtinrent le silence à force d'argent. Mais cette dernière aventure les épuisa, il leur en coûta la moitié de leur fortune, encore ne parurent-ils pas, et mon nom, ainsi que mon pays, sont toujours restés ignorés.

« De retour a Paris je me trouvai enfin tranquille mon imagination se calma je sentis du gout pour la vie paisible Je voyais la gene ou mes folies avaient reduit mon père je lui promis de me bien comporter On me fit avoir un emploi dans un des bureaux semblables à celui dont monsieur Moresquin était chef Je parus d'abord assez bien repondre aux vues de mes parents on fut content de moi Il faut dire que j'etais devenu amoureux et dans ces occasions je suis capable des plus grands efforts sur moi meme c'est comme lorsque je suis devenu amoureux de toi il n'est rien que je n'eusse fait pour donner bonne idee de moi a ton père s'il avait voulu me voir et m'entendre Il est vrai que je me serais ensuite moque de lui mais qu'importe ? Je ne l'en aurais pas moins adroitement trompe

« Il y avait dans la rue et la maison que j'habite aujourd'hui une femme ancienne amie de mon pere qui avait une nièce fort aimable Dans notre enfance on nous appelait le mari et la femme et la jeune Manette en grandissant n'avait perdu ni le souvenir ni le gout de ces amusements de notre enfance je lui etais cher et elle conservait ce sentiment au fond de son cœur Mon père et surtout ma mère voyant une apparence de changement dans ma conduite en etaient combles Ils parlèrent de moi a la tante de Manette comme d'un jeune homme sur lequel la raison commençait d'operer « Nous désirerions bien dit ma mere « profiter de ce moment pour le marier une femme aimable et qui l'aimerait acheverait de le ranger » La tante savait les dispositions de sa niece elle approuva ma mere « Ce n'est pas tout ajouta madame Moresquin c'est de vous Madame que depend notre tranquillite je suis sure que votre niece est de toutes les femmes celle qui aurait le plus de pouvoir sur mon

« fils Il l'aime ? — Et elle ne le hait pas ! dit la tante
« — Ah ! voilà un grand bonheur ! reprit ma mère Plût à
« Dieu que nous puissions terminer un si beau projet de
« mariage en huit jours ! — Cela serait un peu trop
« prompt, répondit la tante, mais s'il faut vous dire la
« vérité, je ne crois pas qu'il y ait d'obstacles de la part
« de ma nièce, ni de la mienne Ainsi, ne nous précipitons
« pas, et laissons nos jeunes gens se fréquenter un peu »
Ma mère ne goûta pas trop ce retard ni cette fréquentation, non qu'elle présomât ce qui devait arriver, au contraire, mais elle craignait qu'en me connaissant mieux, Manette ne changeât à mon égard, ou que je ne fisse quelque escapade, ou qu'enfin, des gens qui s'intéresseraient à elle, ne l'instruisissent si bien, qu'ils ne l'effrayassent sur ma conduite et sur mon caractère Rien de tout cela n'arriva J'étais aimé Je le vis, et dès que j'en fus sûr, je pris avec Manette le ton qui me convenait celui de maître Plus je l'affectais, plus elle paraissait contente, elle se soumettait à toutes mes volontés avec un plaisir sans égal Je crus alors que je pouvais tout oser Je voulus que ses faveurs précédassent le mariage Ma promesse s'y refusa Mais je lui signifiais que si elle n'y consentait pas, et que si elle ne me donnait pas sur elle le droit de lui faire des reproches un jour, je croirais qu'elle ne m'aimait pas, et que jamais je ne lui serais rien Elle céda enfin à cette menace Et dès qu'elle eut cédé, je la menai comme il convenait Je me fis même prier pour l'épouser, et je n'y consentis qu'autant que la tante me donnerait, à moi, en propre, un bien qu'elle possédait en Normandie Il fallut qu'elle souscrivît à ma demande, car je lui signifiai que sa nièce était grosse, et que je m'enfuirais en Angleterre, si les choses n'allaient pas à ma fantaisie Ce fut donc moi qui fus son donataire, de sorte que je suis le propriétaire absolu de tout ce que m'apporta

ma femme J'en ai disposé à sa mort et j'en disposerai encore par la suite

« On t'a dit que ma première épouse avait été heureuse Tu peux en juger par ce commencement elle avait un commerce de marchande lingère que sa tante lui remit Elle travaillait et soutenait la maison indépendamment de mon emploi Ce que je pouvais gagner ne servait qu'à mes menus plaisirs et souvent ma femme y ajoutait Mais j'avais soin de tenir la main haute Au moindre manque de complaisance ou d'égards je souffletais et j'otais ainsi l'envie de recommencer A la vente Manette devint mélancolique mais elle était soumise et souriait dès que je l'ordonnais La tante seule se permettait quelquefois des observations mais je les recevais de manière à les rendre modérées car lorsqu'elles étaient trop vives une paire de soufflets appliqués à la nièce rendaient la tante souple comme un gant

« Tu vois que j'étais le plus heureux des hommes j'avais une femme qui faisait aller la maison j'étais maître absolu tout tremblait devant moi Mais ma femme était d'une santé délicate Elle tomba malade et je ne pouvais me persuader que ce fut sérieusement Pour essayer si un peu de rigueur lui ferait prendre sur elle même un matin qu'elle se plaignait plus qu'à l'ordinaire je hasardai de lui donner deux soufflets Elle se tut Je sortis ensuite presque sûr de la trouver debout à mon retour je ne revins que le soir Elle était à l'agonie et elle expira après m'avoir baisé les mains

« Je ne m'attendais pas à ce coup ! J'étais furieux contre la tante que je traitais fort mal l'accusant de n'avoir pas soigné sa nièce Ma mère la malmena aussi Cette femme nous répondit à tous deux très insolamment J'en étais si outré qu'en arrivant à mon bureau je fis à mes confrères la promesse solennelle de leur

payer un bon dîner, le jour qu'elle irait rejoindre sa nièce. Je ne languis que quinze jours dans cette espérance. Je payai le dîner de bon cœur, mais le receveur des Tailles, mon commettant, ne trouva pas cette action belle, parce qu'il ignorait mes motifs. Je fus remercié, ce qui m'a fait beaucoup de tort, vu que depuis ce moment je suis sans emploi, car il ne faut pas compter l'occupation que m'a donnée un receveur de Capitation, il ne le fit que pour attraper ton père, au cas où il aurait voulu s'informer si j'avais un emploi.

« Par tout ce que je viens de conter, tu vois que je ne suis pas un gaillard qu'on mène. Ainsi, le conseil que j'ai à te donner, c'est de charroyer droit, car je suis accoutumé à dominer, à ne jamais être contredit, à être servi par une femme, à pied baise, songe aussi à t'occuper utilement, et à faire venir l'argent à la maison, n'importe comment. C'est tout ce que j'ai à te dire. Il est 3 heures ! Mon récit a été long. Je vais me coucher, bassine mon lit. »

Telle fut la confidence que me fit Moresquin. Je n'en garantis pas l'entière vérité ! Tout ce que je puis dire, c'est qu'il avait un plaisir infini à se targuer des crimes les plus atroces, et que sa conduite postérieure va prouver qu'il était capable de les commettre.

La scène infâme devant ses amis était souvent répétée, avec des circonstances un peu différentes. C'était journellement, en présence des libertins de sa connaissance, des discours et des descriptions à faire horreur. Je recevais journellement un soufflet, un coup de poing, ou j'avais la chair des bras tordue. Sans le récit que Moresquin m'avait fait des beaux faits de sa jeunesse, j'aurais été dans un étonnement profond ! Mais je trouvais sa conduite toute naturelle, parce qu'il était un scélérat. Je n'en étais pas moins au désespoir d'en être la victime.

Comme c'est une espèce de fou il voulait que je travaillasse et il m'en étroit les moyens. Souvent lorsqu'il arrivait et qu'il s'ennuyait parce qu'il n'avait rien à faire il me disait « Habille-toi et sortons » Je lui représentais que j'avais à finir telle ou telle chose. Mais il était sourd aux observations raisonnables. Il ne me fit pas sortir par amitié mais par ostentation pour qu'on dise dans le voisinage qu'il me rendait heureuse et plus encore pour me montrer car ce monstre avait la sottise vaniteuse d'être glorieux de mon peu de figure. On le voyait se gonfler quand il rencontrait quelques uns de ses amis ou de ses connaissances en leur disant « Voilà ma femme » Ce mot était prononcé comme s'il eût dit « Voyez ! admirez ! considérez l'adresse que j'ai eue d'avoir cette créature malgré son père ! Suis-je un homme fin rusé ! » Il racontait aussitôt tous les obstacles qu'il avait eus à surmonter il nommait mon père il tirait vanité de ses talents ensuite il en disait un mal infini s'exprimant tout à la fois comme un homme glorieux et honteux d'être son gendre. Je souffrais cruellement mais je commençai à savoir par expérience qu'il fallait me taire. Si j'en avais douté j'en aurais été bientôt convaincue de la manière la plus cruelle !

Il y avait cinq mois que j'étais la plus malheureuse des femmes et j'étais enceinte de quatre lorsque j'eus un traitement inouï. Moresquin se faisait coiffer auprès du feu où l'on faisait la cuisine. Je le priai de s'éloigner un peu à cause de la propreté qui le demandait. Il ne jugea pas à propos d'avoir égard à ma prière au contraire il s'approcha davantage et m'empêcha par là d'avoir l'œil à ce que l'on faisait cuire. Je pris mon parti et j'allai déjeuner avec des poires cuites. Un instant après le pot bouillant trop fort s'en alla rien de plus naturel. Cependant Mores

quin, qui tenait tout le feu, se mit en fureur Il laissa le pot tel qu'il était, mais il déclama contre ma gourmandise, de manger une poire cuite, il me traita de chatte, de friande, qui avait tous les défauts des catins (en employant un plus vilain mot), et après une longue kynelle d'injures, il m'ordonna de venir retirer le pot Je passai comme je pus, sans répondre, et tandis que je lui obéissais, il me donna un coup de pied dans les reins, puis ne me trouvant pas assez maltraitée, il se leva, et m'en donna un second, si violent, que depuis cet instant, jusqu'au terme prématuré de ma grossesse, j'ai souffert de douleurs continuelles Le garçon perruquier me tira de ses mains, car il aurait continué de se livrer à sa rage, et j'eus l'humiliation de me voir avilie, devant un homme de cette espèce qui, par son état, pouvait répandre le bruit de mon malheur dans cinquante maisons.

Trois semaines après cette cruelle scène, comme je souffrais beaucoup, puisque j'étais blessée, il s'en prit à moi de ce que j'étais languissante Il me dit les choses les plus dures Je pleurai il me toisait la chair des bras, en feignant de rire Je voulus m'éloigner il me retint, et me fit asseoir à côté de lui, en me donnant un coup du côté de la main sur le cou, ce qui me fit un mal infini Il m'assura qu'il avait cassé le col à un homme de cette manière, étant commis aux Aides, et je ne savais en vérité si je n'en avais pas autant Mais il ne me laissa pas à mes réflexions, un torrent d'injures succéda Je ne m'en rappelle qu'un trait, parce qu'il me revolta, et qu'il peint son caractère Il me dit que j'étais pire que les catins (toujours en employant un plus vilain mot), parce que ces sortes de femmes soutenaient leurs amoureux (il dit un terme révoltant), et que moi je détruisais sa maison Je pleurai beaucoup, et je tâchai de le toucher par ma douleur Il n'en parut que plus

dur A la fin je lui dis en sanglotant « Vous voulez me faire mourir de chagrin comme votre première femme ! » A ce mot transporté de fureur il me donna un coup de tenailles sur les mains des coups de poing sur la tête et un entre autres si fort sur une fluxion que j'avais alors qu'il me causa un abcès qu'on a été forcé de faire aboutir par la joue après mes couches Tout mon lait se porta là Qu'on imagine quelles douleurs j'ai dû sentir ! J'ai été plus de trois ans dans les souffrances encore ne suis je pas entièrement guérie je m'en ressentirai le reste de mes jours !

Malade languissante je n'étais plus pour ce monstre qu'un objet de dégoût il me réduisit dans le plus dur esclavage Je devins sa servante et la servante fut ma maîtresse ! et telle fut l'extrémité incroyable à laquelle je fus réduite qu'on m'a vue décroter les souliers de la domestique et du maître le bâton leve Moresquin me forçait à m'acquitter de ce bas service il me frottait le nez de la brosse noire si l'ouvrage n'était pas aussi parfait qu'il le désirait et ainsi barbouillée je devenais l'objet de la dérision du maître et de la servante ! Observez que j'étais alors enceinte pouvant à peine me remuer défigurée par la douleur et par ma joue enflée qui n'avait pas encore abouti plongée dans la plus amère douleur sans appui sans soutien brouillée avec mon père trahie par ma mère ! L'imagination s'effrayait et l'on frémit Ce n'était pas encore l'extrémité la plus cruelle Moresquin connaissait deux hommes aussi vils et aussi méchants que lui tous les deux ennemis jurés de monsieur Saxancour L'un était un ivrogne crapuleux mais qui avait quelque talent il était garçon et se nommait Criher L'autre était Jeandenivelle ce Mamonet dont j'ai déjà parlé deux fois alors marié à une femme qu'il a rendue malheureuse et qu'il venait de forcer à coups de bâton à

se donner à un homme, dont elle avait été aimée avant son mariage. Ce furent ces deux hommes que Moresquin invita, pour leur faire voir l'humiliation de la fille de leur ennemi. Je servis ces trois monstres à table, debout, tandis que la servante était assise avec eux. Il ne me fut permis de manger qu'après. Le vil Criher, le plus vil Jeandemivelle firent des gorges chaudes de ma triste situation ! Moresquin voulut qu'ils me tutoyassent !

Je ne souffris pas les autres choses, si ce n'est une infamie, que Moresquin me fit par surprise, et qui pensa me causer la mort. Il en est une autre à laquelle je me refusai, malgré les coups de baguette, celle de tenir le pot. Je n'ose achever. Mais ces trois crapuleux ayant fait autant d'ordures qu'ils en avaient dites, je fus forcée de les nettoyer. Jamais je n'ai vu de scène si cruelle, et si elle était à recommencer, je préférerais la mort. J'en fus malade plusieurs jours, pendant lesquels Moresquin, à chaque repas, rappelait ces infamies crapuleuses, en riait, en faisait rire sa servante, et quelques libertins, ses dignes amis. J'en frémis encore !

J'accouchai avant le terme fixé par la nature, et ce fut une suite de traitements cruels que j'éprouvai. Je croyais mourir. Le ciel, qui enlève à de tendres époux des épouses heureuses et chéries, me conserva des jours abreuvés de douleur ! Je languissais, je souffrais, j'étais dans une situation affreuse, par le dépôt que me fit mon lait sur la joue maltraitée, mais je ne mourais pas ! Moresquin s'impatientait de me voir languir et de me nourrir dans cet état. Il délibéra de m'envoyer à l'Hôtel-Dieu, où disait-il, je serais bientôt *troussée*. Mais une réflexion le retint. Il pensa que ma mort serait bien plus assurée, s'il me gardait chez lui, et les ordres déjà donnés furent révoqués. Un instant après cette révocation, il m'accabla d'injures, en me traitant de *vermine*, et m'accusant de n'être malade que parce que

j'étais atteinte d'une maladie honteuse. Il s'enflammait lui-même par les reproches infames qu'il me faisait et sa fureur étant parvenue au comble, il eut la barbarie de me frapper de me tordre la chair pour la raison que j'avais eu l'audace de me plaindre. « Crève », s'écriait-il, « je ne tends pas me ruiner pour une g... qui ne m'a rien apporté ! » (Je lui avais apporté la malediction de mon père et c'était une dot digne de lui.) La garde que j'avais alors eue, elle peut dire dans quelle situation elle me trouvait en rentrant, car dès qu'elle vint tourner le dos pour exécuter ses ordres, il se donna l'affreux plaisir de me maltraiter. L'accoucheur pourrait en dire autant.

Qui le croirait ? Je me remis ! Les soins de la garde qui m'affectionnait me retablirent et lorsque mes forces commencèrent à revenir avec quelques couleurs, l'odieux Moresquin reprit pour moi une brutale passion. Il témoignait ses désirs de la manière la plus obscène, il me forçait de me parer de recevoir. J'éprouvai la plus cruelle violence un soir après souper qu'il vint invité trois de ses amis pour faire sa noce, disait-il. Pendant le repas, les propos les plus libres et en même temps les plus dégoûtants furent tenus par Moresquin, ses vils amis souriaient mais répondaient avec une sorte de pudeur. Enfin, lorsqu'on eut vidé quelques bouteilles et qu'on fut au dessert, il saisit l'instant où j'étais levée pour changer d'assiettes, il me suivit doucement dans la cuisine à côté de laquelle était son lit et dès que j'eus posé ce que je portais, il me saisit de la manière la plus obscène, me renversa si brutalement que je crus avoir les reins cassés et voulut s'assouvir. Je résistai. Il tira une épingle de mes cheveux et me l'enfonça dans les bras. Je cédai à cette attaque de cannibale. Qui peut raconter tout ce qui se passa, les discours de Moresquin, les réponses et les rires de ses amis. Après

un quart d'heure entier d'humiliations, je fus obligée de venir achever de servir, et d'écouter les horribles récits du monstre

Ce fut quelques mois après cette infamie, que je m'aperçus que j'étais enceinte pour la seconde fois. J'en frissonnais de crainte et d'honneur ! Dès que Moresquin s'en aperçut, il employa les plus infâmes sollicitations, pour m'obliger d'aller parler pour lui à un directeur. Il ajouta que ne risquant rien, puisque (cet homme n'employant jamais de mots honnêtes, je ne saurais employer les siens), il entendait que je ne fisse pas la bégueule, et que tout lui était égal, pourvu qu'il eût un emploi. Un habile coiffeur fut amené par lui. Je fus arrangée à ravir : tout le monde le dit, en me voyant. Mais j'avais la mort dans le cœur. Je ne fus prête qu'à 4 heures : je croyais qu'il allait me conduire en voiture chez le directeur ; mais je fus bien surprise de le voir m'ordonner de sortir à pied avec lui. Il me donna le bras, me fit presque faire le tour du quartier, et me dit ensuite qu'il allait me mener à une comédie bougeoise, où le directeur devait se trouver. « Il te verra, continua-t-il, et il est certain que tu lui donneras dans l'œil. Paille ! (il me dicta ce que j'avais à dire), et si tu n'obtiens pas l'emploi, c'est à toi que je m'en prendrai. » J'étais plus morte que vive. Il s'en aperçut, et s'en applaudit, j'en étais plus piquante. Il me serra ensuite les poignets à me les faire craquer, en me disant : « Voilà un petit avant-coureur de ce qui t'attend, si je n'ai pas l'emploi. *J'entends manger mon pain*, mes enfants seront à moi, mais tu seras catin, quand je te le dirai, sage, quand je le voudrai, tu n'existes que pour moi, entends-tu ? Ta famille t'a abandonnée, tu m'es vendue comme une négresse, et je me servirai de toi tout de même. A qui aurais-tu recours ? Obéis-moi, et si tu fais mon bien, tu en seras plus doucement. » Je frissonnais, et j'avancais

comme un criminel qu'on mène au gibet. Nous arrivâmes. La pièce était commencée. Moresquin avait une loge. Il me fit placer avec grand bruit. Tous les yeux se portèrent sur nous, et le monstre eut la satisfaction de voir applaudir à mes tristes traits.

Pour faire diversion aux horreurs qu'on a vues, il faut que je place ici la dernière pièce qu'on joua. Non seulement elle était nouvelle, mais j'appris qu'elle était l'ouvrage de mon père ! Sous ce point de vue, elle était ce que je pouvais entendre et voir de plus intéressant ! Mais quelles tristes pensées elle m'occasionna ! quelles cruelles réflexions elle me fit faire sur mon déplorable sort ! moi, fille d'un homme de mérite, dont j'avais été chérie, me voir l'esclave, la vile esclave d'un Moresquin, d'un homme qui sans ma mère et l'esprit bon de ma tante n'aurait osé jeter les yeux sur moi ! me voir avilie par un vil commis, par un homme sans mœurs, sans honneur, sans autre réputation que celle d'un scélérat, être mère par lui, et transmettre son nom flétri par le crime à un être destiné à rougir de l'avoir pour père ! Toutes ces idées me déchirèrent le cœur, lorsque je vis donner des exemplaires manuscrits de la petite pièce. Moresquin en arracha un au distributeur, et me le cita en disant : « C'est de ton père ! il est bien juste que tu en aies un. » Je vis tout le monde me regarder. Mais celui dont Moresquin voulait que je le fusse n'était pas encore arrivé. Il parut en ce moment, et la pièce commença. Je vis la pièce ici, parce qu'elle est très courte. Elle avait été faite par un homme en place, qui l'avait jouée avec ses deux fils, et un secrétaire l'avait donnée au directeur de la Comédie bourgeoise.

La Matinée du Père de famille.

Pièce en un acte

PERSONNAGES

Un amateur	Dubois, un valet de chambre
Un jeune peintre	Les amis de la maison
Un jeune musicien	

La scène est dans le cabinet du père de famille

PREMIÈRE SCÈNE

L'AMATEUR, seul devant une table, ayant un pupitre à côté de lui

IL y a là de l'intention ! ce dessin est correct ! Mais il manque un peu d'invention C'est ce qu'on voit partout Le père n'a pas assez de gravité, dans la physionomie, en faisant à son fils des remontrances trop méritées ! si l'on en juge par l'air et la situation de l'homme qui se plaint Le fils est trop hardi Il n'est pas assez pénétré Je tremble que le jeune peintre n'ait pris ses modèles plutôt dans son cœur que dans la nature ! Il faudra qu'il rectifie tout cela De la vérité ne suffit pas en peinture ! il faut la vérité dans les convenances, la vérité qui en sort n'est vérité que dans un tableau d'histoire, parce qu'alors, il faut dire ce qui est Voyons la musique de l'autre jeune artiste Tous deux sont peintres, tous deux sont musiciens, les Beaux-Arts sont frères Ah ! Voici un morceau dans le genre de Gluck ! (*Il solfie quelques notes, à son choix*) Cela peut avoir de l'effet, en saisissant bien l'esprit de la composition (*Il sonne*) Dubois ? J'aime la musique, j'aime la peinture Ces deux jeunes élèves me sont chers, je veux les rendre parfaits

SECONDE SCÈNE

L'AMATEUR DUBOIS

L'AMATEUR — Vous vous faites longtemps attendre !

DUBOIS — J'exécutais un ordre que Monsieur m'avait donné auparavant.

L'AMATEUR — Bon ! cela est régulier. J'aime qu'en tout on me mette une belle ordonnance. Quand ces deux jeunes artistes que j'affectionne paraîtront, vous les ferez entrer ici dans mon cabinet. Voilà mes crayons, ma palette, mes pinceaux pour celui qui voudra peindre ou dessiner ; voilà mon pupitre et du papier réglé pour celui qui voudra faire de la musique. Si je suis sorti, qu'ils m'attendent.

DUBOIS — J'exécuterai les ordres de Monsieur.

TROISIÈME SCÈNE

L'AMATEUR *seul, recourant le tableau qu'il a critiqué*
— Je vais un peu les examiner de ce boudoir ; ils ne soupçonneront pas que je m'y suis retiré. Je veux connaître leur naturel sans aucun déguisement et distinguer les nuances délicates qui se trouvent entre eux. Mais on vient.

QUATRIÈME SCÈNE

LE JEUNE PEINTRE LE JEUNE MUSICIEN DUBOIS

DUBOIS — Vous pouvez rester ici ; voilà tout ce qu'il vous faut. Monsieur m'a bien recommandé de vous dire que vous l'attendiez.

CINQUIÈME SCÈNE

LES DEUX JEUNES ARTISTES, *seuls*

LE JEUNE PEINTRE, *se placant auprès de la table à dessiner* — Voici de quoi m'occuper :

LE JEUNE MUSICIEN — Voici de quoi m'amuser

LE JEUNE PEINTRE — Mon art est le premier de tous : il crée, autant qu'il imite, il multiplie les objets chéris, il les rends immortels. Il retrace les actions des grands hommes, il enflamme du désir de les imiter. Rien n'égale la peinture

LE JEUNE MUSICIEN — Ce sont des paroles que vous dites là : c'est par les effets qu'il faut prouver. Faites un ouvrage qui touche, qui attendrisse, qui persuade

LE JEUNE PEINTRE — Je vous en dirai autant. Faites un ouvrage qui touche, qui attendrisse, qui persuade

LE JEUNE MUSICIEN — Commencez

LE JEUNE PEINTRE, *découvrant le tableau qu'il a laissé la veille dans le cabinet* — Voyez. C'est un pere de famille ! Tout annonce la peine qu'il ressent, d'être obligé de gronder son fils. Celui-ci compte sur sa tendresse, il est confus, mais la confiance perce. Voyez si la musique peut rien créer qui égale ces expressions vivantes

LE JEUNE MUSICIEN — J'ai deux manières de vous répondre. Tout en convenant du mérite de votre composition, j'y trouve des défauts, que je vous détaillerais, si je voulais vous mortifier. Mais loin de moi cette idée mesquine et désobligeante ! Tenez, je suis peintre, aussi, moi, quelquefois. Voyez ce dessin : c'est Dryope portant dans ses bras son fils, qu'elle vient d'allaiter : elle a cueilli cette branche de lotos fleuri, pour le faire jouer. Le sang coule de la tige, et de l'aïeule. Voyez ces nymphes en courroux. Dryope veut fuir : elle ne le

peut apercevez ces racines qui la fixent déjà sur le sol humide Sa jeune sœur s'écrie Son père et son époux accourent effrayés Je dispute avec vous par votre art même et notre sage Mécène va nous juger C'est un mortel celure plein de lumières !

LE JEUNE PEINTRE — Je pense comme vous sur le compte de cet homme respectable Mais vous parlez pour moi ! ce ne sont pas mes talents que je vante c'est l'art que je cultive

LE JEUNE MUSICIEN — Je ne perds pas de vue la question J'ai commence par vous prouver que je sens comme vous toutes les beautés de la peinture que je la connais puisque je la cultive et c'est après cela que je vais tâcher de mettre la musique au dessus de l'art de peindre le dernier parle aux yeux la musique parle à l'esprit à l'ame au cœur

LE JEUNE PEINTRE *vivement* — La peinture parle à l'ame par le premier des sens

LE JEUNE MUSICIEN — La musique parle à l'intelligence par le sens qui en est le plus proche

LE JEUNE PEINTRE — On voit la pensée par la peinture par l'écriture comme on l'entend par les discours ou par le chant

LE JEUNE MUSICIEN — Ah ! quelle différence ! je ne dirai pas entre ce qu'on lit et ce qu'on entend prononcer mais entre tel et tel homme qui prononce entre un excellent orateur et un homme ordinaire entre un acteur consommé qui remue l'ame et un orateur entre le musicien qui emploie toutes les ressources de son art pour toucher attendrir et l'acteur qui declame Voyez ou plutôt sentez la musique dans *Armide* dans *Alceste* dans *Orphée* dans les *Iphigénies* dans *Œdipe à Colone* agiter l'ame et lui peindre les passions Voyez Saint Hubert dans *Phèdre* ! Entendez chanter la céleste et mélodieuse Renaud ! La

CINQUIÈME SCÈNE

LES DEUX JEUNES ARTISTES, *seuls*

LE JEUNE PEINTRE, *se plaçant auprès de la table à dessiner* — Voici de quoi m'occuper !

LE JEUNE MUSICIEN — Voici de quoi m'amuser

LE JEUNE PEINTRE — Mon art est le premier de tous il crée, autant qu'il imite, il multiplie les objets chéris, il les rends immortels Il retrace les actions des grands hommes, il enflamme du désir de les imiter Rien n'égale la peinture

LE JEUNE MUSICIEN — Ce sont des paroles que vous dites là c'est par les effets qu'il faut prouver Faites un ouvrage qui touche, qui attendrisse, qui persuade

LE JEUNE PEINTRE — Je vous en dirai autant Faites un ouvrage qui touche, qui attendrisse, qui persuade

LE JEUNE MUSICIEN — Commencez

LE JEUNE PEINTRE, *découvrant le tableau qu'il a laissé la veille dans le cabinet* — Voyez C'est un père de famille ! Tout annonce la peine qu'il ressent, d'être obligé de gronder son fils Celui-ci compte sur sa tendresse, il est confus, mais la confiance perce Voyez si la musique peut rien créer qui égale ces expressions vivantes

LE JEUNE MUSICIEN — J'ai deux manières de vous répondre Tout en convenant du mérite de votre composition, j'y trouve des défauts, que je vous détaillerais, si je voulais vous mortifier Mais loin de moi cette idée mesquine et désobligeante ! Tenez, je suis peintre, aussi, moi, quelquefois Voyez ce dessin c'est Dryope portant dans ses bras son fils, qu'elle vient d'allaiter elle a cueilli cette branche de lotos fleuri, pour le faire sucer le sang coule de la tige, et de l'arbre Voyez ces nymphes en courroux Dryope veut fuir elle ne le

peut apercevez ces racines qui la fixent déjà sur le sol humide Sa jeune sœur s'écrie Son père et son époux accourent effrayés Je dispute avec vous par votre art même et notre sage Mécène va nous juger C'est un mortel éclairé plein de lumières !

LE JEUNE PEINTRE — Je pense comme vous sur le compte de cet homme respectable Mais vous parlez pour moi ! ce ne sont pas mes talents que je vante c'est l'art que je cultive

LE JEUNE MUSICIEN — Je ne perds pas de vue la question J'ai commencé par vous prouver que je sens comme vous toutes les beautés de la peinture que je la connais puisque je la cultive et c'est après cela que je vais tâcher de mettre la musique au dessus de l'art de peindre le dernier parle aux yeux la musique parle à l'esprit à l'âme au cœur

LE JEUNE PEINTRE *riement* — La peinture parle à l'âme par le premier des sens

LE JEUNE MUSICIEN — La musique parle à l'intelligence par le sens qui en est le plus proche

LE JEUNE PEINTRE — On voit la pensée par la peinture par l'écriture comme on l'entend par les discours ou par le chant

LE JEUNE MUSICIEN — Ah ! quelle différence ! je ne dirai pas entre ce qu'on lit et ce qu'on entend prononcer mais entre tel et tel homme qui prononce entre un excellent orateur et un homme ordinaire entre un acteur consommé qui remue l'âme et un orateur entre le musicien qui emploie toutes les ressources de son art pour toucher attendrir et l'acteur qui declame Voyez ou plutôt sentez la musique dans *Armide* dans *Alceste* dans *Orphée* dans les *Iphigénies* dans *Œdipe à Colone* agiter l'âme et lui peindre les passions Voyez Saint Hubert dans *Phèdre* ! Entendez chanter la céleste et mélodieuse Renard ! La

musique, dans sa jolie bouche, trouver l'unisson du cœur, charmer l'âme, l'enivrer, après l'avoir délicieusement émue ? Mais pourquoi vous aller chercher les chefs-d'œuvre ? Je ne veux pas vous citer une romance de ma composition, sur un air trivial, et que je n'ai pas fait. Nous allons la chanter, vous y ferez votre partie, et je veux que ce soit vous, qui vous convainquez vous-même de la supériorité du bel art que je cultive, comme vous, et que je préfère

L'amour créa la peinture,
 D'abord l'invention
 Ce ne fut pas la nature !
 D'une petite aventure
 En Grèce elle resulta

LE PEINTRE

Croyez-moi, c'est une fable,
 Car je sais un autre trait
 Une mère inconsolable,
 Qui perdait un fils aimable,
 Traça le premier portrait

La délicate Artemise
 But la cendre d'un époux
 Et sa figure fut mise,
 Pour le voir à chaque prise,
 Sous l'onde qui l'a dissous

Ainsi la peinture exprime
 Les plus nobles sentiments
 Et si l'amour est son crime,
 La Pitié, l'Hymen, l'Estime
 Sont ses dédommagements !

LE JEUNE MUSICIEN — Voyez comme le charme de votre voix rend ces paroles agréables et pénétrantes. Vous venez de plaider contre vous-même !

LE JEUNE PEINTRE — Vous n'y pensez pas ! Je n'ai

jamais nie les effets de la musique je dis seulement
que la peinture l'emporte Mais qui pénètre ici ?

SIXIÈME SCÈNE

L'AMATEUR *déguisé en paysan*

LE FAUX PAYSAN — On m'a dit à la porte le portier ou le suisse comme on l'appelle que notre bon seigneur était ici et que je pourrais lui parler

LE JEUNE MUSICIEN — Il va venir dans un instant

LE JEUNE PEINTRE — Il est triste !

LE FAUX PAYSAN — Ah ! Messieurs j'ai bien du chagrin !

LE JEUNE PEINTRE *vivement* — Qu'est ce qui le cause ? Si je puis y porter remède je suis tout à vous

LE FAUX PAYSAN — Je viens me plaindre à Monseigneur de maudites bêtes qui me broutent tout jus qu'à mes choux dans mon petit jardin

LE JEUNE PEINTRE *au jeune Musicien* — Demandez la permission de chasser nous rendrons service à ce bonhomme ! Pour moi je veux en une matinée détruire tous ces incommodes dévoreurs

LE JEUNE MUSICIEN — Détruire ! détruire ! c'est bientôt dit ! on ne tue pas un être vivant sans le faire souffrir !

LE JEUNE PEINTRE — Parbleu j'aime mieux voir souffrir les lièvres et les lapins que l'ingrât un honnête cultivateur sa femme et ses enfants ! A l'instant même je vais demander la permission de chasser

LE JEUNE MUSICIEN — Voilà cet amateur des arts ! la dissipation se présente-t-elle ? il en saisit l'occasion ! Les arts mon camarade veulent et la tranquillité desprit et la douceur des mœurs

LE JEUNE PEINTRE — Vous vous croyez vertueux parce que vous êtes naturellement tranquille, paresseux. C'est même ce qui vous fait préférer la musique à la peinture, le travail de la main, les mouvements du corps coûtent à votre indolence. Pour moi, j'ai la véritable bonté du cœur, je suis sensible pour les hommes, et très peu pour les bêtes.

LE JEUNE MUSICIEN, *souriant* — Je crois entrevoir la cause de votre humanité. Vous aimez la chasse, car je ne vous ferai pas l'injustice de croire que vous aimez le sang. (*Au faux paysan*) Bonhomme, désirez-vous bien fort qu'on vous délivre de vos petits ennemis ?

LE FAUX PAYSAN — Oh ! mon cher Monsieur, ce n'est pas que je leur en veuille, et quand ça broute, ça fait plaisir à voir, mais c'est qu'en broutant, ça ôte le pain de ma famille.

LE JEUNE MUSICIEN — Allons, me voilà décidé, j'irai à la chasse, mais au lacet. Je ne puis me résoudre à tirer.

LE JEUNE PEINTRE — Fausse délicatesse ! L'homme autrefois ne fut-il pas obligé de conquérir la terre sur les bêtes sauvages ? Parbleu ! il n'aurait eu qu'à les ménager ! nous n'aurions aujourd'hui, ni villes, ni palais, ni châteaux, ni beaux-arts.

LE JEUNE MUSICIEN — Je me suis rendu à vos raisons, mais du moins, qu'on n'ait pas la cruauté de tirer sur les rossignols, et de détruire leurs nids !

LE JEUNE PEINTRE — Oh ! Cela est trop juste, et je voudrais qu'il y eût une peine contre tous les destructeurs cruels des animaux innocents.

LE JEUNE MUSICIEN, *se jetant dans ses bras* — Ah ! je reconnais mon ami, mon émule, mon frère, à la bonté de son cœur ! (*Le faux Paysan est sorti, pendant que les deux jeunes gens s'embrassaient*)

SEPTIÈME SCÈNE

LE JEUNE PEINTRE — Je ne vois pas ce bonhomme !

LE JEUNE MUSICIEN — Il est sorti sans que je l'entendisse !

(On entend chanter dans le cabinet de l'Amateur sur l'air de la romance de Marlborough avec l'accompagnement de la harpe de la guitare ou du violon)

Ils ont perdu leur mère
Ces deux pauvres enfants !

Comme ils s'en vont pleurant !
Chacun se désespère
Et si pourtant ils ont un père
Dont la main bonne et chère
Soutient leurs jeunes ans !

Air du Boudoir d'Aspasie

Une belle au titre d'amie
Reunit le nom de leur sœur
Elle est aimable elle est joüe
Des colombes c'est la douceur
Mais c'est moins le sang qui les lie
Que le secret instinct du cœur

HUITIÈME SCÈNE

DUBOIS *venant d'écouter deux portraits qu'on n'avait pas encore vus*

LE JEUNE PEINTRE — Cela est touchant !

LE JEUNE MUSICIEN *regardant un des portraits* —
Ah ! voilà toutes les richesses de l'art !

LE JEUNE PEINTRE *examinant l'autre portrait* —
Celui ci l'emporte ! Quel air de douceur uni aux charmes de la jeunesse et de la beauté !

NEUVIÈME SCÈNE

LE PÈRE DE FAMILLE, *ayant quitté son déguisement* — Mes chers enfants, nous avons tous fait nos rôles moi celui d'amateur et de paysan, vous, celui de peintre, et vous celui de musicien, notre extérieur était déguisé, mais nos sentiments étaient ceux que nous avons réellement. Bénissez la peinture ! c'est elle qui vous retrace dans leur printemps, deux femmes respectables, à qui vous fûtes chers. Voilà votre mère, à votre âge. Voici votre sœur, aujourd'hui mariée, et mère elle-même, comme elle était à quinze ans. Bénissez la musique ! à l'aide des airs les plus simples, elle fait passer dans l'âme un sentiment délicieux. elle peut inspirer le courage et l'humanité, elle ouvre l'âme à toutes les passions, et sous ce point de vue, elle est quelquefois dangereuse ! Mais que la peinture sa sœur ne s'en prévale pas ! Combien de fois, se déshonorant elle-même, n'a-t-elle pas rendu le vice aimable, d'une façon plus dangereuse encore. les arts n'ont un but légitime, qu'autant qu'ils font aimer la vertu !

LE JEUNE PEINTRE — O mon père ! que vos leçons sont agréables ! Elles charment, elles amusent ! Vous faites entrer dans mon cœur les bonnes résolutions, par le plaisir !

LE JEUNE MUSICIEN, *plus modérément* — Je suis attendri, mon père ! Que mon émotion vous exprime ma reconnaissance ! Ah ! que j'aime la peinture, puisqu'elle me rend ma mère, et multiplie ma sœur ! Les voilà toutes deux. Voyez, mon frère, comme je rends justice à votre art (*Il baise la main de son père*)

LE JEUNE PEINTRE — Et moi, j'aime la musique, qui vient d'exprimer si bien les regrets qui sont au fond de mon cœur

LE PÈRE — Mes chers enfants ! vous me rendez tout ce que j'ai perdu ! Quant à la chasse j'approuve vos dispositions à tous deux elle doit être utile sans cruauté. Faites en autant un travail qu'un amusement c'est le seul moyen de la légitimer.

LE JEUNE MUSICIEN — Un travail !

LE JEUNE PEINTRE — Oui par son utilité.

DIXIÈME ET DERNIÈRE SCÈNE

TOUTE LA COMPAGNIE DES SÉPARÉS

Entrant sur le théâtre par l'orchestre

UN AMI DE LA MAISON — Embrassons les jeunes acteurs et partageons la joie qu'ils éprouvent d'avoir le meilleur et le plus éclairé des pères !

UN AMI DE LA MAISON — Vous n'avez pas de ballet ! Mais dansons ne fût-ce qu'une ronde. La joie franche est un peu bruyante mais elle en est meilleure à la santé. *(Tous les spectateurs dansent la ronde sur l'air)*

Ma mère m'envoie au marché. *(Bis)*

C'est pour des sabots acheter. *(Bis)*

Mes sabots sont dignes de l'âne.

Digne d'ondine l'âne mes sabots.

Eh ! ne suis-je pas bon marchand. Me l'avez-vous dit ?

Ne suis-je pas bon marchand d'sabots.

Pour un tambour acheter etc.

Pour une bourse acheter etc.

(Tout le monde connaît cette rime.)

J'ai dit que je rapporterais cette pièce pour mettre une interruption aux horreurs que je raconte. En effet on a dû s'apercevoir que j'en avais retardé le récit par tous les moyens possibles avant de le commencer. Je

le suspens, à la moindre occasion que je puis en avoir, afin de reposer l'imagination C'est un art, dans ce malheureux ouvrage, que d'y mettre des épisodes, et ce qui serait un grand défaut dans tout autre, est ici le plus haut degré de perfection !

Pendant la petite pièce, on m'avait montrée au directeur, qui me regarda beaucoup On lui dit que j'étais la femme de Moresquin « Oh ! l'infortunée ! » répondit-il Et le monsieur l'entendit Il changea sur-le-champ sa résolution il pensa que si je venais à plaire à cet homme, on pourrait bien, au lieu d'un emploi, le faire renfermer Il convenait, lui-même, qu'il n'y avait que trop de forfaits dans sa vie, pour cela Il me ramena donc Mais c'est ici le comble de l'honneur

En route, il alla songer à un autre directeur de Bureau, qui ne me connaissait pas, et dont il n'avait pas été vu Il m'ordonna de me dire femme d'un confrère, qu'il nomma, et de me présenter le soir même, pour demander un emploi Il me monta la porte, me força d'entrer, en me désignant l'endroit où il allait m'attendre J'étais bien embarrassée ! surtout je ne voyais pas à quoi pouvait aboutir un pareil mensonge Mais je n'avais pas à hésiter Je demandai le maître, et mon malheur voulut qu'il fût chez lui On était à table A ce mot, « une jeune dame ! » il sortit de la salle à manger, où il était avec sa famille, et vint dans son cabinet, où le domestique m'introduisit « Que me voulez-vous, belle dame ? — Monsieur, je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous mon mari est un employé sans bureau On m'a flattée que vous étiez humain, nous sommes dans un grand embarras ! — Je serai humain, la belle, si vous êtes humaine, si je vous suis connu, on vous a dit que j'aimais les jolies femmes » En parlant, il me touchait la joue et le menton Je me jetais à ses genoux, en lui disant « Ayez pitié de moi, Monsieur, que mon

mari ait un emploi de votre main ou je serai assommée de la sienne — Diable ! c'est donc un fier brutal ! Serez vous humaine ? » J'avouerais que je n'entendais pas alors ce mot fatal. Je dis que je me faisais un devoir de l'être quand je le pouvais « Cela me suffit. Envoyez moi demain votre mari. Quant à vous la belle, tandis qu'il sera ici, je vous ferai savoir ou je devrai vous parler tête à tête. » Il me prit un baiser en achevant ces mots et se retira en me montrant la porte de sortie.

Je vins retrouver Moresquin qui fut transporté de joie. En chemin, il se fit détailler tout ce que le directeur avait osé. Il n'en parut pas fort affecté, il s'attendait à pis. A notre arrivée, il me donna ses ordres pour ma conduite, lorsque le directeur me manderait, et il employa les expressions les plus revoltantes m'ordonnant les plus grandes infamies, les détaillant et me forçant d'en faire un indigne apprentissage avec lui. Il alla jusqu'à me donner quelques soufflets sur ma joue malade, quand je ne m'acquittais pas à son gré, ou assez promptement. Cette soirée fut, je puis le dire, une des plus cruelles de ma vie, après celle du dîner des deux ennemis de mon père. La haine, la repugnance, le dégoût, les soulèvements du cœur furent un supplice dont on ne peut se former d'idée. Mais il fallait obéir ou se voir broyée la chair tordue, etc.

Le lendemain, le coiffeur revint. Je fus parée encore mieux que la veille, car j'eus tout neuf. Moresquin prit à crédit. Il alla se présenter. J'étais dans le fiacre qui le mena, et je devais paraître, s'il était nécessaire. En effet, Moresquin fut employé sur le champ, mais ses nouveaux confrères l'ayant reconnu, il allait être renvoyé, lorsqu'il eut un moment pour me faire avertir. J'entrai chez le directeur, qui à ma vue se dérida et dit impérativement qu'il voulait que mon mari fut installé capable ou non, bon ou méchant sujet.

A cet ordre, le premier commis s'inclina, et Moresquin le suivit

Dès que je fus seule avec le directeur, je sentis qu'il fallait parler net. Je lui dévoilai toute la conduite du monstre, ses ordres, qui ne souffraient jamais de réplique, enfin ses abominables conseils. Cet homme fut touché de mon sort. Il me proposa de m'aimer de bonne foi, pour me soustraire à un monstre. Je ne demandais pas mieux que d'être soustraite à Moresquin, mais je ne voulais pas me déshonorer. Je parlai de mon père, homme estimé. Au nom de Saxancour, le directeur fit un cri. — Hé ! c'est le frère d'un de mes amis, d'un homme vénérable ! d'un saint ecclésiastique, que j'honore, malgré mes défauts ! Allons, allons ! si vous faites un petit péché avec moi, les prières du saint oncle l'effaceront. Il faut absolument que vous soyez ma maîtresse ! Et ne craignez plus rien de Moresquin. » Surprise de ce langage, n'ayant plus de confiance, je voulus fuir. Il me retint. — Vous êtes véritablement vertueuse. Je garderai votre vilain mari, sans rien exiger de vous, par considération pour votre père et pour votre oncle. Il va être mis sur-le-champ à 1 800 livres. » Je fus très contente, et ce fut le premier moment de joie que j'éprouvai, depuis mon mariage.

De retour à la maison, car je ne passai pas au bureau, j'attendis Moresquin avec quelque impatience, pour lui apprendre son sort. Il arriva sur les 8 heures (c'était environ une heure après être sorti de son bureau). Je trouvais extraordinaire qu'il ne fût pas venu sur-le-champ, par curiosité. Mais il avait fait autre chose. Il avait payé bouteille à un laquais du directeur, pour en tirer les secrets du maître. Il n'apprit autre chose, sinon, que tout le monde était contre lui, et qu'il ne garderait pas sa place. Il entra en se frappant le front. Comme il ne parla pas, je commençai, contre mon usage. « J'ai

de bonnes nouvelles à vous apprendre Vous avez 1800 livres et vous serez surement conserve de preference — Comment ? comment ? » J'entrai dans les details qu'il ne me laissa pas achever « Ne va pas chercher à me persuader que c'est par consideration pour ton oncle ou pour ton pere que Monsieur L. T. m'accorde ce que tu dis là c'est que tu as ete sa catin Je n'en suis pas la dupe ! Ah ça ! songe à present que tout va rouler sur toi et qu'il ne faut pas que j'en reste là ! » Tout ce que je pus dire ne fit aucune impression sur cet homme vil Soit qu'il feignut soit qu'il le crut il me soutint que j'etais la complaisante du directeur et cette idee lui donna occasion de me faire mille questions infames que je ne puis ecrire et que j'ai tache d'oublier « Quel homme ! pensais je Quelque chose que je fasse tout devient dans sa main un poison qu'il me force de prendre ! » Je versai des larmes Moresquin les regarda comme une confirmation de ses conjectures et pour me consoler il me debita sa detestable morale Je mai Il m'approuva de mer Enfin il fut presque raisonnable à sa maniere

Le lendemain il retourna au bureau Persuade que tout lui etait permis il montra de la morgue à ses confreres Il reçut d'un air insolent la nouvelle de son avancement subito enfin des le premier jour il degouta tellement Monsieur L. T. que peu s'en fallut qu'on ne le renvoyat

Le surlendemain ce fut pis encore Monsieur Moresquin tranchait du maître On ne lui disait mot par excès d'etonnement Il parla de dejeuner ses confreres accepterent Lorsqu'on eut bu quelques coups l'imprudent Moresquin ne put retenir sa langue Il donna clairement à entendre qu'il etait protege de la bonne maniere et que j'etais la maitresse du directeur On etait muet d'etonnement on se tut Mais des que le dejeuner fut

achevé, un commis, homme de confiance, alla trouver Monsieur L. T. et lui fit part de ce qui venait de se passer. Le directeur ne pouvait le croire, mais enfin on le convainquit. Il donna ses ordres, on laissa sortir Moresquin, à l'heure du dîner, mais il fut défendu au suisse de le laisser entrer. Il dîna fort tranquillement à la maison, en me tenant ses discours de la veille au soir. Il partit fort gai. Environ une heure après, je le vis arriver fumeux. Il débuta par briser une chaise. Il écumait. Je crus voir un enragé. Comment oser hasarder une seule question, avec un pareil homme ? J'étais tremblante. Il ne m'avait pas encore regardée. Enfin, il jeta les yeux sur moi. « Malheureuse ! s'écria-t-il, tu as parlé contre moi ! » Je crus être à ma dernière heure. Je me jetai à ses genoux pour lui dire, lui protester, que je n'avais rien dit contre lui. Sans doute, il allait me maltraiter cruellement, quand un garçon marchand de vin entra. Cet homme ignorait que Moresquin fût renvoyé du bureau. « Je viens, lui dit-il, pour vous instruire, qu'il y a un complot contre vous. Je vous avertis, en apportant du vin dans votre quartier, parce que vous m'avez paru bon garçon. On veut vous desservir auprès du directeur, parce que vous avez dit imprudemment, que Madame votre femme était *bien appuyée* auprès de lui, ou par lui, et beaucoup d'autres choses, qu'on a mal interprétées. C'est pourquoi je vous préviens de prendre les devants, si vous ne voulez pas être bientôt remercié. On doit parler aujourd'hui. Ainsi, vous n'avez pas de temps à perdre, car je sais qu'ils ont déjà fait agir, mais vous êtes à temps, défendez-vous. » Moresquin écouta ce récit, l'air concentré. « J'allais te frapper, me dit-il, ce n'est pas ta faute, c'est la mienne. tu retourneras parler pour moi. » J'y sentis une grande répugnance, mais quand je sus comment Moresquin venait d'être renvoyé, je n'hésitai

pas Je mourais de honte cependant Néanmoins je partis sur le champ

Lorsque je me presentai l'on me dit que monsieur L. T. etut sorti Je demeurai jusqu'au soir a l'attendre Je le vis sortir enfin et je compris qu'il n'avait pas voulu me recevoir Je courus a la voiture et je lui dis « Au nom de Dieu et de l'humanité Monsieur écoutez moi ! — Non je ne vous entendrai pas mais demain je vous ferai parler par quelqu'un » Je me retirai a ce mot parce que la voiture partit et je vins rendre eette reponse a Moresquin Il parut foudroyé Cependant l'esperance le soutenait encore Il me parla doucement et bonnement le reste de la soiree

Le lendemain matin il sortit pour laisser la liberte de venir dit il a la personne qui devait me parler En effet il s'etait a peine ecarte un quart d'heure que je vis entrer un capucin imberbe qui me salua d'un air benin en me demandant si j'étais seule Sur l'assurance repetee que je lui en donnai il s'assit a cote de moi et me pria de l'ecouter attentivement « Ma jeune dame quelque envie qu'ait Monsieur L. T. de vous obliger e est une chose impossible Votre mari s'est vante hier en dejeunant de choses deshonorantes pour vous et pour Monsieur le directeur qui est obligé maintenant pour sa reputation de cesser absolument de vous voir et de s'interesser a vous Voila ee que je suis charge de vous dire — Ah ! Monsieur ! que deviendrai je ? Dites mon Père Je puis me confier a vous repris je je suis la plus malheureuse de toutes les femmes je suis malheureuse pour toutes les raisons possibles ! Je suis mariee a un mechant homme que j'ai pris malgré mon pere dont j'ai fait le supplice — Eh bien je sais un moyen de vous tirer d'embarras Laissez vous aveuglément conduire — Je ferai mon Père tout ce que vous me prescrirez — Cela est fort bien ! Il

faut quitter votre maison, entrer dans un couvent, où je vais vous conduire, et y demeurer comme pensionnaire, mais inconnue. Vous jouerez de la liberté de sortir, quand vous le voudrez. (Ici, j'entendis un petit bruit dans le cabinet qui servait de cuisine, mais je n'y fis pas beaucoup attention. Cependant, je me tins sur mes gardes) — Je vous prévienne qu'il est des circonstances, comme celle où vous êtes, par exemple, qui dispensent d'être scrupuleuse. Votre mari est un infâme, qui vous vendrait volontiers : ce serait une abomination, il ne faut pas vous y prêter. — Certainement mon Père, je ne m'y prêteraï jamais, s'il avait cette intention criminelle ! — Il l'a, soyez-en sûre, et ce que je viens de vous dire, ne le prouve que trop clairement. Cependant, Madame, vous êtes dans un cruel embarras ! Monsieur L. T. vous estime, vous pouvez recevoir ses secours. Quant à votre monstre, on saura lui fermer la bouche. Que répondrai-je à monsieur L. T. ? et à quand votre sortie d'ici ? — C'est une démarche bien scabreuse, Monsieur, que celle de quitter sa maison, et un enfant ! Je ne m'y prêteraï qu'à deux conditions, qu'on donnerait à mon mari un emploi, capable de le faire vivre, et à moi, l'assurance de pouvoir rester décemment dans une maison religieuse. — Il est inutile de vous cacher plus longtemps que je viens ici pour lever vos scrupules, et que je parle pour Monsieur L. T. que vous pouvez écouter, vu votre position sans aucun scrupule. Quant à votre monstre, il y a de quoi le faire séquestrer, et il le sera, si vous voulez avoir quelques complaisances pour Monsieur L. T. Voilà tout. — Je ne consentirai jamais à être la maîtresse de personne, mon Père. — Vous le pouvez, en conscience ! — Cela ne sera jamais. — Laissez-vous persuader ? — Non, non, Monsieur ! Comment un homme de votre robe, peut-il se charger d'une pareille commission ? Comment

pouvez vous dementir ainsi les principes que vous devez avoir reçus ? — C'est que la nécessité est au dessus de la loi. Vous êtes perdue si vous n'acceptez pas — Je toucherai Monsieur L. T. répondis je et il ne sera pas inexorable aux prières d'une infortunée sans ressource — Non vous ne le toucherez pas. Il veut que vous cediez et a cette condition il vous assure un sort. Bicêtre sera celui de votre indigne mari. C'est un parti pris et le seul raisonnable on le connaît mieux que vous ne le connaissez sa langue est encore plus meurtrière que sa main quoiqu'il ait oté la vie a plusieurs personnes a ce qu'il dit lui même — Je persiste Monsieur j'espère toucher Monsieur L. T. — Non je vous le répète vous ne le toucherez pas. Connaissiez combien il désire vous être utile et combien cependant il est ferme dans ses principes ! C'est Monsieur L. T. qui vous parle ! A ce mot je frissonnai ne doutant pas que Moresquin ne fut dans le cabinet et n'écoutât la conversation. Je serrai la main de Monsieur L. T. en lui disant « Ce déguisement est d'ingereux Monsieur ! sortez et disparaissez le plus promptement possible » Un coup d'œil expressif accompagna cet avis.

Monsieur L. T. se leva et il était déjà entre les deux portes quand Moresquin parut. Il sortait du cabinet par la porte extérieure « Mon Père dit il en riant vous sortez de chez moi ! Je serais charmé de vous dire un mot rentrons » En même temps il le poussa dans la chambre « J'ai tout entendu mon Père je sais qui vous êtes. Il me faut un emploi ou je vous fais arrêter chez moi et conduire au couvent. Vous êtes a ma discrétion et je ne suis pas disposé a vous faire grace. Allons Père L. T. point de façons ! Un emploi un écrit qui me mette en sûreté de votre part et cent louis en nature ou en bons effets. Voilà ce qu'il me faut » Monsieur L. T. pris au trebuchet et connaissant l'homme fit de bonne

grâce l'effet de cent louis , mais il sut esquiver les deux autres espèces d'engagements, par des promesses et des observations Moresquin le laissa sortir, et après néanmoins l'avoir assuré qu'il s'y prenait mal de s'adresser à moi, pour m'avoir , que lui seul pouvait disposer de ma personne et de mes faveurs Que cela était si vrai, que s'il voulait prendre les engagements convenables, il ne sortirait pas sans avoir tout obtenu Monsieur L T parut effrayé de cette offre imprudente il se hâta de sortir en disant qu'il ne refusait pas, mais que dans le moment, il était trop troublé

Lorsqu'il fut parti, Moresquin éclata de rire d'une manière affreuse, en me disant que je ne préparasse pas le dîner, que je m'habillasse, et que nous allions manger une matelote à la Rapee Il fallut obéir Je tremblais Je ne savais pas si Monsieur L T accepterait ou refuserait l'infâme proposition J'étais concentrée Il me fut ordonné de rire , et je fis comme ces enfants, qui rient des lèbres, en pleurant encore, parce qu'ils voient le fouet levé Moresquin fut très content pendant cette partie, dont il mit en sortant deux de ses confrères Il n'est pas possible de rendre ses discours C'était un délire d'obscénités et de projets de l'intérêt le plus bas ! les deux hommes en étaient dans un étonnement de dégoût !

Moresquin attendait le lendemain des nouvelles de Monsieur L T Il n'en eut pas Il ne doit jamais en avoir, si ce n'est pour des témoignages d'indignation et de mépris Je fus forcée d'y retourner , mais la porte me fut refusée Moresquin était un homme trop dangereux, et l'excès de sa scélératesse fut, en cette occasion, ce qui me préserva

Les cent louis escroqués ne durèrent pas trois mois Moresquin, sans emploi, jouait et perdait Il traitait ses amis , il prodiguait, pour faire croire que j'étais

entretenu par Monsieur L. T. Il réussit à me diffamer sans nuire à Monsieur L. T. On me crut la complaisante de quelque autre. Enfin l'argent finit et le jour du dernier écu il arriva une scène cruelle. On se rappelle que j'étais alors enceinte. C'était de ma fille qui est morte en langueur. Moresquin voulut aller à la comédie et m'y emmener. Je lui représentai que nous n'avions rien et qu'il conviendrait mieux qu'il allât seul au parterre que de me mener pour dépenser un écu. Il m'ordonna de partir. Mais ma représentation l'avait irrité. Il me traitait en route comme une esclave ou plutôt comme une *filles* qu'un libertin fait marcher devant lui. Tout le monde nous regardait et je mourais de honte.

Je profitai d'un embarras qui survint et qui nous sépara pour m'en revenir à la maison. Je croyais qu'il continuerait sa route et je me disposais à m'en aller chez ma tante quand il arriva presque aussitôt que moi. Je me sauvai par une des deux portes. Il me rattrapa néanmoins par la jupe et me donna un si grand coup de poing que j'en tombai évanouie. Il m'abandonna dans cet état croyant m'avoir tuée. J'étais dans un endroit obscur hors la porte. Il s'enferma et se mit au lit. Je revins à moi je ne sais à quelle heure mais c'était dans la nuit et tout était tranquille. Je me hasardai de frapper n'en pouvant plus et me sentant mourir. Mais il refusa d'ouvrir. Une locataire m'entendit. C'était une méchante femme mais elle fut touchée elle vint me prendre m'aider à rentrer chez elle me rechauffa et me préserva de la mort. Mais l'infortune fruit que je portais dut ses incommodités et sa destruction qui les a suivies à son abominable père. La femme me ramena le matin aux pieds du monstre. Je l'avouerai j'attendais la mort. Il se contenta de m'accabler d'injures si atroces que les cheveux en dressaient à la tête. La femme fut obligée de lui dire « Bat

tez-la, tuez-la, vous savez pendu, faites-la coucher à la porte, elle y crèverait que je ne la regardais pas. Apprenez que je suis honnête femme. Mais vous, qu'est-ce que vous êtes ? Et si votre femme est ce que vous dites, qu'êtes-vous tous deux ? » Elle se retint, en achevant ces mots, et, tout en s'en allant, elle disait : « Si le plancher tombait, et qu'il les écrase, ce serait bien débarrassé ! Des gens comme ça sont mieux morts qu'en vie. »

J'étais redevenue languissante, depuis le coup violent qu'il m'avait donné, j'approchais du terme, et je n'étais plus présentable. Aussi étais-je traitée comme un chien. Moresquin avait pris chez lui une fille fort laide, et fort mauvais sujet, d'environ seize ans. Son plaisir fut de donner autorité sur moi à cette fille du commun, sa filleule. À son retour, il se faisait rendre compte par elle de toutes mes actions, pour me corriger, disait-il. Le monstre, trop ressemblant à son parrain, empoisonnait tout, et je recevais des soufflets en sa présence. Je dînais à terre, tandis qu'elle était à table, et je souffrais d'autres indignités, comme de me trousseur, et de recevoir par elle des coups de fouet, comptés par son infâme parrain, qui criait souvent : « Plus fort ! plus fort ! » Ces indignités, dont je n'osais parler, furent connues néanmoins, par l'indiscrétion de cette filleule, qui s'en vanta dans le voisinage. Mais elle fut la dupe de son bavardage. La femme à laquelle le trait du fouet fut raconté, renvoya la filleule sèchement, et sur-le-champ alla faire part à trois ou quatre voisines de ce qu'elle venait d'apprendre. Ces femmes, toutes du commun, furent indignées, elles vinrent, au nombre de cinq, et entrèrent chez Moresquin, précisément dans un moment où la filleule me traitait fort mal. J'étais révoltée, et je la menaçais d'un soufflet. Elle m'apporta sa joue, en me disant : « Donne, donne-le donc ! » En

effet je n'osai pas le donner « Tu fais bien reprit la petite car *tu serais arrangée tout de roté !* tu aurais plus de coups de pieds et de coups de poing que tu n'as de cheveux à la tête » Comme elle achevait ces mots elle reçut un soufflet si violent qu'elle fut renversée sur sa chaise Elle se releva en s'écriant « Ah ! chienne ! tu m'as frappée ! » Mais en même temps les cinq femmes l'environnèrent en s'écriant « Il faut faire justice de cette petite gredine là ! » Et elles la soufflèrent tant qu'elles en eurent la force La filleule tomba d'épuisement à leurs pieds Mais elles et uent si enragées qu'elles la frappaient encore Enfin elles cessèrent On la releva mais pour lui dire « Allons fais ton paquet salope et pars Allons allons ne fais pas tant la carpe pamee ! fais ton paquet ! » La fille trouva des forces quand elle vit les mains levées pour la frapper encore Elle arrangea tout ce qui lui appartenait et partit en recevant pour adieux un coup de pied accompagné des épithètes convenables

J'étais tout étonnée de cette exécution qui se faisait chez moi par des étrangères ! A peine me regardaient-elles comme quelque chose Elles ne me dirent presque rien elles parlaient entre elles Je vis par là dans quel mépris j'étais tombée ! Je compris par leurs discours qu'on me prenait pour une femme sans cœur qui restait par stupidité avec un monstre tel que Moresquin Hélas ! elles ignoraient que j'étais alors sans ressources ! Elles ignoraient qu'une mère ma plus cruelle ennemie m'aurait repoussée dans l'abîme si j'avais voulu me sauver dans les bras de mon père ! Cependant leurs discours me firent naître pour la première fois une idée qui pouvait m'être salutaire et que j'eus occasion d'exécuter le soir même

Moresquin ne rentra qu'à minuit Je venais de me coucher accablée de mes souffrances et du trouble de

la journée Il demanda sa filleule Je lui racontai mot pour mot tout ce qui s'était passé Il est impossible d'exprimer dans quel excès de fureur il se mit , c'était une rage Il leva la canne pour me frapper, en me disant « Salope, poison, vermine, il faut que tu périsses mais auparavant, il faut que tu me fasses à souper Lève-toi » Comme il grinçait des dents, écumait de la bouche, ma frayeur fut si grande, que je m'évadaï, pour me sauver chez ma tante Bitez, la même qui a fait mon malheur J'y arrivai à 1 heure du matin Moresquin vint sui-le-champ m'y chercher , mais je ne pus me résoudre à retourner, qu'avec la servante de madame Bitez, dont la présence contint le brutal, à un certain point J'eus encore par là un autre avantage , c'est que les indignités que me dit Moresquin, à notre retour, et pendant la nuit, persuadèrent de ce qu'on avait eu peine à croire auparavant Il fut démasqué

Peu de temps après, j'accouchai de ma fille Moresquin la trouva jolie, et s'en félicita d'une manière révoltante Elle fut mise en nourrice, toujours d'après les vœux de ce misérable, que je serais une ressource pour lui, par le reste de mes attraits, qu'il ménageait si peu ! Mais il avait un motif pour me maltraiter, que son extrême bassesse lui suggérait, malgré sa sottise , il avait compris, qu'en m'avalissant, en m'inspirant une crainte qui allait jusqu'aux convulsions, j'aurais moins d'énergie dans l'âme, pour résister à ses vœux criminelles Ainsi, rien de ce qui aurait pu le porter à me ménager ne faisait sur lui qu'une impression subordonnée D'ailleurs, il était si brutal qu'il n'aurait pu suivre un plan de douceur, s'il avait eu l'esprit assez juste pour le concevoir En voici la preuve, car le trait que je vais raconter ne pouvait être prémédité , c'est une vraie boutade de brutalité

Il y avait quatre jours que j'étais accouchée de ma fille, et c'était le jour de l'an 1782 Moresquin se faisait

accommoder le matin il demanda deux biscuits a la garde pour lui et son perruquier Je repondis en riant n'avant pas ete maltraitee depuis mes couches que les hommes ne mangeaient pas de biscuits Et en meme temps je les lui fis servir J'eus tort il est vrai de jouer avec un tigre Comme j'avais badine je ne pensais guere que je venus d'exciter un orage terrible ! Moresquin repousse les biscuits s'elance sur moi comme un furieux et allait m'assommer sans le perruquier et la garde Retenu par eux il se livra aux plus grands excès d'injures m'accusant d'avoir le sing pourri de mes pere et mere etc J'etais tremblante et pale un frisson mortel fut suivi d'une sueur froide universelle Mon etat semblait exciter sa brutalite ! Dès que le perruquier fut parti le monstre renversa la table avec ce qui etait dessus prit le tiroir d'une commode ou etaient les choses propres a mon etat les jeta au feu et brisa le tiroir contre terre ferma la porte a double tour prit son epee disant qu'il allait me tuer et se poignarder ensuite La garde etait occupee a le retenir il n'etait que 6 heures du matin Il faisait tant de bruit qu'il ne m'entendit pas ouvrir la porte Je m'enfuis nue chez ma tante qui me fit promptement mettre au lit et qui me sauva la vie par ses soins Elle a pense mourir du saisissement que cette scene lui causa Moresquin a dit depuis qu'en apprenant mon evasion il en avait ete enchante ne doutant pas que par la et sans s'exposer je ne le debar rassasse de la niece et de la tante Il est vrai que ce miserable est accoutume a causer la mort des étrangers et des personnes qui le touchent de plus pres Si ses propres parents après la retraite de son père des Bureaux n'avaient pas pris le sage parti de s'eloigner il les aurait fait mourir de douleur Il est certain qu'ils n'ont quitte Paris que pour n'etre pas continuellement exposes a ses violences ou a l'en faire punir

Il est temps de raconter comment il se fit que Moiesquin ne succéda pas à son père, et de faire valoir quelle idée on avait de lui dans les bureaux.

Moiesquin père, affaibli par l'âge, et presque hors d'état de remplir ses devoirs, différait cependant à demander sa retraite, dans l'espérance que son fils lui succéderait, mais les déportements de ce dernier, depuis son mariage, joint aux brutalités dont il s'était rendu coupable, dans le temps qu'il était chez son père, avaient aliéné les supérieurs. Et en dernier lieu, l'affaire avec Monsieur L. T. qui était sue de toute la gent à Bureaux, le faisait regarder comme un infâme. Il n'y avait aucune espérance. Cependant, le vieillard Moiesquin osa parler. On lui ferma la bouche, dès le premier mot. Mais pour lui montrer qu'on était parfaitement content de lui, on augmenta sa retraite de 400 livres sur 1 200. « Vous vous servirez de ce surcroît, lui dit-on, pour vous faire respecter de votre fils. » Le triste vieillard accepta, désespéré d'avoir donné le jouir à un monstre, qui déshonorait son nom. Moiesquin apparut avec rage qu'il n'avait rien à espérer, pas même la dernière place, dans le bureau de son père. Il chercha querelle à l'auteur de ses jours, l'accusant de l'avoir desservi. Tous les soirs, il allait dire des injures à ses parents et les tourmenter, pour leur tirer l'argent dont il avait besoin. Ils s'aperçurent bientôt qu'ils n'y suffiraient pas, ils résolurent de mettre douze lieues entre eux et lui. Sans en rien dire, ils firent tous leurs arrangements, et Moiesquin ne sut leur départ qu'à l'instant même, par les précautions qu'ils avaient prises. Sa fureur, sa rage allèrent à l'extrême. Mais les voisins s'étant jetés sur lui et menaçant de le faire arrêter, malgré sa mère, il fut obligé de s'éloigner, et ses parents quittèrent Paris. Il ne tarda pas à les relancer où ils étaient, mais là, et par tout le reste de la province, on n'est pas isolé, comme à Paris, où

chacun ne s'occupe que de soi-même. Moresquin père avait intéressé ses voisins et il avait prévenu le juge de police qui se fit un devoir de lui donner assistance. Dès la première visite qu'il fit à ses parents, Moresquin fils eut la preuve de l'efficacité de tous ces arrangements : il fut sévèrement reprimé. Il s'en revint plein de rage, il avait une victime à Paris : c'est elle qui va souffrir de tout ce qu'il n'avait pu faire chez ses parents.

J'étais traînée depuis mes couches et la scène que les avait suivies de si près. Moresquin ne voyant plus jour à tirer parti de moi à cause de ma triste situation se livrait à toute l'atrocité de son caractère et tâchait de me rendre la vie insupportable par un supplice continu. Il me donnait des noms infâmes et j'entendais trois fois par jour les plus execrables injures. Au moindre mot j'étais frappée, terrassée, j'avais la chair tordue. Il n'est pas possible de raconter les infamies auxquelles il se livrait dans le même temps. Il lui prit une sorte de rage lubrique, car je ne puis dire amoureuse. Il semblait que mon état souffrant l'excitât à me tourmenter. Il employait avec moi les expressions brutales dont les libertins se servent avec les filles : il me forçait à des choses également repoussantes et criminelles. Une nuit que je souffrais beaucoup de ma joue et d'une colique, il se plut à jouer de mes douleurs et des convulsions qu'elles me donnaient, disant brutalement et en d'autres termes que je valais beaucoup mieux malade qu'en santé. Une autre fois que j'étais dans un état d'anéantissement et de mort au milieu de sa brutalité, il me tordit cruellement la chair, ce qui me fit pousser un cri accompagné d'un mouvement violent. Le monstre applaudit, recommença et tandis que je me vainquais de douleur, il achevait sa détestable volupté. J'étais entre ses mains un être passif de l'existence duquel il disposait au gré de ses passions avec plus de despo-

tisme, que le colon le plus cruel du Nouveau-Monde ne dispose d'une négresse Que faire ? J'étais sans appui Ma tante, femme faible, osait à peine me garder un jour, quand je fuyais chez elle Je souffrais Mais ce qu'on a vu n'était pas le comble du malheur pour moi Le monstre va devenir jaloux ! Cet homme vil et criminel, qui m'eût vendue au plus odieux des libertins, pourvu qu'on l'eût payé, va il faut le dire, feindre la jalousie, pour me déshonorer, pour me rendre plus soumise à ses abominables vues sur moi !

Nous étions en automne , c'était le jour de Saint-Denis Il faisait beau Je me portais mieux Une épouse chérie serait morte de ce que j'avais souffert ! Moi, je me portais mieux pour avoir eu seulement un peu de relâche Moresquin, en se levant, voyant l'annonce d'un beau jour, me dit « Habille-toi c'est aujourd'hui la dernière promenade des *catins* de Paris , si tu ne l'es pas, tu le seras bientôt , allons-y Tu ne reviendras pas sans avoir fait un *miché* » J'étais accoutumée à des discours plus horribles encore, puisque je n'ai pu les rapporter Je m'habillai Nous sortîmes à 11 heures, et nous allâmes à l'Arsenal, où Moresquin trouva un de ses confrères, grand garçon, fadement beau Il le tutoya, et lui dit de me donner le bras, que nous allions sur les Boulevards Le jeune homme me présenta poliment la main J'hésitai Un coup d'œil de Moresquin me força d'accepter Le monstre, depuis ce moment, affecta d'aller à dix pas devant nous Il s'arrêtait quelquefois pour nous attendre, et nous dire des obscénités dont j'observai que Fromentel ne riait pas Bientôt même il me dit qu'il n'était pas l'ami de Moresquin, que leurs sentiments ne s'accordaient pas , ensuite, en me demandant pardon de sa sincérité, il ajouta qu'il le méprisait Je pris confiance dans ce jeune homme, dont l'air me parut honnête J'ignois que toute cette clique

de commis ne renferme pas un honnête homme que tous sont des scelerats sans mœurs les uns ouvertement les autres avec quelque decence et par la plus dangereux Fromental etait de ces derniers

Nous passames ensemble le reste de la journee qui se termina par la Comedie c'est a dire cette Comedie bourgeoise ou Moresquin et son ami avient tous deux des connaissances On vint souper a la maison et l'on ne se quitta qu'a minuit Par un phenomène extraordinaire Moresquin fut tranquille a souper et parla raisonnablement Ce ne furent que des politesses d'un assez mauvais genre a la verite mais enfin ce furent des politesses

Après le depart du jeune homme Moresquin me demanda ce que j'en pensais Je repondis qu'il etait fort aimable Le monstre ne repondit pas mais a peine au lit il me dit en se livrant a sa brutalite qu'il ne tenait qu'a moi de repondre a sa passion en me figurant que je tenais Fromental dans mes bras Je n'osai rien dire Mais n'excutant pas les ordres du brutal je reçus des coups de poüees dans les cotes ce qu'il appelait des coups d'eperon et j'eus la elur des bras tordue Il s'en dormit ensuite et je fus tranquille le reste de la nuit car le matin j'etais levee avant qu'il s'eveillat

Les deux jours suivans jusqu'au dimanche pas sèrent assez paisiblement Je ne fus meme pas tourmentee par Moresquin qui se livra comme il lui etait souvent arrive pendant mes maludies a un vice particulier qui me repugnait extremement a cause des choses que le monstre disait tout haut en s'abandonnant a cet egarement Enfin le dimanche arriva jour terrible et que je ne puis me rappeler sans en fremir encore Mais Moresquin n'est pas seulement un infame un scelerat c'est un fou car il y a de l'alienation dans ce qu'on va lire apres neanmoins que j'aurai dit que

ce misérable, longtemps sans emploi, venait d'être placé dans les *bois à brûler*, espèce de commission fort basse, et qui n'est remplie que par les sujets les plus incapables. Voici comment

On tuait un feu d'artifice à la Giève. Une marquise, des connaissances de mon père, vint à notre croisée. Moiesquin, toujours bas, lui parla de sa misère, et la pria de s'intéresser pour lui faire avoir un emploi. La dame parla des *bois à brûler*, et Moiesquin accepta cette place, qui est de six cents livres. Il y fut installé, mais il n'y resta pas longtemps. Ces espèces de commis sont quelquefois chargés du recouvrement de certaines sommes, pour du bois vendu en quantité à des personnes connues. Le dimanche où nous en sommes, Moiesquin avait été le matin faire un de ces recouvrements, et on lui avait donné à déjeuner dans la maison où il avait reçu de l'argent. Il s'était grisé. Revenons maintenant à la scène que j'ai annoncée.

Fromentel vint nous voir, suivant l'invitation pressante qu'il en avait reçue. Moiesquin le vit avec transport : ce qui me faisait croire que les scènes affreuses ont un charme particulier pour ce monstre, et qu'elles sont véritablement un charme pour lui. On dîna gaiement. Moiesquin qui avait copieusement déjeuné, et dont la tête était déjà embarrassée, but beaucoup, sans doute pour achever de s'enivrer. En sortant de table, il proposa une promenade au Jardin du Roi. Il dit à son ami de me donner le bras, et d'aller toujours devant, parce qu'il avait de l'argent à prendre, afin de le porter au marchand de bois. Il fut convenu que nous remonterions le petit bras de la rivière, le long de l'ancien Mail, et que nous passerions l'eau à la Rapée. Moiesquin devait nous joindre avec son fils, qu'il aimait à porter : mais il n'eut garde de nous suivre, dans l'horrible dessein qu'il avait formé ! Il passa le pont. Marie, et

prit par le quai Saint Bernard. Nous avions beau l'attendre à l'endroit du passage ! Nous entrâmes enfin dans le bateau presumant une partie de ce qui était arrivé ! c'est à dire que Moresquin moitié ivre avait oublié le chemin indiqué par lui même qu'il avait pris l'autre et qu'il était arrivé. En effet nous le trouvâmes au Jardin du Roi. Il était furieux ! Il m'aborda en grinçant les dents et me dit à l'oreille « Ga* pu* tu es montée chez Fromentel et dans sa chambre je le vois à la rougeur de tes oreilles et si j'étais chez moi je trouverais d'autres preuves mais tu seras rondinée ce soir avec un autre rondin que celui qui t'a fait tant de plaisir ! » A ces infamies je répondis qu'il n'y pensait pas qu'il oublierait que c'était la seconde fois que je voyais ce jeune homme et que fut ce la centième je savais me respecter. Qu'il ne m'avait pas dit un mot d'amour et qu'il y aurait été fort mal reçu. Que je detestais les commis en général. Que jamais je ne le reverrais et que j'allais le prier de se dispenser de nous rendre visite. « Si tu lui dis un mot je t'écrase même dans ce jardin » Moresquin n'était pas véritablement jaloux mais il lui passa alors par la tête une abominable folie qu'il n'avait pas encore déduite et c'était là ce qui m'attirait la scène qu'il me faisait. On en sera bientôt instruit. Il alla ensuite auprès du jeune homme qui tenait notre fils et il lui parla en riant. Le soir il le retint à souper et il se fit un sot plaisir de faire le rôle d'*Arnolphe* dans *l'École des femmes* il apprit à Fromentel que je l'aimais. Il feignit de plaisanter en disant

Si j'ai à l'être il vaut mieux que ce soit par un joli garçon comme toi que par un autre » et mille propos semblables tenus avec la brutalité la maladresse la sottise d'un homme sans éducation. Je palissais le jeune homme rougissait il abrégea le souper et se retira.

Après son départ, Moresquin me demanda si je me souvenais de ce qu'il m'avait promis « Je ne vous crois pas injuste, lui répondis-je, au point de me frapper pour une chimère de votre imagination ! » Il me répondit par un soufflet Je me récriai Il se jeta sur moi, me donna des coups de pied et de poing, en me répétant « Ça ne vaut pas les coups de Fiomentel, Basse, mais après le beau temps, la pluie, après le plaisir, la peine Allons, put !, comment trouves-tu celui-là ? » Et il frappait Je faisais des huilements horribles, ne pouvant m'échapper Il voulut ensuite me *visiter*, disant qu'il trouverait des preuves Il me saisit Et la douleur qu'il me causa me fit trouver mal Il prétendit avoir trouvé des preuves Voilà des horreurs nouvelles elles ne sont rien, comparées à ce qui va suivre

Moresquin me déclara que j'étais convaincue, qu'il n'y avait plus qu'un moyen de mériter mon pardon Je crus l'entendre, et qu'il s'agissait de me vendre à quelque libertin Mais je ne pus répondre Il ouvrit les portes, me força de raccommodez ma coiffure, et me dit qu'il allait faire un tour avec moi pour dissiper les noires vapeurs de son cerveau Je ne pouvais avoir de volonté, je sortis Il était 11 heures et demie mais souvent Moresquin s'était promené jusqu'à 2 heures du matin, avec moi et d'autres Il me mena sur le Port-au-bleu, et nous montâmes dans une maison d'une petite rue fort sale Parvenus à un *troisième*, Moresquin frappa Une petite femme proprement mise, mais l'air effronté, vint nous ouvrir Je ne la reconnus pas d'abord, mais aux libertés que prit Moresquin, et au tour de sa marche, je me rappelai bientôt que c'était une *fille* que j'avais vue souvent devant nos fenêtres Je frémis de me trouver chez une pareille créature ! Après que Moresquin eut pris quelques libertés, il lui parla fort bas à l'oreille. Elle l'écoutait, et me regardait à chaque mot Lorsqu'il

eut cesse de parler elle lui repondit tout haut que cela ne se pouvait pas que si cela venait a se savoir elle serait enfermee pour le reste de ses jours Moresquin l'assura que cela ne se saurait jamais et qu'il me ferait agir de façon qu'elle ne serait pas exposee. « Je voudrais bien t'obliger comme ancienne connaissance lui dit la *filie* mais arrange toi loue une chambre Pour chez moi cela ne se peut pas Si elle voulait s'associer librement et de bonne amitie a la bonne heure nous partagerions comme sœurs mais je ne m'y prêterai jamais a ce que tu dis — Lh bien sors lui dit Moresquin quand tu reviendras elle sera determinee a tout » La *filie* sortit

« Ah ça ! put* me dit Moresquin des qu'elle fut partie je t'ai dit que tu n'avis qu'un moyen de te faire pardonner tu es ici chez une catin qui gagne bien sa vie et qui est bonne fille elle a des pratiques tu n'es pas connue ayant peu sorti je n'ai que six cents livres toutesmes ressources sont a sec tu n'es pas assez adroite pour etre entretenue cette fille ci gagne ses deux louis au moins par semaine il faut que tu me profites Je t'ai proposee hier au soir pour etre son associee elle a demande a te voir Elle ne veut rien faire si tu ne consens de bon cœur mais si tu consens tu gagneras plus qu'elle c'est ce qu'elle m'a dit Tu n'arriveras jamais elle amenera les hommes Tu peux compter que je te traiterai avec une douceur qui t'etonnera Je t'aimerai cent fois plus que si tu n'étais qu'a moi J'ai le gout de ces femmes la et si tu les pour mon interet et pour me faire plaisir je serai fou de toi Tu verras que je suis aussi bon que je suis mechant mari Voila ton sort entre tes mains Parle » Je tombai a ses genoux en lui disant « Y songez vous mon cher mari ! Et vos parents ! Je ne vous parle pas des miens et le monde ! et vos connaissances ! — Personne ne le saura !

Comment donc ! je serais au désespoir qu'on le sût ! Personne ne le saura ! Je te couvrirai notre bonne union fermera la bouche à tout le monde. Tiens, tu verras de ce cabinet tous ceux qui entreront, et il sera convenu que, quand tu ne sortiras pas, la *Zaïre* ne parlera pas de toi »

Que dire à un pareil homme ? Je ne pouvais parler ni de la religion, ni de l'honneur. J'insistai sur ce que je serais bientôt connue et déshonorée. Le monstre ne s'emporta pas, comme je m'y attendais, car je pouvais crier, faire du bruit, et le démasquer ! Infortunée ! je ne pensais pas que, si cela fût arrivé, le monstre me perdait. Il aurait dit qu'il venait de me surprendre dans ce mauvais lieu, il m'aurait fait conduire par la garde chez le commissaire, à Saint-Martin, à l'Hôpital. Je tiens de lui ces horribles détails de la conduite qu'il aurait tenue ! Il ne s'emporta pas, au contraire, il me parlait avec douceur, me représentant que nous étions sans ressources, et que si je l'obligeais en ceci, je serais sa bienfaitrice adorée. Comment faire ? Il me vint à l'idée de le prier d'ouvrir une fenêtre, de lui demander un verre d'eau, et de me précipiter sur le pavé. Comme je roulais cette pensée dans mon esprit, nous entendîmes monter, et tourner la clef de la première porte. Moresquin me fit cacher avec lui dans le cabinet secret, dont il m'avait parlé. Et bien lui en prit. C'était Fromentel, qu'amenait la *Zaïre*.

La fille et l'homme s'assurent, et commencèrent un jeu infâme. Fromentel me nomma deux ou trois fois. La *Zaïre* lui demanda ce que signifiait ce nom. Alors Fromentel lui conta tout ce qui s'était passé dans la journée, en disant qu'il se mordait bien les pouces de n'avoir pas fait ce qu'il avait entendu le maître reprocher ! Que c'était un avis au lecteur, dont il espérait bien profiter une autre fois. Que sûrement le maître s'était

moque de lui en parlant comme il avait fait puisqu'il devait bien penser qu'on n'est pas aussi hardi une première fois avec une honnête femme comme j'étais. La Zaire qui avait parfaitement compris que c'était de moi qu'il s'agissait exhorta Tromentel à profiter de la première occasion l'assurant qu'il me rendrait service. Le jeune commis lui répondit que j'étais si provocante qu'il ne pouvait modérer son feu qu'il allait passer la nuit. La Zaire le voulut bien et tout en s'arrangeant elle nous fit adroitement sortir. Il était près de 1 heure lorsque nous rentrâmes chez nous.

Moresquin était pensif. « Je vois me dit-il enfin que tu avais raison. Eh bien puisque tu n'es pas coupable ta générosité en sera plus grande de faire ce que j'ai demandé ma petite femme. Fais cela pour moi que j'aie le plaisir de te voir au nombre des femmes que je mets au dessus de toutes les autres. Tu verras comme je te respecterai ! Je tiens à cette idée et je veux obtenir de toi cette complaisance par la douceur. J'étais presque déshabillée lorsqu'il me parlait ainsi. Je ne répondis pas. Il vint m'embrasser en me disant : « Consens ! consens ! dis que tu consens ! J'étais en larmes. Tu pleures ! ah ! tu vas consentir ! Je n'osais dire non. Moresquin se mit à mes genoux me baisa les pieds m'appela sa déesse sa maîtresse son adorable P***. Je lui dis alors timidement : « Mon ami... » Il ne me laissa pas achever à ce mot il me couvrit de baisers le cœur m'en soulevait il me faisait horreur il écumait de la bouche par l'action avec laquelle il venait de parler. « Mon ami repris-je après qu'il eut cessé vous n'y pensez pas ! vous vous repentirez vous même de ce que vous me demandez aujourd'hui. » Je le vis grincer des dents la frayeur me prit. « Mais puisque notre malheur veut que vous ne soyez pas riche n'y aurait-il pas moyen d'être entretenue secrètement sans

scandale » (Je proteste ici que j'avais horreur de ce moyen, que je proposais, mais je voyais les coups, peut-être la mort, j'étais seule, au milieu de la nuit, avec un homme vil, bas, semblable aux assassins) Il me semble, qu'en me laissant quelque tranquillité, je redeviendrais assez bien pour captiver un honnête homme et ne pas vous exposer à être déshonoré de la manière la plus infâme » Je me tus pour attendre sa réponse Elle fut, qu'il serait jaloux d'un entreteneur honnête homme, et qu'il ne le serait pas du public Qu'ainsi tout était arrangé, qu'il prétendait être obéi « Choisis, les coups, ou les bons traitements, encore avec les coups, n'éviterais-tu pas ton sort Il est décidé dans ma tête, et tais-toi »

Il n'était plus possible de répondre J'étouffai mes sanglots Le monstre se jeta sur moi, et (ce fut son mot), il me donna des leçons de Ces détails ne peuvent se rendre, il souilla toutes les parties de mon corps, et je crus que j'en mourrais de dégoût J'en fus quitte, à la dernière infamie, pour un soulèvement de cœur Il s'endormit alors

J'étais si harassée que je succombai au sommeil à mon tour Je ne sais combien il dura, mais lorsque je m'éveillai, j'étais dans une obscurité profonde, et Moresquin me caressait, d'une manière plus tendre, plus décente, je crus même l'entendre soupirer J'étais dans le plus grand étonnement ! des heures s'écoulèrent, j'étais anéantie de fatigue et d'épuisement Enfin, on se leva, et l'on tira les rideaux, sans ouvrir les volets, je vis alors qu'il était grand jour Moresquin vint se remettre au lit, et s'assoupit J'en fis autant A mon second réveil, il me poussa hors du lit, et me fit tomber Je ne pouvais plus me soutenir, je me traînais, quand il descendit furieux, et me foula aux pieds Je lui demandai grâce « Salope, j'entends que tu sois la dernière des ser-

vantes que tu rampes devant moi Tu n as ni père ni mere ton gredin de pere t abandonne a moi et tu n as aucun secours a attendre de lui Si l n avait pas voulu que je te maltraite il t aurait donne une dot Songe a cela vermine ! » Il partit

Je n ai jamais pu rien comprendre a ce traitement ni a ce qui s etait passe durant la nuit ou plutot le matin car apres son depart etendue sans mouvement je comptai midi Il n avait pas ouvert les volets J appelle une voisine qui les ouvrit et qui me demanda ce qui s etait passe chez nous a 10 heures du matin qu elle avait entendu menacer mon mari et le traiter comme un miserable a la porte de la cour qu on parlait de moi et qu on lui disait qu on aurait l œil sur sa conduite a l avenir ! Je repondis que je n avais rien entendu Mais je fremis en songeant a tout ce qui m etait arrive ! Il fallait je le dis avec horreur que trois hommes au moins

J etais au desespoir Je surmontai la honte enfin et j ecrivis a mon pere mais on il ne reçut pas ma lettre ou il ne me crut pas digne d une reponse ou peut etre cette lettre a t elle ete l occasion de la visite qu il me rendit le 25 novembre suivant Je demeurai sans secours Mais cependant mon sort ete plus supportable Je fus reduite dans le plus dur esclavage Je decrotais le monstre je l appropriais je travaillais en modes pour les femmes du commun de notre voisinage je reportais mon ouvrage en un mot j etais devenue petite ouvriere blanchisseuse de blondes et de bas de soie je tachais de gagner mon pain en servant un maitre dur qui souvent me faisait quitter un savonnage pour le decrotter je soignais mon fils qui mechant et gate par lui faisait mon supplice j etais une partie de la nuit sur pied pour cet enfant qui criait d un rien et j amassais des rhumes des fluxions parce qu au pre

mier c11, Moresquin me jetait hors du lit, sans me permettre de rien prendre pour me couvrir. Mais il ne me parlait plus de son détestable projet. Loin de là, il affectait de mépriser les *filles*, en parlant à ses confrères, en un mot, il commençait son rôle d'hypocrite. Il ne me permettait plus de m'approprier, il fallait que je fusse en déshabillé sale. Un jour il m'en salit un blanc, avec ses pieds crottés, qu'il me força de souffrir sur moi, une autre fois, il mit du cambouis en plusieurs endroits d'un déshabillé de soie, que j'avais fait d'une de mes robes de fille, et il me forçait de le mettre ainsi, m'obligeant en outre d'avoir autour de moi les torchons, pour paraître comme un paquet. Mais je dévorais tout cela, seulement, je ne pouvais m'accoutumer aux coups, Moresquin les donnait de façon à causer la plus vive douleur pendant plusieurs jours. Qui l'obligeait à tenir cette conduite ?

Fin de la seconde partie

INGENUE SAXANCOUR,

O U

LA FEMME SEPARÉE

*HISTOIRE propre a demontrer,
combien il est dangereux pour
les Filles , de se marier par en-
têtement , et avec precipitation ,
malgre leurs Parens*

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

Troisième Partie

A L I È G E ,

Et se trouve a Paris ,

Chez MARADAN , Libraire , rue des
Noyers , N^o 33

1 7 8 9.

TROISIÈME PARTIE

TELLE était ma situation lorsque mon père me rendit une visite le 25 novembre jour de la publication de la paix. Il fut surpris de mon extérieur négligé mais la honte m'empêcha de lui découvrir mes malheurs. Je me contentai de le supplier de venir me voir. J'espérais qu'à une seconde entrevue je pourrais lui dévoiler mes souffrances. Hélas ! il fut huit mois entiers sans reparaitre ! Il ignorait à quelles extrémités j'étais réduite.

Que se passa-t-il pendant ce long intervalle ? Des choses moins horribles que celles qu'on a vues mais cependant intolérables. J'en rapporterai quelques unes.

Il y avait parmi les amis de Moresquin un nommé Champdepines cicatrice d'humeurs froides le plus laid le plus méchant comme le plus dégoûtant des hommes après Moresquin. Ce commis prit l'habitude de venir à la maison il s'y trouvait quelquefois avec Fromental. C'était devant ces deux hommes que Moresquin se plaisait à se faire rendre les services les plus bas. Par exemple rentrait-il crotté il posait sans dire mot sa jambe sur une chaise basse et moi à genoux je le décrotais sans rien laisser ni aux bas ni aux souliers. Souvent en achevant l'ouvrage il me poussait du pied et me renversait. Il riait si quelque désordre arrivait dans ma chute ou en me relevant. Vingt fois il m'a

fait déciotter Champdépines, avec lequel il arrivait, mais Fromentel s'y refusait. Cet excès d'avilissement me faisait traiter fort lestement par le premier, et amortissait la passion du second. Un jour, que j'étais occupée à mon ménage, Champdépines arriva seul. Comme Moresquin, dans ses mesquines orgies, se plaisait à me faire tutoyer par cet homme, il me dit, en entrant : « Comment te portes-tu ? » et voulut me passer la main sous le menton. Je l'esquivai, sans répondre. Un instant après, tandis que je me baissais pour arranger le feu, il eut l'insolence de prendre une liberté décidée. Je ripostai par un soufflet, le plus fort qu'il me fût possible. Champdépines me dit que je mériterais qu'il me donnât du pied, mais qu'il s'en abstenait. Qu'au reste, je n'avais pas lieu de faire tant fi sur lui, qu'il m'avait tenue de plus près. Ce mot a été la seule lumière que j'ai eue jamais sur ce qui s'était passé, le matin, après la visite infâme chez la fille. « Que dites-vous ? m'écriai-je — Tu prends le ton bien haut ! Tu ne le sauras pas. » Et il se tut. Mais je frémissais en songeant à l'horreur qui venait de me tomber dans l'esprit. Moresquin arriva. Champdépines ne lui dit pas ce que j'avais fait, mais j'entendis qu'il l'exhortait à m'humilier. Le monsieur y était toujours disposé. Après s'être fait decrotter, m'avoir poussée avec son soulier ené sur un fichu blanc qu'il noircit, et renversée indécemment, il se fit apporter devant le feu, sa et causa ainsi avec son ami, après quoi, il se leva, en me faisant signe de la main de tout ôter. J'étais accoutumée à ce service, et je ne parus pas affectée. Aussi Champdépines n'était-il pas satisfait. Je servis le dîner. On se mit à table. Ma chaise était en place. Moresquin la repoussa, et quand je m'approchai, il m'ordonna de rester debout derrière la sienne. Lui et son vil ami présentaient leurs verres, et je versais. Après quelques coups, Moresquin me demanda de

l'eau pure il fit emplir le verre qu'il me jeta tout entier au visage de sorte que j'en fus toute mouillée entre la chemise et la peau. Je ne dis mot cependant mais il faisait froid et je souffrais. Lorsque les deux monstres eurent gloutonné Moresquin me fit mettre à genoux ayant la table au menton. Je fus forcée de manger les restes de trois assiettes de Champdepines et de Moresquin auxquelles on joignit le tripotage de mon fils ou cet enfant avait versé de l'eau. Le cœur me soulevait surtout en songeant à Champdepines ! Moresquin s'en aperçut et dans mon assiette. Cette cochonnerie fut suivie d'un soufflet. Il allait me fouler aux pieds étant ivre. Champdepines le retint et satisfait de mon humiliation il otta mon assiette m'en donna une propre avec un morceau délicat. Mais je ne pus manger quoiqu'il m'eût fait asseoir commodément.

Ce fut quelques jours après cette scène que Moresquin perdit sa place dans les bois à bruler et par là se trouva réduit à la dernière détresse puisqu'il n'eut pour subsister que les bienfaits de son père. Voici quelle fut la sceleratesse qui le priva de cette ressource.

La corruption des mœurs est portée au dernier point de nos jours. L'homme dont Moresquin dépendait avait pour maîtresse la femme d'un de ses commis nommé Lemoire sujet mince mais beaucoup moins mauvais que Moresquin. Le supérieur pour sa plus grande commodité avait placé madame Lemoire femme de chambre auprès de son épouse. On se croit bien couvert dans tous ces petits arrangements et néanmoins tout est su. Un faïencier fabricant du voisinage eut besoin de bois et par hasard ce fut Moresquin qui le fit servir. Par reconnaissance de ce que le commis l'avait favorisé cet artiste nous invita Moresquin et moi à dîner le dimanche suivant. À table le faïencier qui croyait parler à un homme raconta sous la foi de l'hospitalité

ce qu'il savait sur le compte de l'épouse du commis Lemoire Moiesquin, soit qu'il eût déjà des soupçons, ou que le plaisir de médire lui fit affecter de savoir ce qu'il ignorait, dit pis que le faïencier. Le lendemain, le gommeux, qui malgré la modicité de son emploi, faisait souvent des déjeuners coûteux, réunit plusieurs de ses confrères, et leur répéta tout ce qu'il avait appris de leur camarade. Il ne pouvait plus mal s'adresser, car le commis Marsouin, l'un des convives, était son ennemi particulier, de sorte que Lemoire fut instruit dans la matinée. Marsouin et ce dernier allèrent tout redire au supérieur qui, transporté de colère, chassa ignominieusement Moiesquin. Celui-ci eut l'effronterie de demander une confrontation avec le faïencier. Elle lui fut accordée. Mais l'artiste nia hardiment, et pour marquer au bavard Moiesquin tout son mépris, il lui cracha sur la face, en lui disant « Voilà tout ce que j'ai à dire à un infâme, un menteur tel que tu es ».

Moiesquin chassé, sans ressource, exigea que j'allasse prier pour lui. Je m'y traînai. Le supérieur répondit qu'il aurait bien voulu faire quelque chose pour moi, mais que mon mari étant un gueux, un diôle, un mauvais sujet du dernier acabit, qui ne m'épargnait pas moi-même (ce qui prouve que Moiesquin déclinait dès lors la réputation d'une infortunée, qu'il voulait prostituer), il s'opposerait à ce qu'il fût jamais employé. « Si par aventure, ajouta cet homme indigne, Moiesquin obtenait un ordre supérieur pour être remplacé, je préférerais de quitter mon administration, à le voir sous moi ».

Sentant à quoi ce refus m'exposait, je me trouvai mal. Le supérieur parut fort touché, il me plaignit, mais il ajouta qu'il ne pouvait se sacrifier lui-même à l'envie de m'obliger. La marquise, qui avait fait placer Moiesquin, fut instruite par le supérieur. Elle écrivit au coupable une lettre fulminante, dans laquelle cette dame

lui marquait entre autres choses que son père son beau père et son épouse étaient bien malheureux d'avoir un pareil sujet

Lorsque je vins apporter a Moresquin le refus absolu du supérieur je tachai d'adoucir sa fureur en lui promettant que je ferais l'impossible pour engager mon père a s'intéresser pour lui Cette adresse le calma d'abord Mais en attendant il n'avait pas le sou il mit en gage au Mont de Piété il emprunta de l'argent a intérêt Il s'impatientait contre moi Il en revint a ses infames propositions Il alla jusqu'a me dire que perir pour perir il aimait mieux que ce fut apres m'avoir rendu comme il le voulait qu'auparavant Il me disait quelquefois le matin « Poison vermine p que ce soir je trouve telle somme a la maison ou tu passeras mal ton temps ! »

Que l'on juge comme je devais trembler le soir Une fois ou deux je vendis de mes hardes mais a la troisième jc n'avis plus rien Et comment les deux premières ventes me réussirent elles ? En lui présentant l'argent il me demanda combien de coups de cela me coutait Je pleurais et il me fit l'honneur pendant quelque temps de me croire une malheureuse En suite que jc tenais cet argent de mon père Ce ne fut qu'a la troisième fois qu'il sut la vérité Il devint furieux et je crus que j'allais être tuée « Quoi ! lui dis je vous avez pu penser Que dirait votre fils si sa mère était le rebut des hommes grossiers du port et des halles ? » Ces mots firent quelque impression sur lui Mais ce ne fut pas pour longtemps

Telle était ma cruelle situation quand mon père me rendit une troisième visite Il savait que Moresquin était sans emploi et il sentait combien je devais souffrir ! Je le conjurai de s'intéresser pour mon mari Il me le promit avec répugnance en me disant que le

meilleur pour moi serait qu'un pareil homme me renvoyât chez mes parents. Je fus d'un autre avis, surtout lorsque je sus quelle était la personne que mon père pouvait intéresser à mon sort. C'était un homme puissant, un homme en place, propre à me faire un protecteur.

Il y avait longtemps que je n'avais vu ma mère. J'ajoutai, sans le savoir, hélas ! une nouvelle faute à toutes celles que j'avais commises, je la revis, je la suppliai d'engager mon père à faire donner une place à Moresquin, persuadée que, tenant son sort de mon père, dépendant d'un ami de mon père, Moresquin serait forcé d'être honnête et doux. Ma mère, naturellement intrigante, et qui avait alors des motifs encore plus criminels, entrevit qu'en plaçant Moresquin chez le plus puissant des amis de mon père, elle parviendrait à les brouiller. Elle commençait, à cette époque, à lui enlever tous ceux qu'elle pouvait séduire, mais la haute place de celui-ci le mettait hors de sa portée, elle tiessallit à l'idée que je lui fournissais un moyen de déshonorer mon père, en faisant connaître Moresquin pour son gendre. Mais elle n'eut garde de s'adresser à monsieur de Saxancour, qui aurait senti le piège. Ce fut à un ami qu'il avait dans une ville de province, lié particulièrement avec l'homme en place, qu'elle s'adressa. Elle lui exposa l'extrême besoin où était sa fille aînée, dont le mari venait d'avoir le malheur d'être destitué de son emploi. Monsieur d'Oiseaumont fut touché pour surprendre agréablement mon père, d'après l'idée que ma mère lui en donnait, il écrivit, et obtint la place, avant de lui en parler. De sorte que ce fut après en avoir l'assurance, qu'il écrivit à son ami : *Vous pouvez, tel jour, vous présenter chez monsieur Olaus-Magnus, il est prévenu, et votre gendre aura une place. Ce digne monsieur, sera charmé de vous obliger, etc.* Ce fut ainsi que mon père fut engagé.

Monsieur Savancour ne sentit pas le piège qui lui était tendu. Tout prudent qu'il était, il fut flatté d'un crédit qu'il ne se connaissait pas. Il vint me faire part de la lettre de l'abbé d'Oiseumont. Mais ce fut sous de mauvais auspices. A peine il finissait de me la lire, à peine je lui avais témoigné ma joie en lui confiant une partie des extrémités auxquelles j'étais exposée, que Moresquin entra. Mon père, qui connaissait en partie l'indignité du personnage, ne put le voir sans horreur. Il sortit aussitôt : « Que ce ne soit pas moi qui vous chasse ! » lui dit trivialement Moresquin. — Pardonnez ! c'est vous qui me chassez ! » Mon père sortit, et comme il n'était encore instruit qu'à demi qu'il croyait Moresquin un méchant homme ordinaire, il revint sur ses pas pour lui dire : « Monstre ! tu n'as pas trompé mon attente ! » Moresquin courut aussitôt sur mon père qui s'en allait, et leva la canne sur lui. La garde à cheval qui survint les sépara, sans quoi je ne doute pas que mon père n'eût reçu quelque un de ces coups dangereux, que Moresquin savait donner, et qui l'eussent conduit au tombeau en quelques mois.

J'étais plus morte que vive moi qui connaissais le danger ! Je poussais mon père pour qu'il s'en allât, et je n'osais retenir Moresquin comme font ordinairement les femmes lorsque leurs maris se battent. Quand je vis mon père éloigné, je fus plus tranquille. Je revins à Moresquin qui commençait à me traiter fort mal. Je l'avouerai, j'eus la faiblesse de croire que bientôt j'allais avoir des droits, que mon père allait me donner un protecteur et un reprimeur puissant. Je ne m'épouvantai pas, et je dis modérément à Moresquin : « Mon père n'est venu ici que pour me dire que vous allez avoir une place. Il m'a lu la lettre de son ami. » A ces mots, le lâche Moresquin me regarda d'un air surpris : « Mais je ne savais pas cela ! » Cependant, par réflexion,

il me dit qu'il fallait que j'eusse fait d'étranges plaintes à mon père, pour qu'il l'eût traité comme il venait de le faire « Je n'ai rien dit qui puisse vous deshonoré seulement, pour engager mon père à s'intéresser à vous, j'ai été forcée de lui faire entendre que j'en serais mieux, si vous teniez une place de sa main »

Ce fut ainsi que se passa une scène qui pouvait être beaucoup plus fâcheuse, si Moresquin, tel que les tigres et les autres bêtes féroces, n'avait été vaincu par la faim. Mais on va voir que s'il se modéra dans cette occasion, ce fut par affaissement. Il ne pouvait s'imaginer que mon père, qui venait de le traiter de monstre, s'intéressât pour lui. Ah ! pourquoi le fit-il ? Mais il ignorait qu'un vil secrétaire dût tout gêner !

Tandis que ces mêmes choses se passaient, et des que Moresquin fut à peu près sûr, par les avis secrets que ma mère lui faisait donner, qu'il allait avoir une place, il fit un voyage chez ses parents, pour leur annoncer cette nouvelle. Il reprit en même temps sa première arrogance, et, ce qu'il y a d'inconcevable, de révoltant, sa méchanceté envers moi. Mais ce fut sous un autre point de vue. Il se figurait apparemment, qu'en paraissant jaloux, il effacerait ses infamies. Mais de qui se montrer jaloux ? Il y était embarrassé, lorsqu'il alla se rappeler Fiomentel, le même pour lequel il m'avait fait une querelle au jardin du Roi. C'était bien à tort ! Je méprisais presque autant Fiomentel que Moresquin, il était commis, il avait les mœurs infâmes des commis, que l'on juge si moi, abîmée de douleur et d'opprobre par un commis époux, j'allais en prendre un pour amant ! Hé ! comment, grands dieux ! une infortunée, sans habits propres, les mains salies par le decrochage, ayant toujours l'air d'une Cendrillon ou d'une charbonnière, aurait-elle eu l'idée de faire la galante ? Pour donner dans ce désordre, et pour avoir envie de lire,

il faut avoir de l'aisance des plaisirs du bon temps au moins et de la liberté ! Avant son départ Moresquin ne me parlait pas de sa jalousie Il fut trois jours absent Il arriva le dernier fort tard En entrant il me trouva propre un peu rafraichie par trois jours de repos un peu gaie de l'assurance de l'emploi Il me querella de ce que je n'avais pas été au devant de lui Je lui representai qu'il n'avait pas besoin de moi pour arriver et qu'il valait mieux que je fisse le souper que je couchasse son fils et que je lui préparasse les choses à son usage Il grommela quelque chose mais il se calma Le souper fini le monstre parut fort empressé de se coucher il me parla doucement bonnement Je me serais défilée sans la place procurée par mon père dont je lui annonçai la certitude Nous parlâmes là-dessus avec une tranquillité que je ne lui avais jamais vue que le premier jour de notre mariage Nous nous couchâmes À peine au lit il me fit quelques caresses décentes Je l'avoue à ma honte je manquai de cœur j'oubliai que j'étais à côté d'un scelerat Je ne vis que l'époux j'osai me flatter qu'un nouvel ordre de choses allait commencer je crus voir dans ses procédés l'effet des avis de ses parents je songeai à mon fils qui me haïssait à Moresquin plus que le serment des autels je parus sensible et je crois que je rendis un baiser Moresquin jouit de ses droits sans profanation Je m'applaudissais Mais bientôt le monstre va reparaitre Il s'assouvît jusqu'à lassitude et ce fut alors qu'il me parla de sa jalousie mais dans les termes les plus odieux que je vais adoucir « Tu as été bien reglée ces fêtes ! — Non j'ai mangé ici — Je veux dire du regal que je viens de te donner et dont tu n'avais que faire » Alors un déluge d'obscénités revoltantes sortit de sa laide bouche Il parla de Fromental il voulut me faire avouer le nombre de « Est-il possible ! lui dis-je

alois, que le moment où je vous crois devenu bon, où vous venez de me prodiguer les caresses, soit celui des duretés les plus cruelles ? — Tu m'as provoqué, reprit-il, pour cacher ton jeu. Tu es pleine et tu veux que le sot couvire tout ! — Vous étiez le maître de vous abstenir — Ah ! chienne ! tu ne t'étais pas appropriée sans dessein ! tu connais mon faible. Mais laisse faire, il le nourrit, ou — Je ne vous conçois pas ! vous ai-je jamais donné occasion d'avoir ces idées ? — Si, tu me les as données ! Mais je suis désolé de ne t'avoir pas confondue ! Je devais m'abstenir, et t'obliger à faire ton devoir. » Je n'expliquerai pas ici l'infamie que Moïsequin appelait, faire son devoir. c'était une horreur, dont on n'a pas l'idée, à laquelle m'assujettissait la crainte d'être tenaillée, d'avoir la chair tordue, ou même la pointe de l'épée enfoncée à demi, en cent endroits. Le cœur m'en soulevait, mais il fallait obéir. A quelles extrémités, grand Dieu ! se trouve exposée une épouse, avec certains scélérats ! Élevez donc des filles, dans la pureté la plus scrupuleuse, pour les sacrifier à des Moïsequins, qui leur font avaler mille ordures !.

Cette scène cruelle me rendit ma tristesse. Trois jours après, le même où il fut présente pour l'arrangement de sa place, il entra en gaîté, c'est-à-dire ivre. A souper, il employa les termes les plus grossiers, pour me promettre ses détestables caresses. Je ne dis mot, persuadée qu'une fois au lit, le monstre s'endormirait. Ce fut ce qui arriva. Mais vers le matin, il s'éveilla. J'étais encore endormie. Une vive douleur dissipa mon sommeil. C'était Moïsequin qui me pinçait. Mon premier mot, avant de savoir ce que je disais, fut « Épargnez-moi ! je vous en prie ! ne me maltraitez pas ! — Non ! non ! » répondit-il. Je ne te demanderai pas même de faire ton devoir. Puisque j'ai un emploi par ton moyen, il est juste que tu sois traitée en femme légitime ! » J'eus le

malheur de dire que je n'avais pas de faute à couvrir. A ce mot il entra dans un excès de rage. Je sentis à quoi je venais de m'exposer et je voulus fuir mais il ne me fut pas possible de m'échapper. Il me plaça comme il voulut au moindre mouvement il me frappait cruellement il me soumit à tous ses caprices les plus obscènes et parvenu au point que j'avais paru refuser il me souilla de la manière la plus criminelle en me disant « C'est moi à présent qui veux t'attraper et savoir si tu n'en joues pas. Voilà ce que je ferai tous les jours et si tu deviens grosse je saurai que tu es une libertine » J'osai observer qu'il se était satisfait le soir de son arrivée. Il le nia en se mettant dans une si grande fureur que je cherchai encore à m'enfuir. J'y réussis. Moresquin affaibli par ses infamies ne put ou ne voulut pas me suivre. Il se contenta de me briser le pot de chambre sur les jambes. Je sortis ensanglantée et je courus chez une voisine. Il ferma sa porte comptant que je resterais nue sur l'escalier qu'on me verrait ainsi que j'en serais couverte de honte ou que le froid me causerait la mort. Une heure ou deux après il vint me chercher et me trouvant demi-habillée de quelques hardes dont on m'avait couverte il s'emporta devant la voisine employant les plus vilaines expressions dont voici le sens « Tu n'es bonne à rien pas même à ce que font les filles ! à quoi donc me sers-tu ? Tu ne travailles pas tu ne veux pas me donner mon plaisir parce que tu es rassasiée de celui dont ton G... te gorge poison ! et tu ne t'embarrasses pas du reste ! » La voisine femme bornée le crut en partie et me dit que je devais remplir mon devoir. Il me força ensuite à descendre en disant dans l'escalier tous les vilains termes qui lui étaient familiers. Il me poussa dans la chambre d'un violent coup de pied et comme les voisins avaient les yeux sur nous il s'en alla.

Ce fut trois jours après qu'il eut son emploi, procuré par mon père

Lorsque je le vis placé, je crus ne devoir plus rien déguiser Je dévoilai à mon père une partie des horreurs que j'avais souffertes , mais il en est beaucoup que l'on ne trouvera qu'ici , jamais je n'eus la force de les faire passer mes lèvres D'après cette réticence, mon père me recommanda la patience et me représenta que j'avais un fils Il alla plus loin, il me promit la protection immédiate de l'homme en place qui employait Moresquin , et pour exciter ma confiance, il me raconta comment il l'avait proposé, et comment il avait été accepté

Quand mon père se vit obligé de parler, d'après la lettre de monsieur d'Oiseaumont, il alla chez l'homme en place, qui lui donna l'audience la plus flatteuse, en lui disant « On m'a dit que j'étais assez heureux pour pouvoir vous obliger ! » Certainement on ne pouvait s'exprimer avec plus de noblesse et de générosité , on ne pouvait rien dire, qui excitât davantage la confiance Monsieur Saxancour fut attendri Il se jeta sur la main de l'homme respectable « Je vous l'avouerai, dit-il ensuite, je vous donne un mauvais sujet , il est mauvais fils, mauvais mari — Il ne rend pas sa femme heureuse? — Ah ! grand Dieu ! — Mais la probité ? » Mon père ne savait alors rien de contraire, il répondit « Pour cela, je le crois sans reproche Monsieur, je vous supplie d'employer votre autorité à le contenir — Je vous le promets, et je lui parlerai comme il conviendra ! » Il fit appeler Moresquin, et lui déclara que, ne le connaissant pas, et ne l'obligeant que par rapport à son beau-père et à moi, il entendait qu'il me rendît heureuse et qu'il eût pour mon père tout le respect qu'il méritait Moresquin répondit « Monseigneur, je ferai tout ce que je pourrai, d'après ma petite fortune »

Telle avait été la manière dont Moresquin fut ins-

talle C'est d'après elle que mon père me rassura et me promit une protection puissante Il alla jusqu'à se féliciter d'avoir placé Moresquin parce qu'il regarda ce bienfait comme un moyen de le reprimer Il me dit plusieurs fois « Il a un maître à présent ! » Une apparence de tranquillité brilla pour la première fois à mes regards offusqués auparavant par le désespoir Mais que ce calme trompeur fut de courte durée !

À peine placé Moresquin qui avait ses vues car quoique le plus borné des hommes il est pénétrant lorsqu'il s'agit de préparer une scélératesse Moresquin à peine placé rechercha la société de Fromental plus que jamais Ce commis accoutumé à ce que j'ai su depuis à avoir pour maîtresses des femmes mariées dont les maris le choyaient et le régalaient seconda sans les connaître les vues de Moresquin Il vint souvent chez nous on fit ensemble des parties et comme Fromental est fort avare pour ne rien dépenser lorsqu'il proposait une promenade il menait toujours chez des parents qu'il avait à la campagne Là on était bien reçu à cause de lui et le séjour qu'on faisait compensait les repas donnés par nous à la ville Les personnes sages que j'ai consultées depuis sur la liaison si vivement désirée par Moresquin avec le jeune Fromental en entrevirent les motifs Le monstre de noirceur voulait faire passer son confrère pour mon amant et motiver par mon inconduite et sa jalousie les nouveaux services qu'il se proposait d'exercer car il faut que Moresquin soit cruel sa méchanceté est sa vie et il n'a aucun plaisir lorsqu'il ne voit pas gémir une victime de sa barbarie Un jour veille de trois fêtes que nous allions passer chez les parents de Fromental en chemin Moresquin parlait sans cesse au jeune homme de sa bonne mine « Ma femme ajouta-t-il enfin sent tout cela encore mieux que moi Aussi elle t'aime tu

le sais bien, et le plus doux de ses désirs, c'est que je meure, pour t'épouser » Que répondie à un pareil discours On se tut je savais surtout qu'il aurait été également dangereux pour moi de répondre d'une manière ou d'une autre. Moresquin feignit de s'attendrir, il versa des larmes « Ne pouvois, disait-il, être aimé d'une femme que j'adoie ! — Ne fais donc pas ces gries-là ! lui dit trivialement Fromentel Est-ce que tu crois m'en imposer ? Si Madame m'aime, c'est qu'elle a du goût car tu es diablement laid ! » Moresquin, piqué de ce mot, qu'il n'attendait pas, réfléchit un moment « Tu n'es pas le plus dangereux ! » Puis réfléchissant qu'il pouvait empoisonner le reste de mes jours et ma réconciliation avec mon père, il ajouta « Il y en a un autre, dont je suis plus jaloux que de toi » Je m'arrêtai ici Moresquin, dans la seule vue de mortifier Fromentel, sans penser un seul mot de ce qu'il disait, se livra, sans réserve, à un plaisir, si vif pour lui, de dire des infamies abominables ! Je hasardai de lui demander comment il se pouvait qu'il imaginât les horreurs qu'il débitait Il assura qu'il les tenait de ma tante Depuis, en présence de madame Bitel, il a nié ce propos infâme, et m'a traitée de menteuse elle signera ces mémoires Je voulus dire encore un mot Mais un coup de poing, dont le pouce m'entra dans les deux côtes, me fit entendre qu'il fallait garder le silence Fromentel sourit, ne croyant pas le coup si fort, quoiqu'il me vît pâlir, et dit à Moresquin « Tu as une manière à toi d'avoir raison ! Mais je ne te conseillerais pas de l'employer avec tout le monde ! » Cependant, j'étais prête à me trouver mal Fromentel m'offrit son bras, que je refusai Un regard de Moresquin me força de le prendre Ce fut ainsi, qu'à moitié morte de douleur, de crainte et d'effroi, j'arrivai chez les parents du jeune homme Le reste de la partie de plaisir fut conforme à ce début

On soupa Moresquin qui n'est pas sobre et qui a l'insolence de se faire servir chez les autres comme s'il était à l'auberge demanda du vin de l'eau de vie et s'enivra. Lorsque on eut quitté la table il ne fut pas possible de le faire coucher il s'obstina malgré les prières de la maîtresse de la maison à rester auprès du feu en buvant et en proferant des horreurs contre mon père qui venait de le plaquer. A 2 heures du matin le maître et la maîtresse impatientes lui retirèrent le vin éteignirent le feu et allèrent se coucher. Moresquin s'endormit et ce ne fut que sur les 5 heures que s'étant éveillé glacé il vint se coucher auprès de moi. Il éveilla en me gelant il me contraignit de souffrir ses pieds entre mes cuisses et ses deux mains sous mes aisselles. Il avait si froid que je tremblai bientôt et que j'amassai un rhume c'est un des plus cruels supplices que j'aie éprouvés c'est celui qui marque le plus la tyrannie de l'odieux Moresquin mon esclave et sa cruauté brutale.

Il savait que Fromentel était couché tout proche de nous et pouvait nous entendre. Lorsque il se fut réchauffé il voulut se satisfaire et il employa les expressions les plus obscènes pour m'intimer ses volontés. Je ne crus pas devoir résister espérant que ma docilité l'empêcherait de se livrer à des excès de brutalité ou de luxure. Je me trompais Moresquin s'exceda excité par l'idée que tout était entendu par Fromentel il se livrait à sa brutale passion avec une ardeur avec un excès une fureur inconcevable. Si j'entreprenais de le modérer il me tordait la chair des bras ou des cuisses si je poussais un cri c'était pour lui une occasion de dire des infamies. Jamais nuit ne fut plus cruelle car les malheureuses qui donnaient les plaisirs à Moresquin ne les partageaient jamais il violait ses épouses ou ses maîtresses et il ne goûtait sa détestable volupté

qu'autant que sa victime était dans les angoisses, et versait des larmes

Il était 7 heures du matin lorsque sa rage cessa. Il s'endormit alors. J'étais tentée de me lever, mais il faisait très froid, et le jour ne pénétrait pas encore dans la chambre. Je m'assoupis de fatigue. Environ une heure après, je m'éveillai découverte et transie de froid. Je me levai à demi, pour reprendre le drap et les couvertures. Moiesquin était enveloppé dedans, et ronflait par terre. Je me hâtai de m'habiller. J'étais toute transie, et dès que je fus couverte, je courus auprès du feu. Je priai les deux hommes de la maison, Fromentel et son parent, d'aller relever Moiesquin. « Non ! paibleu ! Le chien ! » répondit le parent, j'ai entendu sa vie ce matin ! C'est un reprouvé, c'est un eniage que cet homme-là. Ma femme en a descorté le lit, et est descendue ici se chauffer. » Fromentel dit qu'il avait été tenté de tomber sur lui avec un neif de bœuf, ne doutant pas qu'il ne fût le motif de ses excès, mais qu'il avait été retenu par le respect pour la maison. Personne ne voulut donc aller relever Moiesquin, et on le laissa ainsi jusqu'à 2 heures, qu'il s'éveilla. On l'entendit jurer, crier. On alla pour lois à lui. Les menaces les plus cruelles me regardaient. On l'assura fort qu'il était tombé depuis mon départ. Il dit que je devais rester où il était. On lui observa qu'il n'était pas chez lui, et que je me devais aux personnes de la maison. On lui dit ensuite qu'il devait s'en aller vivre, et ne pas venir chez les gens pour troubler leur tranquillité. Là-dessus, la maîtresse de la maison l'apostropha d'une manière si vive, sur tout ce qu'il avait fait et dit depuis la veille, que malgré son effronterie, Moiesquin parut sot, et garda le silence. Il voulut même rire. Mais madame Fromentel ne le lui permit pas. Elle lui parla si ferme, qu'elle le força de lui faire des excuses. Il fut sage jusqu'au dîner, pendant

lequel il s'enivra encore. Ce qui fut cause qu'on nous pria de nous en retourner à Paris. Ce fut alors que le cœur me battit de crainte d'effroi d'horreur de toutes les passions funestes ! car il n'en est aucune que ne me fit éprouver l'odieuse présence de Moresquin. Mais avant notre départ madame Fromental me prit en particulier « Vous êtes bien bonne ! Montrez lui les dents à ce plat per onnage là et vous verrez ce qui en résultera. Croyez moi montrez lui les dents ! » Elle ne put m'en dire davantage.

Nous arrivâmes à Paris de bonne heure. En chemin Fromental que Moresquin avait compromis lui en fit les reproches les plus forts et ils furent plusieurs fois sur le point de se battre. Je commençai à suivre les conseils de la belleœur de Fromental je ne fis aucun mouvement pour les séparer. Moresquin en fut furieux et quelque grande que fut la platitude de le dire elle lui échappa. Je lui répondis fermement que s'il était rose il n'aurait que ce qu'il méritait. Avec moi il leva le bras. Ouf frapper monstre ! lui dis-je tu auras ma vie ou j'aurai la tienne ! Au lieu de frapper le vil personnage se mit à rire en disant. Ah ! voilà l'effet des conseils de madame Fromental ! je la reconnais bien là car elle m'en a dit tant. Ah ça m'arrive souvent il n'y reviens plus avec ce ton là. Je ne répondis rien. Il voulut venir auprès de moi un moment après. Je l'observai. Je tirai mon couteau. Il vint pour me donner un coup sur la nuque suivant son détestable usage et ce fut un de ces coups donné du côté de la main qui dit on dérange une vertèbre à la première femme et la conduit au tombeau. Je venais de l'apprendre. J'esquiva le coup et feignant de vouloir me jeter sur lui je m'arrêtai. Monstre ! c'est aujourd'hui ton dernier jour ! Il eut si peur qu'il alla se mettre derrière Fromental à qui je dis « Le misérable

venait pour me donner le coup qui a tué sa première femme ! » Ce reproche le mit en fureur. Mais j'observai qu'elle ne fut qu'en mots, il n'osa m'aborder. Encouragée par là, je ne le ménageai plus. Je lui reprochai ses infamies, ses cruautés, ses bassesses. J'étais comme une forcenée, comme une furie. « Monstrie ! ajoutai-je, mon parti est pris : cette nuit sera ta dernière. Je veux périr, mais je veux périr vengée. Je me suis mariée malgré mon père, je n'ai de reproches à faire à personne, je ne veux punir que moi, et toi, infâme, qui m'as cruellement trompée ! qui as séduit ma tante, et secondé la haine d'une mère dénaturée. Je te jure la mort, et tu l'auras ! Si tu me tues, tant mieux ! tu périras à la Grève : mais au premier coup que tu donneras, tu me tueras, ou je te tuerais. Je ne cesserai que tu ne sois mort, ou que je ne sois expiée. O le plus vil et le plus lâche des scélérats ! qui calomnies tout le monde, mon père, le tien, ta propre mère, qui t'a gâtée ! Homme vil et bas, tu as mis le comble, ce matin ! plus de répit pour toi ! » Je me tus, suffoquée, je ne pouvais en dire davantage. Fromentel était stupéfait. Il fit quelques mauvaises plaisanteries sur les femmes. Ensuite il dit à Moresquin : « Tu mérites cela ! et ne t'y fie pas ! une femme irritée est pis qu'une lionne ! Te voilà au bout de ton rouleau : cède, ou ma foi, je ne te réponds de rien ! » Moresquin gardait le silence. Et moi, je tremblais de tout mon corps, ne sentant rien moins au fond de mon cœur, que le courage que je venais de montrer de bouche. Tandis que j'étais dans cette perplexité cruelle, Moresquin s'approcha de moi, et me dit : « Si tu veux la paix, tu auras la paix : que ton père me fasse seulement six cents livres, avec l'emploi qu'il m'a procuré, je serai content. Tout ce que je t'ai fait, depuis que je te maltraite, n'a été que pour te forcer à faire des démarches auprès de ton père, pour qu'il

me voie qu'il me parle qu'il me reçoive Il m'a toujours accablée de mépris et je me suis vengée sur sa fille chérie. Oui j'aurais voulu pour le mortifier te voir raccrocheuse et qu'il t'eût rencontrée j'aurais tressailli de plaisir. Mais je te hais si peu toi personnellement que je t'aurais reprise après avoir fait ce métier et j'aurais montré à ton père que je sais pardonner — Pardonner infame un avilissement ou tu as tenté de me plonger ! — Il est vrai » A ce mot Fromental lui dit « Prends garde que d'autres ne t'entendent Tu serais perdue ! — Oh ! ce que j'en dis c'est pour ne la pas contrarier » Je ne pouvais comprendre cet excès de modération ! Intérieurement je rendais mille grâces à madame Fromental de son bon conseil et de la manière forte avec laquelle elle me l'avait donné car elle n'était pas la première mais elle était la seule qui m'eût persuadée.

Lorsque nous fumes arrivés à la maison je continuai sur le même ton je n'en changeai plus il était d'accord avec mon cœur. Heureuse ou du moins louable si toujours exaltée j'avais pu n'en jamais changer ! J'avais un protecteur dans mon père je le fis sentir à Moresquin et j'eus la satisfaction de voir qu'il redoutait mon défenseur. Mais faute de m'observer dans une occasion j'oubliai de montrer de la fermeté je laissai paraître de la crainte. J'eus une scène terrible les coups pleuvaient sur moi comme la grêle. J'eus recours à mon couteau. Un polisson ami de Moresquin nommé Vulda était présent à cette scène. Moresquin en voyant ma fureur demeura tranquille. Je me félicitai croyant avoir trouvé un moyen infailible. Mais bientôt d'autres torts et d'autres inconvénients me rendirent le séjour avec Moresquin impossible.

L'emploi que lui avait procuré mon père aurait été beaucoup plus considérable qu'avec la conduite de Moresquin il n'aurait pas suffi. Je fus persécutée pour

parler à monsieur Saxancour, et l'engageai à me faire une pension. Je ne pouvais prendre sur moi cette démarche, après ce que j'avais eu l'impudence de dire, en me mariant, que si j'avais des besoins avec le parti que je voulais, je ne viendrais pas demander des secours. Je suis naturellement haute, je souffrais infiniment dans ma situation, mais si mes peines avaient été toutes ordinaires, qu'elles eussent été secrètes, et qu'elles n'eussent pas intéressé l'honneur, je les aurais dévorées, plutôt que de me découvrir. Je remettais donc toujours Moresquin affectait de me laisser manquer du nécessaire, pour me forcer à parler. Il est vrai que souvent il n'affectait pas, et que sa misère était trop réelle. Après avoir tâché de me parler raisonnablement, à sa manière, Moresquin en vint aux menaces. Je lui tins tête, et dès qu'il fut parti, je m'en allai chez mon père, emmenant mon fils. Ma mère ne put voir, sans frémir, que j'allais être à la charge de la maison. Elle sut arranger les choses de façon que mon père m'ordonna de retourner chez Moresquin. Il m'y conduisit lui-même, il s'abassa jusqu'à parler avec bonté à ce malheureux, et par là, il empira mon sort. Moresquin crut que mon père lui donnait raison, et ma mère l'en assura, il ne me vit plus de soutien, plus d'appui, et il recommença de me persécuter, mais d'une manière différente. Il affecta de ne me parler que raison, il me disait, non pas des infamies comme autrefois, pour m'exciter à la prostitution, mais des platitudes, il me disait des mensonges si bêtes, si bas, qu'il me révoltait. Je lui résistais. Il n'osait plus me frapper, me tordre la chair, je ne décrotais plus ses souliers, je faisais faire cet ouvrage par une autre, même en sa présence, ce qui m'attirait quelque coup fourré, mais je le rendais. Quelle vie ! et pouvais-je la supporter ? Moresquin l'aggravait encore en rentrant à minuit, à 1 heure, à 2 heures. Je brûlais, à l'attendre,

un bois cher car il fallait que Monsieur trouvât du feu et l'argent manquait ! C'était le soir qu'il s'emancipait après avoir bien fermé les portes à me donner quelques coups Je l'effrayais par mes cris J'appelais la garde par la fenêtre Il fallait qu'il cessât Souvent il me menaçait de m'étouffer dans le lit Je le bravais en lui disant « C'est ce que je demande » Il s'en gardait bien ! Mais il me faisait malicieusement geler de froid en me decouvrant Au moindre mot que disait son fils il me poussait hors du lit pour courir à cet enfant quoiqu'il n'eût besoin de rien Il ne me permettait dans ces occasions ni de mettre une camisole ni même de prendre des mules Je me revoltai enfin contre sa tyrannie et m'étant aperçue que son fils mettait de la malice dans ses cris nocturnes je le fouettai Moresquin furieux vint dans l'obscurité pour me poignarder J'ouvris les fenêtres j'appelai à moi la sentinelle voisine et je le forçai encore au silence Mais je le repète quelle vie ! Comment exister ainsi avec un scélérat capable de tout ? Toutes les fois que je m'élevais au dessus de moi même par la fureur j'étais malade à mourir de la révolution que cela me causait

C'est ici une époque nouvelle Moresquin placé par mon père glorieux de sa position dont il enflait les prerogatives en parlant aux ignorants denommant toujours l'homme en place qui l'occupait en nombre collectif Nous Moresquin vantait alors le crédit et l'esprit de monsieur Savancour Il démentait tout ce qu'il avait dit autrefois On lui en faisait souvent l'observation devant moi et il n'y répondait que par des bêtises dignes de lui car il s'embarrassait aussi peu de la décence que de la vraisemblance dans ses discours à ses familiers comme Vulda Champdepines et autres mauvais sujets dignes de l'assortir Je vegetai ainsi depuis le mois de février jusqu'au mois de juillet recevant les

visites de mon pere, qui me consolait, et qui m'engageait a souffrir, puisque j'étais dans l'état que j'avais choisi. Moiresquin cependant faisait le jaloux de Fromentel, mais sans trop insister, puisqu'il voyait ce jeune homme, qu'il l'invitait, et qu'il fit même avec lui une orgie nocturne, dont je fus, par occasion. Elle se termina par aller au café, où Moiresquin, dont le caractère est lunatique, se mit à vomir des horreurs contre moi et contre mon père. Sur l'objection qu'il se donnait, il se contredit sur-le-champ lui-même, en disant que c'était la colère qui le faisait parler, parce que monsieur Saxancour ne l'admettait pas chez lui, et ne faisait pas de Moiresquin sa société ordinaire. Il se montra bien qu'il était véritablement aliéné, en parlant cette nuit même contre son protecteur, l'homme en place, dont il censura la conduite de la manière la plus criminelle, et contre le premier secrétaire, son supérieur immédiat, dont il nous fit l'histoire secrète. Je souffrais beaucoup de tout cela, parce qu'il parlait dans un café, devant plusieurs personnes qui l'écoutaient, et qu'il pouvait s'y trouver quelqu'un de la connaissance du secrétaire, ou qu'il eût des relations avec lui. Je lui fis plusieurs observations là-dessus, ce qui m'attira, en sortant, les noms de poison, vermine, p prononcés de toute la force des poumons de ce misérable. J'étais indignée, je l'avoue. Je fus tentée plusieurs fois de le frapper la première, mais le plat Fromentel alla jusqu'à me dire qu'il prendrait parti contre moi, si je le faisais. Nous rentrâmes, et Moiresquin voulut faire le méchant. Je le parus plus que lui d'abord, mais enfin je finis par être rossée, à rester sur le carreau, je n'avais pas la force de remuer les bras.

Le lendemain, toute meurtrie, j'allai chez mon père. Il était malade, et ma mère, après m'avoir traitée fort mal, m'observa que, dans la situation où il était, je

pouvais lui causer la mort. Ce motif puissant l'emporta. Je m'en retournai chez Moresquin avec une lettre que mon père avait tracée dans son lit et qui ne fut pas sans effet durant quelques jours. Mais bientôt le même train recommença.

Mon père se rétablit contre toute apparence mais sa convalescence fut longue ! elle dura jusqu'au mois de juillet. Je lui dissimulai pendant tout ce temps ce que j'avais à souffrir car Moresquin voyant qu'il ne lui arrivait rien pour ses mauvais traitements pour ses discours injurieux reprenait insensiblement toute son ancienne ferocité. De mon côté ma fermeté m'avait lassée surtout après que je la vis désapprouvée par plusieurs personnes qui n'en connaissaient pas les motifs. Ainsi je souffrais et je pleurais guettant l'occasion néanmoins de quitter le monstre. Elle ne tarda pas à se présenter.

Je vais exposer comment arriva enfin cette séparation après avoir détaillé quelques unes des scènes qui la précédèrent.

Quelques jours après la partie dont j'ai parlé chez les parents de Fromental voyant que ce jeune homme revenait quelquefois à la maison et que sa présence donnait lieu à Moresquin de dire des obscénités en montrant sa fautive jalousie il me vint dans l'idée de lui écrire de ne plus venir à la maison et de rompre absolument avec Moresquin. Comme j'étais outrée contre ce monstre et que j'écrivais à un homme qui ne valait guère mieux dont je souhaitais me débarrasser mes expressions n'étaient pas mesurées. Moresquin arriva plus tôt qu'à l'ordinaire tandis que j'écrivais. Dès qu'il parut je serrai ma lettre. Il se jeta sur moi et voulut voir ce que j'écrivais. Je refusai d'abord de le montrer mais les grincements de dents et quelques coups dans les côtes me firent céder. Moresquin vit des choses qui

n'étaient pas plus à son avantage qu'à celui de toute sa société Il serra l'écrit, avec un rire aussi laid que lui, et plus horrible que sa colère, promettant de montrer ce papier à tout le monde Il s'amusa ensuite à me frapper, après m'avoir lié les mains, en me donnant des soufflets et des coups de pied dans les reins Il ne me fut pas possible de m'échapper Mais ce fut un bonheur Comme il m'avait laissé les mains liées, je ne pus me deshabiller, et je restai par terre auprès du feu éteint Je fis beaucoup d'efforts pour me délier, et enfin, en quelques heures j'y réussis, en m'enlevant une partie de l'épiderme des poignets Dès que je fus libre, je courus à la poche de Moresquin endormi, je pris la lettre, et la brûlai Il s'éveilla au milieu de la nuit, et la cruelle brute ne me trouvant pas, il m'appela Je lui dis où j'étais, et comment Je remis les liens, et j'allai auprès de lui Après deux soufflets, il les défit, et m'ordonna de me coucher J'obéis Cette nuit, je n'eus aucune indignité à essuyer sur mon corps, je fus seulement témoin forcé de celles que Moresquin exerçait sur lui-même, en me disant qu'il n'avait pas besoin de femme, et que je n'étais pas digne de l'honneur de ses embrassements Il me parla ensuite de la lettre, et sur une réponse ferme que je lui fis, il voulut me tordre la chair des bras Je sautai du lit, et montai sur la soupente, où je m'enfermai Ce fut de là que j'entendis toutes les horreurs qui peuvent sortir d'une bouche humaine corrompue Mais ce fut bien pis le matin, lorsque ayant cherché la lettre pour la relire, il ne la trouva pas ! Il se mit dans une fureur sans exemple, comme sans mesure Il prit son épée, pour pointer entre les joints de la soupente Mais il était jour, et mes cris horribles attirèrent le voisinage Le monstre fut obligé de sortir, sans m'avoir tuée, comme il le voulait Je m'enfuis chez mes parents, après son départ, emmenant son fils avec moi Qu'avais-je

fait cependant ? Rien sinon d'avoir brûlé une lettre trop vraie qu'il voulait lire en plein café ou tout le monde aurait reconnu combien ce que je disais était juste ! Moresquin aurait été honni on me l'assura deux jours après sans doute il n'aurait pas manqué de s'emporter et d'être souffleté comme il lui arrivait dans tous les endroits publics qu'il fréquentait.

J'étais blessée en arrivant chez mon père qui fut très irrité. Je n'y restai cependant que deux jours et demi parce que Moresquin fit des promesses de se mieux comporter à l'avenir pour conserver sa place mais il est incroyable combien il fut peu de temps à se contraindre !

Huit jours après un dimanche nous nous levâmes tard. Cela était fort naturel on ne pouvait guère se dire véritablement au lit avant deux ou trois heures après minuit avec Moresquin et cette nuit là surtout il avait enchaîné par des brutalités obscènes. Moresquin en voyant l'heure s'écria « Quoi ! mon pot au feu n'est pas mis ! » Ce grand cet horrible milieu lui bouleversa la tête il ne pouvait s'en tenir. Je me levai mais je n'allais pas assez vite et il me battait à coups de baguette dont l'un me fit jaillir le sang à côté de l'œil. Je fus bientôt prête et je courus à la boucherie. Mais faisant réflexion qu'il était obligé d'aller à son emploi il me vint dans l'idée d'entendre la messe afin qu'il fut parti à mon retour. Je n'eus pas ce bonheur ! Il m'attendait et sa fureur redoubla par le retard que j'avais apporté à mettre son pot au feu. Il leva une chaise sur moi pour m'assommer. Les portes étaient ouvertes je m'enfuis chez mes parents.

Mon père qui était malade me reçut mal et m'obligea de retourner à la maison avant que Moresquin rentrât. Ma sœur m'accompagna par ordre de ma mère car celle-ci n'ignorait pas qu'elle était peu respectée de

Moresquin, qui souvent la traitait de gueuse, lui reprochant d'avoir trompé son mari, pour faire mon mariage car Moresquin ressemble aux diables, qui reprochent en enfer aux malheureux les crimes qu'ils leur ont fait commettre. Ma mère envoya donc ma sœur avec moi, n'osant venir elle-même, et ce fut devant cette jeune personne, dont il devait respecter les oreilles et les mœurs, et qu'il n'avait pas droit de scandaliser, comme il prétendait l'avoir à mon égard, qu'il se permit mille détails obscènes de mes prétendus plaisirs avec Fromentel. Ce fut ce qui me mit en fureur. Je fis trembler le monstre, par l'excès de mon indignation, qui ressemblait à de la rage. Je traitai Fromentel comme lui-même, et si mal, que l'abominable Moresquin, craignant un éclat avec ce dernier, s'il ne me désabusait pas, fut obligé de convenir que Fromentel ne s'était vanté de rien à mon égard, et que c'était lui, Moresquin, qui avait tout conjecturé. Cependant, je n'en parus pas assurée, et je prétendis l'aller trouver au café, ou par tout ailleurs. Moresquin voulut alors employer ses moyens ordinaires, et me frapper. Je m'en aperçus, à son grincement de dents. « Je ne te crains pas, monstre ! » lui dis-je, qui ne craint pas la mort, ne craint rien. Viens, bourreau ! mais prends garde à bien asséner ! car je ne te manquerai pas ! Ce n'est pas bravade comme toi. Allez-vous-en, ma sœur, je n'ai plus que faire de vous, je vais employer mes forces contre ce monstre. Je ferai plus, j'emploierai contre lui l'inférieure malice dont il m'a donné tant d'exemples, partez, sous trois jours vous le verrez à la Grève. » Je parlais comme je pensais. La réception que mon père malade m'avait faite me mettait au désespoir. Ma sœur n'eut garde de me quitter ! Elle trouva même le moyen de faire avertir ma mère de venir. Madame Saxancour accourut. Tout parut calme, à son arrivée. Moresquin m'avait compromise, il avait

sentî que le moyen que je voudrais employer etait tres possible dans l'exces de desespoir ou j etais reduite Il me demanda meme dans un moment ou ma sœur etait a la croisee ce que je ferais « Je veux bien te le dire parce que personne ne nous entend me tuer et te laisser charge du crime pour que tu sois puni d'une mort infame telle que tu la merites Apprends malheureux qu'on ne reduit pas impunement une femme au desespoir par des horreurs comme celles dont tu te rends coupable journellement ! Va le sort que je te reserve sera tel que tous tes crimes passes dont tu t es si souvent glorifie a moi recevront le salaire qu'ils meritent Retire toi je n ai plus rien a te dire c'est a toi de trembler » Il voulut me prendre la main Je le saisis a la gorge en lui disant « Voici l'heureux moment de t'etrangler ! » Il appela ma sœur a son secours et ma mere arriva

Moresquin prit un air goguenard pour la recevoir et cet homme vil proposa d'aller a une comedie bourgeoise Ma mere exigea que j y allasse Ce fut pour etre temoin de tout le mepris que Moresquin le vil Moresquin lui montra Il me preferait visiblement a elle dans les rafraichissements pour la place Il la fit oter de la sienne en lui disant grossierement « Elle ne voit pas qu'elle empeche ma femme de voir ! » Ma mere sourit et m'obligea de passer devant elle Dans une autre occasion en parlant de madame Savancour a quelqu'un de la loge voisine il dit « Cette p... la » On le fit expliquer croyant qu'il parlait de moi « Ma femme est honnete femme ! » s'ecria t il c'est de sa bohémienne de mere que je vous parle » Je ne sais si elle l'entendit elle n'en donna aucun signe mais voila entre nulle deux des propos de Moresquin

Telle a ete la derniere scene d'eclat jusqu'a celle de ma sortie car si je les rapportais toutes il faudrait

répéter sans cesse les mêmes horreurs que j'ai décrites ingénuement déjà tant de fois

Rapporterai-je un trait qui, n'ayant aucun rapport à moi, n'en fera que mieux connaître l'âme atroce de Moresquin ? Non, je m'en abstiendrai qu'il suffise seulement de dire ici qu'un enfant en fuite s'étant caché dans la cour de Moresquin, ce dernier voulut le remmener chez ses parents, que l'enfant, pour l'en détourner, dit leur demeure au faubourg Saint-Honoré, que là, Moresquin ayant appris, par un homme de la connaissance de l'enfant, que ses parents demeuraient rue de la Verrière, celui-ci ramena le malheureux jeune homme, à grands coups de canne, le remit à ses parents, roué de coups, en l'accusant de l'avoir surpris à voler, quoiqu'il n'en fût rien, et que le lendemain, il eut l'audace d'aller s'en informer ? L'enfant était à l'extrémité on mit à la porte Moresquin, avec indignation, en disant « S'il vous volait, vous n'étiez pas son bourreau » On a depuis su la vérité Les parents ont voulu agir, en voyant leur enfant languissant, mais enfin ils ne l'ont pas fait, parce que Moresquin avait effectivement trouvé le jeune homme dans sa cour, en rentrant sur le minuit

J'arrive à la catastrophe de ma sortie

Nous étions au 22 juillet Moresquin, principal locataire et non propriétaire, comme il l'avait persuadé à ma tante, avant le mariage, avait reçu l'argent des sous-locataires, et l'avait en partie dissipé Il lui manquait 100 livres sur 200 qu'il avait à payer Depuis le 15, il me disait tous les jours « Songe, Bessie, qu'il me faut de l'argent, et que si tu ne m'en trouves, je te ronderai » Je savais qu'il s'était fié sur mon père, pour dissiper l'argent des termes, mais il ignorait, stupide comme il l'est, qu'un homme d'ordre, comme monsieur Saxancour, ne peut jamais se déterminer à donner le fruit de ses épargnes à un misérable, un dissipateur,

un mauvais sujet qui aurait la bassesse en gloutonnant ce qu'il aurait arraché à la bonte au travail assidu à l'économe de plaisanter sur ses peines Mon père me déclara donc qu'il ne donnerait rien à Moresquin J'étais au désespoir car d'un autre côté monsieur Savancour ne voulait pas que je quittasse mon mari mon fils mon ménage Un soir c'était le 21 je demandai à Moresquin quelles ressources il me supposait pour lui trouver de l'argent — « N'importe me répondit-il il m'en faut bien de plus que pour ruiner une maison vermine poison ! » Et il levait la main Tantôt je m'éloignais tantôt je le bravais Mais enfin le vendredi 22 juillet il rentra pour dîner en apparence de bonne humeur Je crus qu'il avait la somme et que son sous protecteur dont il chantait souvent les louanges et que plus souvent encore il déchirait l'avait généreusement tiré d'embaras Je me trompais

Moresquin dina joua ensuite avec son fils sans parler d'argent Je me confirmais dans ma conjecture Il s'assoupit après avoir polissonné car il badinait avec l'enfant de manière à le rendre insupportable à faire des infamies à donner des coups en traitre à porter les doigts dans les yeux etc Moresquin dormit donc Ce monstre hors de son bureau ne savait pas comme la plupart de ses confrères s'occuper d'écritures qui leur sont payées Il n'a que sa routine et ne peut que la suivre souvent même il trouve que c'est trop de peine que de faire le métier de commis et il manque son bureau pour jouer se promener et crapuler Moresquin s'endormit et son sommeil dura deux heures Je m'occupais pendant ce temps là dans un petit cabinet à nettoyer des rubans Vers la fin du sommeil de Moresquin une pauvre femme que je chargeais en payant de lui nettoyer ses souliers à ma place me les rapporta Elle le croyait parti et le bruit qu'elle fit en entrant fixa

l'attention du monstie Il se leva de mauvaise humeur, comme les enfants gâtes , il gronda beaucoup de ce que je n'étais plus la dernière des esclaves Je lui répondis raisonnablement, que travaillant en modes, je ne pouvais me gêner les mains A cela, que croit-on qu'il répliqua le plus bas, le plus lâche, le plus obscène des hommes « Que je conservais mes mains, pour qu'elles fussent plus douces pour l' de Fromental ! » Je l'avouerai, cette infamie, dite devant une étrangère, une femme de la populace, me mit hors de moi , j'en avais souffert de plus indignes, mais j'étais seule à les entendre Je devins fureuse Cependant, je ne disais rien Je sortis un instant du cabinet où je travaillais pour prendre quelque chose Moresquin y poursuivit son fils, avec lequel il recommençait à jouer Je vis le moment où ils allaient perdre tous les rubans qu'on m'avait confiés Je m'écriai « Prenez donc garde ! Les rubans ! les rubans ! » Moresquin, quoiqu'il n'eût pas alors de quoi les payer, affecta d'être au-dessus de cette misère , il continua de jouer Je le priai de sortir du cabinet, et j'employai l'expression, au nom de Dieu ! Moresquin sourit alors, et un coup de poing entre les deux yeux fut sa réponse Je tombai aveuglée Je ne pus me venger, mais je criai avec tant de force, que tout le voisinage accourut, surtout une femme, dont la veille il avait accusé la fille, mais bien faussement, d'avoir raccroché sur le boulevard On l'accabla d'injures Il sortit fuyant, en me disant « Drôlesse, tu en auras ce soir, quand il n'y aura personne ! J'ai mis ta montre en gage , mais demain j'y mettrai jusqu'à ton dernier cotillon, pour faire la somme, et je te ferai à la porte toute nue »

Après son départ, indignée, sûre qu'il était homme à tenir sa parole, quand il s'agissait d'une mauvaise action, je réfléchis « L'attendrai-je ? mettrai-je ce soir fin à tous mes maux ? ou fuirai-je à jamais un

monstre sans principes un meurtrier le fleau de ses propres parents comme le mien ? » Telle fut la question que je me fis. Après l'avoir agitée longtemps dans ma tête je me déterminai à fuir. Mais où aller ? Mon père était mon seul appui et il ne paraissait pas que je ne savais comment le faire avertir. Néanmoins je préparai mes paquets : je remplis une grande malle de ce qui m'appartenait et j'emportai ce que je pus. Je laissai ce qui était à la blanchisseuse ma montre mes bijoux qui étaient en gage. Je prie qu'on fasse cette observation qu'il s'en fallait de beaucoup que j'emportasse tout ce qui était à moi !

Tandis que j'étais dans les transes mon père arriva. Je lui parlai beaucoup plus décidément que je n'avais encore osé le faire. Je lui dis qu'ayant des témoins des derniers traitements de Moresquin je voulais profiter de cette occasion bien prouvée et plus scandaleuse que toutes les autres pour quitter à jamais un homme flétri par la justice car il y avait eu des peines prononcées par contumace dans ses différents homicides. Sept heures venaient de sonner et le temps pressait. Mon père me répondit « Moresquin est un homme vil un lâche scelerat qui mériterait d'expirer sous le bâton si les lois paternelles étaient encore en vigueur. Cependant réfléchissez avant cette démarche extrême qui doit être la dernière de ce genre ! Je ne vous la conseille ni ne vous l'interdis à cause des suites car elles peuvent être très graves des deux façons. Si vous restez il peut arriver un malheur que vous auriez à me reprocher en raison de mon opposition. Si vous quittez Moresquin et sa maison il peut arriver aussi des choses très désagréables ! Je vous laisse la liberté du choix avec promesse dans les deux cas de me tenir également prêt à vous secourir. » Je persistai dans la résolution de quitter mon bourreau.

Je sortis de la maison à 8 heures du soir. Il est bien des choses qui sont échappées à ma mémoire, dans ce récit desastreux de mon mariage avec Moresquin, et des suites de ma désobéissance, que je ne prétends pas excuser. Je n'ai rapporté tout ce qui précède, que pour exposer aux yeux des jeunes personnes les suites horribles qu'eut ma faute, et leur montrer combien il est dangereux de ne pas s'informer exactement des mœurs de l'homme qu'on épouse. Hélas ! c'est un maître qu'on se donne, et non seulement un maître, mais une moitié de soi-même, un être qui a des droits sur notre corps, sur notre âme, sur notre pudeur, sur notre chasteté même, sur le bonheur ou le malheur de tous nos instants ! Me voilà échappée des griffes du monstre. Jeunes filles ! Vous me croyez en liberté ? Ah ! vous allez voir à quels dangers je suis encore exposée ! Les horreurs qui vont suivre égaleront, si elles ne les surpassent, celles que j'ai décrites !

J'avais pour appui un excellent père ! mais j'avais pour ennemie, pour implacable ennemie, une mère dénaturée. Il ne fut pas possible que j'allasse chez mes parents, j'y aurais causé trop de trouble. Mon père me mit avec l'épouse d'un artiste qu'il occupait, et à laquelle il payait sa pension. Je respirai enfin dans cet asile ! Il y avait plus de quatre ans que je ne m'étais couchée tranquille, à l'heure à laquelle se couchent les honnêtes gens de ma condition, qu'à chaque fois, en me mettant au lit, je frissonnais des horreurs qui m'y attendaient, que je n'avais été sûre de revoir le matin, vivante, ou non estropiée. Pour la première fois, depuis quatre ans, je me couchai en paix, dans une tranquillité profonde, que rien ne pouvait troubler. O quelle jouissance délicieuse, que celle de se retrouver maîtresse de soi-même, après un long esclavage ! Le lendemain, les égards, les complaisances, les attentions me furent prodigués !

Moi la veille encore la dernière des esclaves je me vis servir mon déjeuner se trouver préparé en me levant ! Les larmes m'en vinrent aux yeux « Cessez ! cessez dis je à la femme et au mari de me prodiguer ces attentions ! parlez moi seulement avec douceur et je serai trop heureuse ! » Ils me regardaient avec surprise « Nous ne pouvons faire moins pour notre pensionnaire pour la fille d'un homme que nous respectons infiniment et qui nous occupe depuis plus de six à sept ans ! » Je pleurai et ne pus manger On s'informa mais je gardai le silence Un instant après je dis « C'est de joie que je pleure ! J'ai cependant une peine cruelle ! c'est de lui abandonner un enfant de quatre ans qu'il va perdre par la mauvaise éducation qu'il lui donnera ! Je n'ai pas voulu lui laisser la volière parce qu'un jour il se fit un jeu de tordre le cou à mes tourterelles je n'ai pas voulu lui laisser mon petit chien et je lui laisse l'enfant ! Mais j'y suis forcée ne voulant jamais le revoir Si j'avais emmené son fils c'était lui donner occasion de me poursuivre J'ai préféré le laisser Si ses parents pensent bien ils le connaissent ils lui ôteront son fils ! » Voilà tout ce que je me permis de dire Je fis donner le chien le jour même et quant à la volière elle était ailleurs Je la fis redemander quelques jours après et mon père la renvoya chez Moresquin C'était un enfantillage que de m'être occupée d'un chien et de quelques oiseaux souvent relevé depuis par Moresquin ! mais ce n'était pas un crime ce n'était pas même une faute

C'était le 22 juillet au soir que j'étais sortie de la maison ou plutôt de l'enfer de Moresquin et le 23 avant midi mon père reçut une lettre de cet homme stupide comme il était accoutumé d'en écrire mais en même temps parfaitement tranquillisante

Mon père me communiqua cette lettre dès qu'il l'eut

reçue, et me dit ces propres paroles : « Vous voyez que vous pouvez être tranquille Moresquin, loin de souhaiter de vous ravoir, est charmé du parti que vous avez pris. J'en suis charmé aussi j'aime infiniment mieux que ce méchant homme nous laisse en repos ! heureusement qu'après sa lettre, il ne saurait avoir le front de vous redemander ! » Je pensai comme mon père. Eh ! qui n'aurait eu la même idée ? Ceux qui connaissent encore mieux que nous la bassesse, la déraison, la folie, l'esprit maniaque du vil Moresquin

Je vécus dans la sécurité, ravie de me voir méprisée de l'être que je méprisais bien davantage encore

Il faut dire ici que, jusqu'à cette lettre, ma mère m'avait toujours blâmée, dans nos querelles avec Moresquin. Mais après la lettre, elle envoya lui faire des reproches par ma sœur cadette, jeune personne charmante, du plus grand mérite, surtout d'une angélique douceur, qualité précieuse, hélas ! que j'avais aussi, et que Moresquin m'a fait perdre ! Et ce fut à cette sœur, que Moresquin se vanta du coup de poing, dont je portais les marques hideuses. *Je lui ai donné un bon coup de poing, toujours !* ce furent ses propres expressions. Ma sœur le quitta indignée, et de ce moment, ma mère eut vengeance contre Moresquin, soit qu'elle pensât réellement comme elle parlait, soit qu'elle voulût se ménager les moyens de le servir. On verra dans peu les raisons que j'ai de la soupçonner d'avoir le second motif. car c'est une énigme presque inexplicable, que sa conduite

Je ne sais si mon père fit mal ou bien, mais il n'alla point instruire de ma séparation d'avec Moresquin le protecteur chez lequel il avait procuré une place à cet homme. Son motif était la délicatesse, il aurait fallu faire connaître le monstre, et lui nuire, Moresquin avait l'enfant avec lui, et il fallait lui laisser les moyens de

subsister D'ailleurs on le croyait tranquille content charme de la separation Que je le connaissais mal encore ! Il etait au comble de la rage Mon père n'avait pas repondu a la lettre Tout ce qui partait de la plume de Moresquin le suffoquait Quand il voyait le style de cet homme vil que j'achevais journellement de lui faire connaitre il avait des nausees et quand il entendait a quelles infamies sa fille son sang avait ete exposee il entrait dans des acces de fureur difficiles a moderer Ainsi tandis que mon pere balançait sur ce qu'il avait a faire Moresquin agissait car il ne manquait jamais d'activite pour faire le mal He ! que faisait il l'abominable ? Il diffamait il traînait dans la boue l'infortunee qu'il ne pouvait plus maltraiter Il semait contre elle les calomnies les plus atroces les plus invraisemblables ! Mais que lui importait ? A-t-il jamais tache de colorer ses mauvais traitements par l'apparence de la raison ? pourquoi aurait il cherche a mettre de la vraisemblance dans ses calomnies ? Au lieu de remplir son devoir il ne s'occupait qu'a voir des valets d'ecurie des espions des bandits de tout etat pour s'en faire des temoins des sorties de sa femme qu'on ne voyait jamais des parties qu'elle faisait avec Fromentel Il avait eu la folie de presumer que je pourrais etre chez ce jeune homme avec lequel je n'avais jamais eu de relation particuliere et que je n'estimais pas Il avait ete m'y chercher le troisieme jour et il y trouva la voliere avec les oiseaux que j'avais eu la faiblesse d'emporter Il faut en convenir ne voulant pas laisser ces pauvres petites creatures exposees a la fureur de Moresquin j'avais imagine d'en faire present a madame Fromentel la belle sœur la meme chez laquelle nous avions fait une partie si desagreable Je savais qu'elle les aimait beaucoup surtout un linot qui venait d'elle originairement Je lui avais

écrit de les faire prendre, et en attendant, la voisine chez laquelle je les avais mis, les avait portés chez Fromentel, parce que c'était chez ce jeune homme que le commissionnaire devait les prendre. Je ne dissimulerai pas que c'était une imprudence, que d'emporter les oiseaux, et surtout d'en disposer de façon qu'ils séjournassent chez Fromentel, mais l'innocence ne voit pas les conséquences d'une action indifférente.

Dès que Moresquin, en pénétrant chez Fromentel qui sûrement lui laissa voir la volière par malice, par jactance, pour le faire bisquer enfin, dès que Moresquin, dis-je, eut vu la volière chez l'homme qu'il voulait faire passer pour mon amant, ce fut un beau texte pour lui ! Le monstre recueillit alors le triste fruit des précautions qu'il avait prises depuis près d'un an. Quoique sot jusqu'à la stupidité, quoique grossièrement scélérat, ce monstre réussit auprès de son sous-protecteur. Il ourdit ainsi sa trame. Il lui persuada que j'avais un galant, que la haine de mon père était si forte contre lui, Moresquin, qu'il avait été charmé que j'eusse un galant, pour le déshonorer, lui, mari, que par cette raison, mon père me servait dans ma folle passion pour Fromentel, que c'était afin que je m'y livrasse en toute sécurité, qu'il m'avait ôtée de chez lui, et placée dans une chambre isolée, ignorée de tout le monde. Il ajouta par-dessus toutes ces inepties, d'autres monstres de son imagination déréglée que je l'avais volé, que je lui emportais pour plus de 15 000 livres d'effets. Il n'avait pas le sou, il avait tout mis en gage, jusqu'à ma montre, l'êtie vil et bas ! Je n'avais emporté que les linges et hardes à mon usage, encore n'avais-je pas tout, et ce qui est resté ne m'a jamais été remis. Ce fut cet absurde tissu que crut le sous-protecteur. Ce secrétaire était prévenu contre moi, en faveur d'un scélérat auquel mon père avait cru donner un surveillant, avant que l'homme

seul digne de foi se fut expliqué Je m'arrête sur cette inconcevable prévention qui sans doute a des fondements secrets mais il étoit nécessaire d'en dire un mot pour entendre ce qui va suivre et pour comprendre comment un homme aussi respectable que mon père aussi digne de toute la considération du sous protecteur en a été joué trompé desservi

Nous étions tranquilles cependant Mon père sur du consentement que Moresquin donna à notre séparation d'après la lettre qu'il avait de lui ne songeait qu'à me procurer des moyens de subsistance Si je demeurais cachée dans la maison ou mon père m'avait mise si j'évitais de sortir d'aller dîner ou souper en ville avec mes hôte c'étoit par dévotion c'est qu'en effet j'étais dans le deuil et l'affliction qui l'un et l'autre devaient durer autant que ma vie Je ne craignais pas Moresquin qui s'étoit applaudi de ma fuite parce que je ruinais sa maison ! Il est vrai que j'avais refusé de la faire par les moyens qu'on m'avait proposés Je ne m'informais ni de ses discours ni de ses actions je n'avais pas encore écrit à ma tante et je vivais dans la retraite la plus absolue heureuse trop je le répète d'être tranquille enfin de voir arriver le soir sans trembler de passer la nuit sans éprouver des infamies et les plus horribles obscénités de voir luire en meveillant un jour pur et sans nuages Mais j'appris que ma tante étoit inquiète de moi Quoiqu'elle fût la première cause de mon malheur elle avait eu des bontés depuis et je lui avais pardonné Je lui écrivis donc Elle me répondit et depuis ce moment l'ombre de tranquillité dont j'avais joui fut troublée Juste ciel ! que d'horreurs ! Mais de basses et viles horreurs de ces mensonges sots plats ridicules qui ne font que pitié aux gens d'esprit Hélas ! ils persuadent les sots et les sots composent les trois quarts du monde !

Ma tante commençait par me recommander de ne point aller du côté du port Saint-Paul, parce que Moresquinn, à cette occasion, se permettait les plus horribles discours, relativement à Fromentel. Il assurait que j'allais coucher avec cet homme, et que la dame chez laquelle j'étais en pension, nous apportait le matin, notre déjeuner au lit. Que le perruquier qui accommodait Fromentel, m'avait vue dans le lit de ce jeune homme. Qu'un monsieur qui sortait pour monter dans son équipage, m'avait également vue ainsi que des domestiques, au travers des murs apparemment, observait ma tante, et qu'il m'avait dit « Courage ! madame Moresquinn ! » Qu'il avait pour lui, dans l' Arsenal, vingt-cinq témoins, qui m'avaient vue dans le lit de Fromentel, ainsi que le monsieur montant dans son équipage ! Et il est à observer, que si le carrosse avait double la hauteur actuelle, et qu'il eût été au niveau du premier étage, encore aurait-il fallu que Fromentel demeurât sur le devant, etc, etc, car pour voir une femme couchée avec un homme, de la rue, dans un équipage, il faut bien des choses ! Or, Fromentel demeurait sur un derrière, son appartement n'a aucune vue, pas le plus petit jour sur la voie publique, il n'est pas nécessaire d'entrer chez lui pour s'en convaincre. Que j'étais affichée aux portes du jardin, pour qu'on ne me laissât point entrer, étant déclarée galeuse, et la puanteur de l'endroit ! Que Fromentel, d'après la conviction, avait été jugé, par la justice de l' Arsenal, et mis en prison, pour être puni après les preuves. On voit comment la mauvaise tête de Moresquinn arrangeait tout cela ! Ma tante ajoutait que mes hardes, qui étaient restées entre les mains de la couturière, avaient été saisies par Moresquinn. Ensuite elle s'écriait « Eh bien ! une infinité de gens disposés à croire le mal sans preuves, admettent tout cela, et votre couturière en est la trompette. Je lui ai fait demander le volume de Molière, il n'a pas voulu le rendre. Il est passé

ce matin et il m'a dit avec sa brutalité ordinaire qu'est ce que j'envoyais faire chez lui ? que c'était pour l'espionner et que je n'envoyasse pas davantage que vous étiez la p. n. de Fromental depuis longtemps J'ai répondu ce que la prudence m'a suggéré Il s'est emporté comme un furieux et m'a dit que nous étions tous Voilà quelles sont les scènes que j'ai plutôt deux fois qu'une chaque jour Ne sortez que le moins que vous pourrez Il est comme un enragé tremblant écumant de la bouche enfin il me fait peur Je ne pourrais pas être seule avec lui comme vous y avez été Ne sorte pas seule surtout ! s'il vous rencontrait vous passeriez un mauvais quart d'heure ! et toute l'ariane d'un monde qu'il ferait amasser autour de vous Il dit à tout le monde que votre papa est votre maquer Jugez de l'infamie de cet homme ! J'aurais pour remplir une rame de papier de toutes les horreurs qu'il débite (1) »

Je ne détaillerai pas sa conduite Je vais me contenter à présent de passer aux traits principaux

Après avoir débite de cette manière ce que ma tante vient de me dire avoir brouillé mon père avec son sous protecteur multiplie les calomnies il arriva que le jour de la dernière procession des esclaves richetes je vins un moment à la fenêtre Moresquin se trouvait par hasard sur la porte d'un café il m'aperçut et monta Moresquin frappa doucement et au moment où je courais ouvrir la porte seulement poussée il se presenta Mes jambes tremblèrent je palis je n'eus pas la force de dire un mot « Ah ! ma fille ! dit le monstre que je suis charmé de te revoir ! Rentre avec moi ! j'oublie tout et je veux te rendre heureuse » J'aurais dû me crier mais intimidée effrayée hors de

(1) Toutes les Lettres de Moresquin sont dans la quatrième partie *l'homme infidèle* il y est nommé *l'Échiné* M. du Loi eroles père le fit passer de l'Arsenal

moi, je n'eus pas la force de dire autre chose que ces mots « Ne faites pas de bruit ! Si mon père arrivait . » Je ne savais ce que je disais Il s'assit, me fit asseoir, et me parlait avec une feinte douceur, quand la maîtresse de la maison rentra Sa surprise de me voir avec un inconnu redoubla, au nom de mon mari, qu'il se donna Elle le vit doux, et aussi poli qu'un homme de son espèce pouvait l'être Instruite comme elle l'était de ses calomnies, elle ne pouvait en croire ses oreilles ni ses yeux Cependant, comme Moresquin affectait de parler raison, elle l'écouta Enfin mon père se fit entendre Et Moresquin fut assez hardi pour l'attendre ! Il fallait être un homme comme lui, pour avoir cette effronterie, après tout ce qu'il avait dit contre monsieur Saxancour et contre moi ! Mais l'inconséquence est le caractère de Moresquin La surprise et la colère de mon père, en voyant mon bourreau, mon calomniateur et le sien, furent sans bornes ! Il le chassa Le vil Moresquin, qui frémissait de rage, se voyant devant mon hôte et mon hôtesse, se mit à genoux Mais monsieur Saxancour le connaissait trop, pour en être touché Il le repoussa, le fit sortir, et lui montra toute l'horreur qu'il lui inspirait

Cependant, le lendemain, Moresquin revint avec mon fils , mais par une barbarie sans exemple, et digne de lui, ce monstre avait stylé l'enfant, qui, dès qu'il me vit, s'écria que ce n'était pas là sa maman, mais une dame ! « Je ne veux point de la dame ! » J'avouerais que ce trait fut cruel, et que j'y fus très sensible ! Je ne pus embrasser l'enfant, qui se débattait, et voulait m'égarter Je remontai en pleurs, pénétrée d'une nouvelle horreur pour le malheureux qui m'enlevait tout ce qu'il pouvait m'enlever !

Je ne parlerai pas de la conduite de Moresquin à son bureau , de la manière indirecte dont il était enhardi, par la basse jalousie du premier secrétaire, à tourmenter

un homme estimable comme monsieur Sarrincour dont les talents humilièrent le sous protecteur jaloux de la manière dont un homme de mérite eût reçu par le judicieux monsieur Olaus Magnus. J'en viendrais tout d'un coup à un trait de noirceur digne de son auteur méprisable.

Moresquin fit écrire par une femme une lettre d'amour à Fromental. Il la fit surprendre sous la porte de l'allée et il alla ensuite la montrer à tout le monde entre autres à son sous protecteur. Triomphant de sa fourberie et de la crainte qu'elle obtint de ceux qui voulaient la croire du sous protecteur Mégas du parasite Lapropre du commis Goupillon et des gens de cet acabit il eut l'audace d'écrire à mon père qu'il avait enfin une preuve complète contre moi. Il annonça la lettre qu'il avait déjà montrée à Mégas dans les cercles à tous les hommes vils de sa connaissance. Ce fut un coup terrible pour mon père qui courut chez monsieur Olaus Magnus. Ce fut là que Mégas dépositaire indecent de la prétendue lettre la fit voir à mon père dont la réponse fut qu'il voyait une lettre d'écriture de femme mais qu'il n'oserait assurer qu'elle fut de la mienne. Il lut et alors il certifia que je ne l'avais pas écrite. Voici comme eût été conçue cette lettre dictée à quelque malheureuse par Moresquin.

MON CHER AMI

Je t'envoie un ruban pour serre tête il est consacré comme tu le désires tu m'entends. Je suis bien affligée depuis que je ne t'ai vu la dernière fois que nous couchames ensemble ! Juge si j'allais être grosse sur qui ça tomberait avec un mari comme le mien qui n'a eu que trop de raisons de nous soupçonner ! car enfin mon ami tu n'as cessé de jouer de moi depuis le premier jour que nous allâmes nous promener au jardin du Roi le

jour de Saint-Denis , bon jour bonne œuvre , et ce que je t'accorderai si facilement que tu en fus étonné , la jouissance de ma personne ! Et tu sais qu'il s'en aperçut Je t'ai tout conté Oh ! comme il t'accusait ! Mais je cacherais tout , et puis je vais tâcher d'engager un autre

Le reste ne peut s'écrire Monsieur Saxancour fit observer à Megas qu'une femme ne pouvait écrire une lettre pareille Mais le secrétaire était trop borné pour le sentir Mon père voulut garder la lettre , comme il en avait le droit Le secrétaire s'y opposa Monsieur Saxancour , indigné , la remit , mais comme en dépôt Il feignit avec Moresquin , et par une vertueuse adresse , il parvint à faire brûler cette lettre scandaleuse , au grand regret de Megas

Après que Moresquin eut brûlé la lettre composée par lui-même , il pressa mon père d'effectuer notre réunion Monsieur Saxancour lui répondait toujours qu'il ne pouvait plus me contraindre , que c'était à lui de mériter , par une conduite sage , et qui lui procurât de l'avancement , de la part de monsieur Olaus-Magnus , que je prisse confiance en lui Mais Moresquin , incapable de bonne conduite , n'ayant que de la bassesse , de l'obscénité , de la noirceur , de la paresse , de la goumandise , l'amour du jeu , etc. , sentait que cette condition était impossible Il pressait mon père de plus en plus Monsieur Saxancour , vaincu par son importunité , se détermina enfin à tracer les conditions d'un accommodement , telles qu'on les a vues dans la *Femme infidèle* , et il les envoya par ma sœur cadette , afin de rendre le message plus agréable pour Moresquin Il faut ici faire le portrait de ma sœur

C'est une jeune personne d'une taille bien proportionnée , qui est assez jolie , mais qui a surtout , et dans un degré sans égal , un air de candeur aimable , une naïveté

touchante qui cadrent avec le son de sa voix douce et qui remue le cœur Elle est passablement grande fluette marchant mollement enfin tout interesse en elle et il n'est pas d'ame feroce qu'elle ne touchât Ce portrait n'est point flatte tous ceux qui connaissent Marion Savancour savent qu'il est plutôt au dessous qu'au dessus de la verte Mon père envoya d'abord ma sœur le soir au moment où Moresquin devait être rentré Il ne l'était pas heureusement ! En revenant elle fit demander Moresquin au café où il allait ordinairement On dit à la personne qui l'accompagnait qu'il n'était pas là On s'informa de ce qu'on lui voulait Moresquin mettant le public au fait de toutes ses affaires « C'est Mademoiselle sa belle sœur qui lui porte un papier à signer » On sourit « Qu'elle ne s'expose pas à y aller le soir ni même le jour ! » On rapporta ce discours à mon père qui n'en fit que rire quoiqu'il connût Moresquin et le lendemain à 9 heures il renvoya sa fille cadette avec une femme porter le papier à signer Elle trouva Moresquin prêt à partir pour son bureau Elle lui presenta le papier Moresquin le lut et dit qu'il ne pouvait pas signer qu'il n'eût consulté monsieur Megas Marion lui observa qu'elle avait ordre de rapporter le papier en cas de non signature que c'était l'ordre exprès de son père Et elle le reprenait Moresquin furieux le lui arracha de force la renversa la fit tomber et lui donna des coups de pied dans le côté La gouvernante de Moresquin et la femme qui accompagnaient ma sœur se jetterent sur lui et suspendirent ses mauvais traitements Cependant Marion était évanouie Il fallut la secourir Les deux femmes accablèrent Moresquin de reproches Ce misérable sentit son tort impardonnable et il demanda pardon Il voulut faire déjeuner ma sœur qui refusa mais qui lui dit qu'elle lui pardonnait Ce fut pendant le temps qu'elle

se remettait que ce malheureux dit, en riant affreusement, qu'il nierait tout ce qui venait de se passer Il ajouta des infamies contre monsieur Saxancour, qu'il annonça qu'il nierait également Marion, pénétrée d'horreur, et non encore remise, voulut sortir de chez cet abominable homme Elle alla chez une voisine, et se tut Mais on entendait la gouvernante de Moresquin lui dire « Vous êtes un fou ! un homme, qui avez perdu la tête, et qui cherchez à vous faire pendre Quoi ! vous maltiaitez votre belle-sœur ! mais c'est sans exemple ! » Moresquin ricanait, ou répondait des obscénités

A son retour chez nous, ma sœur ne dit autre chose sinon que Moresquin avait gardé le papier, pour le montrer à monsieur Megas Ce fut le lendemain, qu'obligée de se faire soigner, elle dit une partie de la vérité Monsieur Saxancour fut très fâché, qu'on ne l'eût pas mis dans le cas de rendre une plainte nécessaire ! Il avait raison ! cette plainte eût prévenu d'autres excès dont je vais parler

Depuis cette scène, il ne fut plus question de raccommodement, et ce fut l'avantage réel que nous en tirâmes La conduite de Moresquin envers ma sœur dévoila ses dispositions secrètes, et confirma les bruits horribles qu'il répandait lui-même, qu'il ne voulait m'avoir que trois nuits, pour me renvoyer chez mon père les bras cassés, les côtes enfoncées, et la honteuse maladie dans le corps En effet, il avait pris ses précautions avant la scène qui va suivre, et son linge, son régime, d'accord avec ses discours, ont convaincu sa gouvernante que ce monstre s'était rendu malade, pour avoir le barbare et coupable plaisir de me causer la mort

Passons à présent au 21 février 1786

J'étais alors chez mon père, qui nous avait réunis ma sœur et moi, après l'absence de ma mère Il faut dire

ici que cette mère trop dure pour moi voyant la conduite desordonnée de Moresquin avec mon père avait redouté de justes reproches et qu'elle avait été dans sa province sous prétexte des affaires de la succession de sa mère mais réellement dans l'intention de s'y fixer ce qu'elle fit. Ç'a été le 27 novembre qu'elle est partie et le même jour mon père est venu me prendre. Le 21 février suivant j'avais mal à la tête. J'allai prendre l'air à la pointe de l'île Saint Louis. J'avais fait le tour de l'île et j'étais prêt à m'en revenir lorsque je sentis une main crochue s'appuyer sur mon épaule. C'était celle de Moresquin. Je fis un cri en le reconnaissant. « Tu ne m'échapperas pas me dit-il tout bas je te tiens il y a assez longtemps que je jeune. Ce qui suit ne peut s'écrire. » Tu viendras chez moi à présent après quoi je te renverrai à ton père. J'avais entendu parler de son dessein de me contager. Outre l'horreur que Moresquin m'inspirait naturellement ce que je soupçonnais me donnait des forces contre lui. Je voulus m'enfuir. Il n'osa me battre à cause d'un groupe de femmes du commun qui l'auraient chassé mais pour leur prouver son bon droit il me fit arrêter par la garde. Je fus ignominieusement traînée devant le commissaire. Là il rendit une plainte insensée mais si folle que le clerc du commissaire me conseilla d'en rendre une à mon tour. Ce que je fis. On nous mit ensuite en référé devant le lieutenant civil. Je fis avertir mon père qui vit l'affreux Moresquin dans l'itude. Il ne lui parla pas il se contenta de l'accabler de son mépris. On partit pour l'hôtel du lieutenant civil.

Des que le magistrat parut le commissaire lui annonça une demande en séparation. Les magistrats ne peuvent montrer que de la douleur dans ces occasions. Moresquin prit ce mouvement du cœur honnête d'un juge respectable pour un pronostic en sa faveur.

il triomphait ! Mais le commissaire ayant rendu compte de ce qui venait de se passer, le lieutenant-civil s'écria « Il l'a fait arrêter par la garde ! Mais la garde n'a pas ce droit-là ! Faire arrêter sa femme ! » Ce discours n'intimida guère Moresquin, accoutumé à ne pas rougir. Il osa demander, que je fusse réintégrée chez lui. Mais le magistrat me remit entre les mains de mon père, et nous nous en retournâmes seules avec lui, ma sœur et moi. Moresquin était comme un furieux.

On fit ensuite d'autres arrangements en présence des procureurs, et je restai définitivement dans la maison paternelle. Mais qu'on ne pense pas que Moresquin pût se tenir tranquille !

J'apprenais tous les jours des calomnies nouvelles, et je les dissimulais. Le 5 mai arriva, et je fis à cette époque une nouvelle connaissance, qui présentera, j'espère, de plus agréables détails, que ceux que j'interromps.

Nous allions quelquefois dîner au delà du boulevard, chez un inspecteur général d'artillerie, ami de mon père. Le 5 mai, ce respectable officier nous chargea de prendre en passant deux de ses amis, le frère et la sœur, et de venir tous ensemble, sous la conduite d'un autre officier, son frère aîné. Nous arrivâmes six à la fois, dans une jolie maison, environnée de jardins, qui donnait sur la rue Saint-Maur. Ce fut là que je vis toutes les grâces de l'aimable Félicité. Mon cœur s'éprit pour elle, à jamais, de l'amitié la plus vive et la plus tendre, mon père et ma sœur l'aimèrent autant que je l'aimais, et tout parut seconder mon attachement. Après de grands malheurs, le frère et la sœur achetaient de l'officier général une petite terre en Normandie, où ils compaient se retirer. Voici en abrégé l'histoire de Félicité.

C'était la plus jeune de sept enfants. Un de ses frères, celui qui avait le plus de talent et de capacité, s'était

avance dans la direction des fermes et se vouant dans une position avantageuse il avait fait élever sa jeune sœur demeurée orpheline de manière à tenir sa maison un jour. Félicite reçut donc une éducation soignée et surtout elle acquit toutes les grâces de notre sexe. A dix sept ans elle était venue se mettre à la tête d'une maison nombreuse. Elle était jolie fute au tour ses yeux étaient noirs et brillants le son de sa voix harmonieux et flatteur allait à l'âme. Elle fut chérie adorée de toutes les connaissances de son frère elle était l'âme de sa maison. Vingt partis se présenterent mais Félicite n'était susceptible alors que d'un sentiment celui de la reconnaissance. Elle était attachée à son frère son bienfaiteur elle le rendit maître absolu de son sort et lui voua son existence. Elle passa son printemps d'une manière très agréable. Elle n'avait jusqu'à ce moment cueilli que des roses sans épines mais une épreuve cruelle l'attendait.

Son frère avait toujours rempli son devoir de directeur avec exactitude et intégrité. Il s'était fait par là des ennemis qui étant ensuite devenus régisseurs travaillèrent à le perdre. Il avait coutume d'envoyer le montant de sa caisse en effets sur Paris. Il en fit de même ignorant qu'on attendait cette occasion pour le perdre. On lui renvoya ses effets et avant qu'il put se retourner on vint le saisir et l'emprisonner dans le donjon du château fort de sa ville comme soustracteur des deniers royaux. Ce fut dans cette occasion que la jeune Félicite seule abandonnée à elle même délaissée par des amis froids qui croyaient son frère coupable montra toute son activité toute son affection pour son frère. Elle fut vingt quatre heures à la porte de sa prison demandant à ne faire que l'entrevoir et refusant toute nourriture. Il fallut le lui montrer. Elle s'élança comme un trait et se jeta dans ses bras ou

elle s'évanouit. Personne ne put l'en séparer, que lui-même, encore fût-ce en la pressant de se rendre à Paris, afin de travailler en sa faveur. Elle y vint. C'est ici qu'elle frappa hardiment à toutes les portes. On vit une jeune personne auparavant fêtée, d'une figure et d'une santé délicate, assiéger les hôtels des régisseurs, et les bureaux des premiers commis, ne se rebuter de rien, souffrir et les cajoleries, et les grossières attaques. Elle a dit depuis : « J'étais déterminée à tout, mon corps et mon âme étaient à mon frère, et si l'on avait exigé de moi, ce qu'on demande des plus viles créatures, je crois que je l'aurais fait, pourvu que j'eusse l'assurance d'obtenir pour mon frère liberté et réparation. » On sent à quoi elle fut exposée. On a vu par d'autres qu'il n'est pas d'humiliations où elle n'ait été réduite, de caprices qu'elle n'ait eu à satisfaire. Mais ce qui la peina le plus, ce furent les exigences d'un parvenu, alors supérieur de son frère, qui l'avait vue dans la ville, fort au-dessus de lui ! Cet homme vil humilia Félicité au dernier degré, et trahit ensuite les intérêts de son frère. Indignée, elle reprit alors toute sa fierté, et brava tout, se montra au-dessus du malheur, et obtint plus par la fermeté que par ses faveurs. Elle revint, délivra son frère, et quitta une ville, théâtre de sa gloire et de son infortune, mais non de sa honte.

Je ne savais pas tout cela, mais Félicité avait entendu parler de mes malheurs, sans me connaître. Elle ne savait pas, en dînant avec mesdemoiselles Saxancour, que ce fût moi qu'elle avait plaint. Mais au sortir de table, le vieil officier, qui parlait beaucoup, ayant, suivant sa coutume, expliqué mon histoire à Félicité, comme il me détailla ensuite la sienne, cette charmante personne vint se jeter dans mes bras, en me disant : « Aimons-nous, ma chère Saxancour ! Il est mille raisons pour cela ! Tout le monde se détermine d'abord pour

votre sœur qui est douce et jolie moi seule je me suis sentie attirée vers vous avant de vous connaître — Oh ! elle vous connaîtra ! » dit le vieil officier. Et il profita de la première occasion pour m'apprendre ce que je viens de dire. Nous nous unîmes par des confidences. Felicite promit de me servir. Notre amitié commença pour ne finir jamais.

Elle demeura à Paris tout près de Moresquin. Elle sut par des voisins une partie des horreurs qu'il m'avait faites et son beau frère sa sœur ainsi que leur fille l'avaient instruite. Elle eut desir de me connaître sans savoir quel était mon père. La raison du goût excessif qu'elle avait pris pour moi et de ce qu'elle trouvait dans la même personne la femme qu'elle avait plaint davantage et la fille de l'homme qu'elle estimait le plus.

Je ne cherchai pas ici que j'eus une autre satisfaction par le moyen de mon amie. Mon père qu'il était si important pour moi de conserver avait mal à la poitrine des violentes secousses et du chagrin que mon malheur lui avait causés. Je m'aperçus que son cœur s'ouvrait au plaisir de trouver Felicite jolie. Je recommandai cet homme qui m'était si cher à mon amie et elle ne rebuta pas ses soupirs. Bientôt elle sentit combien un homme de mérite sait être aimable quoiqu'il ne soit plus jeune et j'eus le plaisir de les voir éperdument amoureux l'un de l'autre. Ce fut un des plus heureux temps de ma vie. Mon amie devint comme ma mère j'étais sa confidente j'étais celle de mon père je leur disais à l'un et à l'autre ce qu'ils n'osaient dire et je les vis heureux.

Ma sœur cette jeune personne si aimable que le monstre de Moresquin avait eu la barbarie de maltraiter chez lui était alors sur le point d'être avantageusement établie. Tout me riait et mes malheurs s'oubliaient. Mais Moresquin vivait

Un jour, le 18 mai, que nous avions à dîner mon amie et son frère, avec un jeune homme, avocat général au Parlement de , après un dîner délicieux, entre six personnes qui se plaisaient, et dont quelques-unes s'adoraient, on proposa une partie autour de l'île Saint-Louis. Ma sœur et moi, qui avions à ranger, nous nous dispensâmes d'en être, et les trois hommes sortirent avec Félicité, leur déesse, car ils l'aimaient tous trois également, quoique par différents motifs. En arrivant sur l'île, mon père aperçut Moresquin avec son fils. Le monstre jouait avec l'enfant, en affectant de l'appeler Saxancour. Les deux autres hommes n'y comprenaient rien encore. Mais Félicité devina le méchant à son air, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu. Elle voulait revenir, mais elle continua, par complaisance pour son frère. Moresquin allait tantôt derrière, tantôt devant eux. Il s'arrêtait lorsqu'ils s'arrêtaient, il marchait dès qu'ils avançaient. A la fin, il fut remarqué par les deux hommes, qu'il impatienta furieusement. Mais Félicité les modéra. Il les suivit au retour, jusqu'à la porte de mon père. Que signifiait cela ? On l'ignore. Mais c'était le prologue d'une pièce terrible, qu'il devait jouer le 25 mai suivant, jour de l'Ascension, au jardin du Roi.

Je vais raconter cette scène tout de suite, pour ne plus m'occuper que d'objets agréables, si ce n'est relativement à moi, qui suis malheureuse à jamais, du moins pour mon père et ma sœur.

Félicité dînait chez nous, avec le jeune avocat général Moresquin, qui épiait toutes nos démarches, depuis notre nouvelle connaissance avec mademoiselle Félicité, vint se mettre en sentinelle dans notre rue, et sa station fut au cabaret où il but, à se griser, pour se donner une plus grande effronterie. A 6 heures du soir, nous sortîmes, mon père, Félicité, le jeune avocat général, ma sœur et moi. Nous fûmes suivis par

Moresquin mais sans nous en apercevoir Nous entrâmes dans le jardin par la nouvelle porte du côté de la rivière Nous gagnâmes le labyrinthe par le petit monticule Mon père allait devant avec Felicité Le jeune homme était entre ma sœur et moi Je ne sais pourquoi nous cessâmes de suivre monsieur Savancour pour monter dans la route du milieu Ce fut en descendant pour nous rendre au labyrinthe que Moresquin m'aborda et me donna deux soufflets ! Le jeune homme ne s'en aperçut qu'à la poudre qui tombait de ma tête et lorsque Moresquin fuyait déjà Et s'écriant « Quel est donc cet insolent ? » Moresquin répondit « C'est ma femme que je caresse » et s'enfuit Mon père s'était arrêté pour nous attendre mais sans se douter de rien Nous le joignîmes et il vit à mon trouble à ma pâleur qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire Le jeune homme l'instruisit Monsieur Savancour dissimula sa colère Nous montâmes au labyrinthe que l'on commençait à gâter pour y faire je ne sais quoi puis nous descendîmes dans le parterre Ce fut là que nous retrouvâmes Moresquin que le jeune avocat général fit arrêter par la garde du jardin Mon père indigné eut trop de vivacité Il poussa Moresquin qui lui marchait sur le pied Aussitôt ce misérable s'écria que monsieur Savancour le frappait Le garde une de ces âmes basses et viles dont la figure annonçait la plus grande ressemblance avec Moresquin dit comme lui Mais le témoignage de tout le public et entre autres d'une jolie personne mademoiselle Raguidon l'aînée depuis mon amie empêcha que ces deux misérables ne fussent crus On entra au cabinet du dépôt Quinze cents personnes étaient à la porte Ce fut là que Moresquin ivre forcé écumant vomit contre mon père devant le garde et devant monsieur Robe le poète les injures les plus atroces l'accusant de me gâter d'inceste de prostitution

de ma personne, et surtout lui prêtant, avec fureur, de ces toits bêtes, qui n'en sont pas L'inspecteur du jardin, croix de Saint-Louis, fut averti Monsieur Saxancour étant le plaignant, il voulut parler Mais Moresquin ne lui en donna pas le temps Il se répandit en infamies, comme un volcan L'inspecteur l'écouta quelques minutes , puis le fit taire, et lui dit « Je vous juge par vos propres paroles Vous êtes un mauvais sujet ! » S'adressant à mon père « Monsieur, remmenez vos dames, tandis que je vais le retenir ici — On fera bien de me retenir, s'écria stupidement Moresquin , car si je sois avec lui, je l'assassine ! » Mon père vint nous prendre, et nous remmena On garda Moresquin jusqu'à 8 heures du soir, qu'on le renvoya, en lui signifiant que, s'il amassait seulement trois personnes autour de lui, dans le jardin, on le ferait arrêter et conduire en prison

Voilà comment se termina la scène du 25 mai Mon père, accompagné de Félicité et du jeune avocat général, alla porter sa plainte devant le même commissaire chez lequel j'avais été conduite par Moresquin, le 21 février Le lendemain, le Palais-Royal retentit de cette aventure Moresquin lui-même alla s'en vanter à ma tante, ainsi qu'à son vieil ami, le colporteur vieillard, espèce de mauvais sujet, avec lequel Moresquin jouait aux cartes ou aux dames

Nous demeurâmes assez tranquilles ensuite , car je veux abréger cette basse persécution, jusqu'au moment où Moresquin découvrit l'impression du livre intitulé *la Femme infidèle*, composé par un ami de mon père, et dans lequel Moresquin voulut se reconnaître, sous le nom de l'*Échiné* En effet, c'était lui-même Le colporteur vieillard lui remit le seul exemplaire qui eût été confié à sa malhonnête femme, pour le vendre Les deux sots crurent triompher, et qu'ils pourraient attaquer monsieur Saxancour Mais la mauvaise volonté du

colporteur espion et la rage de Moresquin demeurerent également sans effet. Ce dernier se couvrit lui même de honte en colportant le livre et il ne réussit qu'à démasquer la bassesse de son âme ainsi que la méchanceté gratuite du sous protecteur. Moresquin vint pendant tout l'été sous nos fenêtres avec son fils le livre à la main il amassait les passants il appelait son fils petit lechine en un mot il fustigea toutes les petites gens d'une âme atroce lorsqu'elle n'a plus de prise sur un objet innocent et faible. Il mettra bientôt le comble à son insolence ! Mais auparavant d'en venir là je vais reprendre l'agréable tableau que j'ai quitté je veux dire celui de la liaison de monsieur Savancour avec l'élucide.

Un vieillard amoureux est toujours ridicule. D'où vient il que mon père ne l'était pas ? Il est vrai qu'il n'avait que cinquante deux ans qu'il est sans rides. Mais je crois que la véritable raison c'est qu'un homme de son mérite ne vieillit pas comme les autres. Je crois encore que le ridicule jeté sur un vieillard amoureux vient de la personne qu'il aime. Si elle est sensible et tendre point de ridicule. Elle n'en donne que lorsqu'elle persifle mais dans ce cas un jeune homme même deviendrait très ridicule ! l'élucide dont les sentiments avaient pour base l'estime la vénération même était tendre avec enthousiasme et dès lors il était permis à son amant de l'adorer sans être ridicule. J'eus le spectacle de leur tendresse réciproque et il était délicieux pour moi de voir une jeune personne attrayante délicate fêtée repousser tous ses amants pour faire le bonheur du plus cher des pères. Je l'adorais à mon tour cette fille aimable !

Un jour que j'allais la chercher pour dîner avec nous ignorant que monsieur Savancour avait eu la même pensée que moi je trouvai la porte entrouverte. Ne me doutant de rien je la poussai du doigt. J'entrevis mon

père assis, tenant Félicité sur ses genoux, ou plutôt penchée dans ses bras ! Surprise, étonnée, je m'arrêtai « Ma belle, ma chère Félicité ! disait mon père , vous faites mon bonheur, et je vous dois la santé ! Oui, vos délicieuses caresses, vos sentiments, que je n'eusse osé demander, désirer même, font circuler mon sang, et préviennent ou détruisent les causes du mal que je redoutais ! Ange céleste ! je dois te chérir ! » A ces mots, il donnait et recevait les plus tendres baisers Il pressait mon amie contre son cœur Elle lui disait les choses les plus tendres, les plus enflammées, et telles que jamais je ne m'en étais imaginé de pareilles Je la vis doucement émue, s'abandonner dans ses bras J'étais interdite, et je ne savais ce que je devais faire J'attendis , et ce fut tant mieux ! car je n'entendis et ne vis rien que d'absolument très platonique C'était une estime très tendre, très vive, un attachement dévoué, mais rien de plus Félicité revint enfin à elle-même, et la décence de ses expressions, la beauté de ses sentiments, les compliments délicats que lui fit monsieur Saxancour, me convinquirent que ce qui guérit les affections de la poitrine, n'est pas l'amour proprement dit, mais la tendresse

Quelle différence de ce que je venais de voir, aux sentiments et à la conduite de Moresquin ? Mon père et lui sont-ils de la même espèce ? Je ne le crois pas Il est plusieurs races d'hommes, peut-être en est-il autant que d'espèces d'animaux Les unes tiennent du tigre et du pourceau, comme Moresquin, pour la cruauté, la crapuleuse conduite , de l'âne, du cheval, du taureau , quelques-unes du mouton , d'autres du bouc, etc C'est un ingénieux livre, que celui que j'ai lu, intitulé *la Découverte australe* J'ai entendu dire à quelqu'un que dans ce siècle esprité, personne ne l'avait compris à Paris, excepté deux médecins, monsieur Guibert de

Preval et monsieur Lebègue de Prele Mais revenons a ma Felicite Elle devait bientot retourner a sa terre Aussi employait elle tous les moyens possibles pour bien consolider la sante de monsieur Savancour avant son depart Elle lui donnait tout le temps qu elle pou vait dérober a ses affaires Si elle allait dîner en ville e etait lui qui la conduisait Et dans ses courses leur conversation qu elle m a répétée etait charmante parce qu elle avait pour base un sentiment que les chutes physiques n affaiblissent jamais

Il fut decide que j irais avec Felicite dans la terre acquise par son frere a dix lieues de Paris du cote de la Normandie Cette terre etait le bien de la jeune per sonne qui en prit le nom Nous partimes en effet le 29 juin

Le sejour que je fis pres Montfort fut delieeux jusqu a la mi septembre J etais sctee comme mon amie par tout le voisinage Son frere avait pour moi les atten tions les plus delicates Je fis des conrnuissances fort agreables parmi les jeunes personnes du canton mais mon cœur etait tout à Felicite Elle ne me parlait que de monsieur Savancour Il etait nouvellement grave Felicite avait son portrait qu elle mit a son chevet Elle lui parlait quelquefois et lui disait des choses tou chantes Je lui en temoignai un jour mon etonnement vu l age de mon pere « Ah ! si vous saviez comme il est seduisant ! me dit elle C est un de ces hommes qui n ont pas besoin de jeunesse pour se faire aimer Ses distrac tions meme et son air oecupe ont un charme parce qu on sait trop que ce n est pas affectation Il ne dit pas un mot qui ne soit l expression d un sentiment S il fait un compliment il est delicat et persuasif il vous detaille vos charmes et vous perfectionne de maniere a faire aimer l homme qui sait les penetrer si bien et en deviner tout le prix »

C'est ainsi que s'exprimait l'aimable Félicité Hélas ! qui l'aurait pensé, qu'avec tant de charmes, de grâces, de jeunesse, elle serait quittée par un homme de cinquante-deux ans ! Ce fut cependant ce qui arriva ! Mais elle n'eut d'autre rivale que l'occupation

Je passai près de cinq mois avec ma belle amie Mais, comme je l'ai dit, les deux premiers seuls furent d'une gaîte pure Au milieu de septembre, je reçus une lettre de Moresquin Elle n'était que d'une page, et n'exprimait que la connaissance qu'il avait de mon séjour à Saint-Léger Cependant elle l'empoisonna , parce qu'à tout moment, je m'attendais à le voir arriver, et renouveler la scène du jardin du Roi Je n'entendais plus frapper sans que le cœur ne me battît Si je voyais un étranger quand nous sortions, je me cachais, jusqu'à ce que je l'eusse reconnu Cette appréhension continuelle me rendit malade Je revins à Paris avec une fièvre lente

Pendant mon absence, Moresquin avait donné quelques scènes sous les fenêtres de mon père, avec son fils Il rassemblait les femmes du commun, et leur faisait une nariation à sa manière , et comme il est le plus faux de tous les hommes, ce devait être le parfait opposé de la vérité J'appris à mon retour tout le scandale qu'il avait causé Mais j'étais sous la sauvegarde de mon père et de la loi Nous demeurâmes tranquilles jusqu'au 9 février 1787

C'est ici une nouvelle époque , mais qui ne sera pas longue , ce fut comme la dernière explosion de la rage de Moresquin, et celle qui lui fut le plus funeste

Le 9 février, il se leva très matin pour commencer son opération Il se rendit à Montrouge, pour y voir monsieur Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, ami de monsieur Saxancour Il ne le trouva pas monsieur Mercier était à Paris Il eut la hardiesse de demander

monsieur Letourneur Il fut admis devant une compagnie de cinq a six personnes Ce fut la que cet insensé en presence de gens qui tous estimaient et connaissaient monsieur Saxancour eut la temerite de se repandre en calomnies qui firent horreur Il y a grande apparence qu'il machinait cela dans sa tete depuis longtemps ! et que c etait un dernier coup qu'il voulait frapper sans trop s'inquieter des suites Il sentait que quels que fussent les rapports qu'il avait avec monsieur Saxancour c etait une elevation pour lui et il en profitait a sa maniere Les choses qu'il dit dans le dessein de frapper un coup d'eclat neurent pas l'effet qu'il s'en etait promis elles etaient si outrees qu'on le prit pour un fou Seulement monsieur Letourneur etait tout tremblant car il y avait a fremir ! Qu'on se figure qu'il me chargeait de tous les crimes a la fois ainsi que mon pere On sait ce qu'il a fait Il a fallu le raconter d'apres cette derniere calomnie pour satisfaire aux demandes repetees de tous les amis de monsieur Saxancour et un homme capable de ce qu'il a fait l'est encore plus de tout dire

En revenant de Montrouge ou il avait effraye tout le monde Moresquin rencontra monsieur le vicomte de T l'homme le plus doux et le plus honnete Il se repandit en injures contre monsieur Saxancour avec une telle atrocite que monsieur de T indigne sortit de son caractere pour lui dire « Je vous connais enfin mais c'est par votre propre bouche Allez vous ne faites tort qu'a vous meme » Monsieur Saxancour apprit cette conversation le soir meme de la bouche de monsieur le vicomte Mais tous deux ignoraient ce qui s'etait passe a Montrouge Ce ne fut que le surlendemain que monsieur Mercier en instruisit monsieur Saxancour par une lettre d'abord puis de bouche

Mon pere indigne sentit alors qu'il ne devait plus

ménager un misérable, qui le forçait à le démasquer. Il fit un mémoire, le même que j'ai remis à mon procureur, et qui ne contient que le récit exact des faits. Ils y sont plus abrégés qu'ici, parce qu'on y a retranché tous les traits atroces, dont on ne voulait pas faire retentir les tribunaux. Mon père fit ensuite priver Moresquin de son emploi, en employant une personne qui savait se faire écouter. Le méchant fut chassé le 19 février, dix jours après son explosion du 9, explosion qu'il avait prolongée, en allant dans différentes maisons répéter ses calomnies.

Moresquin déplacé, ne se voyant plus soutenu par les sots discours d'un Mégas, d'un Lapropre, d'un Goupillon, et d'autres bas personnages qui environnent monsieur Olaus-Magnus, et le trompent, par un effet de leur basse jalousie contre le mérite, Moresquin est demeuré dans sa platitude naturelle, on n'a pas entendu un mot de lui, depuis son expulsion, si ce n'est qu'il présenta un mémoire au sous-protecteur, qui le montra un jour à mon père. Ce mémoire était également impertinent et sot, et il n'excita que le mépris. Cependant, mon père fut blessé de ce que Mégas s'en était chargé, il cessa de le voir pour jamais (1).

On commença la procédure de la séparation, d'après les derniers écarts de Moresquin. On prouva par deux témoins oculaires les soufflets au jardin du Roi, on prouva par trente témoins les infamies débitées à Mont-rouge, devant monsieur Letourneur et ses amis, à Paris, devant différentes personnes dignes de foi, surtout à une dame aimable, dont la figure, les mœurs, et le charmant caractère, font le bonheur de son époux, et d'un fils de l'âge du mien, mais plus heureux. La sépa-

(1) J'apprends que Mégas avait encore employé Moresquin, c'est une preuve de connivence.

ration a enfin ete prononcee moins d apres le memoire de mon procureur que d apres celui ci

Je retournai voir Felicite avec laquelle j ai passe trois mois et demi en 1787 Je partage ainsi ma vie entre mon pere une sœur cherie dont les graces l aimable naivete ne peuvent etre comparees qu a celles de ma celeste amie et Felicite C est dans cette heureuse tranquillite que me laissent mes peines que j ai entrepris de composer ces memoires qui ne m ont rappelle des moments cruels mais passes que pour me faire mieux sentir mon bonheur actuel

En 1788 j ai porte a mon amie une nouvelle piece de mon pere dont elle a l etrenne car personne ne la encore lue et moi meme je n y ai pas jete les yeux J ai voulu que ce fut l aimable Felicite qui la vit la premiere Je savais seulement qu elle lui etait dediee

DI DICACE

FELICITE ! Reine du monde et de mon cœur ! vous donnez la réalité de ce qu annonce ce beau nom ! Délicieuse fille ! vous qui réunisse tous les charmes dans vos yeux noirs brillants et mignards dans le son touchant de votre voix harmonieuse dans votre sourire en chanteur dans votre taille voluptueuse et ce pied mignon qui porte tous vos appas ! vous avez été ma Muse ! Daignez servir de mere a l enfant que vous avez engendré ! Vous en etes le pere je ne suis que la mere Aimez moi protégez moi comme l époux doit protéger l épouse ! Vous ne vous attendiez pas a etre mari ! C est moi qui vous procure cet avantage précieux car sache que lorsqu une belle inspire un ouvrage elle fait l office du male et l auteur , conçoit porte accouche Je vous prie de chérir notre enfant C est un male aussi son nom d Epiménide vous plaira sans doute permettez qu il ait pour nom de fa

mille, celui que vous méritez si bien, et que dans le monde, on ne le nomme plus qu'Épiménide-Félicité !

*Je suis en attendant cette faveur,
Votre fidèle épouse, Saxancour,
le poète*

Félicité lut aux laimes de cette épître dédicatoire J'étais arrivée le son à 7 heures Elle ne voulut pas remettre la lecture, et elle pria son frère de nous la faire Je veux que les lecteurs de mes mémoires partagent le plaisir qu'elle nous donna

ÉPIMÉNIDE

Comédie en trois actes

PERSONNAGES, *sous le costume grec*

Épiménide, fils d'Agiasarque, l'ancien, grand prêtre de Jupiter, à Gnosse

Neobule, femme d'Épiménide

Agiasarque, second fils d'Archiloque, petit-fils d'Épiménide, et grand pretre actuel

Chloris, petite-fille d'Épiménide et veuve

Nais la vieille, prêtresse de Venus, autrefois amante d'Épiménide,

Nais, la jeune novice, petite-fille de Nais, aimée d'Agiasarque second et du jeune Épiménide

Épiménide le jeune, fils de Chloris, amant de la jeune Nais

Ergaste l'ancien, esclave d'Épiménide

Ergaste, petit-fils d'Ergaste l'ancien, et valet d'Agiasarque second

1 2 3 4 et autres *Archontes*

1 2 3 *jeunes Crétois* — Un *Héraut*

1 2 *jeunes Crétoises*

Chœur de prêtres de Jupiter

Le chêne de Dodone

Chœur de prêtresses de Vénus de tous les âges

Peuple de Gnosse

Un ambassadeur athénien

La scène est à Gnosse capitale de Crète dans la grand place garnie de statues et du cénotaphe d'Épiménide Au fond est le temple de Jupiter Crétois sur les côtés la maison du grand prêtre le Sénat

PROLOGUE

C'est un genre nouveau que j'essaye au théâtre italien Je voudrais y amener le chant et un divertissement sans couper l'intérêt et sans donner l'in vraisemblance choquante du débit tantôt parlé tantôt chanté sans cause naturelle par le même personnage On dit que les acteurs de l'opéra sont fiers envers leurs camarades acteurs de la comédie Ce devrait être tout le contraire ou plutôt ils devraient tous s'estimer et s'aimer comme des artistes également utiles aux lettres aux plaisirs ingénieux et délicats de la nation la plus polie de l'univers Je ne tairai pas qu'on m'a fait de sérieuses objections sur l'union que je proposais mais je les crois futiles malgré le mérite de l'excellent acteur Granger qui les hasardait

ACTE PREMIER

PREMIÈRE SCÈNE

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE, ERGASTE PETIT-FILS

ERGASTE PETIT-FILS (*venant des champs, et accou-
rant essoufflé*) — Par Jupiter ! mes doutes sont con-
firmés ! C'était un fourbe Voici Épiménide Mais
je crois qu'il sort de chez Nais !

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE (*à Nais, qui lui parle encore
à la fenêtre*) — Je serai constant soyez fidèle ! Le
grand prêtre vous adore, mais puisque Vénus et l'Amour
sont pour moi, je ne redouterai pas sa puissance
(*Aprécevant Ergaste*) Dieux ! m'aurait-il vu !

ERGASTE PETIT-FILS — Seigneur ! j'arrive du mont
Ida j'accours à Gnosse

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE — Accours-tu ? ou si tu te
sauves ?

ERGASTE PETIT-FILS — J'accours, Seigneur Et grâce
à ma promptitude, je suis témoin d'un prodige mouï !
Ah ! que vous aviez bien raison, l'autre jour, de me dire
que les maîtres sont d'une autre nature que les esclaves !
Pai exemple, vous êtes ici, et vous êtes au mont Ida ou
dans la route Et moi, pauvre esclave, je ne suis qu'ici

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE — Que veut dire ce pendaïd ?
Il aura fait quelque tour !

ERGASTE PETIT-FILS — Un homme, qui vous res-
semble assez, se dit au mont Ida, Épiménide, fils d'Agia-
sarque, dont vous êtes le seul fils adoptif Il voulait se
faire rendre compte ! Il avait un air de vérité ! Euphorbe,
l'intendant des troupeaux, ne sachant que faire de cet
insensé, m'a chargé de le conduire ici, parce que le
fourbe a feint de ne pas reconnaître sa route Je l'ai

conduit mais a une demi stade je l'ai laisse pour venir
prévenir le grand prêtre

ÉPIMENIDE LE JEUNE — Si tout cela est controuvé
quel motif as tu ?

ERGASTE PETIT FILS — Par Hereule ! c'est la vérité

ÉPIMENIDE LE JEUNE — Ta réputation n'est pas
assez bien établie pour que tu te permettes des jeux
d'esprit C'est par punition que tu es aux champs
Ressouviens toi de ton neveu Ergaste condamné aux
mines ! de Sinon ton père qui

ERGASTE PETIT FILS — Laissons la ma pauvre fi-
mille ! Je ne suis pas assez vain pour aimer les généa-
logies Je viens de voir un autre Épiménide il est
plus âgé que vous et paraît environ vingt sept ans
Sa taille est plus haute et plus fournie que la votre
Il est mis à l'antique et vous êtes très à la mode Il
dit des choses bien extraordinaires ! Par exemple qu'il
seveille qu'il a dormi vingt quatre ou quarante huit
heures qu'il ne reconnaît rien ni les routes ni les
arbres ni les maisons ! Tout a changé dit il depuis
trois jours

ÉPIMENIDE LE JEUNE (*avec mépris*) — Va conter à
d'autres tes fables absurdes

ERGASTE PETIT FILS — Vous allez le voir A cent
pas d'ici j'ai trouvé un vieillard estropié qui demandait
l'aumône Un de mes camarades qu'on menait aux
mines bien gâté m'appela et ce vieillard a répondu
C'était un double Ergaste !

ÉPIMENIDE LE JEUNE — Le fourbe se divertit
Retire toi Voici Chloris ma mère avec Neobule mon
aïeule et tu sais qu'elles n'ont pas que je profite
de tes entretiens

ERGASTE PETIT FILS — Le mérite est toujours ca-
lommé ! (*A part*) Allons apprendre deux nouvelles à
mon maître

DEUXIÈME SCÈNE

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE (*a l'écart*), NÉOBULE, CHLORIS
deux filles esclaves

NÉOBULE (*soutenue par les deux jeunes esclaves*) (*Aux esclaves*) — Arrêtez-vous ici (*A Chloris*) Ma fille, n'est-ce pas la ce monument nouveau que la prêtresse de Vénus vient d'élever à mon époux ?

CHLORIS — Oui ! Et les Crétois ont souffert qu'une étrangère flétrit la mémoire d'Épiménide !

NÉOBULE — Il est beau ! superbe ! On a mis au-dessus la statue en marbre de Païos .. Nais aima mon Épiménide , mais il me fut fidèle !

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE — L'ancienne Nais aima mon bisaïeul ! Et moi, j'adoie la jeune et belle Nais

CHLORIS — Elle dit qu'il fut son amant !

NÉOBULE — Aux Dieux ne plaise, ma fille, que je fasse cette injure à la mémoire d'un époux cheri, de le soupçonner ! Épiménide m'épousa par convenance , par respect pour mon père, ami du sien Dès auparavant il aimait Nais, jeune alors, et belle comme Venus Mais sa vertu n'en souffrit aucune atteinte

CHLORIS — Mais il aimait Nais !

NÉOBULE — C'était malgré lui Il me fit lire dans son cœur , je connaissais toutes ses démarches Il m'honorait, il m'estimait Enfin, ne pouvant surmonter un malheureux amour, il consulta son père, qui l'envoya au mont Ida, surveiller les gardiens de ses nombreux troupeaux Ils prièrent tous les Dieux de dissoudre un coupable attachement, et Jupiter le promit Épiménide disparut Laissons les deux Nais vénérer sa mémoire La jalousie n'est jamais née dans mon cœur, grâce à la conduite de mon époux ! et je partage déjà l'attendrissement universel que va causer aujourd'hui la pompe

solennelle des pretresses de Venus ! Cette statue est parlante ?

CHLORIS — Oui elle est parlante ! Mon fils a servi de modele car on dit qu'il ressemble a son bisaieul dont il porte le nom. Helas ! je tremble qu'il n'ait le meme sort ! Il tressaille au seul nom de Nais la jeune. Ce qui me rassure c'est qu'aujourd'hui meme sa bisaieule va la consacrer a Venus terrestre.

ÉPIMENIDE LE JEUNE (*a part*) — Qu'entends je grands Dieux !

NEOBULE — Votre fils est libre pourquoi redouter Nais ?

CHLORIS — Une etrangere ! une fille destinee

NEOBULE — Elle est grecque et corinthienne. Prenez garde Chloris ! ne blamons jamais les institutions religieuses ! Ceux qui les ordonnerent etaient des sages ! ils eurent des vues utiles et quelquefois si grandes qu'elles vous frappaient d'admiration ! Vous etes fille d'un pontife et veuve d'un souverain. Nos pareils doivent trembler de toucher aux lois et d'affaiblir le respect du a la religion ! Mon epoux a peri sans doute par la main d'un esclave du coupable Ergaste et il semble que la justice des Dieux soit endormie mais elle va seveiller ! Quelque chose me l'annonce !

CHLORIS — On dit que mon aieul etait un zele partisan de la liberte ! Je suis veuve d'un roi que les Grecs nomment tyran !

NEOBULE — Ils ont mis Pittacus au rang de leurs sages !

CHLORIS — Oui apres sa mort Agiasarque le grand pretre qui n'a jamais voulu se marier a cinquante ans est amoureux de la jeune Nais. C'est un redoutable rival pour mon fils designe son successeur et qu'il vient d'adopter.

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE (*a part*) — Ah ! je céderai tout à mon rival, excepte Nais !

NLOBULE — Agiasarque amoureux ! Il n'est pas d'âge pour les hommes, ils aiment quand il leur plaît d'aimer, et il faut que les femmes cedent ! Archiloque, son père, eut les passions fongueuses, son fils lui ressemble, il est d'un caractère dur. Où ces enfants ont-ils puisé la méchanceté ? Leur père était bon !.. Ma fille, je crains cette rivalité !

CHLORIS — Mon fils est sans appui, à présent, qu'il a perdu son père !

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE (*a part*) — Avec du courage, on se protège soi-même

UNE VOIX PLAINTIVE (*Ergaste l'ancien*) — Un pauvre esclave

CHLORIS — Eh ! quel est cet homme desuré qui s'avance péniblement ? C'est un vieil esclave !

NLOBULE — Oui ! ce n'est qu'un esclave. Mais trop de monde le suit. Rentrons. (*Regarda et la statue*) O Épiménide je te salue !

TROISIEME SCÈNE

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE, ERGASTE (*estropié, marqué sur le front, comme les scelerats, et suivi de quelques Crétois*), ERGASTE PETIT FILS (*sortant de chez le grand prêtre*)

ERGASTE — Ayez pitié d'un pauvre esclave ! âgé de cent ans ! abandonné à la misère !

1^{re} CRÉTOISE — Ce pauvre homme !

2^e CRÉTOISE — Oh ! comme il est vieux ! Tenez, bonhomme

ERGASTE — Que Jupiter vous récompense, comme il récompensa la pieuse Baucis. Il y a soixante ans que j'ai fui de ce pays. J'y suis ramené par les Dieux !

1^{er} CRETOIS — C est un vieil esclave

ERGASTE — A qui grands Dieux ! donnez vous une longue vie ! tandis qu'Épiménide mon maître jeune beau aime heureux est disparu a vingt sept ans !

ERGASTE PETIT FILS (*à Épiménide le jeune*) — Il vous nomme !

1^{er} CRETOIS — Comme il est hideux !

ERGASTE — C est l'effet des tortures pour m'arracher l'aveu d'un crime que je n'ai pas commis !

1^{er} CRETOIS — Ah ! Il est poursuivi par la vengeance celeste !

2^e CRETOIS — Il peut être innocent !

ERGASTE PETIT FILS — Je ne le crois pas ! Son oeil est hagard !

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE — Pauvre abandonné souffrant la faim a cent ans ! sa difformité est l'effet de l'âge et de la misère !

ERGASTE (*jetant les yeux sur le temple de Jupiter*) — Dieu tout puissant ! je reconnais ton temple asile secourable des infortunes !

1^{er} CRETOIS — Il cherche un asile pour se dérober a la peine méritée !

2^e CRETOIS — Il l'a subie !

ERGASTE PETIT FILS — Son front est marqué de la lettre des parricides !

ERGASTE — Je suis innocent ! J'atteste Jupiter et tous les Dieux que je n'ai point porté sur Épiménide mon maître et mon ami une main parricide !

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE — Que dit il ? Je suis plein de vie et je ne le connais pas !

2^e CRETOIS (*à Ergaste*) — Vieillard vous parlez d'Épiménide ! le voilà

ERGASTE — Ah ! Il est vrai ! je vois quelque ressemblance ! Mais mon bon maître s'il existait encore aurait quatre vingt-dix sept ans

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE — Il parle de l'ancien Épiménide, mon bisaïeul !

1^{er} CRÉTOIS — C'est donc l'ancien Ergaste ! c'est ce monstre, dont on nous a tant pailé, dans notre jeunesse ! Les lois de Grèce ne sont pas justes, puisqu'il respire

ERGASTE — Jeune homme, qui que tu sois, tu trouves injuste les lois sacrées, qui ne permettent pas d'ôter la vie sans preuves ! Puisses-tu parvenir à mon âge, sans avoir besoin de les invoquer !

1^{er} CRÉTOIS — Il faut le dénoncer aux magistrats ! C'est l'assassin de l'ancien Épiménide Accourez, citoyens ! Il est condamné, sa peine est assurée Mais voici les prêtresses de Venus !

QUATRIÈME SCÈNE

L'ANCIENNE NAIS, ÉPIMÉNIDE LE JEUNE, ERGASTE
ERGASTE PETIT-FILS, CRÉTOIS

L'ANCIENNE NAIS (*regardant le monument*) — Oui, tout est bien ! La statue est ressemblante ! O Épiménide ! depuis soixante-quinze ans je te pleure ! Ton père et ta famille ont laissé errer ton ombre sans tombeau ! et l'amour répare les torts de la nature !

ERGASTE L'ANCIEN — O qui que vous soyez, je vous bénis d'avoir élevé ce superbe monument à Épiménide !

L'ANCIENNE NAIS — Ne connais-tu pas Nais ! Ces marbres, ce bronze, sont moins durables que son amour pour Épiménide ! auquel le parricide Ergaste a ravi le jour !

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE — O Nais ! voici Ergaste !

L'ANCIENNE NAIS — Ergaste ! l'esclave et le meur-

trier du plus beau des humains ! Livrez moi ce
monstre que je le déchire

1^{er} CRÉTOIS — Il faut l'enclouer aux pieds de la
statue d'Épiménide

ERGASTE PETIT FILS — C'est mon oncle ! Je cours
avertir Néobule *(Il sort)* *(On enchaîne Ergaste à la
base du cénotaphe)*

CINQUIÈME SCÈNE

ERGASTE L'ANCIEN — Dieu tout puissant ! un esclave
est à tes yeux autant qu'un roi ! C'est un homme ! et
lorsque nous avons recours à toi o Jupiter ! très grand
et très bon nous pouvons marcher égaux tu ne mets
entre nous aucune différence ! et c'est la consolation
des malheureux Je la sens dans les fers ! I Athènes ne
la connaît pas ! I insensé ! il est seul dans le monde !
Il n'a pas un père dans les bras de qui se jeter quand il
est poursuivi par l'oppression et la tyrannie ! Écoute
moi grand Dieu ! Un opprime un vieillard dont la
vie s'est écoulée dans la douleur et l'ignominie implore
ton éternelle justice et tu la lui dois ! Foudroie moi
par ton tonnerre ou qu'il me justifie ! *(La foudre gronde)*
Crétois ! entendez vous la voix du Père des Dieux !

SIXIÈME SCÈNE

LES MÊMES NÉOBULE *(soutenue)*

ERGASTE PETIT FILS CHIORIS

NÉOBULE — Ergaste ! le vieil Ergaste ! où est-il ?

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE — Il est enchaîné

L'ANCIENNE NAÏS — Néobule voilà ta victime
frappée ou je frapperai

NÉOBULE — Prêtresse de Venus ! vos sentiments et

les miens ne se ressembloient pas ! J'aimai mon époux et sa gloire , mes sentiments furent doux et raisonnables , les vôtres se sentent de l'empoitement d'une âme illégitime !

L'ANCIENNE NAIS — Les vôtres eurent la froideur du nœud conjugal

CHLORIS — Étrangère ! respecte l'épouse et la mère des pontifes de Jupiter !

L'ANCIENNE NAIS — Veuve de Pittacus ! vous n'êtes plus à Samos, et je suis naturalisée Crétoise ! (*à Néobule*) Prenez votre victime, ou je vais l'immoler (*Elle tire une flèche du carquois du 1^{er} Crétois*)

NÉOBULE — Quelle barbarie !

ERGASTE L'ANCIEN — Où est Archiloque le grand prêtre, mon accusateur, au nom de qui l'on m'a mis à la torture ?

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE — Archiloque est mort, et voilà sa statue

ERGASTE L'ANCIEN — Et les Dieux m'ont laissé ! Non, ils ne permettront pas que Nais souille d'un crime Protégez-moi, grands Dieux ! (*La foudre part, et renverse la statue d'Archiloque, qui tombe aux pieds d'Ergaste*)

ERGASTE PETIT-FILS — Jupiter lui-même le justifie

CHLORIS — Croyez-vous que les Dieux ne parlent que par la foudre ! Ils ont un autre langage ! celui de la justice et de la raison , leurs bienfaits, les pensées qu'ils mettent en nous, les moyens naturels de découvrir la vérité, sont bien plus leur langage qu'un vain éclat de tonnerre ! (*Montrant Nais*) Voyez cette femme furieuse ! la voilà renversée ! Et ma vertueuse aieule est calme

NÉOBULE — Ma fille ! ce n'est pas à vous à borner la puissance des Dieux ! Osez-vous leur contester le pouvoir de parler un langage extraordinaire ?... Er-

gaste ! tu t'es mis sous la protection de Jupiter ?
Attends le grand pretre

ERGASTE L ANCIEN — J'ai souffert les tortures et
je suis encore a cent ans ! C'est que les Dieux me reser-
vent quelque autre chose que ces fers ! (*Neobule et
Chloris se retirent*)

SEPTIÈME SCÈNE

LES MÊMES (*excepté Neobule Chloris et Ergaste petit fils*)

L ANCIENNE NAIS — O vieillard ! Jupiter te protege !
serais tu innocent ? Eh bien ! apprends moi comment
est disparu ton maître

ERGASTE L ANCIEN — C'était par là qu'il fallait com-
mencer On aime a parler des grands evenements !
Celui ci m'interesse il a comble mon infortune !
Vous savez que le grand pretre Agiasarque possedait
de grands troupeaux sur le mont Ida Il apprit les depre-
dations des pasteurs infidèles et il envoya son fils
pour les reprimer Nous partimes le matin dès l'aurore
Épimenide voulut passer devant vos jardins Nous aper-
çumes Ephestion de Corinthe qui s'en echappait en
franchissant les murs eleves qui les environnent Il
laissa tomber sa ceinture Mon maître surpris de l'au-
dace de cet etranger le reprimanda Mais en meme temps
il songea que les lois le condamnaient a mort s'il etait
decouvert

L ANCIENNE NAIS (*a part*) — Ephestion ! Cet amant
rebuté m'avait suivie !

ERGASTE L ANCIEN — Mon maître lui fit grace Nous
continuâmes notre route Arrivés au mont Ida nous y
trouvâmes les bergers occupés a se divertir Épimenide
remit l'ordre partout Quelques jours apres il sortit
seul avec moi Nous marchâmes longtemps dans les

bois , nous graviâmes sur les rochers Épiménide eut soif, et nous nous séparâmes pour chercher une fontaine Je trouvai une source limpide, et j'appelai mon maître Les seuls échos me répondirent, en répétant le nom d'Épiménide Après une vaine recherche, je retournai chez les bergers Ils ne l'avaient pas vu Jugez de mon inquiétude ! Je veillai toute la nuit Le lendemain, je courus le chercher avec quelques esclaves Nous fîmes retentir l'Ida du nom d'Épiménide ! Hélas ! en vain Une bête féroce ou le jaloux Ephestion

L'ANCIENNE NAÏS (*vivement*) — C'est Ephestion ! tu m'ouvres les yeux ! Il l'aura pris en traître !

ERGASTE L'ANCIEN — J'eus cette idée J'accourus à Gnosse Je m'informai Ephestion de Corinthe était reparti J'annonçai au grand pontife Agiasarque le malheur de son fils Mais soit que ce vieillard fût devenu insensible, ou plutôt qu'instruit par les Dieux, il connût leurs décrets, il ne parut pas troublé Il me protégea, il me défendit pendant quinze ans, contre le jeune Archiloque, son petit-fils ! Il mourut Alors le fils d'Épiménide jeune homme pétulant, m'accusa devant les magistrats Comme esclave, je fus mis à la torture On me disloqua tous les membres Il n'est pas de tourments qu'on n'ait inventés On employa tous les éléments contre moi Mais les lois défendaient de me faire mourir sans preuves On me laissa guérir , on me flétrit de la lettre des parricides, et l'on me jeta dans les mines, où j'ai travaillé soixante ans Enfin, aujourd'hui, on m'a permis de me traîner jusqu'ici, parce que les centenaires ne sont plus sous l'empire de la loi, qu'outragent ces chaînes !

L'ANCIENNE NAÏS — O malheureux ! C'est toi, Ephestion, ou les bêtes féroces, qui avez ôté Épiménide du monde, dont il était l'ornement ! Va, le doute suffit, pour que tu me fasses horreur ! (*Elle s'en va*)

HUITIÈME SCÈNE

LE HÉRAUT — Crétois ! c'est le grand prêtre !

1^{er} CRÉTOIS — Allons au-devant du grand pontife

2^e CRÉTOIS — Honorons le pontife de Jupiter !

ERGASTE L'ANCIEN (*seul un moment*) — J'ai bien connu des hommes et des femmes comme Vais ! Au moment où vous croyez les avoir convaincus ils reprennent tous leurs préjugés ! Mais voici le prêtre de Jupiter précédé par la foule. Puisse je exciter la pitié !

NEUVIÈME SCÈNE

ERGASTE L'ANCIEN (*enchaîné*) MARIASAROU F II (*grand pontife*) IF HÉRAUT FIMINIDI IF JEUNE ERCASTE PETIT FILS (*jeunes Crétois et jeunes Crétoises marchant en tourbe*)

LE HÉRAUT — Citoyens ! voici le grand prêtre qui vient du temple prier les Dieux pour vous !

ERGASTE L'ANCIEN — Ayez pitié d'un infortuné qui vous implore au nom des Dieux !

UNE JEUNE FILLE (*a sa compagne plus âgée*) — Ce pauvre homme ! il me fait pitié !

LA 2^e JEUNE FILLE — Son front est marqué de la lettre du plus grand des crimes ! C'est un esclave qui a tué son maître ! Fuyons !

LES DEUX JEUNES FILLES — Éloignons nous !

3^e JEUNE CRÉTOIS (*armé d'une flèche à Ergaste*) — Tout ce que je puis faire pour toi c'est de te priver du jour que tu souilles !

ERGASTE L'ANCIEN (*a lui même*) — Quand on a perdu la réputation d'homme vertueux Jupiter lui même a peine à le rendre !

Le 3^e JEUNE CRÉTOIS (*prêt à frapper*) — Meurs !

AGIASARQUE (*lui retenant la main*) — Oses-tu bien, jeune homme ! répandre le sang humain, à la face des Dieux, et de ces grands hommes ! (*Montrant les statues*)

LE 3^e JEUNE CRÉTOIS — Le parricide laissé, parce que les preuves ne sont pas complètes, peut être tué. Ce n'est pas l'homme, ce sont les Dieux qui lui arrachent la vie.

AGIASARQUE — Et s'il est innocent !

LE 3^e JEUNE CRÉTOIS — Il ne l'est pas !

LE HILRAÏ (*le touchant de sa baguette*) — Obéis au grand prêtre !

AGIASARQUE (*a part*) — Ce malheureux est enchaîné au monument que l'ancienne Nais vient d'élever à mon aïeul ! La jeune et belle Nais doit venir ici rendre son hommage à Épiménide. Cet homme, dit-on, est protégé des Dieux, il pourrait parler pour mon amour. Il faut le protéger.

ERGASIE L'ANCIEN — Sans doute, voilà le petit-fils de mon bon maître !

AGIASARQUE — Que dis-tu ?

ERGASTE L'ANCIEN — Que vous êtes le petit-fils du sage Épiménide, protégé des Dieux, et que moi, je suis un exemple de l'excès d'avilissement où ils peuvent réduire un homme.

AGIASARQUE (*bas*) — Prends courage (*haut*) S'il est innocent, j'en atteste les Dieux, ses chaînes se briseront, et s'il veut entrer dans ce temple auguste, les portes s'ouvriront d'elles-mêmes. Allons rendre notre hommage à Jupiter. Et toi, invoque les Dieux !

ERGASTE L'ANCIEN — O Épiménide ! je suis enchaîné comme un criminel, aux pieds de ta statue ! Et cependant, je t'ai toujours tendrement aimé ! Mais je sens le pouvoir de Morphée. Mes yeux s'appesantissent. Ah ! ce sommeil vient des Dieux ! il faut y céder (*Il s'endort*)

ACTE DEUXIÈME

PREMIÈRE SCÈNE

ÉPIMÉNIDE (*têtu d'un habit antique très passé avec une longue ceinture de lin à franges*) ERGASTE L'ANCIEN (*endormi enchaîné*)

ÉPIMÉNIDE (*examinant tout avec surprise*) — Suis je dans Gnosse ! Je ne reconnais pas ces maisons ! A qui sont élevées ces nouvelles statues ? Voilà celle de mon père ! (*Il s'incline profondément*) Quoi ! depuis huit jours mon père servit il passe dans le sein des Dieux ! Quelle est celle de ce jeune homme de placee et qui semble renversée par la foudre ! Tout m'étonne depuis mon réveil ! (*Levant les yeux sur le temple de Jupiter*) Ah ! je le reconnais ce temple auguste ! Lui seul n'a pas changé ! O Jupiter immuable ! Voici ma demeure Mes yeux se trompent ils ! Je ne reconnais pas cette porte ! Voyons Je ne saurais l'ouvrir ! C'est ici néanmoins à droite du temple C'est l'effet de mon sommeil Avec quel plaisir j'embrasserai mon petit Archiloque et ma jolie Phyllis Ce sont deux présents des Dieux bien chers à mon cœur ! Leur vue doit éteindre un coupable amour C'est Acobule c'est mon épouse que j'aime Oui je le sens et je songe à Naïs sans émotion ! (*Il aperçoit Ergaste endormi*) Mais quel est ce malheureux vieillard enchaîné à ce monument surmonté d'un d'une statue que je ne connais pas (*Il lit*) C'est la mienne ! Oui c'est moi même Ce vieillard dort ! Il est innocent !

ERGASTE L'ANCIEN (*s'éveillant peu à peu*) — Je ne sais quel son de voix a frappé mon oreille ! On invoquait Jupiter !

ÉPIMÉNIDE — Ce vieillaid pouria me donner quelques lumières

ERGASTE L'ANCIEN (*à lui-même*) — Quel est cet homme ! Grand Dieu ! me trompé-je ? Hélas , je me trompe, je n'en saurais douter ! Épiménide, s'il vivait encoie, serait vieilli comme moi (*A Épiménide*) Vous, qui venez d'invoquer Jupiter, ayez pitié de l'homme, son image !

ÉPIMÉNIDE (*lui donnant une pièce d'or*) — Je ne puis voir, sans frémir, un infortuné aussi misérable !

ERGASTE L'ANCIEN — Seigneur ! la pièce est de poids l'or en est bon mais elle n'a plus de cours, depuis soixante ans, qu'Agiasarque est mort

ÉPIMÉNIDE (*tenant d'autres pièces*) — Que me dit-il ? Agiasarque Mais la maique du crime est sur son front (*A Ergaste l'ancien*) Homme flétri, ces pièces sont nouvelles !

ERGASTE L'ANCIEN — Non, seigneur ! On ne prendra qu'au poids celle que vous m'avez donnée

ÉPIMÉNIDE (*à part*) — Puis-je ajouter foi à ce que dit ce malheureux ? (*A Ergaste*) Vieillard ! vos discours, et tout ce que j'ai vu depuis mon réveil, me surprennent également ! Je n'ai quitté Gnosse que depuis huit jours, et tout y est changé ! à l'exception du temple de Jupiter En chemin, je n'ai reconnu ni les arbres, ni les maisons de campagne ! et vous venez d'augmenter mon étonnement !

ERGASTE L'ANCIEN — Seigneur, en vous examinant, en vous écoutant Mais cela ne se peut pas Vous n'avez quitté Gnosse que depuis huit jours

ÉPIMÉNIDE (*à part*) — Depuis mon sommeil, dans l'ancre du mont Ida, ni les hommes, ni les choses, ne me paraissent plus les mêmes Je suis mal éveillé !

ERGASTE L'ANCIEN (*à part*) — Que dit-il ? (*A Épiménide*) Seigneur ne dédaignez pas de me parler !

ÉPIMENIDE — Pauvre vieillard ! Je ne dedaigne per
sonne ! Je suis fils du grand pretre de Jupiter Roi des
Dieux et Père des hommes je serai pontife un jour et
je dois imiter les Dieux que je sers en traitant en freres
tous les humains Vous etes esclave vous etes fletri
enchaine ce sont des titres de plus que vous avez a mes
consolations

ERGASTE L ANCIEN (*transporté*) — Voila comme par
lait Épimenide ! Pardon Seigneur ! vous venez de
dire que depuis votre sommeil dans un antre du mont
Ida les hommes ni les choses ne vous paraissent plus
les memes ?

ÉPIMENIDE — Je l ai dit et c est la venté

ERGASTE L ANCIEN — Quand a commence votre
sommeil ?

ÉPIMENIDE — Hier a midi ou peut etre avant
hier Je ne me suis reveille que ce matin Mes
membres avaient perdu leur souplesse J ai voulu
sortir et l ouverture de la caverne m a semble scellee
par le temps ! le fer de la lance etait rouille le bois
en etait pourri Apres avoir peniblement derange la
pierre dont j avais ferme l ouverture de la grotte j ai
trouve l entree libre la veille garnie de ronces & buis
sons et c est avec peine que je me suis ouvert un pas
sage ! Mes habits sont decolorés et se déchirent des
que je fais un mouvement ! Quelque chose d extraor
dinaire s est passe ! En descendant le mont Ida je
n ai reconnu ni les arbres ni les chaumieres ni les ber
gers qui les habitent ! Je n ai plus trouve personne
de ceux qui la veille encore gardaient les troupeaux
de mon père Agiasarque ! Un chien a ete pret a me
dechirer ! Quand j ai demande Ergaste on m a pris
pour un visionnaire et

ERGASTE L ANCIEN — Ergaste ? Seigneur ! vous avez
demande Ergaste ? He ! quel Ergaste ?

ÉPIMÉNIDE — Ergaste mon camarade, et non mon valet C'est mon ami car il m'aime, et moi

ERGASTE L'ANCIEN (*vivement*) Ah ! vous me percez le cœur ! mon maître mon cher maître Épiménide parlait ainsi de moi !

ÉPIMÉNIDE — Votre maître Épiménide ! Quel est donc cet Épiménide, qui vous abandonne à la honte et à l'infamie ?

ERGASTE L'ANCIEN — Ah ! ce n'est pas lui ! Mon bon maître ne m'aurait point abandonné Seigneur ! si je vous apprenais quels sont mes malheurs, vous frémiriez Écoutez-moi, ô vous qui devez être le pontife de Jupiter ! Je suis né à Samos dans la guerre malheureuse que soutinrent les Samiens contre la République d'Athènes, je fus fait esclave, dans ma quinzième année, et vendu au Pontife Agiasarque, lequel me donna au jeune Épiménide son fils Nous étions presque du même âge Comme j'étais bien élevé, mon jeune maître me prit en amitié J'avais deux ans plus que lui sa confiance en moi fut sans bornes, il me découvrait toutes ses pensées Il connaissait ma naissance, j'étais fils du premier Archonte de Samos, Épiménide m'avait promis la liberté, dès qu'il serait son maître

ÉPIMÉNIDE — Vieillard ! votre histoire m'étonne ! Je suis Épiménide, et tout ce que vous dites est vrai de mon Ergaste Mais il n'a pas trente ans, et vous êtes dans la caducité !

ERGASTE L'ANCIEN — Ah ! Seigneur ! Vous êtes un Épiménide, je le crois ! mais un jeune Épiménide, qui

ÉPIMÉNIDE — Je suis Épiménide, ami et maître d'Ergaste de Samos, autrement Palémon, mais dont le nom a été changé, pour l'esclavage, son père était l'Archonte Perdicas Ergaste m'accompagna, il y a huit jours, lorsque par l'ordre de mon père Agiasarque, je

me rendis au mont Ida pour reprimer des depredations des gardiens de ses troupeaux

ERGASTE L'ANCIEN — L'Ergaste dont vous parlez c'est moi. Vos traits sont ceux de l'Épiménide que je servais il y a soixante quinze ans et je croirais que c'est vous si vous aviez pu vivre sans vieillir. Il y a quinze olympiades que mon maître Épiménide est disparu !

ÉPIMÉNIDE — Nous comptons la vingt cinquième depuis la restitution des Jeux par Hercule

ERGASTE L'ANCIEN — C'est la quarantième seigneur que nous comptons ! Un homme comme vous peut il l'ignorer ? Voyez cette colonne

ÉPIMÉNIDE (*lit*) quarante ! (*à lui même*) Il est vrai ! O Jupiter très bon et très grand ! le temps a t il marché sans moi ? Je regarde cet homme. Il est dans la caducité mais c'est Ergaste (*à Ergaste*) Que rencontrâmes nous en sortant le matin de notre départ ?

ERGASTE L'ANCIEN — Ephestion de Corinthe passant par dessus les murs des jardins de vous

ÉPIMÉNIDE — C'est la vérité

ERGASTE L'ANCIEN — Permettez qu'à mon tour je vous interroge. Que dites vous à Ephestion ?

ÉPIMÉNIDE — Je l'ai présent « Vous venez de commettre un attentat que nos lois punissent de mort mais vous êtes un étranger. Allez et soyez plus circonspect. Je ne vous dénoncerai pas ! »

ERGASTE L'ANCIEN — Par Jupiter ! ce sont les propres paroles. Le son de voix le ton l'air et le geste d'Épiménide mon maître. Mais pourquoi n'a t il pas vieilli ?

ÉPIMÉNIDE — C'est Ergaste ! Mais d'où vient qu'il soit caduc ? Quel prodige inouï (*Il promène ses regards*) Je ne reconnais personne ! Sans la vue de ce temple que je retrouve le même je me croirais dans une ville étrangère ! Mais pour me convaincre il faut en

trer, et voir Néobule (*Il frappe*) Oh ! là ! Sostrata ! ouvrez ! C'est Épiménide !

DEUXIÈME SCÈNE

ÉPIMÉNIDE, ERGASTE L'ANCIEN, ERGASTE
PETIT-FILS

ERGASTE PETIT-FILS (*ouvrant*) — Que demandez-vous ?

ÉPIMÉNIDE — Ma femme et mes enfants

ERGASTE PETIT-FILS (*a part*) Grands Dieux ! l'étranger qui nous a parlé ce matin ! serait-il Pittacus, échappé des mains des Conjurés ! Oui, c'est lui ! Je vais avertir votre femme, Seigneur ! Il faut la préparer

TROISIÈME SCÈNE

ÉPIMÉNIDE, ERGASTE L'ANCIEN

ÉPIMÉNIDE — Je ne comprends rien à ce qu'il dit !

ERGASTE L'ANCIEN — Seigneur, il vous prend pour Pittacus, tyran de Samos, époux de Chloris votre petite-fille

ÉPIMÉNIDE — Chloris ! Pittacus Un tyran, mari de ma fille Quelles choses étranges ! Et ce vieillard lui-même, n'est-il pas une illusion ?

QUATRIÈME SCÈNE

ÉPIMÉNIDE, ERGASTE L'ANCIEN, CHLORIS,
ERGASTE PETIT-FILS

ERGASTE PETIT-FILS — Voilà Pittacus, votre époux, que vous rendent les Dieux

CHLORIS (à *Ergaste* petit fils) — Tu as l'indiscrétion de m'amener auprès d'un fou ! (*Elle rentre*)

CINQUIÈME SCÈNE

ÉPIVÉNIDE ERGASTE LANCIEN ERGASTE
 PETIT FILS

ÉPIMENIDE — D où vient si tu appartiens a cette maison ne reconnais tu pas ton maitre ?

ERGASTE PETIT FILS — Je t'ai pris ce matin pour un fourbe tout à l'heure je t'ai cru Pittacus de Samos Qui es-tu ?

ÉPIMENIDE — Épiménide fils du grand prêtre Agiasarque comme je l'ai dit ce matin aux gardiens des troupeaux

ERGASTE PETIT FILS — Écoute ! la fourberie ne vaut rien ! Attends qu'Agiasarque le grand pretre ait touche le cœur de la jeune et belle Nais qui lui prefere Épime nide son neveu qu'il soit marie et qu'il ait un fils dont tu puisses usurper l'existence

ÉPIMÉNIDE. — Quel galimatias ! ou j'entrevois cependant quelque lueur de vérité ! Ne puis-je entrer chez moi ?

ERGASTE PETIT FILS — Pour celui la non

ÉPIMENIDE — Je ne parlerai pas à Neobule ?

ERGASTE PETIT FILS — Non non non ! Un fourbe
un fou ! Veux tu que je me fasse battre ?

ÉPIMENIDE — Les Dieux m'ont donné la patience

mais je sens qu'elle n'est pas à toute épreuve (*A Ergaste l'ancien*) Si vous êtes Ergaste, et non un fantôme envoyé par Morphée, à l'aide des Songes l'obétor et Fantase, dites-moi, vieillard, ce que vous pensez

ERGASTE L'ANCIEN — Seigneur, je ne suis ni l'obétor, ni Fantase, mais je suis le malheureux Ergaste, l'infortuné Palemon, accusé de vous avoir massacré dans un antre du mont Ida Votre épouse, que vous demandez à voir, est presque de mon âge, à peine peut-elle se soutenir Phyllis votre fille a été mariée, vous venez de voir sa fille, qui est mère du jeune Épiménide, à ce que j'ai ouï dire, dans l'Attique, où je m'étais réfugié

ÉPIMÉNIDE — J'aurais dormi soixante-quinze ans ! Mais on sort du temple en foule

ERGASTE L'ANCIEN — C'est le cortège du grand pontife

ÉPIMÉNIDE — Sa vue achèvera de m'éclairer

SIXIÈME SCÈNE

ÉPIMÉNIDE ERGASTE, LE HÉRAUT, AGIASARQUE
LE JEUNE ÉPIMÉNIDE, ERGASTE PETIT-FILS,
PEUPLE DE GNOSSE

LE HÉRAUT — Infortunés ! prenez confiance ! le grand pontife Agiasarque vient d'élever vos demandes et vos prières jusqu'aux Immortels !

ÉPIMÉNIDE — Agiasarque ! Et ce n'est pas mon père ! (*Agiasarque s'avance vers la statue d'Épiménide*)

ERGASTE L'ANCIEN — C'est votre petit-fils, né pendant votre sommeil

LE HÉRAUT — Silence respectueux !

AGIASARQUE — Si les Dieux protègent cet infortuné, ils briseront ses chaînes, à l'arrivée des prêtresses de Vénus

LE HERAUT — La cérémonie de l'inauguration de la statue commence. Observez un silence respectueux !

AGIASARQUE II (*regardant le Temple les mains élevées*)

O Jupiter très grand ! reçois le pur hommage
Que chaque jour la Grèce offre ici par ma voix !
Donne lui tous les biens ! écarte le donimage !
Soumets l'enfant au père et les hommes aux lois !

CHŒUR

O Jupiter très grand etc

AGIASARQUE — O Jupiter ! je t'invoque par les manes du sage Épiménide ! Il aimait l'ancienne Naïs malgré lui mais il eut avec la vertueuse Néobule et il préféra la mort à l'infidélité ! Je sens la même flamme pour la jeune Naïs et je suis libre si tu approuves mes vœux brise les liens de cet infortuné ! (*Il secoue les chaînes d'Ergaste et elles tombent*) Sois libre puisque tu es innocent !

ERGASTE L'ANCIEN — O Pontife ! vous protégez les Dieux que vous servez !

AGIASARQUE (*s'adressant au Chêne de Dodone*) — Chêne de ceux de Dodone rends nous les oracles de Jupiter ! (*Les branches du Chêne s'agitent*)

UNE VOIX

*Ergaste n'est point homicide
Naïs est pour l'Épiménide*

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE — Grands Dieux vous prenez mes intérêts !

ERGASTE L'ANCIEN (*à Épiménide l'ancien*) — Entendez vous l'oracle ? (*À Agiasarque*) O Pontife bien faisant ! je ne suis pas coupable la voix des Dieux vient de le déclarer mais en voici la preuve la plus sure

Épiménide mon maître est vivant (*Il le montre*)

AGIASARQUE — Épiménide mon aieul ! Ce vieillard est un fourbe !

ÉPIMÉNIDE LE JEUNE (*avec douleur*) — Ah ! cet Épiménide est celui que favorisent les Dieux, et l'oracle ne me regardait pas !

AGIASARQUE (*à Ergaste l'ancien*) — Pour te prouver que tu es un fourbe, reprends tes fers (*On lui remet ses chaînes A Épiménide l'ancien*) Et toi, malheureux

ÉPIMÉNIDE — Ministre des Dieux ! sois juste, et avant de prononcer, examine

LE HÉRAUT — Voici la pompe solennelle de Vénus !

ERGASTE L'ANCIEN — Quel spectacle consolant (*A Épiménide*) Seigneur, comme la chaste innocence brille encore sur le visage des jeunes initiées !

SEPTIÈME SCÈNE

LES MÊMES L'ANCIENNE NAIS, LA JEUNE NAIS, *troupe de jeunes filles destinées au culte de Vénus (counuées de fleurs)*, *chaun des prêtres, sortis du Temple, à la suite du pontife*, ÉPIMÉNIDE, LE JEUNE ÉPIMÉNIDE, etc

L'ANCIENNE NAIS OU LAIS (*montrant Ergaste*) — Crétois ! voici la victime qu'il faut immoler aux mânes d'Épiménide Je suis prêtresse de Vénus et de la Douceur ! mais qu'on me prête la hache sacrée, et je vais l'immoler !

ERGASTE L'ANCIEN — Offriras-tu des inféies à un homme vivant ?

LA JEUNE NAIS — Pardonne-lui, ô ma mère ! et laisse-nous invoquer Vénus ! (*Elle lève les mains*)

Fille de Jupiter,
O Venus Cytheree !
Sur ta conque doree
Sors de la mer !

Viens deesse adorer
 Parfumer l'air
 De l'odeur éthérée
 De ta divine chair !

CHŒUR

Fille de Jupiter
 O Venus Cythérée !
 Sur ta conque dorée
 Sors de la mer !

LA JEUNE VAS

Nu fut tendre amante
 Et te dut le bonheur !
 Vas reconnaissante
 Vient t'offrir une fleur !
 Sa fille elle te donne
 Celle-ci s'abandonne
 A ton soin protecteur !

CHŒUR DE FILLES INUTILES

Fille de Jupiter etc

AUTRE MODE

CHŒUR DES FILLES

Consolez vous triste Lais
 Essuyez séchez vos larmes !
 Voyez renaitre vos charmes
 Dans la jeune et belle Nu !

LA JEUNE NAS

O qu'ils doivent être hais
 Ces hommes au cœur perfide !
 Mais louons l'épimeïde
 Et ses amours jamais trahis !

CHŒUR

Consolez vous etc

LA JEUNE NAÏS

Je vais consacrer à Cypris
 Mes charmes et ma jeunesse !
 O mon père, ô ma déesse,
 Recevez tout ce que je suis !

CHŒUR

Consolez-vous, etc

L'ANCIENNE NAÏS, HYMNE

Épiménide, ombre adorée !
 Je t'élève ce monument !
 Cette statue est consacrée
 Au souvenir de mon amant !

CHŒUR

Épiménide, ombre adorée !
 Lais t'élève un monument !
 Cette statue est consacrée
 Au souvenir de son amant !

LA JEUNE NAÏS

Gnosse par toi fut honorée,
 Quand elle te donna le jour !
 Et quand Naïs brûla d'amour,
 Pour le héros qui l'a charmée,
 De ses maux Venus alarmée
 La fit payer d'un doux retour !

CHŒUR

Épiménide, etc

L'ANCIENNE NAÏS

Écoute cet enfant aimable,
 Belle comme je fus jadis !
 C'est par son organe agréable
 Que passera ce que je dis !

CHŒUR

Épiménide, etc

LA JEUNE NAÏS

Comble mes vœux écoute moi mon père !

Et si je dois au plus beau des humains

L'avantage que dit ma mère

Vers le ciel élève tes mains

A Jupiter adresse la prière

De manifester mes destins !

ÉPIMÉNIDE (*s'avancant en écartant la foule*) — Ne profane près les inferies des morts ! Je suis Épiménide Je répondrai pour ma statue ! Jeune et belle Naïs que signifie tout ce que je vois ? Daignez ! ah ! daignez soulever ce voile qui vous dérobe à mes regards !

LA JEUNE NAÏS — Vous Épiménide ! Ah ! mon cœur ne me le dit pas !

LE JEUNE ÉPIMÉNIDE (*à part*) — Je suis aimé

AGIASARQUE (*à part*) — Elle aime mon neveu !

L'ANCIENNE NAÏS (*avec étonnement*) — Épiménide ! C'est lui Mais il est jeune encore Et cependant c'est lui ! Voyons ? (*À Épiménide*) Si tu etais Épiménide ton cœur serait encore tendre ?

ÉPIMÉNIDE — Qui êtes vous ma bonne ? Je ne vous connais pas !

L'ANCIENNE NAÏS — Je suis Naïs

L'ERCASTE L'ANCIEN — Oui seigneur voilà cette belle Naïs

ÉPIMÉNIDE (*à part*) — Un autre Agiasarque Une Naïs decrepite et une autre à la fleur des ans Car cette jeune beauté ressemble à Naïs Voici un Épiménide qui me ressemble La nature est donc un fleuve toujours changeant et toujours le même !

(*Haut*) Je demande Neobule mon épouse mes enfants

1^{er} CRETOIS — Neobule ! Néobule ! (*Le Héraut répète Néobule et va la chercher*)

HUITIÈME SCÈNE

LES MÊMES

ERGASTE L'ANCIEN (*à Épiménide*) — Votre existence, seigneur, a prouvé mon innocence

AGIASARQUE — C'est ce qu'il faudia voir ! Tu es une victime dévouée aux mânes d'Épiménide

ERGASTE L'ANCIEN — Aux mânes d'un homme vivant !

NEUVIÈME SCÈNE

LES MÊMES, LE HÉRAUT, NÉOBULE (*soutenue par deux esclaves*), CHLORIS

LE HÉRAUT — Place ! C'est Néobule !

NÉOBULE (*au grand prêtre*) — Que vient-on de me dire ? Qu'un homme, ressemblant à mon Épiménide, à votre aieul, mon fils Où est-il, ce vieillard ?

AGIASARQUE — Voilà le fouibe !

NÉOBULE — Grands Dieux !

ÉPIMÉNIDE — O Néobule ! Épouse vertueuse et sensée ! mon cœur vous reconnaît encore ! Pourquoi ma carrière ne s'est-elle pas avancée, comme la vôtre ? ou pourquoi n'êtes-vous pas demeurée comme moi ?

NÉOBULE — Épiménide ! car c'est vous-même, vous retrouvez votre femme vieillie , vos enfants, encore au berceau, à votre départ, ne sont plus aujourd'hui, et voilà vos petits-enfants ! Mais le prodige est inconcevable ! Il est de votre intérêt et du mien, du respect dû à la religion, de le bien constater On a condamné Ergaste comme parricide ! Quelle leçon !

ERGASTE L'ANCIEN — Me voici Les Dieux m'ont conservé J'ai reconnu mon maître, et je ne sauais douter

ÉPIMÉNIDE — Quelle étonnante situation !

ERGASTE — Je suis convaincu du prodige mes yeux et ma mémoire m'en attestent la vérité. Cependant j'ai peine à le croire ! *(Au grand prêtre)* Seigneur vos doutes sont raisonnables et les Dieux ne peuvent vous en faire un crime. Un prodige qui sort de l'ordre éternel établi par eux mêmes ne peut être confirmé que par un miracle. Et l'on ne serait pas criminel encore en doutant de la preuve. Les Dieux doivent nous donner leurs motifs supêmes quand ils dérangent les lois de la nature.

ÉPIMÉNIDE — Je reconnais la voix et les traits de Neobule la voix et les traits de Naus. J'ai dormi soixante quinze ans ! En effet cette grotte scellée par le temps ce fer rouillé de ma lance ce bois si vert presque réduit en poussière ces buissons qui me fermaient le passage ces arbres ces limeaux échangés ces bergers que je ne reconnais plus tout ce que je vois ici le témoignage d'Ergaste ces olympiades inscrites sur la colonne. Éclaire moi grand Dieu ! O Jupiter tout puissant et tout bon ta céleste raison ne se joue pas des faibles Mortels !

NÉOBULE — Épiménide ! interrogez moi en présence de toute cette nombreuse assemblée.

ÉPIMÉNIDE — Rien n'est plus facile o Neobule que de nous convaincre par ce moyen de ce que nous sommes ! Le soir de notre mariage quand tout le monde fut retiré que vous dis-je ?

NÉOBULE — Voici vos propres paroles « O fille de Polymnestor ! Je suis uni avec vous par les Dieux et par mon père ! et ce lien me servira tant que j'aurai un souffle de vie ! Ne redoutez de ma part ni l'injustice ni l'indifférence ! Vous êtes un présent de mon père et des Dieux ! Et pour vous prouver que je ne réserve rien je vais vous livrer mon secret le plus profond

Avant que de vous avoir vue, dans un voyage à Corinthe, la belle Nais avait frappé mes regards ! *(Vite)* Je la pris pour Venus, et mon cœur, malgré moi, lui rendit l'hommage qu'on doit à la fille aînée de Jupiter, à la Beauté ! Je vous devais cet aveu, je vous le fais. Veillez, ô mon épouse ! veillez vous-même sur mon cœur et sur mes yeux. Nais est en Grèce, elle est venue respirer l'air pur de ce beau climat, embaumé par le thym et le dictame, mais je donne pour surveillance à ma vertu, l'épouse à laquelle m'ont lié mon père et les Dieux ! »

ÉPIMÉNIDE — Quelle fut votre réponse. Mais avant, je vais l'écrire *(Il écrit)*

L'ANCIENNE NAIS *(à part)* — Il ne dit pas tout !

ÉPIMÉNIDE *(à Nais)* — Faut-il vous interroger aussi ? J'y consens. Lorsque je partis pour le mont Ida, je quittai mon épouse. Elle ne saurait en douter, et Ergaste m'accompagnait. Mais qu'est devenu Ephestion de Corinthe ?

L'ANCIENNE NAIS — Pourquoi me le demandes-tu ?

ÉPIMÉNIDE — Il franchit les murailles de vos jardins *(Il écrit)*

L'ANCIENNE NAIS — Regarde ! Voici ta ceinture

ERGASTE — C'est la ceinture d'Ephestion. Déployez-la tout entière. Mon maître vous fuyait.

L'ANCIENNE NAIS *(déployant la ceinture, et lisant sur le dernier pli)* — Ephestion de Corinthe ! Grand Dieu !

Je perds une illusion flatteuse ! mais tu conserves ta vertu. Je suis contente. Tu me fuyais ?

ERGASTE — Il vous fuyait, en vous adorant.

LA JEUNE NAIS — Vous étiez aimée !

L'ANCIENNE NAIS — Je n'ai donc rien perdu, et la gloire d'Épiménide est sans tache ! Je n'avais qu'une illusion, je trouve la réalité !

ÉPIMÉNIDE *(à Néobule)* — Votre réponse est écrite.

NLOBULE (*après qu'Épiménide a cessé d'écrire*) — « Mon cher époux ! (vous répondez je) votre confiance et votre délicatesse me rendent aussi heureuse que si j'étais votre sœur et c'est tout le bonheur que j'avais désiré ! »

ÉPIMÉNIDE (*lui donnant le papier*) — Lisez

NEOBULE — C'est ma réponse Crétos ! c'est mon époux ! (*À Agiasarque*) Révèrez votre vœu ! (*Lui montrant l'écrit*) Voyez mon fils (*Agiasarque marque du dépit*) (*À Nais*) Vous étiez la plus belle !

L'ANCIENNE NAIS — Vous étiez la plus vertueuse ! Je suis bien au dessous de vous !

ÉPIMÉNIDE (*regardant l'ancienne Nais*) — Vous êtes la jeune et belle Nais que j'adorai malgré moi ! contre laquelle j'ai si souvent prié les Dieux de me fortifier !

ERGASTE — Ils vous ont transporté au temps où ses charmes ne sont plus d'ingereux !

ÉPIMÉNIDE — C'est une grande leçon pour tous les jeunes insenses qui dans leur délire déshonorent leurs maîtresses !

L'ANCIENNE NAIS (*vivement*) — Crétos ! ne craignez pas en nous adorant d'être en délire ! Ce n'est pas à nous c'est à l'éternelle beauté que s'adresse l'hommage qui nous est rendu ! Épiménide car c'est lui Crétos ! ne rougis pas de m'avoir aimée ! Je suis belle encore ! Venus l'éternelle beauté fille de Jupiter n'a pas voulu que mes charmes s'incrustassent les voici dans tout leur éclat ! (*Elle arrache le voile de la jeune Nais*)

ÉPIMÉNIDE AGIASARQUE LE JEUNE ÉPIMÉNIDE — O Jupiter ! c'est Venus !

ÉPIMÉNIDE (*seul*) — Voilà Nais comme je l'adorai à Corinthe !

DEMI-CHOLUR DES PRIETRES

O Venus ! que de charmes !
 Il faut rendre les armes
 A cette jeune beauté !
 Venus ! c'est ton image !
 Pom-Lais, c'est le gage
 Que Venus n'a point quitté
 Ses traits et son visage !
 Tout a sa fille est resté !

CHOLUR ENTIER

O Venus ! que de charmes !
 Il faut rendre les armes
 A cette jeune beauté !

LA JEUNE NAIS

Je suis l'oiseau qui vole
 Pour éviter l'Amour !
 Pour éviter l'autour !
 Mais ce qui me console,
 C'est l'Amour

Je suis comme la rose
 Qui va fleurir !
 Empêchez de la cueillir
 Et qu'un téméraire n'ose
 La flétrir

Sur moi gronde l'orage,
 Je l'entends retentir !
 De son cruel ravage
 Il faut me garantir !

Je suis l'oiseau qui vole, etc

ÉPIMENIDE — Le charme de sa voix me ravit ! O Jupiter éternel ! tout change, et tout demeure ! Sous ta céleste puissance, le genre humain, tel qu'un fleuve, paraît toujours le même, quoique ses eaux changent toujours !
 (A Néobule) Nous sommes convaincus du prodige qui

m a conservé mais comment le persuader aux Crétois !
(A Nais) Achevez votre auguste cérémonie et revenez
 chez le grand prêtre

AGIASARQUE — Il triomphe ! et tout le monde le croit !

NÉOBULE *(irritée)* — O Jupiter si par un prodige
 inouï tu m'as conservé mon époux si j'ai revu Épi-
 ménide que j'aspire dans ses bras ! *(Elle tombe et le*
chêne de Dodone s'agite)

ÉPIMÉNIDE *(éperdu)* — Elle expire !

AGIASARQUE — Cet homme dispose t-il du ciseau
 des Parques !

L'ANCIENNE NAIS *(voulant secourir Néobule)* — Elle
 n'est plus Ah ! j'envie une fin aussi heureuse !

LA JEUNE NAIS

Le chêne de Dodone
 A parlé le ciel tonne
 Tremblez mortels !
 Qu'un mal
 On proportionne
 Le repentir des criminels
 A l'injure des Immortels !

Agiasarque et les prêtres rentrent dans le Temple en
répétant les vers chantés par Nais

Le Chœur des jeunes filles reprend en chantant les
mêmes vers sa marche pour aller au temple de Vénus
qu'on entrevoit dans le lointain sur le bord de la mer
(On emporte Néobule chez elle)

ÉPIMÉNIDE *(à Ergaste)* — O mon ami ! qu'exigent
 de moi les Dieux par tous ces prodiges ! Je vois
 qu'ils ont tout ordonné que leur puissance a changé le
 cours de la nature Mais je n'ai pas souffert et tu as
 été le plus malheureux des hommes ! Mon cher Père
 mon ! Que te semble de mon sommeil et de tes peines ?

ERGASTE — En tout il faut envisager la fin ! Et mes

peines, et votre sommeil, sont pour moi la même chose !
 Tout est passé , je vous vois , j'adore les décrets des
 Dieux, et je rends hommage à leur céleste puissance,
 qui efface en un moment un siècle de douleurs !

ÉPIMÉNIDE — Tu viens de donner au monde la clef
 des souffrances de l'homme vertueux — Mais allons dans
 son temple consulter Jupiter

ERGASIE — Et surtout, calme Agiasarque !

TROISIÈME ACTE

PREMIÈRE SCÈNE

ÉPIMÉNIDE, ERGASIE (*sortant de chez le grand prêtre*)

ÉPIMÉNIDE — Agiasarque a pour lui la raison !

ERGASIE — Et vous, les Dieux

ÉPIMÉNIDE — Mon ami ! tu sais que la raison est leur
 langage éternel ! Le miracle est une exception, dont on
 peut douter sans crime, il dément les lois éternelles,
 établies par les Dieux eux-mêmes ! Cependant, après
 tout ce que vous m'avez dit, et tout ce que j'ai vu, je
 suis persuadé — Ces olympiades surtout, grâces de
 cinq en cinq ans, pendant mon sommeil, sont une preuve
 irrécusable — Je suis Épiménide , je me connais
 C'est moi — Je sens que j'ai la mémoire des événements
 arrivés, avant mon sommeil, aussi fraîche que s'ils
 n'avaient que huit jours — Peut-être les Dieux me des-
 tinent-ils à réformer les abus, que je comparerai mieux,
 en voyant ce que ne peuvent jamais voir les autres
 hommes, en un jour, le point imperceptible et dédaigné,
 par lequel les abus commencent, et le comble énorme
 par lequel ils renversent les États !

ERGASTE — Seigneur ! c'est cela même ! Vous êtes un don précieux que les Dieux font aux hommes. Comparez et jugez les âges. Appuyez ou faites taire à jamais ces laudateurs éternels du temps passé ! Apprenez-nous si nous détériorons sans cesse ou si nous n'éprouvons qu'une révolution sans cesse recommençante. Instruisez et notre siècle et ceux qui doivent le suivre. Vous voyez si les fils valent moins que les pères. Si les lumières augmentent. Si le goût se perfectionne. Mais voici Agiasarque. Il est inquiet, il ne peut vous quitter.

DEUXIÈME SCÈNE

LES MÊMES AGIASARQUE ERGASTE PETIT FILS
LE JEUNE ÉPIMÉNIDE

ERGASTE PETIT FILS — Les voilà

AGIASARQUE — Vous triomphez ! vous allez m'enlever le sacerdoce ! L'aveugle crédulité est pour vous et les Dieux eux-mêmes paraissent m'abandonner !

ÉPIMÉNIDE — Pensez-vous qu'ils vous trompent ?

AGIASARQUE — Un prodige pareil revolte la raison !

ÉPIMÉNIDE — Et votre amour

AGIASARQUE — Je suis plus âgé que mon aïeul !

ERGASTE — Mais beaucoup moins sage. Aimer à votre âge une enfant qui ne vous aimera pas !

ÉPIMÉNIDE — J'aime aussi Nais. Mais j'ai rendu à la Nature ce que je lui devais. Nais elle-même choisira son époux et si c'est vous à la bonne heure, mais si c'est un autre

LE JEUNE ÉPIMÉNIDE — Surement voilà le véritable Épiménide !

AGIASARQUE — Vous disposez déjà en souverain !

ÉPIMÉNIDE — Non. Je vais assembler le Sénat et

recevoui ma place dans la société, de mes concitoyens et des lois de mon pays

AGIASARQUE — Quel renversement ! Les lois ne devaient pas souffrir qu'on intervertisse l'ordre naturel des choses !

LE JEUNE ÉPIMÉNIDE (*à demi-voix*) — Et qu'à cinquante ans, vous aimiez la jeune Nais !

AGIASARQUE (*au jeune Epiménide*) — Taisez-vous ! (*A l'ancien Epiménide*) Eh ! quelles preuves certaines nous donneiez-vous ?

ÉPIMÉNIDE — Je vous ai en donné mille Mais j'approuve votre circonspection ! Il ne faut qu'un témoin véridique pour nous prouver un fait naturel. Cent témoins d'un prodige me laissent encore dans le doute Mais je crois celui-ci, moi, parce que je sens d'accord les Dieux et ma conscience Cependant ce n'est pas assez pour vous ! Voici des preuves (*montrant les olympiades*) au-dessus du témoignage des hommes , mais elles ne sont encore que pour moi Celles qu'a données la sage Néobule ne sont que pour elle Que le Sénat m'interroge, et décide, Agiasarque, il est une règle sacrée dans la Société, c'est qu'aussitôt que l'autorité publique a parlé, les citoyens peuvent croire, sans faire injure à la raison Une absurdité cesse de l'être, et le simple citoyen n'en répond plus

AGIASARQUE — J'adopte cette maxime ! Elle nous est si souvent nécessaire ! Que l'aréopage décide donc, si vous devez être mon aieul, ou chassé de la cité, comme un fourbe (*Au Héraut, et à Ergaste petit-fils*) Allez chez tous les archontes crétois, et dites-leur que le grand pontife de Jupiter les attend, à l'heure même, dans la place publique

ÉPIMÉNIDE — Et surtout avertissez les vieillards, qui vivaient avant la vingt-cinquième olympiade

ERGASTE PETIT-FILS — Je n'aurai garde d'y manquer !

(*À part*) Je rirais bien si Agiasarque allait redevenir petit garçon ! (*Ils sortent*)

LE JEUNE ÉPIMÉNIDE (*à part*) — Traître je te surveillerai ! Je vais te suivre Puisse Nais ne repaître qu'à mon retour ! (*Il suit Ergaste petit fils et le Héraut*)

TROISIÈME SCÈNE

LES MÊMES ÉPHESTION DE CORINTHE CRÉON
son petit fils (*habillé à l'antique*)

ÉPHESTION (*à Créon*) — Toute la ville de Gnosse retentit du bruit du retour d'Épiménide après un sommeil de soixante quinze ans ! Par Jupiter je confondrai le fourbe ! Le monde est rempli de charlatans qui ont un baume un elixir qui les preserve de la vieillesse mais non de la bastonnade que je leur ferai donner Créon tu me ressembles parfaitement ! aborde cet homme ! Nous verrons s'il te reconnaît

ÉPIMÉNIDE (*apercevant Créon*) — Que vois je ?

CRÉON (*l'abordant*) — Seigneur je suis charmé de vous revoir !

ÉPIMÉNIDE (*vivement*) — Eh ! c'est Éphestion !
(*À part*) Toutes mes idées se confondent ! et je ne sais plus que penser !

CRÉON — Ma vue vous surprend ?

ÉPIMÉNIDE (*bas*) — Eh ! quoi ! vous êtes resté en Crète !

CRÉON — Oui Seigneur je me suis confié à votre parole

ÉPIMÉNIDE (*le considérant*) — Mais vous êtes plus jeune de quelques années Une nouvelle Médée vous a-t-elle rajeuni ?

ÉPHESTION (*s'approchant*) — Seigneur pardonnez !

Je vous avais pris pour un fourbe mais vos traits, votre taille, votre son de voix, votre accent, le langage de notre jeunesse, que vous parlez, comme il y a quatre-vingts ans, tout me convainc que vous êtes Épiménide. Celui qui vient de vous parler, qui me ressemble, et que vous avez pris pour moi, c'est Cléon mon petit-fils, plus jeune de deux ans que je ne l'étais, quand vous me surprîtes au sortir des jardins de Nais. Car je ne risque plus rien de l'avouer.

ÉPIMÉNIDE — En effet ! je vois que vous êtes Ephestion, comme ce vieillard est mon Ergaste ! Mais que pensez-vous du prodige qu'ont opéré les Dieux ?

EPHESTION — Seigneur ! ils ont eu leurs desseins !

ÉPIMÉNIDE — Ah ! qu'ils daignent me les révéler, et j'exécutei leurs volontés !

EPHESTION — Seigneur, vous êtes resté dans la vigueur de la jeunesse, tandis que tout est passé autour de vous !. . Mais qu'y avez-vous gagné ? Vous avez retrouvé vieille une épouse que vous estimiez, sans l'aimer c'est un avantage sans doute ! Mais Nais, que vous adoriez, malgré vous, est également vieille, et l'on dit que vous avez frémi, en la voyant ! Votre long sommeil ne vous a pas donné un moyen de bonheur, au contraire, il vous a enlevé l'amour et l'amitié. Quelle est la jeune fille, qui pourra vous aimer ? Malgré votre jeunesse, elle songera que vous devriez être décrépît comme moi. Et quant à l'amitié, les jeunes gens ne peuvent en avoir pour vous, il faut une sorte d'égalité pour qu'elle naisse, et vous n'êtes plus l'égal de personne. Les vieillards jaloux vous aimeraient encore moins. Je vous plains, ô malheureux Épiménide ! vous avez un moyen de perfection qui vous coûte le bonheur ! Vous voyez le néant et des passions, et du charme de la jeunesse, lorsque votre cœur peut encore sentir. Que lui dit à présent la vieille Nais ?

AGIASARQUE — Ce vieillard a raison ! C'est une punition des Dieux plutôt qu'une faveur d'avoir dormi sans vieillir. D'ailleurs, ce n'est pas un prodige. Nous ne vieillissons pas durant le sommeil, et le divin Macron disait que nous avançons durant le jour de trois pas dans la carrière de la vie, mais que nous nous en reculons d'un pendant le sommeil de la nuit suivante. De sorte que le matin nous sommes plus jeunes d'un pas que la veille, en nous couchant. Celui qui ne dormirait pas avancerait sa vie de six pas en vingt quatre heures, trois pour le jour et trois pour la nuit. Au lieu que celui qui dormirait les douze heures complètes n'avancerait que de trois, comme celui qui n'en dort que six avance de quatre.

ÉPIMENIDE (*souriant*) — Vous dites vrai Agiasarque !

AGIASARQUE — Votre sommeil en lui-même fut-il vrai, ne serait point un prodige, et vous ne seriez point par là le favori des Dieux. Il peut avoir, et il n'a réellement que des causes naturelles. Ces causes sont établies par les Dieux, elles sont l'écoulement de leur éternelle raison, et jamais ils ne s'en écartent. Vous avez dormi soixante-quinze ans, dit-on. Il y avait dans vous une cause naturelle, qui n'ayant point été contraincée par des causes extérieures, a duré jusqu'au moment où quelque malaise l'a fait cesser. Vous dormiriez encore si ce malaise n'eût survenu. Combien n'a-t-on pas vu d'être vivants dormir des années entières ?

ÉPIMENIDE — O Agiasarque ! que vous êtes raisonnable ! C'est dommage que l'envie de conserver le souverain pontificat et d'avoir Nais soit l'unique source de votre philosophie ! Vous diriez tout le contraire, et vous seriez superstitieux jusqu'à l'imbécillité si la superstition vous était favorable. Je vais vous prouver en attendant le Sénat, que je suis aussi philosophe que

vous (*A Ephestion*) Mon petit-fils m'a coupé la réponse, je vous en fais mes excuses, c'est un jeune homme, il n'a que cinquante ans encore. Je sens qu'il serait cruel, pour les humains, avec leur faiblesse et leur ignorance, d'être immortels ! Ephestion, et vous, Agiasiaque, sachez que la nature a posé les bornes de la vie en deçà de la satiété ! Elle a voulu que la mort prévînt l'ennui de vivre. Si nous étions immortels au contraire (ce que ne plaise aux Dieux) après une courte jouissance, rassasiés, dégoûtés, ne trouvant plus rien de nouveau, nous languissons dans une insupportable atonie. On ne rencontrerait, à chaque pas, que des infortunés, qui demanderaient la mort comme un bienfait.

ERGASTE — Epiménide ! vous avez raison ! et j'ai moi-même éprouvé ce que vous dites !

ÉPIMÉNIDE — Ce que j'ai vu depuis mon réveil m'a plongé dans une tristesse profonde ! Tout ce que j'ai connu de beau, de haut, tombe sous la faux du Temps, ou couvert du masque de la laideur, languit sous le poids accablant des années ! Avant mon sommeil, je savais bien que la beauté n'était pas éternelle, je le savais, mais je ne le sentais pas. Je trouvais les vieilles femmes ce qu'elles devaient être. Les jeunes me paraissaient des Immortels. Un abîme de soixante-quinze ans vient de se creuser entre le jour d'hier et celui d'aujourd'hui ! Je vois dans une subite décrépitude, la jeune et riante beauté, qu'ornaient hier les fleurs du printemps ! et ce passage subit me pénètre d'horreur ! L'ancienne Nais me repousse, la jeune et belle Nais m'afflige. Ephestion a dit vrai, j'ai perdu la faculté d'être heureux ! Cependant Néobule, aussi décrépète que Nais, Néobule, mon épouse, la mère de ma postérité, m'attachait, malgré sa vieillesse. C'est que la vertu fut autrefois son unique avantage, et que la vertu ne vieillit pas, c'est qu'elle m'a rendu père, et que la femme est

alors pour l'homme l'organe de la divinité Mais le charme de la nature est détruit à mes yeux les attrails touchants de la jeune Nais ont perdu leur magie et je vois malgré moi cette rose naissante effeuillée par le temps ne laisser que le triste fruit du cynorrhodon !

Ce n'est pas pour moi que les Dieux m'ont conservé leur bonté me serait funeste Ils ont eu sans doute d'autres desseins Attendons qu'ils daignent me les révéler

AGIASARQUE (*a part*) — Ah ! je respire ! du moins il n'est pas mon rival !

QUATRIÈME SCÈNE

ÉPIMÉNIDE ERGASTE L'ANCIEN AGIASARQUE LA
JEUNE ÉPIMÉNIDE LES DEUX NAIS LE HÉRAUT
ERGASTE PETIT FILS LES ARCHONTES CRÉTOIS
de tous les âges

Le HÉRAUT — Voici les Archontes

ERGASTE PETIT FILS (*au grand pontife*) — Ils sont prévenus

LE JEUNE ÉPIMÉNIDE (*a la jeune Nais*) — Ayez confiance dans les promesses de Venus ! Je suis dévoué à son fils (*A l'ancienne Nais*) De la fermeté !

AGIASARQUE (*a l'aréopage*) — Respectables archontes de l'aréopage instituée par Minos vous voyez auprès de la statue de ce grand roi un jeune homme qui se dit l'ancien Épiménide Vous savez combien il paraît pournellement d'imposteurs qui se vantent de rajeunir les autres et de se conserver eux-mêmes pendant plusieurs siècles sans vieillir ? Vous venez d'en voir deux également célèbres *Eruma* et *Upnelu* Examinez celui-ci Je m'en rapporte à vos lumières et à votre sévérité

ERGASTE PETIT FILS — Oui ! de la sévérité ! Il vaut mieux faire périr dix innocents que de sauver un coupable !

ERGASTE (*à son petit-fils*) — Malheureux ! qu'oses-tu dire !

ERGASTE PETIT-FILS (*montrant les archontes*) — Ce qu'ils pensent, ô mon père !

LE 1^{er} ARCHONTE (*à Épiménide*) — C'est toi qui as dormi soixante-quinze ans ?

ÉPIMÉNIDE — C'est moi, Seigneur, qui cherche à me convaincre de ce prodige inouï

LE 2^e ARCHONTE — Ah ! quel fouibe usé ! Voyez comme il se ménage une échappatoire !

LE 3^e ARCHONTE (*très vieux*) — J'ai fort connu dans ma jeunesse l'Épiménide que tu prétends être Nous fîmes un jour l'école buissonnière où allâmes-nous ?

ÉPIMÉNIDE — Seriez-vous Démonphon ?

LE 3^e ARCHONTE — C'est moi-même

ÉPIMÉNIDE (*réfléchissant*) — Effectivement ! c'est lui ! Je n'en saurais douter ! (*Haut*) Nous allâmes sur la route de Crissa nous entrâmes dans un jardin tenu par Stoiar, ancien esclave de Dracon votre père, qui nous servit à goûter nous jouâmes aux noix, et vous me trichâtes si adroitement, que je ne m'en aperçus qu'après avoir tout perdu

LE 3^e ARCHONTE (*souriant*) — Il est vrai ! J'étais d'une adresse

LE 2^e ARCHONTE — Qui n'a fait qu'augmenter

LE 3^e ARCHONTE — Que mangeâmes-nous ?

ÉPIMÉNIDE — Du lait et des figes Vous dépensâtes environ cinq sous, et vous m'aviez gagné près d'un sicle

LE 3^e ARCHONTE — C'est vrai ! j'ai toujours senti qu'il fallait être économe Le goût de l'économie, dans les enfants, est le pronostic d'une longue carrière ! Il est encore une petite particularité !

ÉPIMÉNIDE — J'aurais désiré la taire, par respect pour l'assemblée

LE 3^e ARCHONTE — Tu peux parler Un tour de jeunesse rejouit à mon âge (à ses confrères) J'étais un éveillé ! On a parlé de moi ! Ah ! ah ! ah !

AGIASARQUE (à Épiménide) — Oui oui parlez Le subterfuge servait adroit !

ÉPIMÉNIDE — Puisque vous le voulez Nous fumes servis par Doris fille de Stora malgré ce vieil esclave Vous butes seul un flacon de vin de Cypre et vous vous comportâtes ensuite fort mal ! Jusque là que

LE 3^e ARCHONTE — Bon ! c'était la fille d'un esclave

ÉPIMÉNIDE — Je vous quittai après vous avoir corrigé d'une manière

LE 3^e ARCHONTE — Oh ! vous êtes Épiménide ! je le vois ! Lui seul savait cela et jamais il n'en a parlé !

LE 2^e ARCHONTE — Doncement ! doucement ! vous vous décidez bien vite ! Comme vous j'ai connu l'ancien Épiménide Écoute mon ami Tu ressembles beaucoup à celui dont tu prends le nom ! mais je sais que tu es un fourbe À qui persuaderas tu la fable grossière de ton identité avec un homme qui devrait avoir quatre vingt dix sept ans et qui se montre aujourd'hui plus jeune que son petit fils qui a en cinquante ? À des imbéciles Je veux te confondre Me connais tu ?

ÉPIMÉNIDE — Vous êtes Anytus et vous n'êtes pas poli

LE 2^e ARCHONTE — Avons nous été souvent ensemble ? Étions nous grands amis ? Tu hésites ? (aux Archontes) Voyez son embarras ?

ÉPIMÉNIDE — Je ne suis qu'indigne Non je n'étais pas votre ami Vous étiez si méchant que je vous évitais

LE 3^e ARCHONTE — C'est la vérité !

LE 1^{er} ARCHONTE — Je me rappelle ! Jusque là qu'une nuit

LE 2^e ARCHONTE — Je n'ai pas interrompu vos plâtes

questions ! (A *Épiménide*) Tu ne m'as pas fréquenté ?

ÉPIMÉNIDE — Jamais J'étais instruit par d'autres, qui vous voyaient, Damofile, Pythagoras, Euforbe Vous étiez libetin et méchant Mais dans la place auguste que vous remplissez, on doit ne plus être tout cela !

LE 2^e ARCHONTE — Ainsi, tu es mon accusateur ?

ÉPIMÉNIDE — Je vous réponds

LE 2^e ARCHONTE — Tu serais fort embarrassé à dire au juste ce que j'ai fait ?

ÉPIMÉNIDE — Craignez de vous y exposer !

LE 2^e ARCHONTE (*aux autres*) — Il veut payer d'effronterie, mais cela ne prendra pas ! (A *Épiménide*) Je veux en couvrir les risques !

ÉPIMÉNIDE — Eh bien, que l'aréopage ordonne au chirographe d'apporter les registres des faits et gestes des citoyens, de la vingt-quatrième à la vingt-cinquième olympiade On y verra qu'Anythus a outragé les statues des Dieux, qu'il a, le soir, attaqué des citoyens, qui venaient de souper en ville, après avoir éteint les torches qui les éclairaient, battu et chassé les esclaves, qu'il a par violence outragé une fille libre, et qu'il n'a évité l'exil qu'à la recommandation du pontife Agiasarque, ami de Cimon son père

LE 1^{er} ARCHONTE — Qu'on apporte les registres (A *Épiménide*) Il ne me reste plus qu'une question à vous proposer Si vous êtes Épiménide, répétez-moi le conseil que je vous demandai, un mois avant votre disparition

ÉPIMÉNIDE — Vous le voulez ?

LE 1^{er} ARCHONTE — Il le faut

ÉPIMÉNIDE — C'est avec répugnance Mais peut-être est-elle l'effet de la proximité des choses, à mon égard Vous me dites « Mon cher Épiménide ! je suis bien malheureux ! mon père veut que j'épouse Sos-

trate fille de Cimon et je tremble qu'elle ne soit méchante comme son frère Anythus. De plus j'aime ta sœur Phyllis qui est belle, douce et formée d'un sang dans lequel la vertu semble héréditaire ! Que me conseilles-tu ? » D'obéir à ton père, vous répondis-je.

LE 1^{er} ARCHONTE — C'est cela mot pour mot ! Au guste Areopage ! c'est véritablement Épiménide le sage que vous voyez ! (*On apporte les registres que le chirographe présente ouverts au 1^{er} archonte*) Voici les traits qui regardent Anythus. Il ne peut en disconvenir.

ANYTHUS (*à part*) — On conserve à Gnosse ces sottises sur les registres ! J'y mettrai ordre.

LE 1^{er} ARCHONTE — Mais si vous pouviez douter encore, interrogez Nais Ergaste, tout ce qui pourra se trouver à Gnosse d'assez ancien pour l'avoir connu et lui avoir parlé avant son sommeil.

LE 4^e ARCHONTE — C'est assez. Trois magistrats de l'Areopage font une preuve complète.

LE 5^e JEUNE ARCHONTE — Cependant, Messieurs, il me semble.

LE 1^{er} ARCHONTE — Taisez-vous, jeune homme ! l'aréopage crétois ne permet pas, comme ailleurs aux étourdis, de son corps de parler avant l'expérience.

PLUSIEURS JEUNES ARCHONTES (*à la fois*) — Il faut. Je veux. On doit. L'aréopage.

LE 1^{er} ARCHONTE — Héruits ! faites taire les enfants.

LE HERAUT — Glossophiles, silence !

LE 1^{er} ARCHONTE — Désormais nous aurons soin de faire porter une loi qui ne permette l'entrée dans l'aréopage qu'à cinquante ans. Prononçons.

LE HERAUT — Silence !

5^e ARCHONTE — Il faut juger Ergaste !

JEUNE ARCHONTE — Son innocence n'est pas prouvée légalement.

AUTRE JEUNE ARCHONTE — Je ne le crois pas suffisamment justifié

LE HÉRAUT — Silence !

AUTRE JEUNE ARCHONTE — Il est absurde de l'accuser !

2^e ARCHONTE — Premier archonte, il faut recueillir les voix publiquement, et non pas en secret

LE 1^{er} ARCHONTE — C'est ce que je demande. Que ceux qui sont pour Épiménide reconnu, passent à ma droite, et les autres à ma gauche (*L'aréopage se divise on voit, à la tête des négateurs d'Épiménide, le 2^e archonte, et beaucoup d'archontes pédanes, c'est-à-dire de ceux qui ne disent leur avis qu'en passant du côté de ceux dont ils suivent l'opinion*) (*Au 2^e archonte*) Juge crétois ! l'homme à reconnaître n'a-t-il donc pas satisfait à vos questions ?

2^e ARCHONTE — Je ne dois pas compte de mes motifs

3^e ARCHONTE — Tant pis ! c'est qu'ils ne valent rien

1^{er} ARCHONTE (*au second en rang*) — Et vous ?

2^e ARCHONTE — Contre

1^{er} ARCHONTE — Vos motifs

ARCHONTE — J'opine toujours comme Anythus

1^{er} ARCHONTE (*au cinquième*) — Vous ?

5^e ARCHONTE — Contre

1^{er} ARCHONTE — Vos motifs ?

5^e ARCHONTE — Je n'en ai pas, mais c'est mon avis (*Le 1^{er} archonte suit toute la file, en disant Vous ? et les archontes répondent Contre, comme Anythus*) (*Au 3^e archonte*) — Vous ?

3^e ARCHONTE — Pour c'est véritablement Épiménide J'en suis convaincu, par la propriété de ses réponses, par le témoignage de mes yeux et de ceux des autres.

LE 1^{er} ARCHONTE (*au 4^e archonte*) — Vous ?

4^e ARCHONTE — C'est Épiménide, malgré la singularité du prodige, et ma raison pour le croire, outre votre

temoignage est la colere d Anythus (*Le 1^{er} archonte demande l avis à toute la file*) Et vous ?

ARCHONTE — Pour comme le 3^e Archonte parce que je me suis convaincu qu il a raison

1^{er} ARCHONTE — Vous ? (*et ainsi à toute la file*) Pour ! (*Il conclut*) Du cote d Anythus une voix tous ses partisans n ayant d autre motif que son opinion Du coté du 3^e Archonte trois voix y compris la mienne Je vais prononcer le decret a la pluralite « Qu il soit notoire a tous qu Épimenide protege des Dieux a dormi soixante quinze ans Qu il est remis dans ses droits au pontificat et qu a raison de sa sagesse il sera consulte dans toutes les affaires publiques »

JEUNE ARCHONTE (*opposé*) — Je proteste !

AUTRE — Il faut juger le vieil Ergaste !

1^{er} ARCHONTE (*sans se troubler*) — Et quant a Ergaste l Areopage declare qu Épimenide etant vivant Ergaste ne l a pas tue O Jupiter confirme ce decret (*La foudre éclate*)

CRI TOIS — Bien juge ! Bravo ! bravo (*Ils applaudissent*)

L ANCIENNE NAIS — Epimenide tu es grand pretre ! dispose de ma fille !

LA JEUNE NAIS (*à part*) — O Venus ! protege moi ! Lequel sera mon epoux !

ÉPIMENIDE — Oui je vais en disposer

L ANCIENNE NAIS (*à sa petite fille*) — Ma fille ! soumettez vous a la decision d un homme sur lequel les Dieux tiennent les yeux ouverts Remplacez moi Je suis pour le bisaieul Voyez sa beaute sa jeunesse

LA JEUNE NAIS — Il est vrai qu il est bien conserve Mais

L ANCIENNE NAIS — Il a tous les charmes de l age le plus tendre et toute la sagesse de la solidite !

LA JEUNE NAIS — Il n aura plus d ivresse !

ÉPIMÉNIDE — Et il en faut, en amour . Je vous donne à l'amant qui doit en avoir au jeune Épiménide (*A Agiasarque*) Vous, conservez le sacerdoce J'aimerais la jeune Nais, je le sens mais je vous donne l'exemple du pouvoir sur soi-même !

LE JEUNE ÉPIMÉNIDE (*avec transport*) — Je suis le plus heureux des hommes !

AGIASARQUE — Les lois ont prononcé, je me sou mets

ÉPIMÉNIDE — Puissent tous vos successeurs en dire autant, et respecter toujours les lois !

LE HÉRAUT — Un ambassadeur d'Athènes !

SIXIÈME ET DERNIÈRE SCÈNE

LES MÊMES, L'AMBASSADEUR ATHÉNIEN

L'AMBASSADEUR — Je demande Épiménide

LE 1^{er} ARCHONTE — En voici deux lequel ?

L'AMBASSADEUR — Celui dont l'oracle de Delphes a déclaré le réveil

LE 1^{er} ARCHONTE — Le voici

L'AMBASSADEUR — Seigneur ! Apollon, consulté sur la contagion qui nous désole, nous a commandé de nous adresser au plus vertueux des humains Nous croyions que c'était Solon , mais la Pythie a nommé Épiménide, que les Dieux ont délivré du tourment d'un criminel amour, par un sommeil de soixante-quinze ans

AGIASARQUE — L'Oracle l'a nommé ?

L'AMBASSADEUR — Oui, Seigneur (*A Épiménide*) Seigneur, que puis-je espérer ? Voici les présents

ÉPIMÉNIDE — Laissez, laissez cet or corrupteur Il est nécessaire à vos malheureux concitoyens Je vous suis

ERGASTE PETIT-FILS (*à part*) — C'est le véritable Épiménide J'en crois plus son désintéressement que

l'Oracle ! Comme les archontes regardent cet or !

ERGASTE (*à Épiménide*) — Je ne vous quitte plus !

ÉPIMÉNIDE — Non ! tu reverras Simos tu descendras libre dans le tombeau de tes pères ! (*Aux archontes*) c'est Palemon de Simos votre égal à tous

ERGASTE — Ah ! voilà le plus grand des bienfaits ! Mais que vois je ? Nobles Crétois ! Ce chêne est de ceux de Dodone ! ses branches et ses feuilles s'agitent ! Pretez une attention respectueuse ! Jupiter va parler ! (*Le tonnerre gronde*)

LE CHÊNE — Épiménide ! favori des Dieux sache qu'ils ont suspendu le cours de ta vie afin que réunis dans ta mémoire deux âges différents sans être affaibli tu témoignasses aux mortels qu'ils ont toujours les mêmes défauts ! Console la Vieillesse en lui faisant connaître que les choses ne changent pas et que ses organes seuls sont altérés Encourage la Jeunesse en lui apprenant qu'elle est capable de tout ce qu'ont fait les anciens et les héros ! Va sauver les Athéniens vois Lycurgue à Sparte et donne lui des conseils Va en Égypte parcours le monde et acquiers la vraie philosophie !

LA JEUNE NAISS — *Le chœur ensuite*

Allez parcourez l'Univers

Donnez des lois purgez le monde

D'abus divers

Que votre présence confonde

Les scélérats les pervers

Par votre science profonde

Que tous les biens soient découverts !

FIN

La lecture de cette pièce nous fit le plus grand plaisir Mon amie surtout éut dans l'admiration Pour

moi, ce qui m'en plut davantage, ce furent les sentiments d'humanité noblement exprimés, dont elle est remplie, et quelques vérités qui me parurent très lumineuses

Je restai trois mois à Saint-Léger Je vais à présent parler de mon aimable sœur, de ma meilleure et de ma plus tendre amie

Marion Saxancour fut sur le point d'être la plus heureuse des filles, vu notre position, et son bonheur aurait fait le mien, puisqu'il m'aurait donné un puissant appui contre Moresquin Il faut reprendre les choses de plus haut

Mon père avait la connaissance et l'amitié d'un chevalier de Saint-Louis, appelé monsieur de Saint-Sarmin, inspecteur général d'artillerie C'était le plus doux, le plus honnête, et le plus aimable des vieillards, gai, plaisant, sans prétention, estimé, ami de tout ce qui est honnête et beau, il allait sans cesse louant une voisine qui, ayant épousé un riche vieillard un peu *frappé*, portait la complaisance jusqu'à le raser elle-même, parce qu'il n'avait confiance qu'en elle En louant madame Jovignot, le chevalier regardait ma sœur, et paraissait désirer en elle une compagne aimable, attentive, reconnaissante Mon père entrevit les dispositions de monsieur de Saint-Sarmin, et il en fut flatté, tant à cause de l'illustration que procurerait une pareille alliance, qu'à raison du caractère charmant de ma sœur, qui ne manquerait pas de répondre aux espérances du chevalier Aussi monsieur Saxancour se plaisait-il à la louer, et il répétait souvent, avec complaisance, les soins actifs et tendres qu'elle avait pris de lui en 1785, lorsqu'il fut attaqué d'une suppression de transpiration, qui le mit à deux doigts du tombeau Ces louanges méritées, qu'il donnait à l'aimable Marion, se terminèrent par une sorte de demande qu'on vint faire à mon père

La joie de Monsieur Saxancour ne pouvait se modérer. Il se félicitait d'avoir un appui pour moi et pour lui-même dans un homme de ce rang et de ce mérite. Le chevalier voulait contracter son mariage dès le matin et sans en prévenir des collatéraux qui ne s'y attendaient guère. Mais dans l'intervalle nous nous trouvâmes à dîner chez lui mon père, ma sœur, mon amie Felicite, son frère, un monsieur de Sereisot et moi avec deux parentes de monsieur de Saint Sarmin, la mère et la fille, outre un abbé, fils de la dame. La jeune personne fit beaucoup d'amitiés à ma sœur et à qui nous fit presumer qu'elle était instruite. En effet elle l'était. Nous allâmes le soir à une comédie dans la maison même, car la possession de monsieur Jovignot était immense. On y jouait une pièce de madame de Genlis intitulée *la Flatteuse*, je crois, et celle de mon père que je viens de placer ici, je veux dire *Epiménide*. Nous eûmes un plaisir infini ! En sortant, monsieur Saxancour donna une leçon d'astronomie à la demoiselle. La mère lui dit : « Monsieur, voilà sa première leçon. » Tout cela nous confirma plus que jamais. Le chevalier marqua les plus grands égards à ma sœur. Et cependant, qu'il le croirait ? ce fut la dernière fois que nous allâmes chez lui ! C'est une vraie duplicité de cour que ceci.

La dame parente, en recevant la confiance de son parent, avait applaudi. Tout ce jour qui fut une fête, elle fit amitié à Marion. Elle lui disait les choses les plus obligeantes. Mais elle n'avait pas moins son sentiment. Ce fut dans les visites suivantes qu'elle représenta au chevalier que ma sœur était bien jeune ! Ensuite elle le fit trouver avec une demoiselle de trente ans, ayant de la fortune, ce qu'elle fit valoir. Puis elle représenta que ma sœur n'en avait pas. Enfin elle agit si bien qu'elle déterminâ le chevalier pour la demoiselle. Ses motifs

n'étaient pas la haine pour ma sœur , mais elle songea que Marion Saxancour n'ayant rien, le chevalier serait obligé de l'avantager , et en prudente collatérale, elle préféra de lui procurer une demoiselle de condition, immariable, mais qui avait du bien, parce qu'il était inutile de l'avantager. C'est ainsi que tout se fait dans le monde.

Il restait à ma sœur une autre ressource, c'était celle de monsieur de Seicisot, lieutenant général à *** , en Boulogne. Cet estimable jeune homme était admirateur déclaré de mon père, et il désirait vivement de lui appartenir. Il le lui témoigna un jour de la manière la plus marquée, la plus vive et la plus flatteuse. Mon père lui demanda quelque temps pour se déterminer. Ce n'est pas qu'il y eût à hésiter ; mais monsieur Saxancour ignorait ce qui se passait chez le chevalier de Saint-Sarnin, dont le mariage n'était pas encore conclu. Ce fut ce retard qui fit échouer cette nouvelle alliance. Au mois de juillet, l'aimable jeune homme tomba dans une maladie étrange ! C'était, à ce qu'on croit, une paralysie du cerveau. Cet accident était causé par de violents chagrins, que le jeune homme avait essuyés de la part de sa famille. Il n'en est pas mort , mais il est loin d'en être guéri ! Obligé de s'en retourner dans sa ville, il y végète, sous l'autorité d'un père fort dur, d'une mère faible, et d'une sœur intéressée. Ce fut ainsi, qu'après deux apparences d'établissement avantageux, ma sœur est encore fille. Mais elle n'en paraît pas affectée , nous demeurons avec mon père, et c'est pour nous un séjour si doux que nous tremblons d'en changer ! Cependant notre bonheur n'est qu'une illusion ! Quel triste sort que le nôtre ! C'est celui de l'oiseau sur la branche, guetté par le chasseur !

J'achève d'écrire ces mémoires en Normandie, auprès de mon amie et de son frère. Ils ont eu aussi des

malheurs et c'est ce qui nous unit mais ils n'ont plus rien à craindre !

J'ajouterai ici que ma mère qui en 1785 quitta la maison pour aller dans son pays natal continue d'y rester Elle m'écrit quelquefois et comme il lui faut toujours quelqu'un qu'elle haïsse au suprême degré c'est aujourd'hui ma sœur Je proteste ici que Marion ne lui en a pas plus fait sujet que je ne lui en avais donné en 1776 81 temps où elle m'a si cruellement persécutée mais que j'oublierais sans mon funeste mariage ou tout au moins que je lui pardonnerais sans la haine active et déchirante qu'elle montre contre une sœur qui est le chef d'œuvre de la nature par son air aimable son esprit son caractère la pureté naïve de ses mœurs sa tendresse pour notre père son activité entendue enfin toutes les qualités réunies Pourquoi toutes deux faut-il que nous ayons pour ennemie pour calomnatrice celle qui nous a donné le jour ! Les discours de ma mère au sujet de ma sœur sont d'une nature différente de ceux qu'elle tenait de moi mais ils n'en sont pas moins dangereux ! Et puissent ils ne pas avoir des suites aussi funestes ! Je finis par ce vœu de mon cœur !

1^{er} Postscript Ingénue avait le cœur serré en écrivant ces derniers mots de ses mémoires auxquels depuis elle n'a rien ajouté parce qu'elle n'en a pas eu le temps

A son retour de chez Felicité elle trouva encore l'apparence du bonheur à la maison paternelle D'abord, elle s'appliqua aux soins qui lui étaient dévolus qui consistaient à disposer compter et faire distribuer les

productions du travail de son père Elle voyait avec joie que tout prospérait , et les soins qu'elle prenait étaient accompagnés du plaisir que donne le devoir rempli Elle était plus chère que jamais à monsieur Saxancour Elle vivait dans la plus intime union avec son aimable sœur Maïon, de son côté, jouissait alors d'un bonheur peu commun ! Elle était en relations avec une femme de qualité du premier mérite, qui lui marquait le plus tendre attachement Ainsi les deux sœurs étaient heureuses par elles-mêmes, en même temps qu'elles voyaient la douce satisfaction de leur père Mais Moresquin existait Ce monstre, dont la dame respectable, chérie de Maïon, avait offert la punition, avait été presque oublié Il n'oubliait pas, lui ! Il guettait le bonheur de ces trois personnes, pour le détruire ou le souiller ! En effet, il arriva pour lors une chose inconcevable, et qui montre à quel point l'espèce humaine est corrompue ! La servante d'un procureur eut ses raisons pour faire croire que sa montre avait été volée Moresquin le sut, et ce monstre accusa sa belle-sœur ! Il écrivit deux lettres dignes de lui, l'une à monsieur Saxancour lui-même, l'autre à madame Bitez, cette même tante dont il est question dans les mémoires Comme on n'a pas donné de son style, et qu'on s'est contenté de renvoyer à la *Femme infidèle*, pour les lettres déjà imprimées, on va placer ici ces deux chefs-d'œuvre de nonceur et de sottise

A Monsieur Nicolas-Edme Saxancour, grammairien
Malgré mon propos de ne plus parler de nos enjambes debas
je me voi forcé de dicter une ma cause de celle de la personne
avérée qui a pris la chose en question dont vous ne savez
on ne devé s'avoir que trop le raicet et j'ajrians que ma fame
a bocou à souffrir de tous deu ce quele merit scpendant
jan é pitiez coiquelle ne le merite pas se qui me fit vous pro-

pose de ma la raude ce que vous ne voudrai pas mes je
 man moque é mi atand contant de dicetreire ma cause de
 la corde é du seux Batisé par vous L Echiné

5 juillet 1788

Cette première lettre est aussi laconique qu'intelligible. Voici la seconde

A mad Bite.

Maidame coicque jusse jure. cilance o vice a vi de mon
 bopaire vousi un oqua ion de le rompre an se que loncur
 i ait antrepris caït se qui set que je ven dicetreire ma cose
 de la corde et du seux vu quil capït de vol d'une montre
 avérée par Marion Savancour sïte à la fille Maqron
 laquel laroit pandu o cherait de con lit oquel elle etait ou
 Marion Savancour a pacé le matin a 10 heure avec de la
 re laquelle soidisant la pris caït con sache ny puiçe
 sarouer se quel en veut sere attendu que ma jam ait avec
 el dans la meme chambre il fol quel lait etc cheter dans la
 riviaire quar el noret osé la cheter dans les latrin en con i
 peu cherché ce qui laïx poceret a autre decouper je ne se.
 cun moyen de dicetrere ma cose de caït ainssamie mes o
 ne voudras pa i acséder ni couvñé se qui pourtant seret
 le mieu vu la circonstanse dont je me dicetrant vu quil
 capït de la corde attendu que caït un vol d'une montre de
 domestic or tout se qui ait domestic vous le savai ra a la
 corde attendu quil capït de vol vu que ci oa vent me randre
 ma fame l'on sera dicetrant inci que moi é mon fils vu que
 nous ni some pas complisse dou il sansuit que tout consiste
 a me randre ma fame laqel m'est besoin Jé daija bonne ogu
 darsense de toussa vu con cera obbliché de me rande ma
 fame Çur se jé loncur d'être Maidamé

Votre etc L ÉCHINÉ

batisé par Monsieur Savancour votre fraire

L'effet de ces deux lettres infâmes a été l'indignation qu'elles ont causée à monsieur Saxancour. Il a cherché l'occasion d'en faire punir l'auteur, en s'adressant aux magistrats. Mais étant alors tombé malade, il ne put suivre ce qu'il avait commencé. Il mourut, laissant ses deux filles dans un nouvel embarras.

Ingénue, quoique séparée, fut rencontrée par le monstre, qui voulut d'abord la gagner par des paroles radoucies. Mais pénétrée d'horreur, elle le repoussa. Il fit encore quelques tentatives. Puis s'apercevant que tout était inutile, il entra en fureur, et lui donna un coup de main sur le col, qui lui cassa les vertèbres. Elle tomba, et ne vécut que quelques heures. Moresquin s'entendit. Mais Ingénue portée mourante auprès de sa sœur, eut la force de dire un mot, et on sut le nom de son meurtrier.

Aussitôt que Marion Saxancour connut la cause du malheur de sa sœur aînée, elle courut annoncer le crime, et demander vengeance à une dame respectable, madame la comtesse de B^{re}, qui employa tout son crédit, pour faire punir Moresquin sans délai. Ce fut ici une de ces occasions, où l'on sentit de quelle utilité il est pour les citoyens honnêtes, que le roi exerce un pouvoir paternel, autrement que par l'organe des magistrats, qui ne pouvant, heureusement, agir et parler que par la loi, n'ont pas la liberté de pallier les crimes. Celui de Moresquin déshonorait un fils innocent, et répandait sur sa carrière commençante cette honte, juste punition des scélérats, mais qui est une injustice pour les non coupables. Moresquin, bien convaincu du crime et de tous ses anciens forfaits, a été envoyé aux Iles, et là, soumis au pouvoir d'un homme public, qui l'oblige au travail, pour lequel il est propre. Il est signalé. On le connaît pour un méchant, et il porte le nom de l'*Échiné*, pour ne pas compromettre son nom véritable. Son fils est élevé par sa tante Marion, dont le cœur pur et l'hu-

meur douce lui font aimer les vertus inconnues à son coupable père

2^{me} *Postscript* On doit placer ailleurs les pièces qui composent ce *Postscript* Elles consistent dans les deux lettres de Moresquin en entier Dans une réponse foudroyante de monsieur Savancour au vil Moresquin cet honnête homme y exprime toute son indignation contre le scélérat Il lui rappelle tous ses torts toutes ses turpitudes toutes les infamies qu'il s'est permises telles qu'elles sont rapportées dans les *Mémoires* qu'on vient de lire Il insiste sur la menace d'assassiner monsieur Savancour qu'il avait repêché même devant l'inspecteur du Jardin-des-Plantes après les deux soufflets donnés à Ingénue sur le monticule du jardin Il lui annonce toute la sévérité des magistrats et finit par lui donner sa malediction avec cette véhémence qui fait que le ciel la ratifie toujours

On rend compte des motifs particuliers de la publication des *Mémoires* en ces termes

« J'ai rapporté de suite la calomnie les deux lettres de Moresquin et la réponse foudroyante de monsieur Savancour C'est moi Marivert qui prends ici la plume et qui relève cette production que j'imprime sans prendre l'un ni de mon ami monsieur Savancour ni de madame Ingénue sa fille (car on l'appelle Madame mais sans jamais lui donner d'autre nom que celui de baptême) Je déclare donc que j'ai soigneusement recueilli tout ce que j'ai entendu que j'ai taché d'obtenir les brouillons de toutes les pièces de toutes les lettres et que je les ai réunis pour en former cette conclusion L'amitié m'en a fait une loi Je fremis quelquefois lorsque je pense que monsieur Savancour peut venir à mourir et qu'alors deux jeunes personnes timides aimables seront exposées à tout ce que la scélératesse peut avoir de rage de noirceur et d'activité Voilà le

motif de la publication de ces *Mémoires*, de l'espèce de larcin que j'en fais, de l'adresse avec laquelle j'en dérobe la connaissance à ceux qu'ils intéressent, lesquels ne démêleront pas le titre de ce livre, parmi la foule de ceux qu'on publie hebdomadairement à Paris. C'est en outre, comme je le dis dans la préface, la haute, l'inexprimable utilité publique de cet ouvrage, pour éclairer les jeunes filles, qui me pousse à le mettre au jour. J'en dis beaucoup ! mais, commettant une sorte d'infidélité, je ne saurais trop l'excuser : car la fidélité est une si belle vertu, que celui qui la viole est bien coupable ! Je reviens à l'historique, que j'ai interrompu, et je le reprends au moment le plus critique »

Monsieur Marivert y rapporte ensuite ce que monsieur Saxancour a fait contre les deux servantes calomniatrices, qu'il a dénoncées, ainsi que Moresquin, à deux magistrats, celui qu'on peut nommer le Vengeur des crimes, et celui de la police et des mœurs. Il rapporte au long le mémoire qu'il leur présenta, par lequel il leur dénonçait les crimes de Moresquin, et des deux servantes, la Macron et la Noirâme. Il raconte comment Madame la comtesse de Beauville rendit visite aux deux magistrats, et leur expliqua elle-même, par ses lettres, différents détails successifs. Moresquin fut mandé par le magistrat vengeur des crimes, qui, pour le connaître, n'eut qu'à l'écouter. Un inspecteur le fit venir de la part du magistrat des mœurs. Il fut traité avec la sévérité qu'il méritait. Mais rien n'a pu l'arrêter. Non seulement cet homme est un scélérat, mais c'est un fou. De sorte qu'après avoir employé tous les moyens possibles pour le contenir, on a désespéré d'en venir à bout. C'est alors qu'on a senti toute la sagesse de ce que le chef suprême de la Justice a répondu aux remontrances contre les ordres secrets. On a été forcé d'y avoir recours. Mais hélas ! trop tard, puisque l'infortunée

Ingenue Savancour n'était plus ! Je ne doute pas que dans d'autre temps où la justice était en pleine activité ce malheur n'eût été prevenu. Respectons les lois obéissons au chef de l'État c'est notre père et notre défenseur !

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

CLEF D'INGLNUI SAXANCOUR

PREMIÈRE PARTIE

Pages	Lignes	
		Une grande dame — La comtesse de Boufflers — Le monstre — Auge mari d Agnès Restif — Une jeune femme — Agnès Restif dite Ingénue
7	6	Une ville de Bourgogne — Auxerre
7	7	Un village de la province de Champagne — Sacy
7	8	Mon aïeul maternel — L dme Restif illustré par la 1 ^{re} de mon père
8	9	Mon aïeule — Barbe Ferlet femme du précédent
8	16	Mon père — Nicolas Edme Restif de la Bretonne dit <i>Saxancour</i> du nom de Sacy où il était né
11	3	Un marchand de mouselines — M ulins On le retrouve dans <i>Monsieur Nicolas</i> VII époque (1765 1767) devenant l'amant d Agnès Lebègue Édition Lisenx 1853 t IX p 235
11	10	Une pauvre fille — Sara Kramer
11	27	Monsieur Ferroux — Imbert de Saint Maurice Dans <i>Monsieur Nicolas</i> VII Époque le même personnage se fait appeler M de Cha- pote il avait un goût très vif pour Agnès Lebègue Voir tome IX pp 30 et suiv
12	24	Mlle Balbin — Agnès Lebègue femme de Restif
21	30	Une commère — Mlle Desirée Didier coiffeuse qui sert de paravent à Adélaïde Nicard dans <i>Monsieur Nicolas</i> VI Époque (1764) tome IX pp 18 et suiv Elle figure aussi à <i>Mon Calentruir</i> avec cette note piquante 176 Elisabeth Desirée Didier jolie brune ma commère que j ho- nore pour elle même si bonne à mon égard et comme amie d Adélaïde Nicard Saint Leu (<i>Monsieur Nicolas</i> tome VIII p 108)
24	32	Une dame Manigre — Mme Germain (Ana- gramme)

<i>Pages</i>	<i>Lignes</i>	
26	18	M Rapenot — Edme Rapenot, le libraire
29	29	Un galetas au cinquieme — Au college de Presle, rue de la Harpe
36	18	Une demoiselle fort brune — Esthierette, fille d'Esther Palombo et de Nicolas-Edme-Aime-Augustin-Restif, « jolie metisse, grande, ayant des couleurs rosees, le plus bel œil, une figure plutôt grecque qu'africaine, de belles dents, un sourire » (<i>Monsieur Nicolas</i> , tome X, pp 68-69)
37	35	Ma sœur — Marion, seconde fille de Restif
39	9	Caraqua — Chereau de Villefranche Un des amants d'Agnes Lebegue, « marchand imager a côte de chez nous, mais alors en chambre garnie vis-à-vis de nos fenêtres, avec sa femme, petite bonne tres jolie » (<i>Monsieur Nicolas</i> , tome IX, p 134)
39	13	L'Anglais — Sir Johnson, amant d'Agnès Lebegue en même temps que Chereau de Villefranche, et un aventurier Lafray-Johnson se disait Anglais, mais son vrai nom etait Cahuac, il etait fils de refugie Agnes Lebegue l'epuisait dans ses bras (<i>Monsieur Nicolas</i> , tome IX, pp 135, 143)
42	26	Ornefuri — Fournier (anagramme)
54	23	Un homme singulier — Restif lui-même Il a publie ses lettres aux filles de modes, dans <i>la Malediction paternelle</i>
58	14	Mamonet — Nougaret
132	12	Jean-de-Nivelle — Nougaret également

DEUXIÈME PARTIE

137	4	Le musicien — Restif
142	24	Mme Bitez — Mme veuve Bizet, sœur de Restif, bijoutiere quai de Gesvres
144	21	Moresquin — Auge, qui epousa Ingenue Il est designe sous le pseudonyme de Lechine ou l'Échine, dans <i>la Femme infidèle</i>
147	18	Mme Leeman — Mme Debee, mere de la Sara de Restif

Pages Lignes

184	0	J'ai été trois jours à pouvoir prendre ton puce- lage — Cette aventure est contée dans l' <i>Anti Justine</i> ou l'âge est désigné sous l'an- agramme de Gure
200	30	Un bien qu'elle possédait en Normandie — aux Andelys
206	6	Le vil Criher — anagramme de Richer
212	13	Un saint ecclésiastique — Le curé de Courgi
213	6	Monsieur I T — Delustre ou de Laistre
236	30	Fromental — Bléri
238	5	Une marquise — La marquise de Bullioz

TROISIÈME PARTIE

249	~	Le 5 novembre — 178
249	14	Champdépines — L'épave contrôleur des bois à bruler
251	23	L'homme dont Moresquin dépendait — Delaistre le directeur des Fermes pour les bois à bruler
251	30	Un faïencier — Dol rue de la Roquette
254	4	Un homme puissant — Le prévôt des mar- chands Le Pelletier de Morfontaine
254	7	M d Oiseauumont — l'abbé de Montinot qui habitait Soissons
254	32	Olaus Magnus — Le prévôt des marchands
267	28	Valda — Duluu
280	23	L'épouse d'un artiste qu'il occupa — La femme du graveur Berthet
84	33	Le sous protecteur — M Legrand secrétaire de Le Pelletier de Morfontaine
260	1	Ma tante — Mme Bizet
289	12	Megis — Legrand
293	24	Le commissaire de police de l'île Saint Louis — Dularris
294	20	Un inspecteur général d'artillerie — Le chevalier de Saint Mars appelé dans <i>Monsieur Nico- las</i> le bon et digne chevalier de Saint Sarm et qui avait toujours témoigné pour Marion fille cadette de Restif le plus vif intérêt (<i>Monsieur Nicolas</i> IX Époque édition Liseux tome XI p 91)

<i>Pages</i>	<i>Lignes</i>	
294	27	L'aimable Felicite — Mlle Felicite Mesnager ou Menager
297	7	Tout pres de Moresquin — au Port au Ble
298	2	Avocat general au Parlement de — Morel de Rosieres, lieutenant general au bailliage de Châlons
300	1	L'inspecteur du jardin — M Guillote
300	32	Le colporteur vieillard — Vieillot
303	11	La terre (pres Montfort) — Saint-Leger, dans le departement de l'Eure
305	18	Cette derniere calomnie — Auge accusait Restif d'inceste
305	26	Le vicomte de T — Toastain de Richebourg
358	14	M de Saint-Sarmin — de Saint-Mars
359	8	M de Serisot — de Rosieres
362	8	Une femme de qualite du premier merite — La comtesse de Beauharnais
364	13	Ingenue ne vecut que quelques heures — Ainsi que nous l'avons dit dans l'Introduction, ceci est du roman, et ne fut imagine que pour derouter les chercheurs d'allusions
364	19	La comtesse de B*** — de Beauharnais
364	30	Moresquin fut envoye aux Iles — C'est encore du roman
365	22	Marivert — Maribert-Courtenav, prête-nom de Restif Dans <i>Monsieur Nicolas</i> , Restif raconte qu'il imprima <i>Ingénue Saxancour</i> à la priere d'une dame Laruelle, qui avait marie sa fille a M Moresquin « J'ai rapporte, dit-il, une partie de ces horreurs sous le nom de cet homme, dans <i>Ingénue Saxancour</i> , et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'un autre homme innomme (Auge) a montre ce livre partout, comme etant son histoire » (<i>Monsieur Nicolas</i> , edition Liseux, tome XI, p 123)
366	17 et 18	Deux magistrats, le vengeur des crimes et le chef de la police des mœurs — Le lieutenant civil et le lieutenant de police

TABLE DES MATIERES

	Pa s
INTRODUCTION	v
AVIS DE L'EDITEUR (1 ^{re} EDITION)	i
PREMIER PARTIE	7
DEUXIÈME PARTIE	137
TROISIÈME PARTIE	19
CLER D'INGÉNIEUR SALVANCOUR	369